This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08171903 5

Digitized by Google

Digitized by Google

*DM
REVUE
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

9e LIVRAISON — 15 SEPTEMBRE 1871

(3e ANNÉE)

SOMMAIRE

Pages.

Ch. Potvin. Le fou Bara 5
Caroline Gravière. La Servante (suite) 28
Édouard De Linge. Hermann et Dorothée (suite). . . 45
Ch. Rahlenbeeck. Le chanoine Dœllinger 57
L. S. Le Philosophe 66
Camille Lemonnier. Théodore de Banville et les Idylles prussiennes 67
Bibliographie. *Le concile du Vatican et le mouvement anti-infaillibiliste en Allemagne*, par F. V. M. — *Philosophie des constitutions politiques*, par Léon Brothier. — *M. Gambetta. De son rôle à Tours et à Bordeaux*, par X. — *La France plébéienne*, par X. 75

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ Mme Ve PARENT ET FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

MONTAGNE DE SION, 17

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE

La REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois, dans un format grand in-8° sur papier fort.

Chaque livraison contiendra de 80 à 90 pages de texte : *Roman, histoire, science sociale, poésie*, etc., ainsi qu'une série, aussi complète que possible, de bibliographies, belges et étrangères.

Prix de l'abonnement :	fr.	12	» par an.
Pour la France et l'Italie. . . .	»	18	»
Pour les Pays-Bas.	»	15	»
Pour l'Allemagne et la Russie :	thalers.	4 $^1/_2$	
Pour l'Angleterre. . . .	shillings.	15	»

ON S'ABONNE

Au bureau de la *Revue*, MONTAGNE DE SION, 17, et chez les principaux libraires du pays et de l'étranger.

Pour la Belgique.

BRUXELLES. — *Librairie polytechnique*, Aug. Decq, rue de la Madeleine, 9;
— Office de Publicité, rue de la Madeleine.
— C. Muquardt, place Royale.—Henry Merzbach, succes.
GAND. — Rogghé, place de la Calandre, 13.
LIÉGE. — Desoer, place Saint-Lambert.

Pour l'Allemagne & la Russie.

BRUXELLES ET LEIPZIG.— C. Muquardt.— Henry Merzbach, successeur.

Pour la France & l'Italie.

PARIS. —

N. B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont DEUX exemplaires seront envoyés à M. Fr. Van Meenen, rue de la Prévoyance, 34, à Bruxelles.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être envoyé au bureau de la Revue ou à M. Ch. Potvin, rue des Palais, 31.

Digitized by Google

Printed in Belgium

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Bruxelles. — Imp. de Ve Parent et Fils

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TROISIÈME ANNÉE —

TOME IX.

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ Mme Ve PARENT ET FILS, ÉDITEURS, MONTAGNE DE SION, 17.

1871

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
983594A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1938 L

Digitized by Google

LE FOU BARA [1].

—

J'en ai fait plusieurs fois l'expérience : si l'on interroge sur l'auteur du mémoire qui obtint en 1849 le premier prix du concours ouvert par les Sociétés anglo-américaines de la Paix, si l'on interroge soit un de ses compatriotes de Mons, soit un de ses professeurs ou condisciples de l'Université de Bruxelles, on répond invariablement : *le fou Bara*.

C'est de ce fou que nous avons à nous occuper longuement.

« Il faudra des siècles, a dit M. Laurent, pour que le principe nouveau (des nationalités libres) entre dans les mœurs. » Le travail des siècles ne se fait pas de lui-même ; il appartient aux hommes de le préparer. Comment fera-t-on entrer dans les mœurs les progrès de la science, comment parviendra-t-on à asseoir sur les bases solides du droit l'édifice de la paix? Cette question a été mise au concours, en 1848, par le congrès des Sociétés anglo-américaines, réuni à Bruxelles, et l'on peut dire qu'elle est restée l'ordre du jour permanent de la philosophie sociale. De quel autre intérêt pourrait-on se préoccuper aujourd'hui sans en être distrait à toute heure par ce problème, auquel une guerre, terrible pour deux peuples, dangereuse pour l'Europe, vient d'enchaîner pour ainsi dire l'attention publique ?

Depuis 1848, deux nouvelles ligues de la paix se sont formées, répondant aux divers modes de solution. La Société anglaise, qui remonte à 1815, qui est composée surtout de quakers et qui a pour organe le *Herald-Peace*, représentait la prédication évangélique par la presse, par les meetings et par ces sermons que raillait Hegel et qui, certes, ne suffisent point contre les ricanements de la force. La *Ligue internationale et permanente de la paix*, fondée en 1867 par des économistes français et anglais, a en vue la même propa-

(1) Cet article était composé et prêt à tirer depuis deux mois. L'abondance des matières d'abord, puis de douloureuses circonstances, en ont fait ajourner la publication.

Digitized by Google

gande, mais par la science d'Adam Smith et de Bastiat. Le mémoire d'Édouard Morhange, qui obtint le second prix en 1849, correspond si bien à ses vues, qu'on doit s'étonner qu'elle ne lui ait pas donné une publicité nouvelle. Mais cette Ligue économiste est loin d'avoir rempli le large programme tracé par l'écrivain belge au prosélytisme de la paix.

L'autre association nouvelle, fondée en 1867, est essentiellement politique. Voulant affirmer dans son nom même l'idée de Kant, que la paix n'est possible qu'entre nations libres, elle s'appelle *Ligue internationale de la paix et de la liberté*. Son premier mot est République, et après de longs débats, il a été convenu qu'on entendrait avec Kant, par ce mot, le gouvernement du pays par le pays, y compris le droit des peuples à décider seuls de la paix et de la guerre et à se prononcer sur la nationalité de leur choix.

Le moyen préféré de cette *Ligue* est celui dont M. Laurent a écrit la philosophie : la Révolution. La Révolution seule peut conquérir aux peuples la liberté qui les pacifiera : voilà son idée générale. Son but suprême est énoncé dans le titre de son organe mensuel : *Les États-Unis d'Europe*.

Le Congrès tenu par cette association internationale, à Genève, en 1867, a mis dans tout son jour l'état de la question : Etat de chaos, plein de germes fertiles. Les sociétés anglaises n'avaient pu adhérer à une ligue politique, elles s'étaient bornées à des échanges de sympathies. Les progressistes allemands avaient été conviés au congrès par les démocrates français; ils avaient déclaré que leur adhésion serait une faute, une démarche antinationale, dans un moment où l'on ne parlait en Allemagne que des armements de la France. Comme si ce moment n'était pas surtout l'heure du devoir contre des gouvernements qui fomentent la guerre. Mais les progressistes, les démocrates et les socialistes de tous les pays avaient adhéré à la *Ligue*, et l'Allemagne était largement représentée au Congrès. Le bruit ayant couru que les loges allemandes étaient des foyers d'agitation belliqueuse, une d'elles avait protesté hautement. Plusieurs orateurs allemands tinrent à devoir et à honneur de proclamer leurs sentiments de paix et de fraternité. M. Simon de Trèves établit la balance de la justice entre les deux nations : « De nobles tendances au self-government se sont effacées en Prusse, dit-il, devant le succès de la ruse, de la violence et de l'arbitraire. » Mais en France, comme en Prusse, les esprits éclairés préfèrent la liberté aux extensions territoriales. « Avant Sadowa, dit-il à ses compatriotes, vous disiez aussi que vous ne vouliez pas d'une guerre fratricide. On vous a enrégimentés et vous avez vaillamment com-

Digitized by Google

battu. Vous ne savez pas vous-mêmes ce que vous ferez. Moi, je vous dis : Si vous continuez, vous ferez ce qu'on vous commandera! » Et il ajoute qu'une pareille Allemagne n'est pas une voisine agréable pour la France, pas même pour la France du peuple, qui ne rêve ni conquête ni compensation! Et tous les Français de s'écrier : Non! non! pas de conquête! M. Simon de Trève demande enfin que les deux pays rivalisent dans le gouvernement d'eux-mêmes : « Celui qui arrivera le premier au rétablissement de la liberté aura de l'ascendant sur l'autre, dit-il, car il fera preuve de sa supériorité morale. » Noble émulation de la liberté, généreuse rivalité du droit, opposée par le génie des deux peuples à l'antagonisme intéressé de leurs despotes!

Un autre Allemand, M. Ladendorf, alla plus loin : « La grande majorité du peuple allemand commence à comprendre, après les luttes sanglantes de l'année dernière, que la démocratie et la république allemandes sont une seule et même chose, » dit-il, et les deux peuples fraternisent au Congrès dans cette idée qui peut les sauver l'un et l'autre, de la guerre et du despotisme. A toute occasion, les Français présents crient : Plus de conquête! Le noble ami de Proudhon, G. Chaudey, désavoue, au nom de la démocratie française, ce qu'il appelle l'ambition du Rhin : « Si un conflit s'élève entre les deux monarchies, dit-il, le devoir des démocrates des deux pays est de s'abstenir au point de vue de la justice et de l'humanité dans cette lutte de *rivalités gouvernementales.* »

On peut dire que le Congrès était unanime contre la politique de guerre et de conquête, laissée aux despotes, répudiée par la démocratie.

Mais l'originalité de cette assemblée est surtout dans les affirmations révolutionnaires. Rien ne peint mieux notre époque. Chaque autocratie y est dénoncée à la conscience publique. La première condition de la paix, pour la majorité, est la chute des grandes monarchies militaires et le règne des peuples. Mais chaque peuple a son ennemi différent : pour l'Italien, la première condition de la paix est la déchéance du Pape; pour un Polonais, c'est la renaissance de la Pologne; pour Bakounine, c'est la chute de l'Empire russe; pour les Allemands, qui en font l'objet d'une proposition écrite, c'est la République germanique. L'obstacle, en effet, l'éternel obstacle de la paix prend forme dans le despotisme, et bien des gouvernements sont faits pour persuader aux peuples que l'œuvre politique, comme le dit Carl Grun, doit être « un couronnement sans couronne. »

Mais les idées ne pouvaient se borner là. Comment renverser le

Digitized by Google

despotisme? Par la révolution! Mais comment faire la révolution? demande un orateur. La liberté conquise ne suffit pas, réplique un autre, il faut l'instruction publique. La forme républicaine n'est pas tout, ajoutent les représentants d'un groupe d'ouvriers allemands et belges; la guerre a des causes économiques, la question est sociale; et un vaste problème s'ajoute aux autres. Le capital est le complice de la guerre, dont il souscrit les emprunts; comment ôter cette arme au despotisme? et la question économique revient sous une autre face. Le travail affranchi peut seul donner la paix au monde, disent les uns. « La question économique est inséparable de la question politique, comme la question politique est inséparable de la question sociale; » c'est Gustave Chaudey qui formule ainsi la pensée du Congrès. « Harmonie des intérêts économiques par la liberté, accord de la politique et de la morale, » a dit le programme lui-même; et l'on sent que la question philosophique et morale domine, comme toujours, tous les problèmes.

Ainsi, le Congrès, dès sa première session, embrassait toute la vie moderne : la pensée et l'action du XIXe siècle, la philosophie et la révolution, les conquêtes politiques et les réformes économiques, le droit et la morale : l'univers intellectuel et moral tout entier compris dans cette vaste question de la paix du monde! et un jeune homme, fils de philosophe, M. Leroux, dit avec finesse : « Vous voilà qui abordez tous les problèmes... des problèmes dont la solution demanderait en fait mille batailles! »

La générosité des vues, l'abondance des sentiments et des idées, la multiplicité des aspirations et des besoins, s'étaient produites, et c'était chose utile; mais il était évident que l'œuvre même de la *Ligue internationale de la paix et de la liberté* ne pouvait se continuer sans se restreindre à une action pratique appropriée à son objet spécial. Mille batailles! ce n'est pas même une bataille par progrès à conquérir; mais le but des amis de la paix est de réaliser tout progrès sans ce moyen violent qui se tourne si souvent contre le progrès. La question mise au concours en 1848 restait donc entière : Quels sont les meilleurs moyens de conjurer la guerre entre nations civilisées?

La réponse faite en 1849 au Congrès de la paix par l'écrivain qui obtint le premier prix, n'avait rien perdu non plus de sa vérité et de son actualité, et il eût été aussi utile en 1867 qu'en 1849 qu'une voix rappelât le Congrès à la méthode scientifique et lui répétât la devise du lauréat : « C'est de la manière dont on s'y prend pour faire une chose que dérive le succès de l'entreprise. »

La méthode, en effet, est le secret de toute science et de toute action.

Digitized by Google

Quand le Congrès des sociétés anglo-américaines de la paix ouvrit ce concours, il se trouvait dans une petite ville de Belgique, chef-lieu du Hainaut, un jeune avocat, né à Lille le 14 juillet 1821, ayant fait ses études humanitaires au collége de Mons, et ses études de droit à l'université de Bruxelles; il s'appelait Louis-Adrien-Joseph Bara. Ses condisciples avaient vu le collégien dévorer toute la littérature française, l'élève de l'Université étudier les jurisconsultes et les philosophes français, allemands et anglais. Ses amis voyaient le jeune avocat s'initier à toutes les sciences, même à la musique, et, aidé de copistes, consacrer son temps à une œuvre de longue haleine ; mais nul ne s'imaginait quelle entreprise avait osé aborder ce jeune homme, ni quelles proportions il donnerait à son travail.

Louis Bara ne voulait faire rien moins que la science de la méthode. Son ouvrage achevé formerait de 20 à 25 volumes. Quand on considère les dix énormes manuscrits in-folio de plus de mille pages chacun, qu'il fit copier sous ses yeux, la première impression est un étonnement, mêlé d'admiration pour le courage, la persévérance, l'obstination au travail, *labor improbus*, dit Virgile, qu'il a fallu à ce jeune homme pour entreprendre et poursuivre jusqu'au bout, dans le silence, dans l'obscurité, dans l'indifférence publique, une œuvre de dix années, un sujet « d'une difficulté inouïe, » comme il le dit lui-même.

Qu'on lise l'introduction seulement, publiée en 1853, on y rencontre un sujet vaste, une idée puissante : Bara veut faire, non une méthode, mais la méthode, la méthode générale, universelle. Il croit à la Science qu'il appelle « la plus souveraine de toutes les puissances; » il lui demande de chercher les lois générales de la raison. Jusqu'ici, les hommes ont suivi leurs instincts, les sociétés ont marché à tâtons, l'empirisme a régné dans les sciences, dans les arts, dans la politique. Cependant tout est soumis à la raison : « Qui que vous soyez, dit-il, que votre bras porte le sceptre, manie le pinceau, conduise la plume ou fasse jouer un simple outil, qu'il s'agisse d'un acte de l'intelligence ou d'un fait matériel..... songez-y bien, la raison est là : il faut que votre action se soumette à ses lois, ou bien, malheur à vous! Une défaite, une faute, une erreur, une folie sera le résultat de vos efforts irréfléchis! »

Pénétré de cette idée, Bara veut indiquer à l'action humaine ses véritables voies et moyens, et donner aux sciences, aux arts, à la politique, la boussole de la raison. Pour cela, il ne se contente pas d'une méthode comme celle de Bacon, de Descartes, de Spinosa,

Digitized by Google

de Condillac, de Kant; il veut créer la méthode pure; il en cherche la théorie en dehors de toute application, il rédige, comme des formules algébriques, les règles générales de l'action humaine. Son procédé, c'est celui qui, au dire de Kant, a fait progresser toutes les sciences, celui qui a permis à Descartes de porter si loin le calcul et de préparer tant de solutions dans les sciences physiques et astronomiques; il consiste à généraliser une idée en dehors de toutes ses manifestations, à abstraire la règle, des phénomènes, à dégager la loi, des faits qui la contiennent. « La méthode pure, c'est l'abstraction universelle, » dit-il.

De cette introduction où Bara n'a voulu que plaider l'importance de son sujet et en donner une idée première, si l'on passe à l'œuvre même, il suffit de la feuilleter pour y rencontrer de nobles affirmations de la science et de la liberté, une foi vive dans l'idée, une grande confiance dans la puissance humaine, des notions justes et modérées sur la politique, et les appréciations, nettes et hardies d'un esprit qui possède sa matière, sur les plus grands philosophes et sur les systèmes sociaux les plus séduisants.

Souvent, au milieu de cette analyse laborieuse, Bara se prend d'enthousiasme : Après avoir posé en axiome que toute action humaine doit être conforme à la raison, il s'écrie : « C'est avec un saint respect que j'écris ici ce beau précepte. » Quand il soutient la puissance de l'idée, il termine par ces mots : « Ayons aussi notre drapeau, et que sur ce drapeau soit écrit en lettres d'or la plus grande des vérités et la plus noble des devises : C'est l'idée qui sauvera le monde. » Souvent aussi, il fait un retour sur lui-même, sur ses recherches innombrables, sur ses travaux déjà longs, sur les difficultés de son entreprise. Il y revient surtout lorsqu'il arrive au milieu de sa tâche. Il a consacré deux livres de peu d'étendue à l'analyse du fait et à l'analyse de l'action. Puis, il a abordé son troisième livre qui comprend toute son œuvre, et il en a consacré une première partie, près de dix volumes, à établir les bases fondamentales de sa théorie de la méthode pure. Alors, avant d'exposer son système des lois de la raison, il prévoit les objections, discute son projet et se prend à affirmer la puissance de la méthode, l'utilité de son œuvre, avec la confiance d'une longue tâche accomplie : Ce serait « une sorte de lâcheté » de tourner son système en ridicule, sans prendre la peine de le discuter. Il contient, il est vrai, une grande multiplicité de règles ; mais c'est qu'il doit répondre à tous les cas. Aucun de ces principes, d'ailleurs, est-il la répétition d'un autre? Aucun. Veut-on en vérifier la puissance, qu'on prenne les plus grandes créations de l'homme; elles ne sont

Digitized by Google

grandes que par l'application, faite d'instinct, de l'une ou l'autre de ces règles. Qu'on prenne les plus graves erreurs, les fautes les plus légères, elles y sont contraires. Aucun de ces principes peut-il égarer l'homme? Aucun. « Ne taxez donc pas si vite d'impuissance ce qui ne pourra être stérile qu'en des mains faibles et paresseuses. » Appliquez-les plutôt ces règles, et « vous serez émerveillé de la richesse de leurs résultats. « Car rien n'est beau que par la méthode; tout se rattache à la méthode. Et cependant, « vous trouvez que ces principes sont trop nombreux! »

D'un autre côté, fût-elle impraticable à l'individu, la méthode pure ne pourrait-elle pas au moins servir aux grands faits sociaux, au travail même de l'humanité? Ce système, dont tous les principes s'enchaînent, part d'un seul principe; le reste n'en est que la déduction logique : « Toutes ces règles, dit Bara, tous ces préceptes et tous ces axiomes forment un seul et unique ensemble au sein duquel règne l'harmonie la plus complète. Je vois avec plaisir que cette grande théorie est à la fois et la plus simple et la plus compliquée qui existe. »

Mais sur ces paroles fières, l'auteur s'arrête : « Que je m'humilie un peu, dit-il, après m'être exalté au degré extrême! » Alors il demande pardon de son enthousiasme : « L'ouvrier, arrivé à la fin de sa tâche, chante et contemple avec bonheur son œuvre, bien souvent sans s'apercevoir des fautes qu'il a commises. »—« J'ai tant travaillé, ajoute-t-il avec émotion, pour arriver à ce premier résultat, si terriblement difficile à obtenir, que l'on voudra bien excuser chez moi, je l'espère, ce moment de faiblesse et de joie! » Puis il demande qu'on lui montre ses erreurs, qu'on rectifie ses idées; il annonce un second ouvrage et il revient à une nouvelle affirmation de sa pensée : « Si mon siècle me repousse, j'espérerai en l'avenir. »

C'est après ces paroles qu'il ouvre la seconde partie de son troisième livre en proclamant avec *un saint respect* que toute action de l'homme doit être conforme à la raison.

Le système surtout importe dans une entreprise pareille. On a déjà une idée de la science que Bara veut créer et de son procédé. Le reste n'entre pas dans notre sujet; la table de l'ouvrage peut donner un aperçu de ce vaste système, si simple et si compliqué; elle remplit plus de 300 pages in-folio et formerait tout un volume. On y peut suivre le plan de l'ouvrage.

L'auteur, — on le voit rien que dans cette table, et la lecture du manuscrit le confirme, — l'auteur possède tous les fils de sa théorie et ne les abandonne pas un instant : chaque idée passe et repasse

Digitized by Google

dans la trame avec la même régularité que dans une machine à la Jacquart; chaque fibre se rattache au centre, chaque veinule au cœur, avec le même ensemble que dans notre système nerveux ou sanguin. Ce tissu si compliqué est dominé par une unité de conception qui jamais ne se perd de vue, et l'on reste stupéfait devant cette puissance d'abstraction, d'analyse et de synthèse qui semble n'appartenir à l'homme que dans deux limites extrêmes : la folie et le génie. Bonne ou mauvaise, cette méthode est sans contredit l'entreprise philosophique la plus gigantesque qu'un homme ait osé aborder dans notre époque.

—

Bara était absorbé par cette œuvre immense, qu'il n'abandonnait guère que pour quelque travail du barreau, lorsque le Congrès de la Paix ouvrit son concours.

Moitié en plaisantant, — car, sentant bien le ridicule qui n'accueille que trop souvent les conceptions philosophiques abstraites, il se plaisait à masquer les visées secrètes du novateur sous des sarcasmes de petite ville, — moitié sérieusement, Bara improvisa un mémoire pour les amis de la Paix.

Il avait écrit dans sa méthode :

« Ce système, fût-il même impraticable pour les actes particuliers de la vie de l'homme, ne faut-il pas songer qu'il est de ces grandes actions, de ces grands faits sociaux pour lesquels l'humanité a devant elle des années et des siècles, qui, sous tout autre rapport, ne sont susceptibles d'être réalisés que par le concours universel de toute une génération?... La méthode ne serait-elle pas quelque chose de semblable aux grandes idées de bien général... de religion, etc., c'est-à-dire qu'elle ne serait susceptible d'être réalisée en fait que par la société en général et non par les individus?... Eh bien! s'il en était ainsi, la méthode aurait pour les destinées du monde une importance incalculable. »

La pacification du monde est une de ces grandes œuvres collectives qui demandent le concours des générations. Bara voulut faire sur ce sujet une application, une épreuve peut-être, de sa théorie, et, si négligemment qu'il l'eût fait, il réussit, grâce à la puissance de sa méthode. Le rapport du jury en fait foi. M. Moke ne connaissait rien des travaux de Bara, mais du premier mot, il sent quelque chose à respecter dans ce mémoire, et il prononce ces sages paroles : « Avant de nous engager (à suivre la marche hardie de l'auteur), rappelons-nous qu'un peu d'audace dans le langage, un peu d'entraînement et par suite d'exagération dans l'expansion des idées,

Digitized by Google

accompagnent presque toujours un *effort très-vigoureux.* » Le rapporteur ne trouve dans ce livre aucune qualité littéraire, ni le style, ni l'ordre, ni la mesure, ni la gravité; il y voit de la bizarrerie et des préventions; néanmoins, sa « supériorité lui paraît incontestable. » — « Elle consiste, dit-il, dans la profondeur avec laquelle chaque point est traité et dans la sagesse de la pensée principale. » Le jury signale tous ses défauts, mais il les déclare « rachetés par la science, la philosophie et l'esprit pratique. »

Ce mémoire avait un autre défaut qu'on lui fit payer cher : le Congrès avait voté quatre résolutions, où il se prononçait en faveur d'un arbitrage international, d'un congrès européen et du désarmement général, et il n'avait demandé aux concurrents que les moyens pratiques de réaliser son système. Bara, au contraire, combattait ce système préconçu, « luttait avec énergie contre l'opinion de ceux qu'il acceptait pour juges. » Repoussant même le sentiment de réprobation qui maudit la guerre, il disait : « La guerre est un droit; » il disait : « La guerre a sauvé plus d'une fois la liberté du monde; elle peut lui rendre encore d'immenses services; » il disait : « La guerre générale est peut-être le vrai besoin de l'époque. »

Cependant, le jury se mit au-dessus des conditions du concours, tant la pensée du mémoire lui semblait simple et grande.

Le rapporteur trouve même que ce travail est inférieur aux autres *par la méthode*; le mot est prononcé et il dut bien faire rire l'auteur. M. Moke voulait parler sans doute de la méthode d'exposition; il ne pouvait savoir d'où venaient cette supériorité, cette sagesse de l'idée principale, cette profondeur philosophique et pratique, ce « programme d'une science nouvelle » que l'auteur, dit-il, a réussi à tracer. Mais tout son rapport en reporte l'honneur à la théorie générale que Bara avait appliquée dans ce livre improvisé.

Au début de son mémoire, Bara disait : « Voici comment j'ai procédé. Je me suis demandé combien de sortes de moyens et par suite combien de moyens peuvent être employés pour agir sur une nation, sur les diverses espèces de nations, sur l'ensemble des nations. Parmi ces moyens, j'ai cherché à découvrir ceux qui seraient de nature à produire l'effet dont il s'agit. Mais pourquoi exposer devant vos yeux ce travail de logique *si long*, *si pénible*, parfois *pittoresque* et *bizarre?* Pourquoi vous conduire au milieu de cet atelier d'artiste? Disons plutôt le résultat de notre étude. »

Cela avait dû sembler aux juges une des bizarreries de l'auteur. C'était une allusion à son grand ouvrage, et quand Bara, du premier mot, pose en principe que la théorie doit précéder la pratique, que le plan doit précéder l'action, il ne fait qu'emprunter les

Digitized by Google

principes de sa méthode pure ; car la première partie de son troisième livre traite des bases fondamentales de la théorie, et lorsqu'il a, dans la deuxième partie, établi les lois rationnelles de l'action, il consacre la troisième à ce qu'il appelle : la théorie de la formation du plan.

Bara dit lui-même de sa méthode qu'elle est à la fois simple et compliquée. M. Moke parle dans les mêmes termes de son mémoire couronné : « Ce travail, que nous avons cru devoir placer à part, dit-il, est le plus vaste et le plus simple qu'ait produit le concours ; son étendue est celle d'un volume de bonne grosseur ; son plan consiste dans le développement d'une seule idée, mais d'une idée qui devient grande et féconde. »

—

Ouvrons donc ce mémoire, dont j'ai pu me procurer enfin le manuscrit après bien des recherches, et voyons quelle est cette pensée dont la profondeur s'impose ainsi.

L'idée doit précéder les institutions ; la pensée et les mœurs doivent préparer le progrès. Rien ne se produit dans le monde des faits sociaux qui n'ait d'abord été établi dans le monde de l'intelligence. Tel est le principe de la méthode pure et le point de départ du mémoire couronné.

Mais la civilisation doit-elle être laissée à l'instinct, physique, intellectuel, et moral, de l'homme, à ce que Rossi appelle *les misères de l'empirisme ;* ou ne faut-il pas demander à la raison un procédé certain, à la science un guide sûr ? « La méthode est la source de toute perfection... Quelque lourd que puisse être le poids de la méthode, il faut l'imposer à l'homme, dit Bara dans son grand ouvrage. *Homini non alæ addendæ*, dit Bacon, *sed plumbum et pondera.* » — « Mesurons le moyen à la grandeur de l'œuvre, dit-il dans son mémoire ; saisissons le plus terriblement solide de tous les leviers, celui dont la force n'a point d'égale : LA SCIENCE ! »

Or, si la guerre est une manière de vider les différends des peuples, quelle est la science qui peut vider ces différends ? C'est la science du droit des gens. Quel est le principe de cette science comme de toute science morale ? C'est la justice. Mais la justice internationale règne-t-elle dans les conseils des rois ? « Un sourire de pitié et de colère contracte ma lèvre, dit Bara ; non ! la justice n'est pour rien dans les rapports des nations. » La justice internationale au moins existe-t-elle à l'état de science ? Non, « il faut le dire, le droit des gens n'existe pas ! » le droit des gens est livré *aux misères de l'empirisme*, aux exploitations de la diplomatie. La ques-

Digitized by Google

tion se présente donc ainsi : Faut-il demander le droit des gens à la politique ou à la science? La réponse de Bara remplit tout son mémoire : C'est une énergique revendication de la science du droit.

L'arbitrage, ni le contrat, ne le satisfont, non plus que la diplomatie. L'arbitrage, c'est le sentiment individuel accepté pour juge. Le contrat, c'est l'accord écrit de deux intérêts personnels. La coutume, c'est l'instinct pour ainsi dire accumulé; le traité est analytique et relatif. La loi seule est synthétique, générale; la loi écrite, c'est la méthode, c'est la science, c'est le droit.

Quelle est, en effet, la véritable cause des erreurs et des crimes de la politique? C'est l'ignorance du droit. « Si l'on avait à Brienne enseigné de bons principes du droit des gens à Napoléon, il ne serait pas allé mourir à Sainte-Hélène. La science est responsable devant Dieu des crimes de lèse-humanité de l'Empereur. »

Il s'agit donc, ni plus ni moins, conclut Bara, de créer toute une science.

A chaque page, l'auteur insiste sur cette idée, qu'il présente sous toutes ses faces. Ce n'est pas une juridiction internationale qu'il faut créer, c'est la justice internationale qu'il faut connaître, répandre, codifier, enseigner, instituer enfin.

Ce qui fait la force des tribunaux, c'est l'autorité morale de la loi. Car la loi n'est pas faite pour un cas particulier comme le jugement arbitral; elle est faite d'avance, au nom de principes généraux et pour tous les cas. Le juge n'est rien, la loi est tout; on la connaît; avant d'agir, on la consulte; à la moindre contestation, l'on y recourt, et « l'on va devant le juge prétendre que l'on a droit en vertu de tel ou tel article. » Un arbitrage, au contraire, sur quels principes jugera-t-il? quelle règle peut-on lui demander avant d'agir? quelle confiance dans le débat? Il est tout, et la justice n'est presque rien, livrée au hasard du sentiment personnel des arbitres. « Si la justice m'inspire le sentiment de la confiance, dit l'auteur, c'est parce que je songe à la loi; mais s'il fallait m'en rapporter uniquement à la dose de raison et de science de M. tel ou tel, bien loin de m'inspirer de la confiance, la justice ne me causerait que de la peur. »

L'arbitrage est un moyen de conciliation; on l'accepte pour des intérêts privés, mais les intérêts privés se sont hâtés de s'en affranchir par la loi. Peut-il suffire à tout lorsqu'il s'agit de la liberté, de la prospérité, de l'existence même d'un peuple? Ne doit-on pas craindre que l'arbitrage ne nous livre à l'arbitraire?

« Pourquoi, moi peuple, dit Bara, devrais-je ainsi subir la loi

Digitized by Google

d'un tribunal qui, lui, n'en aurait aucune? Non, si j'avais la tête ceinte d'une couronne, je croirais manquer à mon devoir en confiant ainsi la destinée de toute une nation à la manière de voir de quelques personnes. Je tremblerais de leur voir rendre un jugement injuste et d'être cause ainsi du malheur de quelques millions d'hommes!... La liberté du monde ne doit pas être enchaînée, fût-ce même au nom de la paix. »

Bara aurait pu citer ici Frédéric II : « Comme il n'y a point de tribunaux supérieurs aux rois, c'est aux combats de décider de leurs droits et à juger de la validité de leurs raisons. Les souverains plaident les armes à la main. »

Voyons aussi les hommes tels qu'ils sont : A la moindre résistance, leur personnalité s'irrite contre l'obstacle. « Alors, dit Bara, on déchirerait volontiers telle page du Code civil, on effacerait avec tant de joie tel article de la convention. Que serait-ce si l'on n'était soumis qu'à la loi naturelle, à l'usage? Comme on le tournerait, comme on prouverait qne l'on a droit, et d'après la raison, le bon sens, l'équité... Que la mauvaise foi, que l'erreur, que la sottise auraient beau jeu! Ce serait mieux encore s'il n'y avait pas de contrat; s'il n'y avait que des paroles, on pourrait espérer de les effacer du souvenir des témoins ou de les brouiller dans le cerveau de la partie adverse. Mais..... l'écrit, la convention spéciale écrite est là; la loi, cette grande convention générale, est là aussi, avec son texte indestructible... et la justice, grâce à cette précaution, n'est pas embarrassée dans son cours...

« Moins il y a d'ordres de faits réglés par la loi, plus les différends sont à craindre. Et là où n'existe encore aucune sorte de loi, il n'est pas étonnant que chacun cherche de son autorité privée à faire la loi à autrui. C'est le triste spectacle que nous fournissent les peuples. »

Ce qui est vrai pour l'arbitrage et la coutume l'est bien davantage pour ces traités, imposés par la victoire, obtenus par la ruse, dans des circonstances particulières, après des crises redoutables, et qui représentent l'abus de la force, non le droit des gens. La science, au contraire, se discute et s'arrête dans les temps de calme et de raison, entre hommes qui fraternisent, et non entre vainqueurs et vaincus; elle s'appuie sur des principes, elle cherche la vérité générale, elle règle la justice, en dehors de toute prévision d'intérêts ou de passions; elle fait le Droit.

Ce plaidoyer en faveur de la science du droit est la trame même du mémoire couronné. L'auteur rappelle la lutte des partisans de la coutume et des défenseurs du droit civil. Bentham se mit à la

Digitized by Google

tête des champions de la science et le droit civil coutumier « a perdu sa cause depuis longtemps. » Il en sera, il en doit être ainsi du droit des gens coutumier, qui règne encore. Quand on sentit à Rome l'insuffisance du *mos majorum*, on rédigea la loi des XII tables, et ce fut un grand progrès : on avait planté le germe du droit civil. Tous les peuples ont fait de même : dès qu'ils connurent le secret de l'écriture, les Germains sentirent la nécessité d'écrire la loi. Témoins les codes des Lombards, des Francs, des Bavarois, des Allemands, des Saxons, des Thuringes, etc., etc.

Bara ne s'en tient pas à ce point de l'histoire ; il embrasse l'horizon entier, il scrute tous les rapports de l'homme, avec Dieu, avec ses semblables, avec la société ; il y trouve, comme premier progrès de la justice, la loi, la loi écrite : loi religieuse, loi civile, loi politique. La cité était une forteresse ; une charte, voilà le mot magique devant lequel tombent les violences féodales.—Jadis, la guerre existait entre les provinces. « Aujourd'hui, le gouverneur du Brabant conduirait-il encore une armée contre le gouverneur de Liége ? » Non, la loi provinciale est là. — La nation était esclave. « Un petit nombre d'articles écrits sur une feuille volante, au bruit du canon, au milieu de barricades ensanglantées, » et la loi a créé un peuple.

Une charte donc ! une charte universelle ! préparée par la science de la justice internationale ! Voilà le premier mot de la paix du monde.

Cette loi générale, en faisant passer les peuples du régime coutumier au règne de la légalité scientifique, préviendrait la majeure partie des causes de guerre, comme la loi civile prévient les procès ; puis, elle aurait un autre résultat, un résultat immense : elle rendrait possible la création des autres organes de la justice régulière, qui se compose d'abord de la loi écrite, puis d'un pouvoir judiciaire qui applique la loi, enfin d'un pouvoir exécutif qui applique le jugement. La justice internationale doit précéder la juridiction internationale. C'est toujours là qu'en revient l'auteur.

Mais ce code est-il possible ? Bara l'affirme et le prouve. Autant l'institution d'une juridiction est prématurée, autant la science du droit des gens est mûre. Ne la voit-on pas préparée dans ce vaste droit coutumier qui comprend tous les traités internationaux, les codes maritimes, les traités sur les neutres, les coutumes diplomatiques. L'œuvre analytique des contrats particuliers a fourni une immense matière, l'œuvre synthétique peut commencer.

Bara ne perd jamais de vue sa théorie de la méthode. De quel procédé s'est-il servi pour chercher les lois rationnelles de l'action

Digitized by Google

humaine? De l'abstraction. C'est à l'abstraction qu'il demande ce travail de codification universelle. Mais Bara est un esprit pratique. Il ne demande pas que les amis de la paix aient la prétention de soumettre d'emblée tous les peuples à une loi internationale complète. Que quelques peuples en rédigent quelques lignes : une simple loi des XII tables internationale, et notre siècle aura rempli sa tâche.

La méthode est aussi nécessaire à l'action que la science. Aller trop vite, c'est être bientôt obligé de reculer. Lorsque l'empereur Henri III interdit les querelles privées, les esprits n'étaient pas préparés à ce progrès, Frédéric Ier dut revenir au combat judiciaire, seul frein que pussent supporter les mœurs violentes.

—

La question étant ainsi exposée dans toute sa largeur, ainsi limitée aux choses possibles, Bara doit se demander d'abord comment on créera la science du droit des gens, puis, comment on parviendra à la faire passer, de la philosophie, dans les mœurs, et de là dans les institutions. Vaste problème où il apporte la même rectitude de pensée, la même netteté de jugement.

Son premier mot est toujours la science, et son second, la méthode.

Former une bibliothèque encyclopédique du droit des gens ; recueillir tous les principes d'une vérité incontestable qui se trouvent déjà épars dans les traités ou dans les livres ; en extraire, pour ainsi dire, la quintessence ; en constater, en combler les lacunes, voilà le premier soin à prendre, et ce travail donnera tout d'abord des lois à la guerre, au nom de la conscience des siècles.

Mais la science n'est ni une classification d'idées admises, ni une collection de faits expérimentés. Elle s'appuie sur des principes, elle se dirige par une méthode. Après avoir fixé l'objet de la science, il faut en étudier le sujet. Le sujet du droit des gens, ce sont les nations. Le XVIIIe siècle, en analysant la nature de l'être humain, en est arrivé à cette belle philosophie qui fait de l'individu une entité morale et juridique, à cette grande révolution qui a écrit *les droits de l'homme*. L'étude des conditions de vie des peuples déterminera la nature de ces êtres collectifs qui composent l'humanité, et nous fera connaître les droits et les devoirs des nations.

Une nation n'est pas une chose que possède un roi, c'est un être moral et libre ; elle est par elle-même ; elle s'appartient, sinon elle n'est pas ; elle a ses organes physiques, son corps, pour ainsi dire :

Digitized by Google

territoire, fleuves, montagnes, capitale, frontières ; elle a son caractère personnel : esprit, sentiment, volonté ; elle a ses droits imprescriptibles, et ses devoirs qu'elle ne peut violer impunément. Elle ne peut exister qu'en cultivant son sentiment par la justice, qu'en formant son esprit public : nul ne peut le comprimer, mais qu'on le développe dans la liberté, il devient la plus grande puissance du progrès.

« Voulez-vous que la paix s'établisse du midi au septentrion, et de l'ouest à l'orient, dit Bara, faites que l'esprit du peuple sorte du néant, avec tout le cortége de ses facultés ! »

Du sentiment et de l'esprit public sortiront la volonté nationale. Que d'aberrations ne produit-elle pas si elle est égarée. « Le chapitre des folies nationales est l'un des plus longs de l'histoire. Il commence avec les *glorieuses* conquêtes de Bacchus dans l'Inde et finit (finit n'est plus le mot) à la célèbre promenade du drapeau tricolore par toute l'Europe. »—« Mais toute mauvaise action est punie, ajoute Bara, il n'entre pas dans les desseins de la Providence qu'on apporte impunément le désordre et la mort chez ses voisins ! » Et il rappelle les désastres de Napoléon, dont la colonne fut renversée par des hommes de toutes les nations, et ceux de Frédéric le Grand qui, voyant son pays en ruine, en une nuit qui ressemble à celle de Fontainebleau, ne se crut plus d'autre ressource que le suicide.

La conscience publique naîtra un jour ; la morale internationale sera connue ; son premier mot sera le respect des nations entre elles : « Qu'elles ne fassent pas aux autres ce qu'elles ne voudraient pas qu'on leur fît. »

La comparaison entre le droit qui fixe les rapports d'homme à homme et celui qui fixera les rapports de peuple à peuple n'est pas ici un artifice de langage :

« Je n'ai pas besoin, dit M. Moke, de signaler à l'Académie ce qu'il y a de légitime dans la pensée d'assimiler ainsi la législation internationale aux lois civiles, et d'établir entre les peuples les mêmes règles de justice que la raison et la science ont déjà établies entre les membres de chaque société. »

En effet, les divisions mêmes du droit civil peuvent s'appliquer au droit des gens. Bara les examine toutes pour donner une idée de leur utilité, un aperçu de leurs principes.

Le droit commercial des peuples fixera les lois du libre échange. Le droit pénal des peuples empêchera l'histoire de continuer à être une série de crimes, « réglera les droits de la légitime défense, » fixera les limites où elle doit s'arrêter et devient une

Digitized by Google

usurpation (1), supprimera la peine de mort en matière internationale, cherchera et trouvera « s'il n'est pas d'autres moyens d'arriver au même résultat par des voies plus justes, moins désastreuses à la fois et pour le peuple délinquant et pour celui qui sous prétexte de prendre la défense de soi-même et d'autrui s'empare les armes à la main de ce qui, il faut le dire, ne lui appartient pas. » Le droit politique international fixera les principes d'union entre les diverses souverainetés, libres et égales entre elles ; enfin, le droit administratif et le code de procédure donneront la forme dernière à cette codification.

Le code civil des peuples arrête surtout l'attention de l'auteur ; il le place en première ligne, et les subdivisions du code civil lui servent de guide. Car l'Être collectif qu'on appelle nation a des droits personnels et des droits réels, et il importe de régler les différentes manières dont il peut acquérir la propriété. La reconnaissance de ces droits peut seule préparer la paix. Car, si le fait qui abolirait la guerre consacrait quelque chose d'inique, la guerre renaîtrait tôt ou tard.

Le droit de souveraineté de chaque nation est une idée acquise. Bara le soutient contre les prétentions des papes autrefois, des empereurs aujourd'hui, à dresser la carte du monde.

Les limites respectives des peuples sont moins connues. Partir des faits et s'en référer au vœu public, voilà l'idée de l'auteur.

Mais les peuples, comme les individus, peuvent être mineurs : telles sont au moins certaines colonies. Le code civil des nations réglera les droits des mineurs, les devoirs de la tutelle, et ces seuls mots : devoirs de la tutelle, condamnent les exploitations odieuses du despotisme.

Les droits réels des peuples ne sont pas moins utiles à établir. Le code civil abolit toutes les servitudes personnelles, le droit des gens doit abolir cette servitude qu'on nomme le tribut. Le code civil distingue entre les choses qui se soumettent au trafic et celles qui y échappent ; le droit des gens distinguera entre les mers, les fleuves, les routes universelles que nul ne peut posséder, et les choses qui sont du domaine privé des nations.

Le code civil consacre de nombreux chapitres aux différentes manières d'acquérir ou d'aliéner ; il établit en principe : qu'on ne peut déroger par des conventions particulières aux lois d'ordre public.

(1) « Lorsque faisant usage de la légitime défense, un peuple outrepasse les droits qui y sont attachés et commet une usurpation, à titre de représailles ou pour un autre motif, je regarde ce fait comme un délit international. » (*Mémoire couronné*, ch. IX, p. 3.)

Digitized by Google

Quelle importante matière pour le droit des gens que ce chapitre qui règlera comment peuvent se faire les acquisitions et les aliénations de territoire, et qui commencera par condamner *ce droit imaginaire, odieux, inhumain, barbare,* qu'on appelle *le droit de conquête* et *l'occupation militaire qui en dérive.*

Cette science créée, ces codes écrits, quel progrès serait accompli dans le domaine de la pensée!

Mais ne nous pressons pas et n'exigeons pas trop de notre siècle. Partir du connu, du certain, voilà le moyen sûr de n'avoir pas à recommencer une œuvre prématurée. Un traité général, voilà le premier but. Bara le réclame au nom de l'humanité. En 1854, après la guerre de Crimée, s'autorisant de son titre de lauréat, il adressait aux souverains et aux représentants des nations un court manifeste où il demandait que tous les peuples des deux hémisphères intervinssent au traité de paix, pour affirmer une première fois la grande famille humaine.

Ce premier code, n'eût-il que « cent vérités qui pussent rencontrer l'assentiment universel, ne tentez pas, dit le mémoire couronné, de parler de la cent et unième. S'il n'en est que dix, n'en demandez pas davantage. Songez qu'il s'agit uniquement de planter un germe. »

Quel sera ce traité? Ici s'arrêtait la tâche du concurrent et le programme du concours. Mais comment le rendra-t-on possible? Là est la question que Bara doit traiter.

Bara veut que le droit des gens soit enseigné partout, dans les écoles militaires et aux aspirants diplomates, comme dans les universités; il veut que la propagande de cette science s'adresse à la raison publique, se serve de la mémoire des générations par l'histoire, parle à leur imagination, éveille leur attention, par les beaux-arts, dirige la volonté nationale par des associations de la paix, par tous les procédés politiques enfin, y compris ce moyen suprême : le pouvoir. Il faut répandre, répandre par tous les moyens, les idées de justice, et Bara en indique, à chaque occasion, les principales : le respect dû aux nationalités; le droit des peuples d'être consultés sur la guerre et de la voter; la souveraineté des nations imposant leurs droits égaux à toutes, mais soumises à un souverain plus puissant : l'humanité; le droit de se gouverner soi-même, limité par le devoir de ne faire aucune loi nationale contraire à l'intérêt général; l'égalité des nations, si petites et si étendues qu'elles soient, égalité qui abolira cette fausse aristocratie internationale qui tend à créer des hiérarchies entre elles, même dans leurs dénominations de duchés, de royaumes et d'empires; enfin l'éternelle condamnation

Digitized by Google

de ce vain et cruel rêve du despotisme : la monarchie universelle.

« Si les temps futurs nous réservent des Napoléon, des Alexandre, des Charles V, des Charlemagne, qu'ils sachent que la supériorité de leur intelligence ne leur a été donnée que pour faire de leur pays une contrée modèle, propre à exciter l'émulation des autres peuples et non pour porter chez eux la désolation et le carnage dans un espoir chimérique. »

La conclusion de Bara est facile à prévoir : Faites le progrès dans les esprits ; créez une science nouvelle, qui établira la nature et les droits des nations ; semez ce bon grain dans le monde entier, et un jour vous pourrez proposer à la sanction de l'univers un premier projet de législation internationale : la loi des XII tables ou la charte des peuples. Ainsi la méthode scientifique remplacera les efforts instinctifs des hommes, et l'on prendra les voies de la raison vers la paix et la liberté.

« Allez, s'écrie Bara en finissant, allez, apôtres d'une ère nouvelle, continuez la création du monde ! »

Est-il besoin de longs commentaires pour faire ressortir dans ce mémoire ce que M. Moke appelle avec raison la sagesse de l'idée principale et la profondeur avec laquelle chaque point est traité? Il suffit d'analyser ce livre. Le rapporteur du jury, parlant au nom de l'Académie de Belgique, jugeant au nom du Congrès de la Paix, l'a caractérisé en quelques mots :

« L'auteur surtout a marché dans la véritable voie, dans la seule qui puisse être sûre. Sachons gré à celui qui a compris qu'il fallait chercher le progrès durable, non pas dans les déplacements plus ou moins habiles des éléments du monde extérieur..... mais dans l'extension graduelle des paisibles conquêtes de la raison et de la science. »

« La science, dit Bara dans sa *Méthode pure*, est la plus souveraine des puissances du monde. »

La première épreuve que Bara avait faite de sa méthode avait largement réussi : il est rare qu'un rapporteur fasse de pareils éloges d'un livre couronné. Bara pouvait donc reprendre son long travail avec plus de confiance, et il s'y remit avec une telle ardeur qu'en 1853 ses dix énormes volumes in-folio étaient écrits, copiés, reliés et qu'il put s'occuper de faire connaître sa méthode.

Bara n'avait pas trente-deux ans alors ; en moins de dix années, il avait achevé une œuvre colossale ; il avait pour lui un premier succès, un succès considérable si l'on en juge par le concours lui-même, ouvert par un groupe de sociétés appartenant aux deux mondes, qui avait fait appel aux écrivains de tous les pays, si l'on

Digitized by Google

en juge par le rapport du jury et par la solennité du Congrès de Paris où le prix fut remis au lauréat.

Bara était donc dans les meilleures conditions. Mais cette longue tâche de dix années, ce sujet qu'il déclare lui-même d'une difficulté inouïe, cette conception qui effraie, rien que par son étendue, n'étaient pas l'œuvre la plus difficile; car tout y avait dépendu de l'auteur, de sa volonté, de son courage, de son intelligence. Le reste ne dépendait plus de lui. Son succès lui avait rapporté mille francs; il en eût fallu quinze mille pour publier son livre. Alors, commence pour le novateur, pour le lauréat, cette lutte, si commune et si cruelle, de tous les créateurs enfermés dans leur siècle comme un oiseau qui va se heurter la tête à toutes les vitres d'un appartement où le moindre jour semble lui ouvrir l'espace.

Bara avait été jugé, couronné par l'Académie de Belgique. La porte lui semble ouverte, il y court : on devine bien contre quelle impasse il alla se briser la tête. Le 1er février 1853, il écrit au ministère de l'intérieur de Belgique pour lui exposer qu'après plus de quinze années d'études, il croit avoir découvert la théorie de la méthode, que le résultat de ses travaux forme l'objet d'un manuscrit en dix volumes in-folio, dont il n'envoie que le premier au ministère, vu la difficulté du transport de ces énormes volumes, mais dont il enverra directement le reste à l'Académie, et il demande à être jugé par ce corps savant. Cette lettre montre bien le créateur : Bara ose se comparer à Descartes et à Kant; il répète son grand principe : Aucune idée ne porte ses fruits que lorsqu'on l'a transformée en science; il prétend que la méthode doit être, qu'elle est une science. « Je crois, dit-il, en avoir trouvé toute l'immense théorie. » Et il ajoute : « Est-ce témérité, est-ce dévouement, est-ce folie de ma part? Je le saurai bientôt. »

Bara ne devait le savoir jamais.

La première impression de l'académie fut l'effroi. Lire dix in-folio ! sur un sujet aussi abstrait ! — Qu'à cela ne tienne. Bara aussitôt lui facilite la besogne; il en publie l'introduction en un tout petit volume, l'envoie au ministre le 30 mars et lui écrit ces mots navrants : « Il n'arrive pas tous les jours que des jeunes gens s'adressent aux hommes d'élite de la société, leur disant : Je crois avoir trouvé toute une science ! »

En effet, qu'on nous dise si, depuis un siècle, il s'est trouvé, dans le monde entier, un homme qui, à 32 ans, ait écrit un ouvrage en 25 volumes sur une idée aussi abstraite.

Le 6 avril 1853, M. le secrétaire perpétuel de l'Académie répond à l'auteur que « l'article 12 du règlement stipule que la classe ne

Digitized by Google

fait point de rapport sur les ouvrages déjà livrés à la publicité. »

Bara insiste. Ce qui était livré à la publicité ne faisait pas la cinquantième partie de son œuvre. Il écrit de sa main un résumé de son grand ouvrage; c'est un manuscrit petit in-folio de 1968 pages; il y joint une table des matières en 25 pages. Il fait mettre à ce manuscrit, doré sur tranche, une riche reliure... académique. Mais 1968 pages, c'est encore long. Bara rédige trois nouveaux écrits : 1° *Notes propres à faciliter l'examen dudit résumé;* 2° *L'ouvrage de Bara ;* 3° *Analyse de l'ouvrage intitulé* : ESSAI SUR LA MÉTHODE PURE, *par M. Bara.* Le petit volume, imprimé chez Decq, complète la collection. Bara demande à être jugé, entendu ; il offre de faire devant une commission l'exposition orale de sa théorie et de la soumettre à une discussion. Les précédents académiques n'admettent point ces procédés. Une commission seulement sera nommée. Mais « il se passera un temps immense » avant que l'auteur obtienne un rapport; il le sait par le secrétaire perpétuel, il l'écrit au ministre. « Ce rapport, cependant, ne serait encore pour moi et pour mon système que bien peu de chose, « dit-il. Et il se demande : « Dois-je laisser s'éteindre le flambeau de la méthode à peine allumé? Ce serait manquer à mon devoir. »

Publier son livre, il n'en parle pas. Pour « soumettre cette œuvre importante au grand criterium de l'opinion publique, » comme il dit, il pense à une chaire de méthode, au Musée, par exemple. Mais il n'ose l'espérer. Il demande un emploi qui lui permette d'habiter Bruxelles, qui lui permette de se soustraire au barreau et d'être « presque continuellement à la Bibliothèque royale. » Que de découvertes je ferais! » dit-il. Il rappelle son mémoire couronné : On a dit qu'il faisait faire un pas à la science du droit. Il voudrait « continuer l'étude du droit international, à l'aide de la collection des lois et traités des États-Unis d'Amérique qui se trouve à Bruxelles. » — « Ici, à Mons, dit-il, je n'ai ni livres, ni sources de connaissance que je puisse consulter. »

Il regrette « de devoir jouer le rôle de solliciteur, » ajoute-t-il avec chagrin, mais « il le faut bien. » Si ce n'est à Bruxelles, qu'il puisse au moins enseigner, à Liége ou à Gand, cette science « dont l'utilité et la portée sont incalculables. »

« Je donnerais ce cours de philosophie d'une manière appropriée à l'état actuel de l'enseignement de cette science en Belgique. »

Ne fût-ce qu'en considération de ses « généreux et pénibles efforts, » il espère aide et protection.

Cette lettre est du 6 juillet 1853. La guerre approchait. Le 2 mars 1854, Bara s'adresse aux puissances. Il refait à grands traits

Digitized by Google

l'histoire du droit civil, qui n'a pas aboli d'un seul coup, mais par mille progrès successifs, les guerres privées. Que les traités internationaux soient conclus à l'intervention de tous les peuples du globe! Voilà ce qu'il leur demande.

En attendant que l'académie le juge, que le gouvernement l'aide, il a appliqué sa méthode à la tactique générale, c'est-à-dire à l'art de lutter pris en général. Ce qu'il voudrait, ce qu'il a annoncé, c'est écrire un nouvel ouvrage où il donnerait la démonstration analytique de sa méthode par des exemples tirés des systèmes connus, où il appliquerait ses règles à la rectification des théories existantes, où il demanderait à sa science d'indiquer, « dans l'ordre politique, international, social et religieux, la direction que doit prendre désormais la marche de l'humanité. »

Les rapports de l'Académie parurent le 5 novembre 1855. L'un contenait une fin de non-recevoir superbe : « L'Académie est gardienne de la tradition et n'a pas à s'occuper des ouvrages qui annoncent une science nouvelle ; » mais sous l'abondance juvénile de ces 10 in-folio, le rapporteur distinguait au moins « un rare talent ou *bonheur* de définition, la manifestation d'une grande puissance d'analyse, » et il concluait à l'impression par l'Académie, parmi la collection de ses mémoires étrangers, de l'*Analyse de l'essai sur la méthode*. L'autre discutait en raillant et condamnait nettement ce système comme une « illusion fondée sur de fausses analogies, sur une certaine confusion d'idées et sur des conceptions abstraites sans fondement. »

L'Académie ne voulut pas même suivre l'avis du premier rapporteur, en imprimant une courte analyse de cette prétendue méthode générale.

Deux ans après, Louis Bara mourait, dans la petite ville où il ne trouvait aucune source d'étude et où cette lutte contre l'impossible l'avait épuisé. Il mourut de phthisie pulmonaire, le 4 décembre 1857.

Il avait un frère, plus jeune que lui de huit années, que ses amis et sa famille considéraient comme supérieur à son aîné, et qui aurait pu reprendre son œuvre à laquelle il avait pris quelque part. Il mourut dix-huit jours après lui, sous l'influence des mêmes causes.

Le père de Bara, qui lui survivait, déposa ses manuscrits à la bibliothèque de Mons ; on y trouve les dix volumes sur la méthode, le résumé, doré sur tranche, écrit pour l'Académie, la théorie de la tactique générale. Que sont devenus les autres résumés faits pour l'Académie? On ne sait. Qu'était devenu le mémoire couronné sur la Paix. Bara y avait combattu les résolutions du Congrès ; on

Digitized by Google

lui donna le prix; mais ce programme d'une science nouvelle, comme l'appelait le jury, n'entrait pas dans le plan des sociétés anglo-américaines. Le mémoire resta dans les cartons. Bara n'en avait pas conservé de copie; préoccupé de son grand travail, il laissa faire, et j'ai dû frapper à toutes les portes pour trouver son mémoire. Enfin, M. Visschers, un des organisateurs, un des présidents du Congrès, et le président du comité permanent de Bruxelles, a pu le retrouver. Sinon, l'œuvre couronnée par le Congrès de la Paix, réuni à Paris, en 1849, aurait disparu avec son auteur.

—

Ainsi s'évanouissent les espérances de toute une vie de travail, obscur, ingrat, désintéressé, consacré aux plus hautes questions qui puissent occuper l'esprit humain. Vais-je accuser de ce malheur l'Académie, le gouvernement, le pays, le Congrès de la Paix; accuser le XIXe siècle lui-même, de n'avoir pas su donner à cet homme, même après un éclatant succès, les moyens de produire tout ce qu'il pouvait pour le siècle et pour le pays? Là est le secret de toute civilisation cependant. Ce jeune écrivain qui, dès 18 ans, avait pu concevoir une entreprise comme celle de créer la méthode pure; qui avait su mener son idée à fin avant l'âge de 32 ans; qui, au milieu de ce travail ardu, s'était arrêté pour tracer un programme aux amis de la paix, et pour leur indiquer une science nouvelle; cet homme aurait pu, dans l'âge mûr, remplir ce programme, écrire cette science : la science du droit des gens. Il ne lui a manqué pour cela qu'un peu de fortune personnelle, ou une de ces sinécures qu'on prodigue si facilement au moindre faiseur de romans ou de vers, et pour laquelle il s'était résigné au rôle de solliciteur; il ne lui a manqué que les moyens « d'être continuellement dans une grande bibliothèque publique. »

Il y a quelque chose de profondément triste de voir tant de médiocrités au pouvoir, tant d'ambitions couronnées, tant de marchands de livres, sans principes et sans mœurs, maîtres de l'attention publique, tandis que le dévouement, le travail, la science, la philosophie languissent dans l'oubli, meurent d'inanition, dans le désert de l'indifférence. Ah! si la société savait employer toutes les énergies de l'esprit humain, tout ce que la nature lui prodigue sans cesse de jeune et de puissant, de noble et de fécond! Si la petite Belgique, qui doute tant de ses penseurs, et qui a donné aux sciences préhistoriques leur créateur : Schmerling; à la loi du magnétisme terrestre, son précurseur : Bruck; à la peinture moderne : Wiertz; et aux sciences, les Dumont, les Louyet, les Plateau; si la Belgique, qui vient de voir s'achever le grand ouvrage de Laurent

Digitized by Google

sur l'humanité, si la Belgique, où le Congrès de la paix a trouvé ses trois lauréats; si la Belgique tenait compte de ses écrivains, attachait du prix à la culture de ses ressources intellectuelles, aidait, par cette sainte complicité de l'attention publique, à toutes les conquêtes de l'idée et de la science, j'ose dire qu'elle ne céderait le pas à aucune nation dans aucune des branches de la pensée humaine. Mais ayez donc des académies pour veiller aux traditions et pour enterrer les esprits créateurs!

M. Van Meenen avait reconnu dans l'œuvre, matériellement colossale de ce jeune homme, d'éminentes qualités, rares même dans l'âge mûr : la justesse de définition et la puissance d'analyse. Que peut-on demander davantage d'un début pareil? Il y avait, il y a davantage, quoi qu'on dise, dans ces dix in-folio, et son nouvel ouvrage : la méthode prouvée par l'analyse, s'il avait pu l'écrire dans l'âge mûr, aurait sans doute manifesté mieux encore cette puissance.

M. Moke avait trouvé bien plus à louer dans ce lauréat qui avait « réussi à tracer le programme de la science dont il proclamait la nécessité. » Et il avait donné une haute idée de cette science, en disant : « Il faudrait sans doute la vie entière d'un second Montesquieu pour faire luire aux yeux des peuples l'esprit d'une législation nouvelle. » Bara avait demandé les moyens d'essayer dans l'âge mûr cet *Esprit des lois* internationales, et il n'arrive pas tous les jours que des jeunes gens aient de pareilles visées! Qu'est-ce donc qu'il faut à l'Académie, au gouvernement, au pays, pour croire à un écrivain? Faut-il qu'il se fasse courtisan ou se vende à un parti? Bara aurait-il pu nous donner la méthode? Je laisse trancher ce point par un philosophe qui se sentira le devoir patriotique d'étudier sa grande œuvre. Mais, avec l'autorité d'un jury composé de MM. Leclercq, De Decker et Moke, et après l'étude de son mémoire couronné, j'ose dire qu'il eût pu écrire la science la plus utile qui soit à créer, et que, s'il n'eût pu être le Descartes du XIXe siècle, le fou Bara eût au moins donné à son pays et au monde un Montesquieu.

Il y a en Belgique un groupe d'hommes plus soucieux des travaux de l'esprit. Pour ceux-là, cette étude était commandée; pour ceux-là, le mémoire de Bara doit être publié. Si Bara n'a pu être grand, qu'il ne soit pas au moins oublié; s'il n'a pu produire toute son œuvre, que l'œuvre qu'il a produite ne soit pas laissée stérile. Car dit-il, et il ne doit pas l'avoir dit en vain : Si mon siècle me repousse, j'espérerai en l'avenir.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LA SERVANTE.

(Suite.)

VIII

Le sol natal est un aimant qui attire. Au bout de trois ans, le comte Pierre retourna à Malines. Il n'était plus reconnaissable et il arrivait où rien n'avait changé. Pas une chaise loin de sa place, pas une branche d'arbre hors de son alignement. C'était à se demander pourquoi l'aiguille marquait douze heures différentes sur le cadran. Dans ce royaume de l'habitude, la volonté ne résidait jamais; toute joie, toute douleur, toute impression devait s'immobiliser. Debout, au milieu du grand salon, sous l'influence de cette atmosphère, le comte Pierre se sentit abattu par ses souvenirs, et il eut peur.

La porte s'ouvrit, et Mlle de Meerbeeke vint se jeter au cou de son neveu. Elle était restée la même; créée pour être vieille, à l'aise avec cet âge, habillée assez invariablement de même pour faire croire qu'elle était née avec ses habits, on ne pouvait, depuis un siècle, lui assigner d'autre âge que la vieillesse.

Il embrassa sa tante et eut un triste sourire en demandant :

— Qui est ici mort ou vivant?

— Parmi les vivants, il y a moi d'abord, comme vous voyez, cher neveu, et puis... mais on est déjà sur mes talons, et vous allez voir de vos propres yeux comment on se porte.

Le petit Armand parut.

Il était conduit par une femme dont le costume était fort simple et la jeunesse douce et sérieuse : ni dame, ni servante; pas religieuse et pourtant enveloppée dans le recueillement de quelque

Digitized by Google

vœu ; une robe de laine noire, continuation de deuil ; un bonnet de mousseline blanche, signe d'humble condition. C'était le type de la Flamande, blonde, pâle, délicate. Au lieu du soleil de la jeunesse, un éternel rayon de lune éclairait ce visage, dont les yeux rêveurs et le sourire précurseur de larmes rappelaient les têtes de Greuze.

En saluant le maître de la maison, les yeux de Lise eurent ce regard contemplatif qui semble percer le nuage et trouver Dieu.

Elle fit un signe : l'enfant, dont la démarche tantôt vacillante, tantôt précipitée, ressemblait au vol du papillon, s'élança dans les bras de M. de Marcellis, en criant : Papa !

Au milieu de cette immuabilité, Armand était le changement merveilleux. Il marchait, parlait, écoutait. Le comte Pierre se sentit fier de ce petit être charmant, bien élevé, un autre lui-même, qui portait son nom. Une émotion heureuse chassa les nuages qui obscurcissaient ses pensées ; il le prit dans ses bras et lui donna un million de baisers, acquittant avec usure la dette du passé et lui prodiguant les doux noms dont il avait jadis nommé la mère. Puis, il l'assit sur un de ses genoux, et, sans cesser de le couvrir d'un regard attendri, s'informa à la tante de tout ce qui concernait ce fils si pieusement conservé.

Le comte Pierre était devenu un autre homme, ou plutôt, maintenant il était un homme ; la force morale, l'énergie, l'expérience servaient de trempe à sa virilité. L'or passe par le creuset, l'acier par la flamme ; le caractère sort des épreuves. La terrible lutte de sa jeunesse avec le désespoir se lisait dans toute sa personne ; ses vingt-six ans avaient des rides, quelques cheveux blancs, un sourire qui à peine dessiné s'effaçait, des yeux où le rêve persistait, triste et dédaigneux, devant n'importe quelle réalité. Malgré trois années de veuvage, ses vêtements étaient encore dans les teintes du deuil. Sa jeune paternité, son raffermissement qui n'était point de la résignation, son air sérieux et cependant attendri, donnaient à cet homme quelque chose d'indéfinissable et d'intéressant.

Lise se tenait à l'écart et l'admirait, ou plutôt l'adorait, recueillie, troublée, intimidée. Elle ne l'avait pas revu depuis la scène nocturne, et quel changement, grand Dieu ! le souffle d'air pur avait opéré !

Pierre en se retournant, l'aperçut, alla droit à elle et lui tendit la main.

— Ma tante m'a écrit tous les soins que vous prenez de mon fils, mademoiselle ; je vous en suis profondément reconnaissant. Pendant ma longue absence, je me suis souvent félicité qu'il fût entre les mains d'une personne si sensée et si honnête.

Digitized by Google

— Nous avons vécu ici absolument comme deux religieuses, dit Mlle de Meerbeeke; le jardin pour promenade et le docteur pour compagnie. Seulement, l'une de nous a soixante-neuf ans et l'autre vingt-un.

— Aussi, je ne sais laquelle je dois le plus vénérer, répondit le comte, tenant toujours une main du petit Armand qui s'était suspendu à la robe de sa bonne.

Ce jour fut le plus beau de la vie de la petite Lise.

Le comte visita sa maison du haut en bas, escorté de sa tante et du docteur. Le petit Armand dans les bras de sa bonne fermait la marche. La reconnaissance changeait en perles et en diamants les paroles qui tombaient des lèvres du comte. Sa mémoire n'eut pas une ingratitude.

Dans la bibliothèque, témoin de la terrible scène d'ivresse, il ouvrit une fenêtre, en disant : Il faut ici beaucoup d'air pur. Dans la chambre de Lise, voyant le petit lit d'Armand sous le rideau du lit de la jeune fille, il s'écria : Le père peut voyager quand la mère est là, nuit et jour. Mais il s'arrêta devant l'appartement qu'avait habité la comtesse : Pas ici ! dit-il. Il était fou de son enfant, le caressait, l'embrassait sans cesse, et lui faisait répéter son gentil répertoire. Il voulut l'avoir près de lui à table et força celle qui servait Armand à le garder sur ses genoux et à s'asseoir aussi. Chaque remarque échangée avec la tante au sujet du petit garçon était un éloge pour la manière dont il avait été soigné et élevé. Ce qu'une nourrice fait tout simplement avec l'aide de la nature, le dévouement et la patience avaient dû l'inventer.

On avait sans doute bien souvent parlé à Armand de son père absent; on l'avait familiarisé avec l'idée de le revoir, puisqu'au premier mot il s'était ainsi élancé dans ses bras. Il est vrai que dans sa chambre était le portrait du père attendu, et qu'à l'heure de la prière du soir, agenouillé devant le portrait, on disait : Mon Dieu, conservez-nous papa ! Une vraie mère n'aurait pu avoir davantage l'intuition du langage enfantin, ni de la mimique des gestes, ces choses admirables qui ne sont pas à vendre, mais que les pauvres donnent quelquefois à titre de bienfait. Au jardin, le comte Pierre mit son fils dans une petite voiture qu'il traîna lui-même sur le sable des allées; l'enfant riait et battait des mains. Fatigué de jouer, il s'endormit tout à coup sur l'épaule de son père, qui le transporta dans sa chambre et aida Lise à le déshabiller.

Ayant baisé son fils au front, Pierre resta assis sur une chaise basse à côté du petit lit. Lise remettait en place les vêtements épars, avec l'ordre méthodique qui, chez les femmes flamandes, s'élève au

Digitized by Google

rang de vertu et dont elles ne se départissent dans aucune des crises de la vie. Mlle de Meerbeeke aussi était là ; son regard et son sourire allaient d'Armand endormi à sa bonne ; elle considérait Lise beaucoup plus qu'une bonne ordinaire, et la mettait au rang de ce que l'ancienne aristocratie appelait ses serviteurs ; elle l'aimait aussi pour son humeur si égale et la tranquillité de ses habitudes. Une bourgeoise n'obtient jamais une telle part dans l'affection d'une demoiselle noble dont le jugement impartial échouerait devant l'abîme qui sépare la domesticité de l'indépendance.

La vieille tante dit au comte Pierre :

— Cette journée vous a-t-elle paru bonne, mon neveu ?

— Dans mes heures de tristesse, je me souviendrai de mon enfant et de celles qui me le conservent. Ce sera le baume de mes blessures.

— Est-ce que vous ne comptez pas rester ici ?

— Non, je passerai l'hiver à Bruxelles ; mais je viendrai souvent vous voir. Je ne me trouve pas suffisamment fort pour respirer cette atmosphère imprégnée de souvenirs ; je ne puis que la traverser.

Il se leva et sortit avec sa tante. Lise ne put fermer ses yeux chargés de pleurs ; car elle avait cru au retour définitif de son maître, et le bonheur, qui lui était apparu comme l'éclair qui traverse le nuage, ne s'appelait que regret.

Le comte Pierre resta un mois à Malines. Il en supporta le séjour non-seulement avec fermeté, mais il parut reprendre avec complaisance les habitudes flamandes. Ainsi, sa tante lui offrit un jour de changer l'heure des repas :

— Non, non, répondit-il, je serais alors comme un étranger dans ma maison. On aime son pays de la même façon que l'on chérit les traits d'un père et d'une mère, sans se rendre compte de leur beauté. Au loin, devant les scènes les plus grandioses et les plus pittoresques, je me rappelais avec attendrissement tel point de vue de la Dyle, tel solitaire coin de rue. C'est ce qui m'a fait comprendre qu'il est dans la nature de revenir mourir où l'on est né. Je me propose mieux que cela, je me propose d'y venir vivre plus tard.

— L'ennui vous prendrait.

— Depuis que je suis ici, un sentiment de repos me gagne et me séduit, et ce sera probablement là le charme qui me ramènera. Depuis que je suis rentré chez moi, on dirait que je n'ai pas quitté un bain tiède. Tout me plaît : le coup de cloche du déjeuner, la table servie à midi, les mets de la patriarcale cuisine flamande,

Digitized by Google

l'antique tradition du souper, toute cette tranquillité réjouie par les clochettes du carillon. Tenez, quand, à huit heures, je mettrai mes gants pour aller dans le monde, je me rappellerai que c'est l'instant où l'on soupe ici, l'hiver à côté d'un grand feu qui flambe, l'été devant la fenêtre ouverte donnant sur le jardin; et qui sait si je résisterai à l'envie d'accourir?

— Ne serait-il pas plus simple de rester?

— Chère tante, ma volonté est à peine sortie de terre ; j'ignore moi-même si elle sera arbre ou arbrisseau. Laissons venir la saison où elle doit porter des fruits.

Pendant son séjour à Malines, le comte Pierre examina ses affaires avec son notaire, régla la dépense de sa maison, ordonna quelques réparations et fit chaque soir la course traditionnelle de ses aïeux à Ploegenhove. Lorsque vers la nuit il rentrait harassé de fatigue et mort de faim, le hasard amenait toujours Lise dans l'antichambre; c'était elle qui l'aidait à se débarrasser de son paletot et à changer de chaussure. A cette heure, le petit Armand était couché, et sa bonne parvenait, par une diplomatie calculée toute la journée, à servir le souper de son maître, qui, en prenant le repas, s'informait minutieusement de tous les faits et gestes de son fils. Lise s'exprimait avec la simplicité des personnes qui pensent en flamand, et le comte, dont cette naïveté reposait l'imagination saturée de pensées profondes et de spectacles grandioses, prenait souvent plaisir à continuer l'entretien dans l'idiôme de ses pères. Quelquefois, surpris de ce que l'accent de Lise avait tour à tour de concentré et de vibrant, il la regardait; mais déjà la jeune fille s'était détournée pour cacher la pâleur qu'un mot sympathique avait amenée sur son visage. Elle servait le comte Pierre avec le ravissement profond que, dans le rôle de servante, éprouvent toutes les femmes qui aiment noblement, fussent-elles duchesses ou paysannes. Celles qui se font servir aiment l'amour et n'aiment pas l'homme.

Excepté au sujet d'Armand, le comte de Marcellis n'avait aucun entretien familier avec Lise. Elle lui inspirait un intérêt sympathique, beaucoup d'estime; il lui portait une reconnaissance qui ne demandait que l'occasion de se manifester; mais, d'autre part, il trouvait tout naturel de lui jeter, à trois pas, en rentrant, son paletot mouillé, de lui demander ses pantoufles, de ne pas entretenir la conversation et de parler ou de se taire suivant ses caprices. Il n'aurait pas songé à lui rendre compte de ses intentions d'avenir, et fût tombé de son haut en apprenant qu'elle pût s'intéresser à son départ. Le dévouement de Lise pour Armand touchait profondé-

Digitized by Google

ment le comte Pierre, et il avait le tact des âmes nobles en ne cherchant pas à récompenser avec de l'argent cette sublime simplicité.

Sans être entièrement remis, le moral du comte de Marcellis était assez convalescent pour lui permettre de diriger sa vie; il chercha même à la remplir, et eut le bon sens d'appeler le travail à son secours pour combler les vides du bonheur. Pour l'homme riche, le travail s'appelle ambition.

En arrivant à Bruxelles, il s'installa dans un bel appartement au boulevard. Un siége se trouvait vacant à la Chambre ; il se présenta aux élections et fut nommé député. Fût-on né marquis et fanatique, on revient toujours d'Amérique un peu Américain, et l'homme du passé s'efface devant l'homme de l'avenir, religieux et politique. Le comte Pierre aurait voulu répandre sur son pays la moisson des bienfaits qui s'élève sur la terre nouvelle : l'instruction, cette égalité, le droit au travail, cette justice, la croyance individuelle, seule loyauté de la Foi.

Sa physionomie politique fut donc excessivement originale. Il était très-attractif; ses convictions et ses sympathies effrayèrent un peu l'aristocratie, mais son libéralisme avait tant de distinction, son veuvage prématuré tant de mélancolie, ses voyages étaient une source si profonde d'idées neuves, qu'il imposa le respect dans les salons et se fit écouter à la Chambre. Il eut auprès des femmes un succès d'enthousiasme et, s'il l'avait voulu, il aurait créé la mode des institutrices à l'américaine. Quelques-unes entreprirent de le consoler, mais il avait la politesse automatique, la forme impénétrable, contre laquelle les séductions viennent échouer comme des bulles de savon.

De temps en temps, il faisait une apparition à Malines, constatait que tout allait bien et que son enfant devenait un fils. Il passait également là les mois de l'été, fournissant à sa tante des documents héraldiques; mais, malgré toute la bonhomie qu'il mettait dans ses recherches, il désignait avec un malin plaisir les éclaboussures qui se trouvent, hélas! sur tous les blasons. Il avait fini par s'intéresser à ces études en contre-partie, tandis que Mlle de Meerbeeke aurait voulu effacer, de son sang et de ses larmes, ces regrettables taches au soleil.

Une impulsion secrète le poussait quelquefois vers son nid, et quand cette attraction s'emparait de lui, il n'y avait ni affaires, ni plaisirs qui pussent le retenir; c'était le *je ne sais quoi*, appelé à devenir plus tard sa destinée; alors il jetait tout là, ne s'informait ni du temps, ni de l'heure, et marchait comme le fer attiré par l'aimant.

Digitized by Google

Il n'allait cependant vers personne, il allait pour lui-même, et éprouvait toujours, en quittant Bruxelles, la satisfaction de l'écolier qui s'échappe par surprise pour retourner à la maison.

Dans une de ces occasions il arriva si tard à son *home* que tout le monde était déjà couché.

— La lumière de Mlle de Meerbeeke vient justement de s'éteindre lui dit le portier, qui guidait le comte Pierre à travers la cour, située entre la porte de la rue et le perron; mais celle de Mlle Lise brûle encore.

— En ce cas, j'irai embrasser Armand avant de me coucher, dit le comte en montant l'escalier.

Il ouvrit doucement la porte du petit parloir qui précédait la chambre de Lise et ne fut pas médiocrement surpris de la voir le dos tourné à l'entrée, le corps penché sur la table, occupée à la lueur d'une lampe à étudier une carte de géographie. Elle consultait de temps en temps un livre placé à côté d'elle, puis prononçait les mots à haute voix, comme lorsqu'on apprend par cœur.

Le comte Pierre parut tout à coup devant Lise.

Elle devint très-rouge.

— Que faites-vous là, Lise, demanda-t-il, en souriant sous sa moustache.

Elle ferma d'abord son livre, roula sa carte, voulut s'expliquer, ne trouva rien à dire et demeura toute interdite et prête à pleurer.

— Eh bien, mon enfant, dit-il avec bonté, est-ce que je vous fais peur ?

Reprenant un peu de hardiesse et raffermissant sa voix :

— Monsieur, dit-elle, Armand est trop jeune pour s'instruire et trop âgé déjà pour jouer toute la journée. Je m'aperçois qu'il s'ennuie souvent; pour l'amuser, j'ai commencé à lui donner un peu la leçon. Je lui ai appris à lire. Maintenant, il me demande toutes sortes de choses, des explications sur les pays et sur les personnages que l'on nomme dans les livres; mais je sais très-peu moi-même et pour cela j'étudie quand il est couché pour... l'instruire, pour l'amuser le lendemain.

— Bonne fille! dit le comte touché.

— Vous ne trouvez pas cela ridicule.

— Je trouve que c'est une chose admirable comme tout ce que vous faites pour nous.

Et il lui tendit la main.

Pendant les quelques minutes que dura encore leur entretien, le comte de Marcellis tint cette main dans sa main, toute imprégnée d'une chaleur affectueuse et fraternelle. La petite main nerveuse de

Digitized by Google

Lise était glacée, car tout le sang de la jeune fille avait reflué vers son cœur. Le comte Pierre causa encore un peu, s'informa d'Armand, alla l'embrasser dans son petit lit, rit aux éclats de ses bons mots et promit d'assister le lendemain à sa leçon.

Il était depuis longtemps rentré dans son appartement que Lise, debout à la même place, éprouvait cet épanouissement de l'âme qui paie l'amour de tous ses sacrifices.

IX

Quelques années s'écoulèrent ainsi paisiblement. Le comte Pierre se sentit presque au bout de sa jeunesse. L'engouement des premiers succès s'émoussa, le travail commença à le fatiguer et sa vie de garçon à Bruxelles lui parut ennuyeuse. Quand il jetait les yeux autour de lui, il les arrêtait sur l'un ou l'autre ménage. Le souvenir de sa femme n'était plus immobile dans son imagination; il y flottait comme ces apparitions de saintes que l'on distingue à peine des nuages. Et puis, une catastrophe si douloureuse avait marqué la première partie de sa vie, qu'il avait pour ainsi dire muré cette époque.

Il avait rencontré dans les salons bien des jeunes filles qui avaient cherché à le captiver; mais, pour échapper aux piéges de la danse et du piano, il avait découvert un îlot de terre ferme, la parenthèse d'une conversation intéressante au milieu de l'éternelle banalité mondaine. Il s'aperçut qu'il y recourait toujours et que d'autres s'en apercevaient aussi.

Cette planche de salut ou plutôt ce coin d'un sopha de velours à demi caché par les plis d'un rideau, lui était gardé par les soins d'une personne qui, jeune, n'avait pourtant rien d'une jeune fille, et qui, sans jamais avoir été mariée, avait un certain air de douairière. Mlle Alix Van Capellen était née à Anvers, premier brevet de morgue et de raideur, et appartenait à une famille de la petite aristocratie que l'on pourrait appeler vénielle. Son piédestal était un monceau d'or, car le baron Van Capellen, son père, était sénateur et l'un des plus riches armateurs d'Anvers. Il n'habitait Bruxelles que pendant la session des Chambres. Le but de Mlle Alix était d'entrer, par le mariage, dans l'aristocratie de vieille roche; toutes les distinctions que réunissait le comte de Marcellis émurent la fibre ambitieuse qui, chez elle, remplaçait toutes les autres.

Elle était née à Anvers et y avait vécu pendant les vingt-cinq années qu'elle comptait déjà, excepté un décompte à faire en

Digitized by Google

faveur de trois années passées dans un couvent en France. La vanité d'avoir reçu une éducation française s'ajoutait à l'air dédaigneux de Mlle Alix, et elle se croyait le droit d'avoir oublié le flamand, que l'on parlait pourtant dans la maison de son père. Pour rien au monde, elle n'eût consenti à en comprendre un mot. Quelques *si* et quelques *mais* de moins, Mlle Alix aurait été jolie. Au premier coup d'œil, elle avait une physionomie à caractère et beaucoup de distinction. En la regardant mieux, on s'apercevait que les angles et la bile étaient les éléments de ce visage. Tout en elle était définitif et singulièrement arrêté; les bandeaux de cheveux trop lisses et trop noirs, la pupille durement découpée sur l'agathe-claire de l'œil, le regard fixe mais pourtant en biais, la bouche sèche et sans lèvres, suffisaient pour faire deviner la femme; la parole formulant des arrêts à l'emporte-pièce, le geste rare, sans hésitation, sans étendue analogue aux idées; la toilette sombre, mesquine, dédaigneuse de tout art de plaire, telle était Mlle Alix; prenant le dédain pour la vertu, la morale et la dévotion; ne consentant pas à faire partie des jeunes filles, professant l'horreur de la danse, mais très-appréciée par les vieilles filles, les dévotes et les douairières. Une Mme de Maintenon, moins la femme qui avait eu l'amitié de Ninon.

Je ne dirai pas que Mlle Alix plut au comte de Marcellis. Sa personne excluait l'idée de ce qui plaît; mais sa réserve, son genre, son air sérieux firent une certaine impression sur lui, et le dédain avec lequel elle avait refusé plusieurs partis, donnait quelque prix à ses avances.

Les hommes sont toujours fiers de faire éclore un sourire sur des lèvres de granit et de voir une lueur colorer le Spitzberg; tant il est vrai que l'amour doit être une flatterie pour la plupart d'entr'eux. Pierre chercha à deviner ce que consentirait à aimer cette femme qui n'aimait ni l'amour, ni le mariage, ni la toilette, ni les romans, et sa curiosité fut stimulée en découvrant qu'elle s'occupait volontiers de questions politiques. Dès lors leur conversation eut de l'intérêt et l'Amérique en fut le thème. Elle lut, étudia, approfondit, afin de pouvoir discuter, et tout en refusant ses sympathies aux idées démocratiques, elle accorda son attention à celui qui cherchait à la convertir aux idées humanitaires. Le comte Pierre se laissa prendre et reprendre tous les soirs à la délicate flatterie d'être écouté par une jeune personne qui mettait sa conversation au-dessus de tout ce qui séduit et enivre les autres femmes, et chaque fois qu'il croyait avoir démoli un des préjugés de l'Anversoise, il ne s'apercevait pas qu'elle même avait placé un jalon de plus sur le terrain de sa con-

Digitized by Google

quête. Il ne se défia pas assez de cette femme dont le seul penchant tendre était d'aimer à être aimée, c'est-à-dire servie, depuis la terre où on lui présenterait ses pantoufles, jusqu'à l'autel sur lequel on la vénèrerait.

Dans deux maisons où l'un et l'autre allaient toutes les semaines, on remarqua que Mlle Van Capellen réservait une chaise au député et cela la compromit presqu'autant qu'un rendez-vous aurait compromis une autre femme; mais elle n'en continua pas moins à lui départir cette faveur, avec des allures de Minerve.

Ce qui avait contribué à vieillir Mlle Alix d'aussi bonne heure, c'est que n'ayant plus de mère, elle avait été obligée de tenir la maison de son père, et elle spéculait sur ce type correct de douairière qui, au milieu de tant de femmes occupées sans cesse à se rajeunir, lui créait un petit rôle. Le comte de Marcellis allait à ces soirées, fréquentées surtout par des hommes chauves, décorés et arrivés, et où les femmes, peu nombreuses, avaient été conquises au prix de mille adulations, dans la grande noblesse. Pour présider ce cercle, la sévère déesse du logis se donnait un air imposant. Le comte Pierre eut le tort de se laisser prendre au simulacre d'une grandeur qui n'avait pas sa source dans l'âme; il crut à la supériorité d'une femme incapable de faiblesse.

A la fin de l'hiver, le père, aussi amoureux que sa fille du titre de comtesse de Marcellis, dit au comte Pierre :

— Mon cher, vos sentiments ne sont ni suspects, ni impénétrables; je suis autorisé à vous dire qu'on les agrée.

Le comte Pierre ne trouva cela ni simple, ni naturel, rien ne pouvait l'être dans cette maison, mais il l'accepta comme chose très-logique et fut flatté de se laisser prendre.

On prononça par conséquent le mot : mariage, ce qui était déjà beaucoup, on ne prononça pas le mot : amour, c'eût été trop.

Aux derniers jours d'avril, Mlle de Meerbeeke fit appeler Lise et lui communiqua la lettre suivante :

Chère tante,

Je me marie. Je vous amène une femme qui inspire la vénération, ce qui ne l'empêche pas d'être belle et d'avoir vingt-cinq ans. Les vieilles femmes la croient des leurs et les jeunes filles voudraient lui ressembler. Toute ma famille sera fière de l'alliance de Mlle Alix Van Capellen qui appartient à une des anciennes familles patriciennes d'Anvers. Elle est née pour régner et relèvera la maison; c'est aussi la belle-mère qu'il faut à Armand à l'âge qu'il a. Attendez-nous à dîner dimanche prochain, et dites à notre excellente

Digitized by Google

Lise qu'elle mette son dévouement ordinaire à préparer Armand.

A la lecture de cette lettre, les sensations confuses d'une douleur horrible sonnèrent le glas dans le cœur de la petite Lise. Elle prit le petit garçon sur ses genoux et resta quelques minutes la figure inclinée sur ses cheveux, puis elle commença un discours, troublé par l'amertume et brisé à chaque instant par l'émotion.

— Ne vous chagrinez pas, Lise, dit la tante. Cette demoiselle est certainement très-bien, puisque Pierre l'a choisie. Et puis, c'est une Van Capellen, vieille famille non titrée, mais de bonne souche et sans mésalliances. Je vais en faire une étude particulière. L'histoire des familles patriciennes est ce qu'il y a de plus curieux au monde. C'est une spécialité. Telle n'a point de titre, et possède une généalogie enviée par plus d'un roi. Souche vaut plus que titre, et filiation que domaine.

— Expliquez-moi cela, ma tante, dit Armand.

— Mon cher ami, c'est très-simple. C'est être tout noble... Mais vous comprendrez mieux quand vous serez grand.

— Je voudrais comprendre à présent. Qu'est-ce que l'histoire d'une vieille famille, tante?

Mlle de Meerbeeke frotta ses lunettes.

— C'est ne pas avoir dérogé depuis des siècles; avoir toujours été les mêmes de père en fils.

— Je comprends fort bien, dit l'enfant. Ainsi, le père de Lise était tourneur, son grand-père était tourneur, tous ses grands-pères étaient tourneurs depuis l'époque où l'on tournait. C'est ça une vieille famille?

— Sans doute. Une vieille famille de plébéiens.

— Oui. Nous, nous sommes des patriciens : deux mots que j'ai vus dans mon histoire romaine. Quelle différence y a-t-il entre ces deux espèces de personnes?

— La différence du rang.

— Il me semblait que dans la ville de Romulus tout le monde avait commencé par être brigand?

— Aussi, la noblesse romaine n'est pas grand' chose.

— Et entre les Flamands, quelle est la différence?

— La différence du sang.

— Tiens! Est-ce qu'il y a de la différence entre notre sang et celui de Lise? Quand elle se pique, cela a la même couleur.

— C'est pourtant ainsi. Mais j'aurai de la peine à vous le faire comprendre.

— Eh bien! tante, je demanderai une explication au docteur; lui qui soigne les gens, il doit s'y connaître.

Digitized by Google

— Vous avez l'air tout ahurie, Lisken, dit Mlle de Meerbeeke. Cependant le second mariage d'un gentilhomme, quand il s'accomplit dans les conditions requises, doit être regardé comme un événement heureux. Qu'auriez-vous dit, mon enfant, vous qui portez un si grand attachement à notre famille, si mon neveu s'était mésallié? Réjouissons-nous tous d'avoir à nous dévouer à une véritable grande dame. S'il y a des gens qui osent attaquer la noblesse des Van Capellen devant moi, je leur prouverai, pièces en mains, la valeur de cette famille. Savez-vous bien qu'ils ont une marmite dans leurs armes ?

— Une marmite! s'écria Armand en se tordant de rire; est-ce qu'il y a quelque honneur attaché à cette marmite, ma tante?

— Un honneur très-grand. Les Van Capellen ont des alliances en Espagne. Quand un gentilhomme castillan allait à la guerre, l'un ou l'autre vilain était chargé de porter les ustensiles de cuisine à l'usage de son seigneur.

— Comme, lorsque j'étais petit, Lise portait mon biberon quand nous allions à la promenade? dit Armand en embrassant de nouveau sa bonne; mais je trouve affreux ce mot de vilain, et je ne saurais le dire de quelqu'un que j'aime et que j'estime.

— Voyons, Lise, reprit la tante, reprenez votre bonne mine habituelle; rien ne sera changé dans la maison; je connais les intentions de mon neveu à votre égard, et je puis vous assurer que vous resterez toute votre vie à notre service.

Pendant que Mlle de Meerbeeke disait ces choses, Lise murmurait quelques paroles à l'oreille d'Armand pour le préparer à ce fatal dimanche et l'engager à être gentil avec la dame que son père amènerait.

Le petit garçon se retournait de temps en temps surpris et le sourcil froncé. Il avait neuf ans, et le mot de belle-mère pouvait déjà avoir une certaine signification pour lui.

— Est-elle bonne? demanda-t-il à Lise.

— Puisque ton père l'aime, mon Armand!

— M'aimera-t-elle?

— Puisqu'elle aime ton père!

— Est-elle belle?

— Puisqu'elle sera comtesse de Marcellis.

— C'est toi qui es ma petite mère, s'écria-t-il tout à coup, je n'en veux pas d'autre.

Il se jeta dans les bras de sa bonne, et tous deux se tinrent embrassés en pleurant.

— Là, là! dit Mlle de Meerbeeke, c'est l'effet du premier moment,

Digitized by Google

vous vous habituerez. En attendant, je vais commander pour dimanche un dîner qui apprendra à ma future nièce que Malines n'est pas si loin d'Anvers.

Le dimanche suivant, avant dix heures du matin, l'hôtel Marcellis se mit en grande tenue. Les volets, clos depuis le veuvage du comte, s'ouvrirent; les valets mirent leur livrée; on plaça des fleurs le long de l'escalier; on enleva les housses des meubles. Armand, un peu inquiet encore, mais consolé par un habit neuf et soutenu par la curiosité, se tenait aux côtés de sa tante et attendait dans le grand salon d'honneur. Vers onze heures, la porte de la rue s'ouvrit avec fracas, et une voiture entra dans la cour. Trois personnes en descendirent : le comte de Marcellis, le sénateur Van Capellen et Mlle Alix. Le comte donna le bras à sa fiancée pour monter le perron, la porte du grand salon s'ouvrit, et le valet de chambre prit une voix de héraut d'armes pour annoncer le maître de la maison.

Mlle de Meerbeeke, tenant son arrière-petit-neveu par la main, fit trois pas en avant et une révérence à la mode de l'an 1800. Ce à quoi Mlle Alix répondit par un salut de tête, mais en conservant le corps droit; puis elle s'avança sans regarder l'enfant.

Elle n'était guère en toilette de dîner. Son costume de laine feuille-morte, le grand voile de dentelle noire jeté sur son chapeau, contrastaient avec l'apparat déployé pour la réception, et elle n'y répondait par d'autres frais qu'en daignant venir.

La présentation eut lieu dans le salon d'honneur, vaste pièce dont les quatre fenêtres s'ouvraient sur la rue. Il était tendu en cuir brun à fleurs d'or, avec des meubles de bois blanc doré couverts de damas rose et blanc; deux grands lustres aux girandoles de cristal pendaient au plafond. On passa ensuite dans la salle à manger, ornée de quatre tableaux représentant les saisons, peints par Pierre Eyckens; la table, les chaises et les dressoirs étaient en chêne antique; les fauteuils et les rideaux en tapisserie.

Mlle Alix dit à Mlle de Meerbeeke :

— Votre demeure est très-distinguée, mademoiselle.

— Voici mon fils, dit le comte en amenant Armand.

Les femmes nées pour être douairières ne savent pas ouvrir les bras.

— Bonjour, monsieur, dit-elle; vous ressemblez à votre père.

— Le dîner est servi, vint dire le majordome en flamand.

— Qu'est-ce que ce langage? demanda Mlle Alix avec un petit air effaré.

— C'est du flamand, répondit le comte en riant, et, plaçant son

Digitized by Google

monde à table : Tout est dans une harmonie stationnaire dans notre bonne ville de Malines; écoutez le carillon qui sonne midi, et excusez mes gens qui ne comprendraient pas des ordres donnés en français.

— Mais, vous êtes née à Anvers, mademoiselle Van Capellen, dit la vieille tante, et par conséquent vous êtes aussi flamande que nous.

— J'ai fait mon éducation en France; mes habitudes sont françaises, et puis, à Bruxelles, on est Belge et pas trop Flamand. J'avoue donc que je ne saurais diriger ma maison dans un langage que ma mère n'a pas consenti à me laisser apprendre de peur de me gâter l'accent.

Lise, demandée trois fois par Armand, était entrée sans faire de bruit et s'effaçait le plus possible. Les larmes qu'elle avait versées toute la nuit augmentaient sa pâleur. Elle était vêtue si modestement d'une robe noire et d'un bonnet de mousseline, elle se tenait si immobile, qu'elle était devenue presque invisible. L'effet que produisait l'étrangère sur elle était la peur.

Debout derrière la chaise d'Armand, elle le servait et l'engageait à se tenir droit et silencieux.

Lise, qui avait tenu l'enfant sur ses genoux au temps où il apprenait à manger, avait conservé l'habitude de dîner avec lui et la vieille tante, les jours ordinaires, aidant cependant au service de la table et plus souvent debout qu'assise. Quand le comte de Marcellis venait à Malines, Lise ne s'éloignait pas d'Armand, mais pour rien au monde elle n'eût osé s'asseoir à la table du maître de la maison.

Mlle Alix la lorgna à travers la table.

— Qu'est-ce que cette personne? demanda-t-elle au comte.

— C'est Mlle Lise, qui a élevé Armand.

— Sa nourrice?

— Sa nourrice immatérielle, répondit-il avec cordialité. Je vous ai déjà parlé de cette jeune fille, qui a entrepris et accompli l'œuvre de patience et de dévouement pour laquelle il faut souvent et une mère et une nourrice.

— Et... d'autres m'en ont parlé aussi, dit-elle en arrêtant l'ironie aux coins de ses lèvres, qui en gardèrent le pli aussi profondément que le marbre fouillé par une pointe d'acier.

La table était somptueusement servie : linge damassé de Courtrai, vaisselle massive, vins portant des noms célèbres; un vrai repas de kermesse flamande.

Le sénateur Van Capellen en fit l'observation.

— Nous aurons bien de la peine à dîner après un pareil déjeuner, dit Mlle Alix.

Digitized by Google

Mlle de Meerbeeke, stupéfaite, laissa sa fourchette en suspens et regarda Lise qui rougit.

— Mais nous dînons ! s'écria Armand, n'est-ce pas, papa ?

Mlle Alix vit le trouble peint sur toutes les figures et dit sentencieusement :

— Les torts ne sont d'aucun côté. On n'a pas à Paris les usages de Pékin.

Le comte de Marcellis se mit à rire en homme d'esprit, sans manifester le moindre embarras, mais avec une nuance de déplaisir.

— Mademoiselle, pendant les quelques heures que vous nous accordez, dit-il, faites la part de nos habitudes ; les vôtres ne seront nullement dérangées ; supposez que vous déjeunez, je vous ferai servir à dîner à six heures.

— Oh ! je mange si peu, dit-elle froidement ; j'en ai déjà pour huit jours.

— Vous êtes bien sage, monsieur Armand, dit le sénateur ; savez-vous lire ?

— En flamand et en français, répondit fièrement le petit garçon.

— Oh ! oh ! Et avez-vous un précepteur ?

— Qu'est-ce que cela, papa ?

— Un abbé bonne d'enfants, répondit le comte en riant. Armand a eu jusqu'à présent le contraire.

— Comment cela ? demanda l'Anversoise.

— Mlle Lise lui a donné la première éducation avec mille soins et mille peines.

— On aurait pu simplifier ces soins et ces peines en mettant l'enfant au collége.

— Il était trop jeune, dit la tante ; j'ai désiré le garder en ma compagnie.

— En la vôtre il ne pouvait apprendre que les manières et les traditions de son rang. Mais il me semble que l'âge d'avoir une bonne est passé pour lui.

— Il a neuf ans, dit le comte.

— Il est temps qu'il aille au Bruel pour faire sa première communion ; de là il entrera au collége ou au petit séminaire, et nous l'enverrons ensuite terminer ses études à Paris. Vous pensionnerez cette personne.

Lise l'entendit.

— Son dévouement a été admirable... dit le comte.

— Il deviendrait... inconvenant, interrompit Alix, qui coupa court à tout éloge.

Digitized by Google

Pendant que l'on servait le café, Lise sortit sans être remarquée.

— Montrez-nous donc votre splendide habitation en détail, cher comte, dit le sénateur.

— Très-volontiers; je suis tout à votre disposition; mais Malines... est dans Malines.

— La couleur locale a bien son mérite, dit la future comtesse, surtout quand le pinceau de Van Dyck y a participé.

Pendant que le Salut sonnait à la vieille église de Saint-Rombaut et que le carillon chantait tous les quarts d'heure, le comte faisait les honneurs de sa maison à sa future famille. Cette antiquaille vraiment princière parut à Mlle Alix une châsse digne de sa vanité. Les coins de ses lèvres s'adoucirent, tandis qu'elle montait le grand escalier appuyée au bras du comte.

Il lui montra la galerie des tableaux, celle des antiquités, les faïences, les armures, les chambres de réception, sa bibliothèque, sa chambre; mais il passa sans s'arrêter devant une porte dont la clef était ôtée.

— Pourquoi pas là? demanda-t-elle d'un ton d'impératrice.

— J'ai jeté la clef de mon bonheur dans l'éternité; n'exigez pas que j'ouvre un tombeau. En compensation, je vais vous montrer mon reliquaire.

Il entra le premier, le sourcil un peu froncé et observant la physionomie de Mlle Alix.

C'était la chambre d'Armand.

Un petit lit aux rideaux blancs avec un couvre-pied de soie bleue, recouvert d'un merveilleux crochet, ouvrage de Lise; un petit fauteuil, un autel dans les mêmes proportions, une bibliothèque, une étagère couverte de jouets, le tout à la taille d'un enfant.

— C'est très-joli, dit-elle, en lorgnant le jardin par la fenêtre.

Le comte la regardait de profil. Il lui trouva l'air hautain et ironique, ce qui est l'expression des caractères implacables.

Une contraction violente bouleversa alors la physionomie du comte Pierre, mais il sut la réprimer et la remplaça par un sourire de parti pris.

Une porte était entr'ouverte au chevet du petit lit; la figure d'Armand y apparut.

— Père, dit-il, Lise pleure parce que l'on a dit que je dois aller au Bruel. Ce n'est pas vrai, n'est ce pas?

— Pas le moins du monde, s'écria le comte d'un ton singulier. Descendons-nous? Continua-t-il, en offrant courtoisement le bras à Mlle Van Capellen.

Digitized by Google

Quand la porte fut refermée :

— Mon cher comte, dit-elle, m'autorisez-vous à vous faire une toute petite observation?

— Comment donc!

— Je voudrais voir à votre fils une éducation parfaite et toute chrétienne. Évitez-lui, de grâce, l'ombre même du mensonge et toute apparence qu'il pourrait plus tard fâcheusement interpréter.

— Ce n'est pas mon nom que je voudrais vous offrir, dit le comte, c'est un piédestal!

Elle le regarda et trouva qu'il avait le ton un peu emphatique, mais son air était si aimable et ses manières si galantes qu'il n'y avait pas moyen de le supposer le moins du monde fâché!

— Dînons-nous? demanda le comte en rentrant dans le salon; il est sept heures, heure toute française.

— Vous voulez rire, dit le sénateur qui n'en pouvait plus de fatigue, après avoir fait le tour de la maison; nous avons été Anversois, parbleu!

— Je vous assure, continua Alix, avec une humilité à la Maintenon, que le souvenir de votre antique hospitalité flamande est digne de faire pâlir la mémoire de bien des fêtes modernes. On s'acclimate aisément dans cet air. Je me sens ici comme chez moi.

Disant cela, elle eut un regard presque féminin qu'elle s'empressa de voiler sous ses dentelles, car on s'apprêtait au départ.

— Vous me comblez! s'écria le comte. Si vous y consentez, nous ferons graver sur une dalle de marbre, la date du jour où vous avez honoré ma demeure de votre présence.

Elle lui tendit une main de grande dame, sèche, nerveuse, couleur d'ivoire jauni; le comte l'effleura de ses lèvres.

Mlle de Meerbeeke refit sa belle révérence de tantôt, mais sans enthousiasme.

Il fallut aller à la recherche d'Armand qui s'était caché.

— Adieu, monsieur, soyez bien sage, dit Mlle Alix, en touchant de ses deux doigts la joue du petit garçon. Le comte embrassa son fils et sa tante, puis monta en voiture avec M. et Mlle Van Capellen, pour les mener au chemin de fer et de là à Bruxelles.

— Je suis plus jeune fille que cette jeune fille-là, disait le même soir Mlle de Meerbeeke au docteur, qui, curieux de savoir comment l'entrevue s'était passée, était venu faire une visite à la tante. Ce serait drôle de voir des enfants à cette femme!

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

HERMANN ET DOROTHÉE.

POÈME DE GŒTHE (1).

VI. — CLIO.

L'ÉPOQUE.

Le prêtre interrogea le juge : A quel péril
Avait cédé son peuple, et depuis quand l'exil?
Le vieillard répondit : « Nos tristes destinées
Ne datent pas d'hier. Depuis quelques années
Nous sommes accablés de maux d'autant plus lourds
Que l'espoir le plus beau s'est flétri dans leur cours.

» Qui de nous n'a senti s'épanouir son âme,
Son cœur battre plus vite en sa poitrine en flamme,
Lorsqu'un jour, le soleil se levant rajeuni,
Aux premières lueurs de ce réveil béni,
L'on proclama les droits de l'homme, et que le monde,
Connut l'égalité, la liberté féconde?
Chacun pensa qu'alors de sa vie il vivrait;
A chacun il parut qu'alors se briserait
La chaîne dont le peuple avait subi l'étreinte
Et que tenaient en main l'égoïsme et la feinte.
En ces moments où tous se sentaient entraînés,
Quel était le pays qui n'eût les yeux tournés
Vers la ville où la vie éclatait si profonde,
Qui passait dès longtemps pour la tête du monde,
Et qui mieux qu'autrefois méritait ce beau nom?
Et ces hommes nouveaux, au rapide renom,
Les ardents promoteurs de l'époque nouvelle,
Ne balançaient-ils pas la gloire la plus belle

(1) Suite. Voir les livraisons des 15 juillet et 15 août.

Digitized by Google

Qui resplendit jamais à la face des cieux ?
Jamais fut-on plus ferme et plus audacieux ?
Eut-on jamais la voix et la mine si fières ?
Pour nous, proches voisins, qui touchions aux frontières,
Nous fûmes les premiers dont l'esprit s'enflamma.
Puis la guerre survint. Les Français qu'elle arma,
Semblaient, en s'avançant, propager la concorde,
Comme une eau fécondante en sa course déborde.
Le cœur, aux purs élans chez eux était porté ;
Avec joie ils plantaient l'arbre de liberté,
Du moindre citoyen respectaient la chevance
Et laissaient à chacun sa pleine indépendance.
Le jeune homme en fut aise autant que le vieillard ;
On dansait à l'entour du nouvel étendard.
Aussi triomphaient-ils, captivant sur nos rives
Et des hommes l'esprit par leurs façons si vives,
Si pleines d'enjouement, — et des femmes le cœur
Par l'invincible attrait d'une mâle douceur.

» Il nous parut léger, le fardeau de la guerre.
L'espérance en son vol plus belle que naguère,
Planait devant nos yeux sans relâche fixés
Sur les riants chemins nouvellement tracés.
Qu'ils sont heureux les jours où gaiement vers la danse
Au bras de son futur la future s'élance,
Dans l'attente tous deux d'une prompte union !
Mais cent fois plus heureuse, une ère d'action,
Où le terrestre espoir qui le plus haut s'élève
Et que l'homme poursuit à l'égal d'un beau rêve
Semble se rapprocher assez pour être atteint !
Nul, si calme qu'il fut, qui de parler s'abstînt :
Jeunes gens et vieillards, citoyens de tout âge,
S'exprimaient librement dans un noble langage
Et tenaient des discours pleins d'âme et de raison.

» Mais bientôt à nos yeux s'obscurcit l'horizon.
Pour jouir du pouvoir, une secte cruelle
Lutta, quoique le bien ne pût naître par elle.
Tandis que sans merci d'implacables rivaux
Se décimaient entre eux, nous, leurs frères nouveaux,
Nous nous vîmes livrés, par leur coupable audace,
Aux égoïstes mains d'une tourbe rapace.

Digitized by Google

Dans les temps où les chefs nous rançonnaient en grand,
Leurs seconds nous pillaient, chacun suivant son rang,
Et le souci de tous n'avait pas d'autre cause
Que la peur de laisser après soi quelque chose.
Ainsi l'oppression s'alourdissait sans fin,
Et bientôt la détresse alla jusqu'à la faim.
Nul n'écoutait nos cris, car ils étaient les maîtres.
Alors chacun de nous, jusqu'au plus doux des êtres,
Le cœur saisi de rage autant que de douleur,
Ne songea qu'à fléchir lui-même le malheur,
Et, doublement déçus dans toutes nos croyances,
Nous fîmes le serment de venger tant d'offenses.

» La victoire passant du côté du Germain,
Le Français se hâta de rebrousser chemin.
Nous connûmes alors les horreurs de la guerre.
Le vainqueur n'est-il pas noble et bon d'ordinaire?
On le dirait du moins, à ses dehors amis.
Il ménage, en effet, l'homme qu'il s'est soumis,
Aussi bien comme sien que pour l'ample provende
Qu'au pays envahi chaque jour il demande.
Le fuyard affolé ne connaît point de loi.
En lutte avec la mort, pour l'écarter de soi,
Il consume, il détruit, sans mesure, sans trève.
Quel n'est pas le forfait que sa fureur ne rêve?
Le désespoir l'excite aux plus noirs attentats;
Rien n'est sacré pour lui, qui pille à chaque pas;
Ses désirs effrénés s'attaquant à la femme,
Il change le plaisir en violence infâme;
Partout il voit la mort, et, dans les courts moments
Qu'il goûte encore au prix des plus cruels tourments,
Il ne trouve d'attrait qu'au sang qu'il peut répandre,
Aux cris que sous ses coups la douleur fait entendre.
Les nôtres, furieux, voulurent dans l'instant
Se venger du pillage et sauver le restant.
A l'aspect du fuyard, à sa hâte fiévreuse,
A ses regards craintifs, à sa mine terreuse,
Tout le monde s'arma dans le même dessein;
Sans relâche au clocher retentit le tocsin,
L'épouvante fit place à la rage croissante;
L'on saisit dans les champs, d'une main frémissante,

Digitized by Google

Les paisibles outils qu'en armes l'on changea,
Et la fourche et la faulx dans le sang se plongea.
Écrasé sans merci, dans l'affreuse déroute,
L'ennemi pouvait-il combattre sur sa route
La force des vaillants qu'aveuglait la fureur,
Et la ruse du faible en proie à la terreur?
Cédera-t-on toujours à ce délire atroce!
Moins cruelle en sa rage est la bête féroce.
L'homme peut-il encor parler de liberté,
Lui qui ne sait régir sa propre volonté?
Qu'on brise toute entrave, et bientôt se déroule
Tout le mal que la loi dans les bas-fonds refoule. »

« O noble cœur! reprit le prêtre avec bonté,
Si vous êtes injuste envers l'humanité,
Puis-je vous en blâmer, à l'époque où nous sommes,
Vous qu'a tant fait souffrir l'injustice des hommes?
Mais sur ces tristes jours que d'abord l'on confond,
Si vous vouliez jeter un regard plus profond,
Peut-être y verriez-vous, dans l'ombre délaissée,
Mainte belle action, mainte noble pensée,
Que l'instant du péril a fait jaillir du cœur,
Et plus d'un homme aussi qu'au giron du malheur
On a pu comparer à l'ange tutélaire
Qui devient pour son peuple un dieu sauveur sur terre. »

Le juge en souriant répondit à son tour :
« Vous me faites songer, par ce sage détour,
Comment, quand l'incendie a détruit un domaine,
On rappelle à celui qui subit cette peine,
L'or et l'argent fondus qui gisent dispersés
Parmi les noirs débris sur le sol entassés.
C'est peu, mais ce peu-là n'est pas sans être utile.
Le pauvre homme, en fouillant, le retrouve et jubile.
Ainsi je me complais moi-même à revenir
Sur quelques faits dont m'est resté le souvenir.
Voudrais-je le nier? Pour servir la patrie,
J'ai vu des ennemis s'unir sans fourberie;
J'ai vu par quelques-uns l'impossible entrepris
Pour sauver des enfants, des parents, des amis;
En homme fait j'ai vu se comporter l'adulte,
Le vieillard rajeuni rentrer dans le tumulte,

Digitized by Google

L'enfant comme un jeune homme apparaître enflammé ;
J'ai vu le sexe faible, ainsi qu'on l'a nommé,
Faire preuve parfois, sans peur, sans défaillance,
De présence d'esprit, de force et de vaillance.
Et tenez, laissez-moi vous citer, pour finir,
Le généreux exploit qu'accomplit, sans faiblir,
Une humble jeune fille, au sein de nos campagnes.
Elle était seule, avec plusieurs de ses compagnes,
Dans une ferme, un jour, où contre l'étranger
Les hommes avaient dû fort loin se diriger.
Un ramas de fuyards surprit la métairie ;
Au pillage d'abord s'exerça leur furie ;
Bientôt, jusqu'à la chambre où, dans le désarroi,
Les femmes se tenaient, ils vont jeter l'effroi.
En voyant devant eux la vierge svelte et belle,
Et comme des enfants ses compagnes près d'elle,
Les soudards que saisit un sauvage désir,
Sur le groupe tremblant s'apprêtent à bondir,
Et menacent aussi la vierge magnanime.
Cédant, pour se défendre, à l'ardeur qui l'anime,
Elle enlève le sabre au côté d'un soldat
Qu'avec force à ses pieds tout sanglant elle abat ;
Puis, d'une âme à la fois et d'une main virile,
Elle arrache ses sœurs à cette bande vile,
Et quatre hommes encor qu'elle atteint grièvement,
N'échappent au trépas qu'en fuyant promptement.
La porte cependant solidement fermée,
L'héroïne attendit du secours, tout armée. »

Quand le pasteur apprit comment avec honneur
On citait cette vierge, il lui vint dans le cœur
L'espoir pour son ami que c'était l'inconnue.
Il allait demander : Qu'est-elle devenue ;
Ce peuple, en son exil, ne le suit-elle pas ?
Lorsque son compagnon, revenant à grands pas,
Le tira par la manche et lui dit à l'oreille :
« Enfin, je l'ai trouvée, et telle qu'à merveille,
On nous l'avait décrite, à ce point qu'entre cent
Je l'ai parmi ses sœurs reconnue à l'instant.
Venez et de vos yeux voyez ce que j'atteste.
Que le juge nous suive, il nous dira le reste. »

Digitized by Google

Ils allaient l'en prier ; mais le juge, averti
Qu'un des siens réclamait ses soins, était parti.

Cependant le pasteur suivit l'apothicaire
Qui, le menant au pied d'une haie assez claire,
Lui désigna du doigt l'humble vierge, en disant :
« Regardez ! elle vient d'emmaillotter l'enfant.
Je reconnais fort bien la vieille cotonnade
Et la toile à fond bleu que, dans sa promenade,
Notre Hermann, ce matin, lui remit, en effet.
Quel prompt et bon emploi de ses dons elle a fait !
Ces signes sont certains, et, pour ma part, j'affirme
Qu'à mes regards ici le reste les confirme :
Un corsage de pourpre, avec grâce lacé,
Lui relève le buste ; à sa taille est froncé
Un étroit jupon noir ; sa fraîche chemisette,
Qui voile aussi le cou, plissée en collerette,
De son joli menton dessine la rondeur.
Franche et pure apparaît sa tranquille candeur
Sur l'ovale charmant de sa douce figure.
Les nattes qu'épaissit sa longue chevelure
Enlacent de leurs nœuds des épingles d'argent.
Bien qu'elle soit assise, on distingue pourtant
Sa taille svelte et souple, et la jupe étoffée
Dont l'ample laine bleue, au corsage agrafée,
A sa fine cheville arrive en larges plis.
C'est elle ! voilà bien tous les signes remplis.
Sachons si maintenant elle est aimable et sage,
Et faite pour les soins que demande un ménage. »

« Il ne m'étonne plus, répliqua le pasteur,
Qu'elle ait d'abord charmé son jeune bienfaiteur ;
D'un juge moins novice elle eût forcé l'hommage.
Heureux qui fut doué d'un aimable visage !
Quel bon accueil partout il se peut ménager !
Nulle part dans le monde il ne semble étranger ;
Chacun, dès qu'il paraît, volontiers s'en approche,
Puis chacun le retient si, d'ailleurs sans reproche,
Il joint la bonne grâce au don de la beauté.
Voici donc pour Hermann trouvée, en vérité,
La vierge qui sera le charme de sa vie.
Femme forte et compagne au devoir asservie,

Digitized by Google

Elle partagera son sort jusqu'au tombeau.
Sans doute une âme pure anime un corps si beau ;
Et qui ne prédirait, où règne la sagesse,
A la jeunesse active une heureuse vieillesse? »

« L'apparence est trompeuse, il faut s'en défier,
Reprit l'apothicaire, et j'ose publier
Que le proverbe est vrai qui veut, pour qu'on se fie
A son nouvel ami, qu'on ait, sans zizanie,
Mangé d'abord ensemble un bon boisseau de sel.
Le temps seul nous apprend ce que vaut tel ou tel,
Et sur son amitié quel fond nous pouvons faire.
Parlons aux bonnes gens qu'elle voit d'ordinaire,
Et sur la jeune fille ils nous renseigneront. »

« C'est prudent, dit le prêtre, et faisons vite et prompt.
Nous cherchons femme ici pour un autre, et, cher frère,
Pour autrui chercher femme est chose téméraire. »

Ils allèrent alors au devant du vieillard
Que vers eux ses travaux ramenaient par hasard.

Le prêtre, avec réserve, en l'abordant, s'écrie :
« Dites ! je viens de voir une jeune bannie
Sous les pommiers, là-bas, assise dans un clos,
Elle coupe avec soin, dans nombre de lambeaux,
Des vêtements d'enfants qu'avec joie elle apprête.
Son visage nous plaît ; elle nous semble honnête.
Sans craindre nos desseins, qui sont des plus sensés,
Dites-nous ce que d'elle en somme vous pensez. »

En entrant dans le clos, au coup d'œil qu'il y jette,
Le vieillard devinant quelle est celle qu'on guette :
« Mais vous la connaissez, dit-il. Ce trait d'éclat,
Cette vierge qui prit le sabre d'un soldat
Et se défendit, elle et ses sœurs, dans la ferme,
C'est elle, toujours bonne autant qu'alerte et ferme.
Elle a soigné, jusqu'à sa mort un vieux parent
Qui n'a fait que languir, inquiet et souffrant,
Se croyant menacé jusque dans son asile,
Après l'horrible sac de sa petite ville.

Digitized by Google

Elle a, d'un cœur soumis, supporté, dans le deuil,
La mort de son futur, jeune homme au noble orgueil,
Que sa première ardeur pour la liberté sainte
Entraîna vers Paris, où, dédaignant la feinte,
Il souffrit pour sa foi le plus cruel trépas.
Tel qu'il fut parmi nous il se montrait là-bas,
Et jusqu'au dernier jour, sa ferveur téméraire
Combattit fermement la fraude et l'arbitraire. »

Il dit. Les deux amis l'ayant remercié,
S'apprêtaient à partir, lorsqu'ému de pitié,
Le pasteur qui s'était, pendant la matinée,
En voyant des proscrits la foule infortunée,
Défait de son billon, sans en garder un liard,
Prit une pièce d'or qu'il tendit au vieillard.

« Aux plus pauvres, fit-il, portez ma faible offrande,
Et Dieu veuille qu'à tous la charité l'étende! »

Mais l'homme refusait. « Nous sauvâmes, dit-il,
Plus d'un écu, plus d'un habit, plus d'un outil,
Et nous serons rentrés, j'en garde l'espérance,
Avant que tout ne soit perdu par la dépense. »

Le prêtre alors lui mit l'aumône dans la main :
« Que personne aujourd'hui, pour peu qu'il soit humain,
Ne balance à donner, dit-il, et que personne
Ne blesse d'un refus l'homme attendri qui donne.
Nul ne sait de ses biens quel temps il jouira ;
Nul ne sait jusques où l'exil le conduira,
Ni quel temps il vivra sur la terre étrangère,
Loin du champ paternel dont il vivait naguère. »

« Ah ! dit son compagnon, comme je donnerais
Volontiers tout l'argent qu'en mon gousset j'aurais,
S'il m'en restait sur moi ; car, soit dit sans offense,
Bon nombre d'entre vous dénotent l'indigence.
Mais je ne puis partir sans m'être exécuté ;
Vous aurez vu du moins ma bonne volonté,
Bien qu'elle soit ici de minime ressource. »

A ces mots, dégageant de sa poche la bourse

Digitized by Google

Dont le cuir soutaché renfermait son tabac,
Il l'ouvrit prestement, et, vidant tout le sac,
Trouva de quoi bourrer quelques pipes encore :
« Le cadeau, reprit-il, ne vaut pas qu'on l'honore. »
Le juge répondit, en louant son bon cœur :
« Le bon tabac toujours est doux au voyageur. »
Sur quoi l'autre se prit à vanter son cassis.
Mais le pasteur mit fin à sa verve loquace,
Et tous deux aussitôt quittèrent le vieillard.

« Avançons, dit le prêtre, évitons tout retard :
Notre jeune homme endure une attente cruelle,
Qu'il soit donc vite instruit de l'heureuse nouvelle ! »

Ils hâtèrent le pas et revinrent bientôt.
Debout, sous les tilleuls, auprès du chariot,
Hermann, les yeux fixés devant lui, dans l'espace.
L'attelage en piaffant foulait l'herbe sur place ;
Il le tenait en bride, et ne vit ses amis
Que lorsqu'en l'appelant tous deux se furent mis
A lui faire de loin des signes d'allégresse.
D'abord l'apothicaire eut parlé, dans sa presse :
Mais s'approchant d'Hermann, le ministre saisit
Sa main, et sans tarder, d'un ton joyeux lui dit,
En forçant un instant son ami de se taire :
« Jeune homme, honneur à toi ! L'œil sûr, le cœur sincère,
Tu fais un choix parfait. Heureux sois-tu longtemps !
Heureuse soit la femme acquise à ton printemps.
Elle est digne de toi. Viens donc, tourne le coche,
Que du hameau là-bas bien vite il nous rapproche ;
Nous la demanderons pour l'amener chez toi. »

Mais Hermann ne donnait aucun signe d'émoi.
A peine il écoutait ce consolant message,
Ces paroles d'espoir, ce céleste langage ;
Il dit en soupirant : « A trois, joyeux et prompts,
Nous sommes accourus, mais nous retournerons
Confus sans doute et d'un pas lent à ma demeure.
Pendant que seul ici j'attendais tout à l'heure,
J'ai senti m'envahir les soupçons, les soucis,
Tous les tourments que souffre un cœur vraiment épris.

Digitized by Google

Pensez-vous qu'à ses yeux nous n'ayons qu'à paraître,
Et qu'elle va nous suivre avant de nous connaître,
Par cela qu'on nous dit opulents, sans danger,
Et que, pauvre et proscrite, elle erre à l'étranger?
L'indigence rend fier quand le sort l'innocente.
Cette humble jeune fille est modeste et vaillante;
N'est-ce pas à ceux-là que le monde appartient?
Puis, elle, en même temps, si digne en son maintien
Et si charmante à voir, vous semble-t-il possible
Que l'amour jusqu'ici l'ait trouvée insensible,
Qu'un noble cœur jamais n'ait fait battre son cœur?
N'allez pas l'aborder comme au nom d'un vainqueur;
Nous pourrions, je le crains, n'avoir qu'à tourner bride,
Et rentrer au logis d'un train moins que rapide.
Qu'un autre, plus heureux, ait conquis son amour,
D'un serrement de main qu'elle ait peut-être un jour
A l'élu de son cœur promis d'être fidèle,
Me voilà dans mes vœux confondu devant elle! »

Déjà pour l'apaiser le prêtre avait le mot,
Quand l'autre, lui coupant la parole aussitôt,
Se mit à débiter son caquet ordinaire :

« Autrefois, l'on suivait la règle en chaque affaire,
Et certe, aucun de nous, pour un semblable cas,
Ne se fût, comme ici, trouvé dans l'embarras.
Des parents avaient-ils choisi la jeune fille
Qu'ils cherchaient pour leur fils, l'ami de la famille
Etait en confidence appelé tout d'abord;
Ensuite on l'envoyait, pour préparer l'accord,
Aux parents de la belle, en secret désignée.
Il leur rendait visite, en toilette soignée,
D'ordinaire un dimanche et dans l'après-diner.
Auprès de l'heureux père il savait gouverner
L'entretien qu'il menait au but avec adresse.
L'un et l'autre en causant luttaient de politesse,
Louant les jeunes gens, chacun de son côté,
Et la maison par qui l'on était député.
Les bonnes gens voyaient où tendait la visite;
L'habile messager les devinait bien vite
Et jugeait s'il pouvait parler plus clairement;
Éludait-on son offre à ce premier moment,

Digitized by Google

Le refus n'était certe un affront pour personne;
Etait-elle accueillie et la réponse bonne,
L'heureux ambassadeur, à partir de ce jour,
Comme un ami commun, chez chacun, tour à tour,
Avait sa place fixe aux fêtes de famille,
Et toujours les époux, en guise d'apostille,
Rappelaient qu'il avait de son adroite main
Serré le premier nœud de leur charmant hymen.
Mais, hélas! tout cela n'est plus guère de mode,
Non plus que cent vieux us de la bonne méthode.
En personne, aujourd'hui, soi-même on va s'offrir.
Donc, qu'en personne aussi chacun sache souffrir
L'affront qui peut l'atteindre, et recueille lui-même
La honte d'un refus devant celle qu'il aime! »

« Advienne que pourra! — dit Hermann avec feu,
Lassé de ce babil qui le touchait fort peu
Et l'âme résolue à n'agir qu'à sa guise; —
J'irai seul et je veux qu'à moi-même elle dise
Quel sera mon destin; car, en elle j'ai foi,
Bien plus qu'en nulle femme aucun homme avant moi.
Toujours ce qu'elle dit est juste autant que sage.
Dussé-je ne plus voir jamais son doux visage,
Une dernière fois je veux, à tout hasard,
De son œil clair et noir rencontrer le regard;
Dussé-je ne jamais serrer sur ma poitrine
Ces épaules, ce buste, où la grâce domine,
Et qu'il me tarde tant de presser dans mes bras,
Je veux les voir encore et tenterai le pas.
Je veux revoir enfin cette bouche que j'aime,
Dont un baiser, un oui m'ouvriront le ciel même,
Tandis qu'un triste non me perdra sans retour.
Amis, laissez-moi seul; partez à votre tour;
Rejoignez mes parents; dites-leur la nouvelle,
Que leur fils ne s'était pas trompé, mais que celle
Que son âme a choisie, est digne d'être à lui.
Laissez-moi seul, rentrez, et moi-même aujourd'hui,
Par le sentier qui monte au front de la colline
Et qui, du grand poirier, vers la vigne décline,
Je prendrai le plus court pour retourner chez nous.
Oh! mes amis, combien il me semblerait doux

Digitized by Google

D'y conduire bientôt ma fidèle compagne!
Mais, hélas! à pas lents, tantôt, par la campagne,
Je retournerai seul peut-être, et ce chemin
Je ne le suivrai plus sans trouble et sans chagrin. »

A ces mots, il remit la bride aux mains du prêtre;
Celui-ci s'en saisit, et s'étant rendu maître
Des coursiers écumants, il monta sans broncher
Dans la voiture, et prit la place du cocher.

Mais toi, prudent voisin, tu ne te pressais guère,
Et tu dis : « Volontiers à vous je m'en réfère,
Cher ami, pour le cœur, pour l'âme, pour l'esprit;
Mais le corps et les os sont d'un autre acabit,
Et voit-on, sans trembler, des mains spirituelles
Se complaire à saisir les rênes temporelles? »

Alors, docte pasteur, tu dis en souriant :
« Montez, soyez sans crainte et non moins confiant
Pour le corps que pour l'âme, ou, s'il faut vous séduire,
Apprenez que ma main est habile à conduire
Et ma vue exercée à veiller aux tournants;
Car, du temps qu'à Strasbourg j'employais mes moments
Près du jeune baron, nous sortions en voiture
Et courions, chaque jour, bien loin, à l'aventure.
Or, c'est moi qui menais l'équipage, à travers
La poudre des chemins, aux tilleuls, aux prés verts,
Après avoir passé la porte assourdissante
Et les groupes nombreux d'une foule incessante. »

A demi rassuré, le prudent compagnon
Dans le coche monta, mais s'assit de façon
A pouvoir en sauter pour fuir comme la flèche.
Les coursiers galopaient, aspirant à la crèche;
La poussière volait sous leurs rudes sabots;
Hermann la vit longtemps s'élever à grands flots,
La vit se dissiper dans l'horizon tranquille :
Il restait là, debout, insensible, immobile.

(*A continuer.*) EDOUARD DE LINGE.

Digitized by Google

LE CHANOINE DŒLLINGER.

—

Il faut connaître l'Allemagne pour savoir quelle sensation profonde y causa la dépêche suivante :

« Munich, 29 juillet 1871. Dœllinger a été nommé aujour-
» d'hui recteur de notre université par cinquante six voix
» contre six. »

Des bords du Danube aux rivages de la Baltique, ce ne fut qu'un cri de joie et de triomphe. Et tout ce bruit, dira-t-on, à propos de la nomination d'un grand-maître d'école? C'est inouï. — Non pas, s'il vous plait. Rien au contraire de plus naturel. Dœllinger n'est point le premier venu. Sa nomination au rectorat de l'université de Munich, votée par l'élite des savants bavarois, signifie qu'après les cœurs ce sont les consciences allemandes qui se rapprochent et s'unissent.

Il faut bien l'avouer, l'Allemagne a toutes les chances à la fois. Ses ennemis, pris de vertige, la servent à souhait. C'est la France qui lui donne son unité politique après laquelle elle soupirait depuis des siècles, qu'elle désespérait presque d'atteindre jamais; c'est Rome, qui par la proclamation d'un dogme insultant pour la raison et la dignité humaine, fait tomber le dernier obstacle à une réconciliation sincère, à une communauté nécessaire de vues et d'espérances entre le Nord et le Midi, entre protestants et catholiques jusqu'alors divisés, hostiles ou malveillants les uns envers les autres. Quoi qu'il arrive maintenant, les Allemands ont obtenu un résultat qu'on peut leur envier, mais qu'on ne saurait leur ravir. Ils peuvent dire comme l'un des leurs à qui je montrai la dépêche de Munich du 29 juillet : C'est le couronnement de l'édifice qui nous arrive. Ils le tiennent en effet.

Le Chanoine Dœllinger, le héros de ce beau coup de théâtre,

Digitized by Google

est un savant dont l'orthodoxie est contestée en cour de Rome, mais dont le savoir est admiré partout.

Sa conversion aux principes qui gouvernent la société moderne, est un événement semblable à celui qui surprit Saint-Paul, le futur apôtre des gentils, sur le chemin de Damas. La foudre éclate, elle déchire le voile épais qui recouvrait son âme et l'inonde de la vraie lumière.

Sa vie, dans ces dernières années, est un exemple trop beau de franchise, de fermeté et de courage pour n'être point d'un enseignement profond.

Né en 1799, à Bamberg, ville épiscopale de la Bavière, d'un père aussi grand chirurgien que zélé catholique, ce qui se rencontre bien rarement ; il se trouva prêtre à vingt ans. De fortes et brillantes études lui permirent de viser à l'enseignement.

Son livre sur la doctrine de l'Eucharistie dans l'Église primitive (*Die Lehre von der Eucharistie in den ersten drei Jahrhunderten.* Mainz 8°) lui valut la chaire de droit canon et d'histoire ecclésiastique à l'Université de Munich. Sa réputation comme professeur et comme écrivain ne fit que grandir, si bien qu'en 1845, le corps enseignant dont il faisait partie, l'appela à l'honneur de siéger comme son représentant aux Chambres législatives. Ce fut l'une des grandes épreuves de sa vie. Le prêtre, voué jusque-là à l'étude ou à la défense des formules traditionnelles et des dogmes orthodoxes, se trouva aux prises avec le citoyen qui s'ignorait encore. Le prêtre triompha d'abord, il triompha même si complétement que le gouvernement bavarois, pour le punir de l'exagération de son zèle ultramontain, le démissionna comme professeur. Plusieurs de ses collègues de l'Université avaient été frappés en même temps. La mesure cependant qui l'atteignait, empruntait un caractère plus grave à ce fait : que ce n'était point, comme les autres, de l'enseignement, mais de la scène politique qu'on avait tenu à l'écarter.

Un prêtre fanatique aura beau faire, il sera toujours déplacé dans un pays constitutionnel, ce pays fût-il comme la Bavière ou la Belgique peuplé de catholiques romains les plus placides qui soient au monde. S'il travaille à ramener la suprématie de l'Église, — ce qu'il ne manquera point de faire, — il sera aux yeux de la société civile un ennemi, un perturbateur du repos public, et il devra s'attendre de sa part à de justes et vives représailles. Dœllinger qui avait touché à tout, qui était à la

Digitized by Google

fois orateur et journaliste, comprit sans doute que le plus sage était de se taire. Il faut lui en savoir gré. La Bavière traversait une crise à la fois religieuse et politique. Et, en ce moment là, élever la voix soit pour dévoiler les tristes scandales de la Cour, soit pour justifier l'Église et ses docteurs d'en avoir appelé à l'esprit de saint Dominique contre les disciples de Jean Ronge, du fondateur du catholicisme allemand, c'eût été envenimer les choses avec plus de danger que de profit.

On se rappelle sans doute l'exhibition de la soi-disant tunique sans couture de N. S. Jésus-Christ, qui eut lieu à Trèves en 1844, et y amena une énorme affluence de fidèles. On voulait réchauffer le zèle religieux ; on ne fit que pousser jusqu'au délire l'horreur des superstitions. Theiner, le propre frère du célèbre jésuite, sortit avec éclat de la vieille église, ainsi que le grand agitateur et révolutionnaire Robert Blum, fusillé à Vienne, en 1848, sous le prétexte d'y avoir levé l'étendard de la Commune. Ce mouvement séparatiste, encouragé sous main par la Prusse, fut assez rapide au midi de l'Allemagne pour qu'en moins d'un an on y vit se former trois cent soixante communautés dissidentes.

Alors, à la demande des évêques, le gouvernement bavarois, dans des ordonnances de police, qualifia de crime de haute trahison le fait d'affiliation à la secte nouvelle. C'était aller beaucoup trop loin. Les protestants du pays, fort nombreux, — ils sont un million et demi à peu près, — prirent fait et cause pour ceux qui, sans venir à eux, faisaient un pas de leur côté. Leurs griefs personnels contre l'ordre de choses existant étant aussi sérieux que nombreux, ils profitèrent du désarroi dans lequel l'explosion d'une hérésie nouvelle jetait le parti ultramontain, pour les porter devant les Chambres. Ils remportèrent à cette occasion sur leurs adversaires une victoire purement morale, mais aussi significative qu'imprévue.

Les deux orateurs cléricaux qui avaient combattu pendant cette session avec le plus d'énergie et de talent, qui n'avaient reculé devant aucun moyen, pas même devant l'exagération des menaces et les arguments marqués au coin de la plus sauvage intolérance, Dœllinger et Rammoser, durent se sentir envahis par le doute et la crainte. Ils avaient pour eux le nombre et la discipline, et cependant ils voyaient clairement que le pouvoir allait échapper aux mains de leurs amis. C'est que le nombre et la discipline, fort bons sur les champs de bataille de la force matérielle, n'ont plus la même valeur là où l'idée seule

Digitized by Google

même on vous en chasse ignominieusement comme Luther en a été chassé, il faudrait dire avec Dœllinger lui-même, bel et bien excommunié à cette heure : « Je veux rester dans l'Église, et j'y resterai malgré le Pape et le concile. »

C'est fort bien, mais ce rôle-là peut-il se soutenir à la longue? La tactique peut être bonne au début d'une résistance, mais le moment doit infailliblement arriver où elle sera inutile. Et alors?

A cette question, l'historien répond pour le théologien.

Il démolit le pouvoir temporel et l'infaillibilité avant de toucher au reste. Sa réconciliation avec l'esprit de son temps devient chaque jour plus sincère et plus complète. On peut s'en assurer en prenant connaissance des conférences publiques qu'il donna à Munich, au mois d'avril 1861, pour répondre aux appréhensions et aux doutes de ceux qui étaient venus lui demander son avis sur la question si controversée du pouvoir temporel. Son but fut complétement atteint. Son succès dépassa même son attente. Il avait pris à tâche de représenter à ses auditeurs l'abandon forcé du pouvoir temporel, non comme une catastrophe, mais comme un événement inévitable. Il blâma le clergé d'en faire si grand bruit, de troubler les consciences en prétendant que par là l'avenir de l'Église était gravement compromis. Il rappela que la Rome chrétienne des premiers temps, qui, durant sept siècles, ne posséda point le moindre lambeau de terre, avait été puissante et respectée. Il prouva que l'affaiblissement du sentiment religieux était un danger bien autrement grand et réel que la perte d'une ou deux provinces. Il rappela à ce propos les cris d'angoisse échappés à de grands cœurs, et il y joignit le sien, non moins vrai, non moins sincère, non moins éloquent. On l'acclama le grand prêtre de la régénération prochaine. On réclama de lui avec instance l'impression de ses conférences. Elles furent publiées à Munich, dès le mois de novembre, et presque aussitôt traduites en français, par l'abbé Bayle, pour le compte de l'éditeur Casterman, de Tournai (1). Elles avaient donc été appréciées en Belgique.

Il n'en fut pas de même à Rome.

Pie IX, sur le rapport qu'on lui fit de cet ouvrage, blâma très-vertement son auteur d'avoir ainsi combattu la politique

(1) Kirche und Kirchen. Papsthum und Kirchenstaat. Historische politische Betrachtungen. — Le titre de la traduction belge porte : J. Dœllinger. L'Église et les Églises, traduit de l'allemand par l'abbé A. Bayle. Tournai, Casterman, 1862. 1 vol. in-12.

Digitized by Google

du Saint-Siege. « Ce n'est pas ma faute, Saint-Père, si la verité » historique est contre vous, » répondit simplement Dœllinger. Ce mot, de la vérité avant tout, de la vérité quand même, est décisif. Il est presque l'équivalent d'une rupture. En tout cas, il nous donne la mesure exacte de celui qui le prononce ; il nous le montre à tel point domine par la grandeur de sa mission que les considérations humaines s'effacent et disparaissent à ses yeux. Tout ce que Dœllinger a dit, tout ce qu'il a écrit depuis, porte la même empreinte. C'est la critique moderne qui, par la sûreté de ses procédés, a achevé sa conversion et fait de lui l'apôtre de ce grand mouvement que Mme de Staël avait annoncé dès 1809, en disant dans son livre sur l'Allemagne : « Peut-être sommes-nous à la veille d'un développe- » ment du christianisme, qui rassemblera dans un même foyer » tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la reli- » gion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la » philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de » ces biens sera multiplié par sa réunion avec les autres. »

Et, en effet, marchant toujours, le critique a fait faire dans cette voie des pas de géant à toutes les sciences, à toutes celles du moins qui ont compris que se laisser devancer par leurs sœurs c'était tomber et mourir. La théologie est aujourd'hui dans ce cas de devoir se soumettre à la loi universelle et inflexible du progrès ou de disparaître. Elle le sent bien et elle en tremble, non pas à Rome par exemple où elle est toujours prête à payer d'audace, à nier ses défaillances et ses défaites, mais dans le reste du monde où les consciences sont en grand nombre qui rejettent comme le plus triste des suicides la soumission inconditionnelle. C'est surtout depuis le dernier concile que ce mouvement s'accentue, qu'on s'est mis sérieusement à rechercher en dehors du catholicisme romain le règne de Dieu sur la terre, qu'on parle d'une religion universelle, d'une formule à trouver pour rapprocher et unir dans le monde entier les cœurs et les âmes.

L'Amérique a dans cette voie dépassé la vieille Europe, et de beaucoup. Après Channing, elle a eu Parker, et elle avance toujours.

Où en sommes nous encore ? A des égards envers des dogmes vieillis, à savoir ceux qu'on pourrait garder en les replâtrant.

Vaine et puérile besogne que cela !

On nous dit bien que Milanais et Génois songent à faire revivre le rite ambrosien supprimé jadis par Charlemagne, que

Digitized by Google

les Bohêmes sont prêts à relever l'étendard des disciples de Jean Huss et de Jérome de Prague, les tristes victimes du concile de Constance, que les gallicans de France sont groupés autour du savant évêque Maret, que le P. Hyacinthe, revenu de Rome et suffisamment édifié sur les projets du Vatican, est décidé à reprendre avec énergie l'œuvre de Lamennais, de Lacordaire et de leurs amis. Tout cela cependant demande à être confirmé. Ce qui se passe en Allemagne est autrement pratique et sérieux. Ici les faits parlent. On a compris que le problème de notre temps était avant tout un problème religieux, et qu'il fallait sans tarder chercher à le résoudre si l'on ne voulait point être surpris, entraîné et englouti par la force aveugle. On s'est donc mis à l'œuvre au moment même où un concile d'une nouvelle espèce, purement clérical et par cela même naturellement suspect aux esprits attentifs, s'ouvrait au Vatican. Les catholiques libéraux, qu'on qualifie aujourd'hui de *vieux catholiques* par opposition à ceux qui admettent le syllabus et l'infaillibilité du Pape, se réunirent une première fois à Nuremberg, sous la présidence du chanoine Dœllinger.

Un manifeste fut rédigé. Le sens en est la haine du mensonge, le besoin d'en revenir au culte de la vérité! L'à propos et la justification de ce Congrès semblaient ne rien exiger davantage. Ce ne fut point l'avis de son président. Dœllinger publia sous le pseudonyme de Janus un livre, bientôt traduit dans toutes les langues de l'Europe, que tout le monde a lu et dans lequel l'influence néfaste du jésuitisme était stigmatisée, la politique mauvaise de la curie romaine mise à nu dans le passé et dévoilée dans l'avenir.

Le prince de Hohenlohe, premier ministre bavarois, jugea le moment favorable pour prendre sa revanche de l'échec immérité qu'il avait éprouvé l'année d'avant en cherchant à soustraire en partie l'enseignement public à l'influence du clergé, et il proposa aux puissances catholiques de protester en commun contre l'irrégularité et l'inopportunité du Concile. On suppose qu'il aurait réussi sans l'opposition formidable d'un homme d'État *protestant*, de ce même comte de Beust, qui, après avoir perdu sa patrie, la Saxe, se croit de force à sauver l'Autriche, dont l'habit craque sur toutes les coutures.

Nous ne nous chargerons point d'expliquer l'attitude du chancelier de l'empire des Habsbourg en cette circonstance, tout ce que nous avons à faire, c'est de constater, qu'en ne voulant point protester contre le Concile, et en empêchant de tout

Digitized by Google

son pouvoir la France de le faire, il rendit, sans le vouloir, un immense service aux libéraux qu'il a combattus toute sa vie avec tant d'acharnement. Le Concile empêché, le déchirement qui se fait aujourd'hui dans le monde catholique, ne se fût point produit, nous n'aurions pas vu l'Église, escomptant les victoires de la France napoléonienne, tomber avec elle dans l'anarchie, nous n'aurions point eu le curieux spectacle des Jésuites qui ont tout préparé, tout arrangé, tout décidé, s'occupant piteusement à retirer leur épingle du jeu. Quelques-uns montent à cheval et font leur entrée à Berlin avec l'armée prussienne. D'autres écrivent des brochures contre le dogme de l'infaillibilité, brochures qu'à tort ou à raison on met sur le compte d'un Belge, le P. De Buck; d'autres encore racontent que leur général, le P. Beckx, un autre Belge, hélas, est presque un prisonnier au Jésu, un martyr comme Pie IX l'est au Vatican, que son autorité est méconnue, que le P. Piccirillo, le tout puissant conseiller du Pape, est désavoué, par lui. Comme tout cela est probable!

On nous avait habitués à des contes plus ingénieux. Mais que voulez-vous, depuis la dispersion de l'invincible Armada de Philippe II, les disciples de Loyola n'ont plus éprouvé une déconvenue pareille, et il leur est bien permis de perdre un peu la tête. Avoir le pape à leur dévotion, leurs affiliés sur les principaux siéges métropolitains et diocésains du monde catholique, et échouer au port, c'est dur, excessivement dur; c'est même une de ces chutes dont on ne se relève que par miracle.

Qu'on le veuille ou non, l'abdication de la papauté entre les mains des jésuites portera ses fruits naturels. Elle éloignera les esprits sains, les consciences droites, et prendra peu à peu au Saint-Siége ce que la réforme du XVIe siècle lui a laissé en Europe. Déjà les plus bouillants d'entre les « *vieux catholiques* » poussent le cri de guerre de Blücher : En avant! Leur organisation est complète et formidable.

La question pour eux est nettement posée entre le christianisme et le jésuitisme. La conclusion à nos yeux sera un schisme, non pas local comme celui de Ronge, mais universel comme le déluge, destiné à tout recouvrir, à tout féconder, à tout renouveler. Dœllinger s'en défendra aussi longtemps que possible, il voudra rester fidèle au portrait qu'il a tracé autrefois d'un Luther idéal. Mais le voici à son tour frappé d'excommunication majeure et mis en demeure de courber humblement la tête ou de continuer sa fière révolte. — « Ce coup a dû

Digitized by Google

bien vous surprendre lui écrivait quelques jours après l'un de ses amis.

— Pas trop, répondit-il, la *Civilta cattolica* avait eu soin de m'y préparer depuis plusieurs mois. »

Cela nous paraît d'un bon augure. Ceux qui l'ont frappé, qui ont frappé de la même sentence le docteur Friedrich, son successeur dans la chaire de droit canon et d'histoire ecclésiastique à Munich, et tant d'autres, se croyent invincibles parce qu'ils ont l'infaillibilité pour eux.

Il s'agira de leur prouver le contraire. Tout est là.

Pour la Belgique, qui a l'air de ne point s'en douter, comme pour la Bavière qui est mieux inspirée, c'est une question d'avenir, une question vitale qui demande une prompte solution.

CH. RAHLENBEECK.

LE PHILOSOPHE.

Étudiant à peine d'une année,
Quoique déjà philosophe savant,
Fritz revenait achever sa journée
Chez son vieux père, honnête commerçant.
Dans sa modeste et simple résidence
Sitôt entré, le jeune homme érudit
Vide, en dînant, ses trésors de science,
De son savoir fait un pompeux débit.
— « Écoute-moi, dit-il soudain, cher père,
Voilà, dis-tu, sur ce plat deux poulets?
Et cependant, chose extraordinaire,
Je soutiens, moi, qu'ils sont trois, bien complets!...
Tu n'en crois rien!... Eh bien donc. je m'explique :
En voici deux... le troisième est compris
Dans ces deux-là! Donc, d'après ma logique,
Il est ici trois bons poulets rôtis! »
— « Oh! c'est parfait!... Vraiment, répond le père,
Que le Seigneur bénisse ton savoir!
L'un est pour moi, le second pour ta mère...
Quant au troisième... eh bien! tu peux l'avoir! »

(Traduit de *Langbein*.) L. S.

Digitized by Google

THÉODORE DE BANVILLE

ET LES

IDYLLES PRUSSIENNES.

— ÉTUDE LITTÉRAIRE. —

J'ai emporté aux champs un livre mâle et retentissant, et je viens d'en achever la lecture au milieu des arbres et des ruisseaux. Le silence des campagnes, qui est un divin accompagnement aux méditations de l'esprit, scande, mieux que la musique, les rhythmes de la pensée, et les vers, délicieux oiseaux qu'effarouche le bruit des villes, y ouvrent l'aile dans une liberté qui ne se rencontre pas ailleurs. Voilà pourquoi j'ai plus d'affection pour les poètes à la campagne qu'à la ville, et j'ai surtout aimé, dans ces derniers jours, le poète chaleureux des *Idylles prussiennes*. Sa forte poésie, martelée sur l'enclume où se forgent les armes de combat, m'est venue à travers les rumeurs pacifiques de la vallée, et plus d'une fois le coucou, qui sonne les heures brûlantes du midi, a mêlé son cri aux éclats de ces rimes guerrières. Cette ironie du pacifique oiseau des bois ne messeyait pas à la lecture du livre, car l'ironie commence à la première page, dans ce pamphlet ailé, où le carmin des roses, broyé avec le sang des hommes, mêle l'enchantement à l'horreur, et qui détache sur des fonds d'azur, empruntés à Watteau, la rouge silhouette des carnages de Rubens.

Idylles prussiennes! Quel titre! L'on rêve qu'on est toujours au beau temps! La flûte d'Evandre piaule dans le taillis, non loin des moutons, et les moutons de Banville ont un ruban rose dans la frisure de leur toison, comme chez Boucher; les faunes, d'un pied boiteux, sautent dans la clairière sur des rhythmes gaillards, et il y a dans l'ombre, près des sources, des brouhahas de nymphes demi-nues. Leurs beaux corps d'albâtre, teints de pourpres douces ou luisants des tons de l'ambre, baignent dans les transparentes moires où Horace voyait tantôt le contour rond de leurs seins, tantôt le bout nacré de leur talon, car depuis Horace elles sont à l'eau, ces divines filles, nues et charmantes, ayant derrière les buissons l'œil des satyres et des poètes braqué sur

Digitized by Google

elles; mais leurs chignons sont jaunes à présent, et quand elles dansent sur le bord en marquant du pied la cadence des chants, ces Aglaés lèvent la jambe un peu plus haut qu'au vieux temps. C'était toujours, chez Banville comme chez les païens rieurs, le sifflotement des pipeaux, amoureux et railleur, avec un vacarme de merles dans le taillis, pendant que les ruisseaux murmurent, que les nymphes gazouillent et que les bœufs mugissent longuement. Une divine ébriété agaçait la rêverie du poète, et le soleil qui mûrissait le raisin pour Sylvain pourprait, à ses yeux éblouis, la treille blonde sous laquelle, après Horace et les autres, lui-même venait s'asseoir. Et voilà comment, dans les chants et les ris, ses belles idylles, moqueuses et attendries, nouaient dans des chœurs mélodieux, en groupes plastiques comme l'antique, les réalités, filles du temps présent, aux poésies, filles du temps passé.

Tout est bien changé maintenant, depuis que la dureté de l'heure s'est appesantie sur le poète, et vous allez voir, après l'idylle amoureuse, l'amère satire. Il n'a pas changé le nom des chants qui furent sa vie et où il mit son âme, et la forme, comme une comédienne qui aurait la mort dans les entrailles, badine encore à travers les trous de son masque gai. Mais il s'est enfoncé le fer dans le cœur, lorsqu'il a écrit en tête de son livre le titre cruel qui s'y voit, et l'on dirait une belle note claire qui se terminerait par un hoquet d'agonie. En effet, quand il l'a fixé, de sa main tremblante, sur la première page, ce titre où il y a du burin et du pastel, il s'est représenté les jolis paysages roses, introublés jusque-là, où vagabondaient, dans une libre folie, au rhythme des mètres, les personnages enchantés de sa féerie, sylènes et satyres, faunes, nymphes, tritons, et vous aussi, bergères pompadour, Tircis enrubanés, Chloés piquées d'une mouche, joli monde en taffetas scintillant.

Il s'est représenté cela sur les gazons toujours verts, dans la resplendissante lumière des paradis, à travers le papillotement de ses paillons chéris et le flamboiement familier de ses feux de bengale. Mais un éclair livide a sillonné tout à coup la tendre vapeur élyséenne; le large sillon des canons a écorché profondément le sol plein de fleurs chimériques; le craquement de la mitraille a étouffé l'orchestre des sylvains dans la clairière, et sur tout ce mignon théâtre d'arlequins et de faunes, de marquis et de pantins, de pierrettes et d'hamadryades, la toile s'est baissée, ensanglantée aux feux des batailles, avec un bruit d'écroulement. « Il pleut, bergère, rentrez vos moutons, » et le poète, voyant qu'il pleuvait du sang, a rentré dans leur boîte, en repliant leurs fils de soie d'or, de pourpre et d'azur, les marionnettes étincelantes de sa joyeuse comédie.

Maintenant, c'est le moment d'écouter d'autres concerts, et un labeur plus grand que d'enchanter les hommes avec la lyre de la fantaisie, incombe aux chantres des heures fortunées. D'un bout à l'autre de la France, la guerre est déchaînée, et le vieux porte-casque Mars, longtemps amolli sous les baisers de Vénus, a replacé sur ses pectoraux la cuirasse d'airain. Ainsi le dieu que le poète a vu passer jadis dans ses vers avec

Digitized by Google

des foudres tranquilles et dont il s'est égayé sur un air d'Offenbach, un moment seulement, pour faire plaisir à Vénus, va remplir à lui seul, flamboyant et terrible, ses vers nouveaux, scandés au bruit du canon.

Une grande douleur, la colère, l'indignation, l'ironie, voilà ce qui jaillit, comme une lave, mais une lave polie, de l'âme du poète aux coups de la guerre, et il ajoute à sa lyre la corde que Pindare fit vibrer. L'ode aux fureurs guerrières, telle que la dépeignait Boileau, avec son casque et ses armes, se métamorphosera encore une fois sous la main de celui qui jadis osa lui mettre les cornes de la satire, et j'allais dire qu'elle se retrempera dans une jeunesse nouvelle, car la douleur, noble don qu'a l'homme de se renouveler par la souffrance jusque dans ses moëlles, est aussi de la jeunesse, et les *Idylles* montrent partout un poète douloureux. Le poète est douloureux, et qui plus est, amoureux de sa douleur; mais son art, on le sent bien, sortira vainqueur de la tourmente de l'homme, car c'est lui qu'il aime à travers sa douleur, et il est artiste par excellence.

N'attendez pas, du reste, qu'il ceigne l'épée: il sait bien que le dernier barde est mort avec Kœrner, ni qu'il enfourche le Pégase bardé et fourbu des guerriers de l'ode, comme les voulait Boileau : personne plus que lui, poète libre en sa manière, ne déteste le faux pathétique de la déclamation, et s'il est tragique, c'est dans de petits vers, sans emphase, avec sang-froid. Non, il ne s'échauffe pas, il a peur de sa bile, il craint l'excès ; ce qu'il lui faut, à ce voluptueux du verbe, c'est le sentiment vrai et le mot juste, et il y arrive à force de sang-froid. J'ai souvent vu que l'homme qui se fâche est bien près d'avoir tort, et j'ai toujours vu que l'artiste qui perd son sang-froid cesse tout à fait d'avoir raison. Faut-il marquer ici la différence qu'il y a dans la manière de sentir entre l'artiste et les autres hommes, et qui explique pourquoi je m'attache si fort à ce mot de sang-froid? L'artiste, comme les autres hommes, a un cœur, et selon qu'on l'entend, plus de cœur ou moins de cœur; mais son cœur tourne, ce qui le frappe au profit de son génie, tandis que les autres hommes, tout entiers dans leur cœur et n'ayant rien qui les en distraie, s'y tiennent enfermés avec un trouble plus grand, pour des causes qui ne les frappent pas davantage. Chez l'artiste, le trouble cesse dès l'instant que la tête s'est emparée du cœur, et le sujet qui l'a causé reste à terre comme une lie, pendant que la pensée en transforme immatériellement les effets. S'il s'agit de la douleur, par exemple, l'artiste sera d'autant plus grand qu'il l'aura mieux sentie, et d'autant plus complet qu'il l'aura mieux maîtrisée.

Eh bien ! rien de plus chaleureux, de plus vibrant, de plus guerrier et de plus artiste en même temps que ce livre du poète lyrique, où l'on sent partout l'odeur de la poudre. Il a été fait au bruit du canon, presque jour par jour, et c'est une sorte de mémorial, rimé sur le rempart, par un poète qui est aussi un soldat. Deux dates, gravées à l'entrée du livre comme sur un porche, ouvrent à l'esprit les horizons pleins de fumée, de flamme et de sang, sur lesquels flamboient ces chants ironiques et

Digitized by Google

funèbres : OCTOBRE 1870 — FÉVRIER 1871. Dès les premières pages, on sent l'étroite communion du poète avec le pays tout entier, et cette communion, commencée dans la foi, continuera à travers la défaillance jusqu'à la dernière de ces idylles qui sont plutôt des satires, des hymnes et des élégies. Ainsi, dans le cycle de ces poésies, se réunissent le commencement et la fin d'une épopée lamentable que le fer ouvre et ferme sous la main de l'histoire à jamais en deuil.

Le clairon sinistre de la défaite a déjà sonné pour les armées de la France quand le poète jette ce cri dans le second de ses poèmes :

« Celle qui fait peur aux volcans
» Aura bien vite mis en poudre
» Votre livrée et vos carcans
» Parmi les éclats de sa foudre. »

Mais rien n'est fait encore : les bataillons se relèvent derrière ceux qui sont tombés :

« Écoute un peu nos mitrailleuses,
» Ce sont elles qui vont tonner. »

Et il continue dans le rire et les larmes son chant lugubre comme une complainte ou éclatant comme une hymne de victoire.

Quand on se figure que ces vers étaient jetés, au jour le jour, dans les colonnes du journal (1), au milieu du bruit des armes, de l'arrivée et du départ des bataillons, de tant de nouvelles contradictoires qui annonçaient la victoire et la défaite, à travers le fracas de fournaise de ce Paris embrasé par tous les bouts et nuit et jour couvert des fumées du canon, on se représente du même coup l'avidité avec laquelle se dévoraient ces courtes et vibrantes pages, tombant parmi des soldats, avec leurs mots électriques, leurs caresses de feu, leurs mordants aiguillons et cette odeur de combat dont le poète les a empreintes. Que dans l'effroyable qui-vive qui retenait les hommes au rempart entre la vie et la mort, et parmi les inquiétudes sans cesse renaissantes d'un siége dont nul ne pouvait entrevoir l'issue, la ciselure de ces fins poèmes ait été jugée à sa valeur, rien n'est moins certain ; mais voici le moment de se les rappeler et de les relire, après ce grand naufrage, d'où la poésie du moins sortira saine et sauve. Un art exquis, d'une ligne grande et pure, y dessine la pensée sous des couleurs éclatantes, et on la voit se dégager, nette et claire, à travers les transparences rayonnantes du verbe, avec un galbe presque antique. Les détours savants par lesquels le poète la conduit au coup qu'il veut frapper se déroulent sous sa main avec une abondance que tempère une invincible habitude de concision. Maître de sa phrase, il la dompte au moment où l'on croit qu'elle va lui échapper, et elle revient se placer dans sa soumission, après des écarts, j'allais dire des voltiges, qui sont les jeux de cette forme éprise du pittoresque. Presque toujours elle se déguise en com-

(1) *Le National*.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

rionnettes que jadis il faisait danser au bout d'un fil. Toute leur pompe et leur majesté servent à rendre la réduction plus grotesque et l'impressario va les habiller, pour sa parade, des habits de Falampin, Barbanchu, Cassandre et Polichinelle, sans oublier Mangin, Mogador et Monsieur Prudhomme. Ariel et Puck rient dans la coulisse, au fond des casques à panaches de ces héros mis à pied, tandis que le poète se fait de ceux-ci une peau de tambour sur laquelle il bat la charge avec des baguettes qui sont des os de morts. Et voilà la comédie des ombres chinoises qui continue, derrière le verre barbouillé de sang, jusqu'à ce qu'un sanglot la coupe en deux.

Lisez *la Marseillaise*, *les Villes saintes*, *les Femmes violées*, *A la Patrie*, *Aux Compagnies de guerre du 18e bataillon*, *Espérance*, *les Enfants morts*, *les Fontaines*, *les Larmes*, *Celle qui reste*, *Henri Regnault*. Là, cette muse qui riait tantôt en montrant ses dents, pleure et se tord les bras avec désespoir; à la fin, la douleur l'emporte sur la colère, et elle coule dans du bronze des larmes orageuses.

La patrie, « la divine, la bien-aimée, » comme l'appelle le poète, apparaît constamment à travers sa rêverie, saignante et meurtrie, mais d'autant plus adorable, et vous l'entendez s'écrier :

Je baise tes mains valeureuses,
A présent que l'éponge amère
Brûle tes lèvres douloureuses
Et que ton flanc saigne, — ma mère !

Et puis les cœurs se redressent, un éclair d'espérance jaillit de la nuée sanglante, et le poète entonne ce beau chant de foi :

O toi pour qui sur les sommets
S'envole à Dieu notre prière,
On te croyait morte à jamais :
Tu te relèves, guerrière !

Tes bras affaiblis et mourants
Se sont raidis, tout noirs de poudre ;
L'éclair de tes yeux fulgurants
Lutte avec l'éclair de la foudre,

Et tu viens, avec tes canons,
Dans la grande plaine enflammée,
Criant à l'ennemi tes noms,
O République ! France aimée !

Tu marches par les champs fumants,
Au cri de tes musiques fières,
Ici fauchant les régiments,
Et là franchissant les rivières !

Et tes généraux, qui vers toi
Tournent leur front docile et tendre,
Levant leur glaive sans effroi,
Disent à la mort : « Viens nous prendre ! »

Digitized by Google

Et tout change [illegible]
Aux pâles [illegible]
Les victoires, [illegible]
Suivre le vent [illegible]

Et le ciel [illegible]
Dans la [illegible]
Flotter [illegible]
Le voile [illegible]

Voilà de beaux vers [illegible] républicain, car la [illegible] et il n'a jamais [illegible] *nambulesques* cette [illegible]

Un jour [illegible]
Sourre [illegible]
Et [illegible]
[illegible]
Dans [illegible]
[illegible]

Si j'ai cité que [illegible] l'ardeur du sen[illegible] la forme dans [illegible] selon qu'ils me [illegible] crire les chants [illegible] ches et cet art [illegible] Quels tableaux ! [illegible] Farce ou le Drame [illegible] et quand [illegible] tour de main, [illegible] avec Véronèse.

J'aime à marier [illegible] éclatantes ou vers ou [illegible] nom du pompeux [illegible] traîne ses pieds chaussés de satin [illegible] la triomphale peinture de Véronèse, et sur sa longue chevelure d'or scintille toute la [illegible] des [illegible] ses, des émeraudes et des grenats, comme chez le grand Veronèse. Car Baudelaire est avant tout un coloriste, un coloriste ardent, spirituel, [illegible] : sa palette flamboie avec des éclats de [illegible] : il aime à faire chatoyer sous l'éclat de l'image la moire profonde des mots ; et s'il papillote par moments, c'est que trop épris des jeux de la touche, il est tombé dans l'excès où tombent les coloristes. Ce qui me le fait rappeler Veronèse, c'est l'amour des mêmes couleurs et l'art suprême de tout faire resplendir au reflet de quelque ton familier.

Les peintres se résument en trois ou quatre notes qui reparaissent dans toutes leurs peintures, comme la clef du prisme qu'ils ont dans

Digitized by Google

l'œil ; et de même que les peintres, les poètes ont leurs mots qui révèlent leur optique. Eh bien ! chez Banville, le bleu, le vert, le jaune et le pourpre, comme chez Véronèse, expriment les poésies de l'âme et les énergies de l'esprit ; et ces belles colorations ardentes, incendiées aux feux d'un soleil chimérique, se déploient dans l'œuvre du poète avec quelque chose de la pompe décorative du peintre vénitien. Le décor, par exemple, est bien différent, et c'est Véronèse peignant de sa brosse enchantée, avec des lumières éblouissantes, les coulisses d'un théâtre de marionnettes. Car il faut bien en venir là, avec ce charmant metteur en scène d'un monde qui dormait dans les paysages de Lantara, les mythologies de Boucher et les réalités de Gavarni, et sa gloire sera d'avoir fait sauter, sur des rhythmes qu'on ne connaissait plus, au bruit hardi de ses rimes ronflantes comme des tambours de basque ou sonores comme des Sax, la mascarade folle de l'idéal et de la matière. Personne mieux que lui ne sculpte les masques de la sottise humaine, et il en a fait un grand carnaval de Venise que Paganini orchestre et qui mèle aux poupazzi de Karageus, aux mimes de Molière, aux paillasses de Debureau, aux bouffes du vieil Olympe païen — le vice éternel. C'est, du reste, un fourmillement sans pareil que cette comédie des ombres chinoises du poète. Vénus y fait le pas de deux avec Pierrot, devant des quinquets dont la fumée sert de nimbe, et sur un truc, Jupiter oublieux de Léda, se laisse friser la barbe par les doigts roses de Colombine. Apollon, le divin jeune homme, bombe ses pectoraux sous la bosse de Polichinelle, et Hébé, en débardeur, claque au front, chante turlurette en versant du champagne dans des coupes de carton. Un vague orchestre bachique, que Puck conduit, ou Offenbach, joue dans la coulisse des airs qui font accourir les faunes, et les bibiaderi les agacent de la frange de leurs écharpes, tandis que la reine Mob, dans sa conque de nacre, traînée par des escargots, éblouit l'azur où trône Phœbus, opérateur en photographie. Ainsi, dans ce monde fantasque, dont un capricieux mirage brouille sans cesse les chimériques perspectives, la farce bondit sur le tremplin de la fantaisie, court-vêtue et l'aile du papillon au dos, toujours plus haut, tant qu'elle roule dans les étoiles. La fable et la réalité s'y coudoient dans des paysages enchantés et faux, et l'on voit au milieu des chemins, que poudre la nacre de perle, à la lueur d'un soleil de ferblanc doré, la pantoufle de la Cendrillon à côté du sabot de la Gothon. Les paysanneries, enrubanées à la manière du XVIIIe siècle, ont un petit air coquin de boudoir, et la nature y paraît chiffonnée, sous ses mouches et ses paniers, comme une marquise aux mains d'un Fronsac. Dorat, par moments, s'y réveille, rimant des bouquets à Chloris, et Régnier, qui pince la guimbarde, l'accompagne en ricanant ; car il y a beaucoup de raillerie à travers cette poésie voluptueuse, et un sphynx à croupe imbriquée d'or, de pourpre et d'azur, y fait patte de velours dans le bosquet où les Cydalises mangent des dragées et des cœurs en brochette. Ah ! la belle fête ! la riante fantasmagorie ! les joyeuses métamorphoses ! Une magicienne enchante l'air, la terre et les cieux, et

Digitized by Google

cette Cirné c'est la Poésie. Comme Madeleine, elle a peut-être péché, mais elle a beaucoup aimé, et elle se sauve par où se perdent les autres, le rhythme et la rime. Ici, le poète est presque sans rival; son rhythme se plie à toutes les mesures, prend toutes les cadences, joue tous les airs, et si c'était hier le violon de Paganini, avec la voltige effrayante de ses trilles sur la corde raide des arpéges, ce sera tantôt le cor de chasse du carnaval de Paris, et c'est maintenant le bruit de la charge, à travers la mitraille, la fusillade, le hurlement des blessés, le roulement des canons et les tonnerres de la mêlée. Quant à ses rimes, faites-les sonner au trébuchet et pesez-les à la balance; l'or de Régnier, de Molière, de Boileau même n'a jamais mieux sonné. Sa rime, à ce maître rimeur, n'est pas seulement de la musique, une cadence charmeresse et le retour d'un son, c'est de la plastique à travers l'harmonie, et l'on dirait une voix avec une figure.

. . . . . .

Je veux terminer cette étude par un remercîment à propos de ces *Idyles prussiennes*, dont je me reproche de n'avoir pas assez défini le caractère; il sera pour l'éditeur des poètes, M. Alphonse Lemerre. Grâce à lui, les nobles chants de Banville revivent dans une de ces belles éditions où la pensée, moulée en contours éclatants, resplendit dans une sorte de plastique tangible. Les beaux poètes ont besoin de belles éditions.

CAMILLE LEMONNIER.

BIBLIOGRAPHIE.

Le concile du Vatican et le mouvement anti-infaillibiliste en Allemagne. — I. *L'ex-communication du professeur Dr J. Friedrich, à Munich et sa réponse.* — Bruxelles, Kiessling et Cie, 1871. broch. in 8° de 80 p. avec portrait.

Le 19 juillet 1870, l'empire français déclarait la guerre à la Prusse ou plutôt à l'Allemagne. Le 18 juillet 1870, la papauté déclarait la guerre à la société moderne, en faisant proclamer le dogme de l'infaillibilité. On sait ce qui est advenu de la première guerre. Qu'adviendra-t-il de la seconde? C'est encore une question. L'empire français, sans racines profondes, a disparu en moins de deux mois. La papauté, avec des racines plus profondes, est-elle aussi destinée à disparaître d'ici à peu de temps? Il serait téméraire de l'affirmer, mais il y a des symptômes peu rassurants pour elle. La publication que nous mentionnons en indique quelques uns.

Digitized by Google

Parmi la minorité qui, dans le sein du prétendu concile œcuménique du Vatican, de ce concile, — que de bons et pieux catholiques, comme le chanoine et savant professeur Von Dœllinger, n'ont pas hésité à comparer au *synode des brigands* d'Ephèse, de 449, — vota contre le nouveau dogme, figuraient entre autres les archevêques de Munich et de Bamberg, les évêques d'Augsbourg, de Mayence, de Breslau, de Trèves, d'Ermsland, d'Agathopolis (grand aumônier catholique de l'armée prussienne), de Rottenbourg, enfin l'évêque de la Bosnie et de la Syrmie, Strossmayer. L'archevêque de Cologne, qui avait parlé contre le dogme, vota oui, mais avec certaine restriction; *placet juxta modum.* Il paraît que l'archevêque de Malines, le jour même du vote, pour empêcher la minorité d'être trop considérable, avait supplié les chefs de l'opposition de voter dans le sens du *placet juxta modum*, leur faisant entrevoir qu'on ajouterait peut-être le *concensus* et le *testimonium ecclesiarum.* C'était un moyen de diviser l'opposition, il fut mal accueilli par celle-ci, il valut même au primat de Belgique cette apostrophe d'un évêque : *c'est une impudence sans exemple,* mais il n'en réussit pas moins auprès de l'archevêque de Cologne.

Quoi qu'il en soit, le nouveau dogme une fois proclamé, les évêques allemands opposants courbèrent la tête, et se mirent à poursuivre des rigueurs écclésiastiques leurs inférieurs récalcitrants, tout comme le firent les évêques infaillibilistes et l'archevêque de Cologne. Le 21 novembre 1870, ce dernier destitua le curé Tangermann d'Unkel sur le Rhin, et réclama même le concours du pouvoir civil pour expulser par la force ce prêtre de sa cure. Le pouvoir civil naturellement s'y refusa, mais le pauvre curé n'en fut pas moins obligé de céder et, privé de ressources, de se voir assisté par ses amis les *vieux catholiques*, de Bonn. L'archevêque suspendit ensuite cinq professeurs de l'Université de Bonn. On n'admit plus à la communion les signataires de protestations contre l'infaillibilité; on organisa dans la sainte ville de Cologne des meetings contre l'enseignement obligatoire en vigueur. Les 18 et 20 novembre 1870, l'évêque de Breslau suspendit trois professeurs de l'Université de cette ville. L'évêque de Braunsberg (province de Prusse) suspendit et excommunia deux professeurs du lycée Hosianum, notamment le professeur de philosophie Michelis, membre de la Chambre de Prusse et auteur d'une *Histoire de la philosophie,* puis encore le directeur de l'école normale et de l'institut des sourds et muets, un professeur de théologie et le directeur même du collége, M. Braun, qui comptait trente six années de services dans l'enseignement.

D'autre part, la résistance s'organisa. Déjà au mois d'août 1870, il s'était formé à Cologne un comité central pour le mouvement contre le dogme de l'infaillibilité. Ce comité a convoqué à Bonn, le 15 avril 1871, une assemblée de *vieux catholiques.* C'est la dénomination adoptée, semble-t-il, par les adversaires de l'infaillibilité; celle de *néo-catholiques* sert à désigner les partisans du nouveau dogme. L'assemblée de Bonn, présidée par M. Wutfing, conseiller supérieur du gouvernement à Co-

Digitized by Google

logne, s'est occupée de la propagation du mouvement et de la direction à lui imprimer. Le professeur Michelis s'est chargé du rôle de missionnaire et il s'en est acquitté avec succès à Bonn, à Cologne et à Crafeld. Il n'a pas été aussi heureux à Aix-la-Chapelle, où en présence de la populace excitée par les prêtres infaillibilistes, il a dû renoncer à parler en public. Mais il n'en a pas moins continué sa mission à Munich, le 21 mai, puis à Innsbruck, dans le Tyrol, à Graetz, en Styrie, à Linz en Autriche. A la Pentecôte, il y a eu une grande assemblée de vieux catholiques à Munich, sous la direction du chanoine Doellinger, qui doit publier le programme arrêté par l'assemblée, et à qui a été remise une adresse d'un millier de vieux catholiques de la province rhénane. Le 5 et le 7 juin, on a représenté à Munich, aux applaudissements de l'auditoire, deux pièces de théâtre intitulées, l'une : *Le dernier Jésuite*, l'autre : *Le curé de Kirschfeld*. Le gouvernement bavarois songe à abroger le concordat. Des professeurs de droit, des publicistes éminents, s'occupent de la question au point de vue des droits et des devoirs de l'État. Dans le grand-duché de Bade, on se demande qui est propriétaire des biens de l'Église, les vieux ou les néo-catholiques. Ailleurs on rassemble des fonds pour venir en aide aux prêtres excommuniés et suspendus ou aux missionnaires anti-infaillibilistes.

Tous les jours de nouveaux incidents se produisent, notamment en Bavière. Parmi ces incidents, il faut signaler l'excommunication, le 17 avril 1871, du savant professeur de théologie catholique Dœllinger, et le 18 avril, du professeur Friedrich. M. Dœllinger s'était prononcé déjà pendant la réunion du concile, et contre le concile et contre le nouveau dogme. Il avait persévéré dans son opposition, et sa déclaration du 28 mars 1871 à l'archevêque de Munich a causé une grande sensation dans le monde catholique. De nombreuses adhésions lui étaient parvenues de toutes les parties de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Suisse, voire même de dix-huit professeurs de l'Université de Rome. Il était devenu d'autant plus odieux aux ultramontains, qu'il jouissait de plus de considération dans l'opinion publique, et par son âge avancé, et par l'intégrité de son caractère, et par la profondeur de sa science. Il ne pouvait échapper aux foudres du Vatican et de ses ministres. Quant au professeur Friedrich, qu'avait-il donc fait? Né en 1836, dans la Franconie, ordonné prêtre en 1859, il était professeur extraordinaire d'histoire ecclésiastique à l'Université de Munich et le cardinal prince de Hohenlohe l'avait emmené avec lui au concile du Vatican. Il a donc pu voir de près comment se fabriquent les dogmes. Bien plus, il a osé entreprendre une publication dangereuse pour ceux qui n'aiment pas toute la vérité, celle de documents destinés à répandre du jour sur l'histoire du dernier concile (*Documenta ad illustrandum Concilium Vaticanum anni* 1870; *Noerdlingen*, 1871). Cela suffisait; il ne pouvait éviter non plus l'excommunication. Mais il a protesté vigoureusement contre cette décision dans sa réponse à l'archevêque de Munich du 27 août 1871. L'attitude de ce dernier contre MM. Dœllinger, Friedrich et d'autres, a donné lieu à la formation, à Mu-

Digitized by Google

nich, d'un comité d'action contre le nouveau dogme. Ce comité a convoqué le 10 avril une assemblée, qui a décidé l'envoi d'une adresse au roi, pour réclamer sa protection contre les mesures prises par les autorités cléricales dans la question de l'infaillibilité. Le 5 mai suivant, cette adresse, revêtue de 12,000 signatures de personnes de toutes les classes de la société, a été remise au gouvernement et accompagnée d'une lettre d'envoi dont nous trouvons la traduction dans la publication de MM. Kiessling et Cᵉ et au bas de laquelle on remarque des noms de procureurs généraux, d'un grand maître des cérémonies de la cour, de professeurs de l'Université, de conseillers de justice ou d'administration, de fabricants, de négociants, etc. Le 20 avril 1871, le comité d'action a adressé en outre un appel à tous les catholiques d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse pour seconder le mouvement et cet appel a été entendu. Le 12 mai, le conseil communal de Munich a demandé au gouvernement la suspension d'un professeur de religion à l'école communale supérieure de demoiselles, parce qu'il enseignait à ses élèves le dogme de l'infaillibilité; sinon le conseil menace de dissoudre l'école. Le directeur de l'athénée Guillaume a réclamé pour le même motif contre le même professeur, qui enseignait la religion et l'histoire à l'athénée et le ministre des cultes a relevé ce professeur de ses fonctions. Le gouvernement Wurtembergeois à son tour se met en garde contre les empiétements de la curie romaine. Le ministre des cultes en Prusse en fait autant. Le mouvement contre l'infaillibilité gagne même la Russie et la Pologne.

Nous ne comptons certes pas que la Belgique suive cet exemple, pas plus que la France. La Belgique qui ne se modèle que trop sur la France, malheureusement! est sur une pente mauvaise. Elle est aussi en train de se former que des générations de crétins ou d'athées; les uns ne connaîtront plus d'autre évangile que le syllabus, l'immaculée conception et l'infaillibilité; les autres ne jureront que par Proudhon et Aug. Comte, ces prophètes sans Dieu; les uns courberont le dos sous la férule du vice-Dieu absolu, du pontife roi; les autres élimineront l'absolu et fonderont l'anarchie. Comment s'entendront-ils entre eux? Ou plutôt comment les uns l'emporteront-ils sur les autres? C'est bien simple; par le nombre et la force. Quant à ceux qui ne veulent être ni crétins, ni athées, que deviendront-ils? Nous ne savons; mais à coup sûr ils seront traités d'athées par les crétins et de crétins par les athées. On comprend donc que des publications du genre de celle dont nous avons entretenu le lecteur ne peuvent intéresser qu'un petit nombre de personnes dans notre pays. Quand Rome a parlé, ou plutôt quand le Vatican a parlé, tout est dit pour nos populations catholiques. Que peuvent quelques voix de professeurs allemands contre toute notre hiérarchie cléricale, contre toute la garde prétorienne monacale? Quant à nos *ultra-avancés*, quelle importance peuvent-ils attacher à ce mouvement allemand des vieux catholiques? aucune; c'est une révolution à l'eau de rose, une agitation de pédants. Ah! si vous leur parliez d'escalader le

Digitized by Google

ciel, comme les Titans, pour renverser ce vieux Jupiter, qui les embête, à la bonne heure ; c'est çà qui leur irait, d'entasser des tonneaux de pétrole sur des tonneaux de pétrole jusqu'à l'Olympe, pour y mettre une bonne fois le feu, et renouveler la face du monde par une sublime dégringolade.

En attendant ce cataclysme, nous persistons pour notre part à attacher une grande importance à ce qui se passe en Allemagne. Le mouvement qui s'y manifeste a toutes les allures d'un mouvement sérieux et mesuré, et il mérite l'attention et les sympathies de tous ceux qui prennent à cœur la dignité de l'homme et l'indépendance de la raison humaine. Persistera-t-il, prendra-t-il de l'extension, réussira-t-il? L'Allemagne est-elle destinée comme il y a trois siècles, à porter un nouveau coup à la papauté? est-elle appelée à la renverser? C'est encore un problème. La publication de MM. Kissling et Ce nous fournit déjà d'importantes données. Il est à désirer que ces messieurs continuent à nous tenir au courant des nouveaux faits qui se produiront; ils feront chose utile. Seulement souhaitons un peu plus de correction dans le style.

F. V. M.

—

Philosophie des constitutions politiques, par Léon Brothier. Préface de M. Ch. Lemonnier.

Il est de bon ton, pour certains esprits d'insulter à la France tombée, de proclamer sa décadence, de la déclarer perdue par ses fautes et de chanter victoire sur sa tombe.

Il en est qui, ne voyant qu'un côté de l'histoire, portent l'injustice et la passion au point de calomnier de la façon la plus flagrante une nation qui depuis 60 ans lutte et souffre pour la liberté, et qui après tout fait partie de l'humanité, et qui, quoi qu'on fasse, est en étroite solidarité avec l'Europe.

Ces déclamations font sourire et ces haines font pitié. Mais ce n'est pas sans une satisfaction réelle qu'on trouve des sentiments plus justes que ceux qui font donner au lion le coup de pied de l'âne, et des vues moins étroites que le *væ victis*.

Annonçons dans ce sens un livre posthume d'un philosophe, socialiste-libéral, Léon Brothier. M. Charles Lemonnier qui le publie, l'a fait précéder d'une courageuse préface, où il fait la part du bien et du mal, et cherche la civilisation et le progrès, non dans la déification de la victoire, mais dans la science et le droit.

Nous étudierons cette publication.

—

M. Gambetta. De son rôle à Tours et à Bordeaux. — Bruxelles. Office de Publicité, 1 vol. in-8° de 76 p. — Prix : fr. 1-50.

Nos libraires n'ont plus que des brochures sur leurs rayons. Ce sont les seules nouveautés qu'ils aient à mettre sous les yeux de leurs clients. Ils disent qu'ils en vendent énormément; je veux bien les en

Digitized by Google

croire, mais j'ai le droit de m'en étonner; sur dix brochures, il n'y en a guère plus d'une ou de deux qui vaillent la peine d'être conservées. Si tous ces écrivains, pris de la démangeaison d'attaquer ou de défendre quelqu'un ou quelque chose, de nous raconter sans y rien ajouter qui vaille ce que nous avons lu depuis longtemps dans les journaux, avaient pris sérieusement pour devise, comme l'a fait l'auteur de la brochure sur M. Gambetta, le mot de Tacite : *Sine ira et studio*, ce serait sans doute autre chose. Nous aurions des faits nouveaux avec preuves à l'appui à enregistrer; nous aurions quelques bonnes anecdotes à mettre à part. Nous recommandons donc vivement aux curieux cette brochure qui aurait pu tout aussi bien s'intituler : *Histoire secrète de la délégation à Tours et à Bordeaux.*

Ce livre est d'un patriote qui n'est pas aveuglé par le patriotisme, mais qui respecte sa patrie et nous apprend à la respecter dans ses malheurs. Cela est utile à la patrie d'un écrivain quelle qu'elle soit, et non moins utile à ses lecteurs, étrangers ou non. Car le premier devoir de tous est la justice et le premier intérêt la fraternité des peuples.

—

La France plébéienne. Lettre à Junius.

Le jour se fait, et la justice viendra. Cette brochure calme, modérée, raisonnée, remonte à quelques semaines, mais qui mérite l'attention. Voici ce que l'auteur a le courage de dire aux vainqueurs de Versailles :

« Je défie un homme, calme et de raison, de nier l'éclatante vérité de la proposition suivante :

Il est mathématiquement certain que si l'assemblée de Versailles, au lieu de laisser redouter à la démocratie française l'escamotage auquel on croit qu'elle travaille avec une impatience fiévreuse, avait nettement, définitivement consacré la forme républicaine du gouvernement en France, et fût allée bien sincèrement l'introniser à Paris, la guerre civile dont nous venons de voir les horreurs aurait été épargnée, à la France.

Je ne crois pas qu'il soit possible, quand on est de bonne foi, qu'on s'inscrive en faux contre ceci. »

Voici ce qu'il a le courage de dire du peuple, et l'idée peut s'appliquer à toute l'Europe :

« Mais, si de ce débat que nous appellerons un débat intime, une querelle de famille, nous élevons notre pensée au grand problème social, autrement important dans nos préoccupations que la lutte de la démocratie furibonde de Paris avec le gouvernement retardataire de Versailles, nous arrivons à cette autre conclusion, que le peuple de nos jours a gardé, dans les régions plébéiennes, une vitalité avec laquelle il y a à compter. Si l'on peut constater de honteux énervements dans les hauteurs du monde civilisé, où l'extrême bien-être, les longues jouissances amènent rapidement une décadence déplorable, si, depuis un bon nombre d'années, il y a quelque chose de mérité dans cette accusation un peu dure que nous sommes en plein Bas-Empire, les événements terribles de Paris nous prouvent que le peuple ne s'énerve pas aussi rapidement. »

X.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Revue de l'instruction publique en Belgique. — 3e livraison, 1er septembre 1871. — Gand. — M. le professeur Alph. Le Roy, de l'Université de Liége, poursuit dans cette livraison son très-intéressant travail sur l'*Instruction publique en Espagne*, qui avait déjà été commencé dans les livraisons précédentes. — M. Godefroid Kurth, professeur à l'Athénée de Liége, donne une bonne étude sur *les sources de la biographie de Caton l'ancien par Plutarque*. — Dans une des livraisons précédentes de la Revue de l'instruction publique, nous avons remarqué aussi un travail, qui ne doit pas passer inaperçu, de M. F. Hennebert, professeur à l'Université de Gand, sur la question des études humanitaires dans notre pays.

De vlaamsche kunstbode, onder redactie van A. J. Cosyn. — Antwerpen, 1871. — Les 3e, 4e et 5e livraisons renfermant une étude littéraire sur *Henri Heine et ses poésies*, par M. Cosyn, des nouvelles de MM. Cosyn, Van Herendael, Julius B..., Willem Fischer, un article de M. D. V. D. de Rotterdam, sur la langue néerlandaise dans ses rapports avec l'allemand, un autre de M. De Breyne Dubois de Dixmude, sur les singularités ou les curiosités littéraires et le commencement d'un discours prononcé, le 25 juin 1871, à Anvers, par M. C. J. Hansen, sur la question flamande, à l'occasion de l'installation de la section anversoise du *Willems Fonds*. Signalons ensuite des poésies nombreuses et variées, de MMmes Van Ackere, née Marie Doolaeghe et David, née Mathilde Van Pesne, de M. le lieutenant Vandeweghe, de MM. Cosyn, Ways, Hunsen, Versnaeyen, Buyst, Sevens, Bogaers, Billiet, et Van de Walle, puis des articles bibliographiques et de critique dramatique.

La paix sociale ou **continuation de la guerre à l'ignorance**, par Léon Lebon, avec gravure. — Bruxelles, 1871, in-18. — Nous avons déjà eu occasion de mentionner la bonne et utile publication de M. Lebon, sur l'*Histoire de l'enseignement populaire* et son *Répertoire historique, analytique et raisonné de l'enseignement populaire* (v. *Revue de Belgique* du 15 mars 1871, indic. bibl.). Le petit volume qu'il publie aujourd'hui mérite également un bon accueil. Il débute par des considérations générales sur l'importance philosophique et l'état général de la question de la diffusion de l'instruction primaire. Le chapitre deuxième nous met au courant des progrès effectués sous ce rapport chez tous les peuples civilisés. Le chapitre troisième concerne spécialement la Belgique; il indique d'abord ce que les pouvoirs publics font et ont fait pour l'enseignement primaire depuis un certain nombre d'années; puis, ce que l'initiative privée, collective et individuelle fait et surtout ce qu'elle pourrait encore faire; enfin, il conclut que ce n'est pas trop de l'intervention de l'Etat et de l'initiative individuelle combinées pour triompher de l'ignorance. Quelques documents intéressants figurent dans l'appendice.

Programme de huit leçons de géologie faites par M. Pierre Desguin à la Société de Géographie à Anvers. — Bruxelles, 1871, brochure in-8o avec un tableau synoptique des terrains fossilifères de la Belgique. — M. Pierre Desguin nous était déjà connu par une *Étude sur le Maroc* (v. *Revue de Belgique* du 15 octobre 1870, Indic. bibliogr.). Son programme actuel nous semble en général bien conçu. Peut-être embrasse-t-il pourtant trop de choses. Ainsi, après les phénomènes géologiques actuels, vient l'exposé des phénomènes *anciens*, c'est-à-dire l'histoire de la terre, et dans cette histoire rentre épisodiquement l'histoire de la formation de l'univers tout entier. Ce n'est pas tout; revenus sur la terre, nous

Digitized by Google

assistons à l'apparition de la vie végétative et animale et à ses transformations, puis à l'origine de l'homme. Ce n'est pas assez encore, l'auteur esquisse presque tout un système philosophique, moral et politique de l'humanité. On se demande comment tant de questions capitales peuvent être traitées en huit leçons ? Une autre remarque que nous nous permettrons également, c'est celle-ci. L'auteur commence par nous dire que les assertions du géologue doivent être exclusivement basées sur des *observations* consciencieuses, c'est-à-dire dépouillées de toute idée préconçue. Et puis nous le voyons plus tard se lancer dans le vaste champ des hypothèses. Ainsi, il suppose l'existence de l'*éther* ou matière impondérable qui se transforme en *corps* ou matière pondérable; l'éther existe de toute éternité; il est composé de parties possédant *forme* et *mouvement* spontané; ces parties ne sont pas contiguës, entre elle il y a le *vide;* quand elles se rencontrent, elles produisent des groupements ou *atomes;* les atomes à leur tour se rencontrent et produisent des groupements plus compliqués appelés corps *simples* qui donnent naissance aux *corps composés* et ainsi de suite. Poursuivons : M. Desguin affirme qu'entre le cristal, qui est l'élément fondamental des *minéraux* et des *roches*, et la cellule, qui est l'élément fondamental des *végétaux* et des *animaux*, il n'y a pas de différence essentielle; la cellule naît *spontanément;* elle n'est pas éternelle, mais a été produite par métamorphose. (Mais si elle naît spontanément elle n'a donc pas été produite; si elle a été produite par métamorphose, de quoi a-t-elle été produite? est-ce du cristal? est-ce d'un atome d'éther?) On comprend après cela que plus rien ne doit embarrasser M. Desguin. La métamorphose explique tout. Les minéraux deviennent des végétaux, puis des animaux et finalement l'homme sort du singe. Chez l'homme les manifestations psychiques sont une métamorphose des forces physico-chimiques. Voulez-vous savoir ce que c'est que la conscience; c'est bien simple : dans le choc de deux atomes d'éther, chacun reçoit de l'autre une impression qu'il *sent*, d'où la *sensation*, et contre laquelle il réagit, qu'il *réfléchit*, d'où la *conscience;* les impressions successives engendrent la *comparaison*, le *sentiment*, le *jugement* et le *raisonnement;* la conscience, action de réagir, appartient à toute la nature, elle existe dans l'atome primitif, puis elle subit des évolutions et elle se centralise de plus en plus. Faut-il aller plus loin pour justifier notre dire, que les huit leçons de géologie de M. Desguin renferment une foule de choses qui ne semblent pas rentrer dans la géologie? et de plus, que l'auteur du programme n'est guère resté fidèle à l'observation? Quant à nous, nous estimons que l'auteur aurait mieux fait de limiter son programme, qui aurait déjà été assez vaste sans ces excursions dans le domaine philosophique, moral et politique.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

10e LIVRAISON — 15 OCTOBRE 1871

(3e ANNÉE)

SOMMAIRE

Pages.

E. Goblet d'Alviella. Souvenirs et impressions de l'Irlande occidentale. 81

Caroline Gravière. La Servante (suite) 99

Émile Leclercq. Musée de Bruxelles. Antoine Van Dyck. Le martyre de Saint Pierre. — Silène ivre. 117

Félix Frenay. Poésie : Gabrielle, — En travaillant, — Les Moineaux francs, — La Muse de l'Atelier. 128

Éd. Barlet. Littérature flamande : La Malédiction d'un Père 135

Bibliographie. *Les temps antéhistoriques*, par E. V. B. *L'Hellénisme en France*, par J. Micheels. — *Marcus Ulpius Trajan*, par F. V. M. — *La politique nouvelle*, par X. — *Des Dogmes de la religion catholique*, par X. 142

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ Mme Ve PARENT ET FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

MONTAGNE DE SION, 17

Digitized by Google

LE GÉNIE DE LA PAIX EN BELGIQUE

— ÉCRIVAINS, DIPLOMATES, UTOPISTES, PROFESSEURS ET PAMPHLÉTAIRES —

ESQUISSE HISTORIQUE

PAR

CH. POTVIN

BRUXELLES. — VEUVE PARENT & FILS. — 1871.

Les lecteurs de la *Revue de Belgique* connaissent trois chapitres de ce livre qui vient de paraître, les VIe, IXe et XIe. Ils jugeront l'importance des autres par la table des matières que voici :

I. L'ARCHITECTE DE LA GRANDE CITÉ CATHOLIQUE. — LES LIBERTÉS COMMUNALES. — LE FÉNELON DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE. — G. CHASTELAIN : *Le Livre de la Paix*. — VITTORIA. — ERASME : *L'Éloge de la folie*. — *L'Utopie* de THOMAS MORUS. — *Les Politiques* de JUSTE LIPSE. — LA RÉVOLUTION DU XVIe SIÈCLE. — *Le Grand dessein* d'Henri IV et l'*Utopie* de l'abbé de Saint-Pierre.

II. — LA LIBERTÉ DE LA MER ET LA LIBERTÉ DE L'ESCAUT. — Ayala. — Grotius. — Vandermeulen. — Guil. Heurion. — Mac Nény. — Ch. Patyn. — Le comte de Calemberg. — Pamphlets anonymes. — L'ouverture de l'Escaut.

III. — L'EMPIRE GERMANIQUE. *Histoire des rapports de droit public qui existèrent entre les provinces belges et l'Empire d'Allemagne*, par Émile de Borchgrave. — MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE.

IV. — LA FRANCE. — Richelieu et Jansénius. — Louis XIV et Fénelon. — Pierre Stockmans et Henri Loyens. — De Lisola. — La Neuveforge. — Lucifer à Louis XIV. — Guerre de pamphlets.

V. — L'AUTRICHE ET LA PRUSSE. — Frédéric II, l'*Anti-Machiavel* et les *Matinées royales*. — Wolf et Vattel. — M. Laurent. — *Remarques sur Vattel*. — Le *Partage des Pays-Bas*, par M. de V***. — L'*Hermite de la grotte*. — Les révolutions de Liége et de Brabant et l'intervention étrangère. — Vonck.

VI. — LA CHAIRE DE DROIT PUBLIC A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN. — Amand Bauwens et Robert.

VII. — LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Kant et 1789. — La révolution française en Belgique. — *Manneken piss a Jean de Nivelles*. — M. Raoux. — L'Empire. — Saint-Simon. — *Epimenide en Belgique*. — M. Vande Weyer. — L'intervention étrangere et le Congrès de 1831. — La neutralité belge.

VIII. — L'ÉPOQUE MODERNE. *La Physique sociale* de M. Quetelet. — 1848. — Deux coups d'État. — La Croix rouge. — Le Congrès de la Paix. — Salvador Morhange.

IX. — LE MAJOR BRUCK. — *Électricité ou magnétisme du globe terrestre*, 3 vol. 1851-1858. — L'*Humanité*, 2 vol. 1866.

X. — M. LAURENT. — *Histoire du Droit des gens*.

XI. — LE FOU BARA.

XII. — DE LA NATIONALITÉ.

Digitized by Google

L'IRLANDE OCCIDENTALE.

I

Vers la mi-septembre 186., nous débarquions en Irlande avec l'intention de visiter particulièrement les provinces de l'Ouest où se concentrent désormais les reflets les plus persistants des vieilles traditions celtiques et les débris les moins altérés de l'ancienne race irlandaise. En général, on connaît peu et on apprécie moins encore le versant occidental de l'Irlande. Les touristes ne dépassent guère, dans le sud-ouest les lacs de Killarney, dans le nord-oûest la chaussée des Géants. Ceux mêmes qui se soustrairaient volontiers à la routine des itinéraires fashionables, se laissent aisément arrêter par le mauvais renom d'une contrée qu'on leur dépeint comme marécageuse et misérable, sans habitants et sans ressources, troublée par une incessante fermentation de haines religieuses et sociales.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître l'exagération de cette peinture. Quelques ondées bien persistantes et quelques *cars* bien durs, quelques soupers mal cuits et quelques rares logis malpropres, résument tous nos griefs contre la prétendue sauvagerie d'un pays qui nous dédommagea amplement de ces petits déboires par une originalité extraordinaire de types et de sites.

Notre caravane se composait d'une dame — qui ne se montra ni la moins dévouée ni la moins énergique d'entre nous, — de cinq jeunes gens, — tous unis par de vieilles relations de parenté ou d'amitié, —et enfin de plusieurs personnages secondaires, — y compris deux dignes représentants de la race canine : Maître Jim et Maître Pegg, ordinairement juchés sur une montagne de colis. On conçoit qu'en pareil équipage, notre excur-

Digitized by Google

sion ne fut pas dépourvue d'aventures. Acclamés par la population de Queenstown qui nous prenait pour un prince d'Italie et sa suite, alors en Irlande, ignominieusement repoussés par l'unique hôtelier de Ballinksellig-bay, qui voyait en nous une troupe de comédiens ambulants, enfin sérieusement menacés dans notre liberté par les *policemen* de Kenmare qui voulaient absolument nous traiter en bande de *fénians*, nous pourrions broder à l'envi sur le thème de nos incidents personnels. Mais, à moins que la nature du récit ne l'appelle forcément en scène, le simple touriste, comme l'historien, ne doit-il pas effacer sa personnalité devant ses impressions? Tous deux ne sont que l'organe des choses, celui-ci dans le temps, celui-là dans l'espace.

Du reste, pour exciter l'intérêt, l'Irlande n'a nul besoin des trucs en honneur chez les chroniqueurs aux abois. Le sujet n'y manque pas au peintre, et c'est au contraire le pinceau qui restera toujours au-dessous de cette nature, si originale dans son uniformité mélancolique, et de cette race, si vivace dans sa croissante décrépitude. Il y a tout un monde entre les deux rives du canal Saint-Georges et l'on s'en aperçoit d'autant mieux qu'on vient de quitter directement les populations industrieuses de l'Angleterre. L'Irlandais, par ses traits, comme par son caractère, rappelle d'une façon étonnante certains peuples de l'Europe méridionale. Ses mouvements sont vifs, sa physionomie mobile, expressive, sympathique, sauf quand il est abruti par la misère ou l'ivrognerie. Les femmes, même les plus déguenillées, se distinguent par la régularité, quelquefois même par la majesté de leur profil; malheureusement elles sont souvent repoussantes de malpropreté; beaucoup sont défigurées par la fièvre ou la variole, et presque toutes deviennent hideuses en vieillissant. Je me rappelle un groupe de trois vieilles marchandes, qui, accroupies sur une place de Cork, autour d'un réchaud, auraient parfaitement représenté les célèbres sorcières de Macbeth, sans l'anachronisme des longues pipes qu'elles dégustaient avec une gravité de pachas femelles.

Ces populations semblent robustes et bien découplées. Aussi n'est-ce pas sans un premier sentiment de répulsion qu'on voit des grands gaillards, dans la force de l'âge, tendre piteusement au premier venu une main taillée pour le travail. Comme le Napolitain, l'Irlandais se donne souvent, pour soutirer au voyageur une aumône de quelques sous, plus de peine que n'en

Digitized by Google

exigerait un salaire régulièrement gagné. Quand notre petite caravane s'allongeait sur les routes marécageuses des *bogs*, on voyait de loin la population des hameaux accourir à notre rencontre, nous contemplant d'abord avec un étonnement mêlé de curiosité et de défiance; puis tous, sans distinction d'âge ni de sexe, s'ébranlaient derrière nos cars, nous poursuivant à la force des jambes pendant des milles entiers, dans l'espoir d'obtenir quelques *pence*.

Dans les bourgades, nous ne pouvions mettre le pied hors de l'auberge sans être assaillis par une foule hurlante de solliciteurs en haillons, guides, cochers, commissionnaires, colporteurs, marchands de pommes et autres personnages du même genre, aux gestes serviles, en même temps qu'aux prétentions insolentes. On se serait cru dans la capitale du roi Bomba, au bon temps des Lazzaroni.

Un jour, un de ces solliciteurs nous réclamait « son dû » avec une énergie toute particulière. Comme nous lui demandâmes à quel titre nous étions ses débiteurs : « Oh! vos seigneuries! répondit-il naïvement, j'ai travaillé à construire la voiture que vous venez d'engager. » C'était bien là un argument irlandais.

La nature de l'Irlande n'est pas moins bizarre que sa population. Assurément, il existe ailleurs des côtes plus déchirées, des vallées plus romantiques, des massifs plus grandioses. Mais le paysage irlandais possède un certain cachet qu'on ne retrouve nulle part en Europe. Je ne sais pourquoi on parle toujours de la *verte Erin*. C'est la sombre Erin qu'il faudrait dire, — tout au moins dans l'Ouest de l'île. Tout y est noir, d'un noir gris ou velouté : le sol, le ciel, les montagnes, les lacs, les torrents, la végétation, les habitations, et presque les habitants!

Quand nous eûmes quitté Waterford, nous nous dirigeâmes directement vers l'Ouest, en longeant les côtes méridionales jusqu'à Queenstown. Cette partie du littoral n'est rien moins que captivante. Les routes s'y allongent entre des pentes humides ou pierreuses, traversées ça et là par un maigre ruisseau que surmonte un vieux pont délabré. Ni arbres ni fleurs. Parfois quelques troupeaux sans berger; puis un paysan en guenilles et d'innombrables corbeaux, croassant dans les airs, sont les seuls êtres animés qui rompent l'uniformité du tableau.

Heureusement, cette monotonie s'arrête à Cork. Si l'on

Digitized by Google

remonte le cours de la Lee, on voit le paysage, un moment frais et vert, s'assombrir et se bouleverser par degrés. La rivière, de plus en plus étroite et précipitée, bouillonne dans un lit de roc. A l'entour, les collines se transforment en montagnes, et les ruisseaux, en torrents. Partout surgissent, comme éparpillées sur le sol, les pointes grisâtres de la charpente rocheuse — masses informes qui font songer à quelque ville cyclopéenne engloutie dans cette vallée de désolation.

Il est difficile de décrire l'impression du voyageur qui contemple, pour la première fois, le lugubre caractère de cette nature. Devant ce paysage, mystérieux comme l'histoire de la race qui s'y éteint, l'esprit remonte involontairement le cours des siècles, vers cette époque légendaire où l'Irlande, déjà chrétienne et encore indépendante, était, dans l'Europe barbare, le foyer d'une civilisation naissante. Près des sources de la Lee, au milieu du Gougane-Barra, justement surnommé le *Mystic Lake*, se voit une de ces nombreuses ruines dont la tradition populaire fait un ancien ermitage de saint Patrick ou de saint Finbar, les premiers apôtres de l'Irlande. C'est un de ces sites que semble reproduire le crayon de Gustave Doré, dans ses plus sinistres interprétations du poëme Dantesque. Quand on contemple, sous un ciel nébuleux, ces décombres moisis par les siècles, ces eaux noires et dormantes, réfléchissant un jour blafard, cette végétation sombre et humide, que n'agite aucun souffle, que n'anime aucun bruit, on se croirait dans le cratère inondé de quelque planète morte. Nulle issue ne semble ouverte à la vie, ni même à l'espérance, dans cette cuve aux parois visqueuses, à peine entrecoupées de quelques gorges sinueuses qui, sous un dôme de brume, paraissent s'enfoncer dans les entrailles mêmes du sol.

Presque partout l'instinct populaire recherche ou subit l'affinité entre la poésie des sites et des souvenirs. L'Irlande est bien la terre classique des ruines et des légendes. Chaque vallée renferme les restes d'une abbaye; chaque rocher, les débris d'une forteresse. Chaque montagne a son apôtre, chaque lac, son dragon; chaque grotte, son géant ou son nain. On ne peut jeter un regard sur ce vaste ossuaire, sans évoquer des fantômes de générations endormies; on ne peut faire un pas à travers ces débris confus, sans éveiller l'écho d'une épopée, tantôt pieuse et naïve, tantôt héroïque et sanglante. Cavernes et dolmens, ermitages des premiers saints et tombes des derniers chefs, temples païens et églises primitives, camps romains

Digitized by Google

et tours normandes, citadelles de la résistance et monuments de la conquête, tous ces témoignages des races et des religions qui se sont disputé ce sol rebelle, se sont écroulés et confondus; seule, la vieille nation irlandaise se dresse au milieu des décombres, rebelle à tout mélange, hostile à tout progrès, pareil à ces sphinx dont la face séculaire domine encore la poussière des civilisations englouties dans les déserts de l'Afrique.

Tout conspire pour accroître cette physionomie funèbre. Le ciel même s'harmonise avec les sites de l'Irlande. Cette nature morte s'encadrerait mal d'un azur radieux; elle s'assombrit encore sous les brumes perpétuelles qui se réfléchissent dans ses lacs et s'ébattent sur ses pics. L'air tiède, lourd, humide, circule tout imprégné de ces effluves énervantes que nous apportent quelquefois au printemps les premiers souffles du sud-ouest. Des nuages bas et irréguliers, courent rapidement sur un ciel terne, laissant ça et là un rayon de soleil se jouer sur la crête vaporeuse de quelque vallée lointaine. Pendant près de huit mois, les vents d'ouest, qui dominent dans ces parages, amènent avec les brouillards de l'Atlantique, les pluies et les tempêtes. Alors les torrents débordent, les chemins se défoncent et c'est à peine si à de longs intervalles on entrevoit entre deux averses le sommet des montagnes voisines.

Le comté de Kerry, où se trouvent les lacs de Killarney, semble plus montagneux encore que le comté de Cork. Tout l'ancien royaume de Munster n'est d'ailleurs qu'un immense massif. De Cork à l'île Valentia, de Killarney au cap Mizen, nous ne rencontrâmes que passes étroites aux flancs déchirés, lacs insondés suspendus dans les échancrures des chaînes, côtes dentelées aux récifs difformes et aux falaises abruptes, entassements confus de pointes et de cîmes, de torrents écumeux et de vallées brumeuses. On comprendra sans peine, au milieu de ce paysage convulsionné, la sensation d'émerveillement que nous procura, dans un repli de Bantry-Bay, l'apparition de Glengariff, gracieux oasis, si justement appelée *a perfect paradise*. C'était un peu avant le crépuscule; nous venions de traverser le col de Keimaneigh, qui sépare les versants du Sud et de l'Ouest. Le ciel, voilé depuis le matin, s'était insensiblement éclairci, et l'azur étincelait sous les derniers rayons du soleil. Tout à coup, nous apercevons à nos pieds une longue nappe d'eau cristalline aux bords rehaussés par une luxuriante végétation. A droite, le torrent de Glengariff, s'échappant de sa

Digitized by Google

romantique vallée, glissait entre des îles fleuries. Enfin, dominant toute la scène, un amphithéâtre de montagnes étagées mirait dans le golfe les premiers plans de ses gradins et cachait dans une brume dorée les lignes ondulantes de ses dernières cimes.

Notre enthousiasme était d'autant plus légitime qu'il est rare de trouver en Irlande des sites à la fois riants et pittoresques. Dès que la nature n'y est plus majestueuse de désolation, elle devient désespérante de pauvreté. La grande vallée du Shannon, qui sépare les montagnes du Munster et du Connaught, offre des sites plats et uniformes, qui font songer à nos plaines des Flandres, sans leur fertilité ni leur animation. Aussi la navigation du Shannon est-elle peu attrayante, bien que le fleuve emprunte aux larges horizons de ses rives, basses et verdoyantes, une certaine poésie, calme et paisible comme son cours.

Aux approches de Galway, ancienne capitale de Connaught, on voit reparaître les rocs et les montagnes, plus austères que jamais. Sur la côte, toute trace de végétation s'évanouit; on ne découvre que les larges gradins d'un calcaire grisatre, aux flancs nus. Vers l'Est s'égrènent, légèrement bombées, les îles d'Arran, appelées aussi les îles des Saints, qui s'efforcent vainement de barrer aux tempêtes l'entrée de la baie. Comme nous traversions ce bras de mer pour atteindre Galway, nous jouîmes du plus splendide tableau que nous aient offert les couchers de soleil, si renommés sur cette côte. L'horizon n'était plus qu'un chaos; mais un de ces chaos qui donnent l'éblouissement et le vertige. Sur un fonds marbré de teintes pourpres, oranges et violettes, flottaient quelques nuages indécis, qui s'enflammaient tour à tour sous les dernières caresses de l'astre déjà enseveli dans les flots. Au large, derrière un voile de brume lumineuse, semblait surgir une île fantastique aux nuages abrupts et aux golfes sinueux, hardiment découpée sur un fonds d'or en fusion. On aurait cru distinguer jusqu'au contraste de ses lacs noirs et de ses glaciers neigeux, de ses vallées déjà ensevelies dans les ténèbres et de ses cimes encore baignées par les derniers feux du jour.

Cependant l'ombre descendit peu à peu sur cette terre apparente; ses contours s'estompèrent dans le brouillard naissant, et, quand les premières étoiles s'allumèrent à l'Ouest, cette vision féérique n'était plus qu'un amas de vapeurs roses et grises. Si pareil phénomène se reproduit souvent dans ces parages, en

Digitized by Google

faut-il davantage pour expliquer la légende de l'île flottante O'Brisail, qu'aujourd'hui encore les insulaires d'Arran prétendent entrevoir de leurs falaises par les belles soirées d'été. Certaines vieilles cartes désignent même l'emplacement de ce pays fabuleux où la tradition reléguait le paradis de la mythologie irlandaise.

Galway est une ville très-curieuse. Ses anciennes relations avec le commerce espagnol lui donnent une physionomie presque castillane qui rappelle un peu l'architecture de certaines cités flamandes, moins la propreté traditionnelle des vieilles communes belges. Le marché aux poissons fait surtout songer aux ports de la Hollande, avec ses costumes bariolés, ses pignons pointus, son canal et ses ponts, ses barques et ses pêcheurs, sa vue de mer, son parfum de hareng et même la rudesse de l'accent irlandais digne en tout point de la prononciation néerlandaise.

Le Connaught est, à proprement parler, le dernier refuge de la nationalité irlandaise. C'est là qu'à deux reprises, sous Cromwell et plus tard après la bataille de la Boyne, les Anglais, vainqueurs des insurrections nationales, s'efforcèrent de parquer les derniers survivants de la race vaincue. Aussi, est-ce dans cette province qu'on trouve les traces les plus pures du vieux sang celtique, et les populations les plus rebelles à l'invasion de la langue, comme de la civilisation anglo-saxonne; c'est là également que la nature se revèle sous ses aspects les plus désolés. Si, après avoir remonté la rive occidentale du Lough Corrib, on s'engage dans les *bogs*, ou tourbières, du Connemara, le pays devient à chaque pas plus solitaire et plus sauvage. Les horizons se sont élargis, de larges vallées désertes s'étendent entre les chaînes, mais les sites n'en retirent qu'un caractère plus morne et plus sinistre. Le roc même a disparu; aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que les teintes sombres d'une bruyère humide, seule végétation qui dispute ce sol détrempé aux eaux des lacs et aux roseaux des mares. Çà et là, à de longs intervalles, apparaît un groupe de cabanes arrondies, en forme de ruches, qui rappellent les wigwams des Indiens et les huttes des Lapons. C'est dans l'unique salle de ces tannières que bêtes et gens se partagent une même table, sinon une même couche. Dans le comté de Mayo, nous rencontrâmes de ces hameaux, abandonnés depuis une double invasion de la famine et du choléra qui en avaient enlevé jusqu'au dernier habitant.

Dans le Donegal, qui occupe le Nord-Ouest de l'île, les sites,

Digitized by Google

moins désolés que dans les comtés du Connaught, sont peut-être plus pittoresques. Avec leurs chaînes ondulantes, leurs larges torrents, leurs immenses bruyères et leurs lacs limpides, ils se rapprochent des *Highlands* Ecossaises. La nature commence à s'y parer d'un caractère septentrional, qui croît à mesure qu'on se replie vers le Nord-Est. A partir d'Enniskillen, nous vîmes le pays revêtir un cachet de fraîcheur et de coquetterie, qui délassait nos esprits, fatigués d'impressions mélancoliques. Les habitations devenaient plus nombreuses et les habitants moins misérables. Çà et là apparaissaient des bouquets de pins et de bouleaux, des avenues de mélèzes et de peupliers. Le climat même s'était modifié. L'air était plus vif, la nuit plus claire, l'aurore plus brillante, le crépuscule plus long. C'était la première fois que je voyais la vieille Erin, non plus avec une cotte de maille rocailleuse et sombre, mais cette robe verdoyante que lui prête la tradition. Enfin, à Londonderry, nous retombâmes en pleine civilisation anglaise. Nous pouvions dire adieu désormais aux sites bouleversés et aux types primitifs de l'ancienne Hibernie.

II

Beaucoup d'écrivains français se sont occupés de l'Irlande. On ne peut les taxer d'exagération, même dans leurs plus sombres peintures de la misère irlandaise. Mais, quand il s'est agi de remonter aux sources de cette détresse, un grand nombre a émis des jugements plus superficiels qu'impartiaux.

On conçoit que certaines écoles, hostiles aux formes ou à l'esprit du gouvernement anglais, saisissent chaque occasion de lui jeter à la face, comme une injure toujours vivante, le nom sympathique de la malheureuse Erin. Mais il est regrettable d'entendre soutenir par des observateurs ordinairement modérés et judicieux, que, si l'Angleterre ne travaille plus systématiquement à perpétuer l'abaissement de l'Irlande, elle ne tente du moins aucun effort sérieux pour arracher « l'île-sœur » à ses crises périodiques et à son malaise permanent. C'est méconnaître l'esprit qui, pendant toute la dernière partie du siècle, a prévalu dans la politique anglaise à l'égard de l'Irlande. Nous n'hésitons pas à prétendre que le gouvernement britannique a fait, non-seulement tout ce qu'il doit, mais même tout ce qu'il peut pour la régénération du peuple irlandais.

Voici presque un siècle que l'Irlande a obtenu la liberté

Digitized by Google

civile, à peu près quatre-vingts ans qu'elle jouit de la liberté politique et enfin plus de quarante-trois ans qu'elle est en pleine possession de la liberté religieuse. Restaient d'une part les dîmes monstrueuses, prélevées par une Église officielle, devant la pauvreté de la seule Église véritablement nationale, et d'autre part l'absence de toute sécurité pour les cultivateurs du sol dans leurs relations avec les propriétaires. Deux bills, adoptés en 1869 et 1870, ont fait disparaître ces dernières anomalies. Désormais l'Église protestante d'Irlande est abandonnée à ses seules forces et le propriétaire a perdu le droit d'exclure ses tenanciers sans même leur rembourser la valeur des améliorations qu'ils auraient introduites dans l'exploitation de leur ferme.

L'État ne s'est pas contenté de rendre justice à l'Irlande. Il a fait davantage. On disait que l'immobilisation de la propriété foncière avait une grande part à l'infériorité de l'agriculture irlandaise. Le gouvernement a institué une *Landed Estates Court*, pour vendre en détail, contrairement à l'inaliénabilité des majorats, les terres, grevées d'hypothèques, dont les propriétaires ne savaient plus payer les charges. En 1860, cette Cour avait déjà revendu plus du quart du sol, dans l'île entière !

Nous ne dirons rien des immenses travaux publics que le gouvernement a fait exécuter, autant pour faire participer l'Irlande à tous les bienfaits de la civilisation moderne que pour entretenir sa population durant les années de famine. Nous rappellerons seulement que l'État contribue à l'éducation publique de l'île par des subsides annuels supérieurs à dix millions de francs !

Et cependant quel est le résultat de ces réformes ? Peut-on soutenir que la situation de l'Irlande se soit améliorée ? Si la détresse y est momentanément moins poignante, le mécontentement populaire et le malaise général restent toujours aussi vivaces. A chaque instant, les journaux anglais nous apportent des récits de *policemen* nuitamment égorgés, de propriétaires fusillés au coin d'un bois, d'arsenaux pillés par des bandes insaisissables. Il y a quelques mois à peine que le Parlement devait encore mettre plusieurs comtés en état de siége !

C'est que la cause du mal n'est pas politique ; elle est plutôt sociale, et à ce titre elle échappe à toute législation. Comme l'a très-bien dit un des rares écrivains qui aient impartialement examiné la question irlandaise, M. J. de Lasteyrie, « la cause

Digitized by Google

du malaise qui perpétue la détresse est une cause morale et religieuse... Il y a des malheurs généraux qui dominent ici les vices particuliers, qui corrompent toutes les améliorations, qui, dès que l'Irlande s'élève, la font retomber dans le creux de la vague... La plupart des conseils donnés par M. de Cavour ont été suivis. L'État prête à l'agriculture, des voies de communication sont partout ouvertes; le pays est sillonné de chemins de fer; les paquebots transatlantiques s'arrêtent à Cork et à Derry; il en part de Galway pour les États-Unis; les banques et les institutions de crédit couvrent l'Irlande. Cependant la misère est toujours là. Adopterait-on les excellentes suggestions de M. Pim qui aboutissent à la mobilisation de la propriété, à la liberté et à la fermeté des contrats territoriaux, une des causes de la misère n'existerait plus; la détresse existerait toujours. »

La situation de l'Irlande peut se résumer par un mot qui jette un jour sinistre peut-être, mais décisif sur les éléments et sur la solution du problème. C'est un duel à mort qui s'y livre entre deux races trop opposées désormais pour pouvoir se confondre. D'une part, il y a l'Irlandais, prolétaire et catholique, qui regarde le passé; d'autre part l'Anglais, propriétaire et protestant, qui marche vers l'avenir. Il y a des siècles que chacun de ces deux peuples se dirige dans des voies opposées. Comment pourraient-ils se rejoindre, quand chaque jour augmente la distance qui les sépare.

Les qualités de l'Irlandais correspondent aux défauts de l'Anglo-Saxon et les mérites de celui-ci aux vices de celui-là. L'esprit qui anime les populations irlandaises, c'est encore le génie celte, à vrai dire, impuissant et inerte, vicié par une longue suite de malheurs, mais toujours fidèle à ses instincts primitifs, tels qu'ils se développaient il y a huit siècles, quand l'essor de la civilisation indigène fut brusquement arrêté par les invasions danoises et anglo-saxonnes. L'Irlandais est éloquent, mais hableur; spirituel, mais inconstant; vif, mais paresseux; rusé, mais crédule; ombrageux et colérique, mais reconnaissant jusqu'à la servilité envers ses moindres bienfaiteurs. Soustraite au milieu qui l'atrophie, son intelligence semble susceptible d'un remarquable développement, comme on peut l'observer dans les parvenus de l'émigration, tant en Europe qu'aux États-Unis. Je me rappelle qu'un jour, près des sources de la Lee, un jeune pâtre, d'une physionomie éveillée, s'élança derrière notre car, en nous offrant de résoudre, pour

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible] par ses [illegible] [illegible] [illegible]

reuse et cultivée, qui, pour s'être dérobée naguère à l'évolution historique de son milieu, a glissé dans un abîme désormais infranchissable de misère et d'abjection! D'autre part, voilà un peuple, aujourd'hui énergique, généreux et tolérant, qui, pour avoir trop longtemps méconnu les droits de la liberté religieuse et refusé justice à plusieurs millions d'Irlandais opprimés, voit désormais tous ses efforts inutiles pour guérir la plaie qu'il s'est lui-même attachée au flanc. Pendant des siècles, les Anglo-Saxons ont traité les Irlandais en véritables ilotes; aujourd'hui ces ilotes repoussent tout progrès, toute innovation, morale ou matérielle, qui leur vient de leurs anciens oppresseurs. Pendant des siècles, les Anglo-Saxons ont lésé, pressuré, dépouillé le malheureux cultivateur du sol irlandais; aujourd'hui la détresse des spoliés a tellement rejailli sur les descendants des spoliateurs que le tiers des propriétaires a été complétement ruiné depuis 1847 par la *taxe des pauvres*. Certaines années de famine, cette taxe s'est même élevée à 24 shill. par livre de revenu (30 fr. par 25 fr. de revenu)!

A la longue, cependant, n'est-il pas permis d'espérer que la sollicitude du gouvernement et les efforts de l'initiative privée parviendront à liquider ce déplorable héritage de l'ancienne politique anglaise en Irlande? Nous voudrions nous tromper, mais nous doutons profondément du succès. Nous craignons qu'il ne soit trop tard. Un caractère solidement trempé grandit dans les épreuves de la fortune; mais un peuple, si bien doué qu'il soit, ne résiste pas à une pareille durée d'oppression et de misère. L'imprévoyance, la paresse, l'ivrognerie, l'abrutissement, voilà quel semble le lot fatal des Irlandais sur le sol de leur patrie.

Les instincts de la race, joints à l'influence d'un climat humide et à la nature d'un sol fécond en tourbières comme en pâturages, prédisposaient déjà leurs ancêtres à la nonchalance d'une vie plus ou moins végétative. Est-il surprenant que sept siècles de découragement continu aient transformé ces dispositions en une apathie désormais invincible? Pourquoi un malheureux, soumis au bon plaisir de ses conquérants, sans cesse exposé à la spoliation et à la proscription, se serait-il efforcé d'améliorer sa condition ou d'assurer son avenir?

Cette insouciance a fini par devenir la seconde nature de l'Irlandais. Aujourd'hui encore, son unique but, son unique horizon, c'est un champ assez vaste pour fournir de la tourbe

Digitized by Google

à son foyer, des pommes de terre à sa famille et à son cochon. Dans les bonnes années, il peut économiser de quoi acheter une petite provision de wiskey. Il possède toujours la défroque de son grand-père. Que lui faut-il de plus?

Mais cette imprévoyance, facile et riante dans les contrées du Midi, devient mortelle pour l'esprit comme pour le corps des races septentrionales. Qu'un jour, la famine ou la maladie s'abatte sur le toit du tenancier, s'il ne peut plus satisfaire les agents de son *landlord*, il sera impitoyablement expulsé de sa chaumine. Peut-être s'en vengera-t-il par un assassinat; mais ces crimes agraires, qu'encourage la complicité tacite de tout un pays, sont une nouvelle source de désorganisation et d'appauvrissement. Effrayés par la fréquence de ces attentats, autant que rebutés par la désolation de leur domaine, les grands propriétaires vont dépenser hors de l'ile l'argent qu'ils arrachent si péniblement à leurs fermiers. De là, une déperdition progressive du capital indigène.

Un phénomène économique, la culture des pommes de terre, est venu encore aggraver une situation qu'il semblait devoir améliorer. L'introduction d'un aliment nouveau aurait dû faciliter la subsistance des populations existantes; elle n'a fait qu'augmenter le nombre des misérables, en favorisant un développement excessif des habitants. D'autre part, si la pomme de terre est une nourriture moins saine et moins assurée, elle exige moins de soins et moins de travaux que la plupart des produits agricoles. Aussi, ce changement de culture a-t-il encore développé l'inaction de l'Irlandais, en même temps qu'il l'a précipité plus profondément dans le triste refuge des désœuvrés et des malheureux : l'ivrognerie.

Le soir de notre première étape en Irlande, nous eûmes l'étrange spectacle de presque toute une ville plongée dans l'ivresse. C'était à Lismore, un soir de foire. Qu'on se figure, entre deux rangées de maisons basses et irrégulières, une longue voie boueuse qu'éclairaient seuls les lampions fumeux des échoppes en plein vent et les chandelles vacillantes des bouges entrouverts. Au centre, grouillait une foule titubante, où se voyaient représentés tous les âges, comme tous les sexes, depuis la forme grêle de l'adolescent décrépit avant la maturité, jusqu'à la caricature ambulante du petit vieillard ratatiné qui trébuchait dans le vide avec des gesticulations enfantines. Des chants rauques s'échappaient de cette houle humaine qui ondulait en tous sens avec la confusion de l'ivresse. Dans l'atmo-

Digitized by Google

sphère, planait je ne sais quelle odeur âcre et indéfinissable, où les senteurs alcooliques du wiskey se mêlaient aux émanations les plus sordides. Cette scène qui devenait plus fantastique encore sous les reflets du croissaut lunaire, agrandi par la brume rougeâtre de l'horizon, faisait songer aux conceptions burlesques ou mystiques du moyen-âge : le sabbat ou la cour des miracles. Mais chez nos pères, à côté des bas-fonds sociaux, se développaient insensiblement les germes de cette civilisation que repousse encore aujourd'hui le génie indomptable de la race irlandaise.

Dans ce désordre moral, quel frein reste-t-il? On ne trouve plus debout que le catholicisme. Mais il est toujours aussi ancré dans le cœur des populations qu'aux premiers jours de la ferveur celtique. Ici, du reste, le catholicisme, encore pauvre et récemment émancipé, a gardé quelque chose de sa simplicité primitive. Parfois, c'est le temple en plein air ; au lieu de voûte, le dôme du ciel ; au lieu d'orgue, la grande voix de la nature. Le prêtre officie dans la chambre de quelque cottage privé, sur le penchant d'une colline. Devant les fenêtres entrouvertes, la foule stationne, prosternée et recueillie, les femmes dans leurs grandes mantes écarlates, les hommes avec leurs larges guêtres et leurs *shillelals* noueux. De ces scènes semi-pittoresques, semi-religieuses, se dégage une certaine poésie qui est bien faite pour frapper et même exalter l'imagination celtique. Aussi ne saurait-on croire à l'étranger quelle influence le bas-clergé d'Irlande exerce sur des ouailles dont il partage les travaux et les privations. Un jour, dans un petit port de la côte méridionale, l'un de nous s'était pris de querelle avec un cocher surexcité par le wiskey. L'irascible automédon, qui se sentait soutenu par la populace accourue au bruit, saisit un sac de voyage qu'il refusa de lâcher tant que notre compagnon n'aurait pas satisfait à des exigences entièrement injustifiables. La situation s'envenimait ; la foule devenait menaçante ; aucun *policeman* n'était en vue. Tout à coup, les spectateurs s'écartèrent respectueusement devant un personnage qu'à son costume sévère et à son air d'autorité, nous reconnûmes de suite pour un prêtre catholique. A peine eut-il obtenu quelques explications que, d'une voix impérieuse, il ordonna à son paroissien de lâcher prise, et comme celui-ci paraissait hésiter, il lui asséna sur la tête un formidable coup de poing. Que ferait chez nous un cocher de fiacre souffleté en public par son curé? Notre *driver* resta un moment immobile, puis lâchant l'objet, éclata en san-

Digitized by Google

glots, prit son cheval par la bride et se confondit tristement dans les rangs de la foule silencieuse.

Nous avons déjà observé qu'à l'époque de la réforme, la persistance du catholicisme fut un malheur national pour l'Irlande. Mais aujourd'hui, nous croyons qu'au point de vue local on aurait tort de placer quelque espoir dans la disparition ou l'affaiblissement de l'influence catholique. Le catholicisme est la seule religion qui puisse convenir à l'état actuel des populations irlandaises; c'est leur dernier frein, leur dernier soutien, leur dernière espérance. Cependant, tout le monde l'avouera, ce n'est pas encore là qu'est le progrès, ni le remède aux maux de l'Irlande.

Où est-il donc ce remède? On a proposé bien des palliatifs; jusqu'ici on n'a pas trouvé de remède. C'est qu'il n'y en a pas, en Irlande du moins. De tous les systèmes qu'on a essayés sur une échelle plus ou moins considérable, un seul a réussi : c'est l'émigration.

Il ne faut pas se faire d'illusions. L'Irlande est irrévocablement perdue pour les Irlandais. Quand deux races se trouvent en présence sur le même sol, c'est une loi de la nature que la race inférieure, ou bien se fond dans la race la mieux conditionnée, ou bien lui cède la place en s'éliminant elle-même par la mort ou par l'émigration. Si donc, comme il semble résulter jusqu'à l'évidence, toute fusion est impossible entre les descendants des populations conquérantes et des populations conquises, quelle sera la race qui s'effacera ici devant sa rivale? Au point de vue économique et social, le doute n'est pas permis.

Je sais bien qu'on a essayé de donner une autre solution au problème. Il ne manque pas de politiques, tant à l'étranger qu'en Irlande même, pour chercher dans l'indépendance de l'île, la panacée de tous ses maux. Nous avons déjà fait sentir que la source du mal n'était pas dans l'union actuelle de l'Irlande et de l'Angleterre; il est facile de se convaincre que la rupture de cette union, ou plutôt la création d'une Irlande indépendante, est de toute façon une chimère irréalisable. Jamais l'Angleterre, tant qu'il lui restera un souffle de vie nationale, ne consentira à soustraire de son *Empire* un des trois joyaux qui constituent la couronne britannique, ne fût-ce que pour ne pas compromettre sans retour la sûreté de ses côtes et l'avenir de sa puissance maritime. D'un autre côté, personne ne soutiendra qu'à eux seuls les Irlandais soient capables de reconquérir leur autonomie. Reste donc l'hypothèse d'une diver-

Digitized by Google

sion à tenter en Irlande par les troupes de quelque nation en guerre avec la Grande-Bretagne. Là est le seul danger pour l'Angleterre, et elle le sait si bien, qu'elle hérisse de forts et de canons les moindres replis de la côte irlandaise, alors qu'elle abandonne à quelques *barracks* isolées de policemen la surveillance des provinces les plus turbulentes de l'intérieur. Les Irlandais ne l'ignorent pas non plus, soit quand ils font appel aux tendances chevaleresques de la France « libératrice des peuples opprimés, » soit quand ils invoquent les jalousies maritimes et les précédents historiques de la grande république américaine, rivale aujourd'hui de son ancienne mère-patrie.

On conviendra pourtant qu'aujourd'hui les chances d'une pareille diversion sont bien problématiques. La France a suffisamment de besogne à se relever elle-même, et le Yankee n'a jamais paru en meilleure intelligence avec ses cousins de la Tamise.

Quoi qu'il en soit, admettons que, par un hasard quelconque, les Irlandais rentrent momentanément en possession de leur indépendance. Que vont-ils faire? Effacer, avec les dernières traces de la servitude, la misère qui les ronge et l'ignorance qui les abrutit? Ranimer, sous un gouvernement sage et uni, les germes de cette prospérité et de cette civilisation que l'iniquité de leurs gouvernants empêchait systématiquement de fleurir? C'est trop oublier qu'actuellement, à côté de l'Irlande celtique et catholique, il y a une Irlande protestante et anglo-saxonne, moins compacte peut-être et moins nombreuse, mais mieux armée et mieux organisée. Entre les Fénians et les *Orangemen*, le gouvernement anglais a joué jusqu'ici le rôle de modérateur. Que ce gouvernement vienne à disparaître, et aussitôt les partis extrêmes, restés face à face, se livreront une guerre d'atroce extermination. A qui restera la victoire finale dans l'île à feu et à sang? Sera-ce aux Orangistes? Il suffit de connaître les reproches qu'ils adressent journellement à la tolérance et même à l'impartialité du gouvernement pour se douter du régime qu'ils feraient peser sur les populations catholiques retombées en leur pouvoir. Sera-ce, au contraire, le nombre qui fera pencher la balance? Il suffit de lire les proclamations des Fénians et d'assister aux meetings du parti national pour discerner clairement que le vrai programme des révolutionnaires irlandais consiste dans l'abolition des cultes dissidents, la spoliation des propriétaires fonciers, et la proscription, sinon le massacre, de tout ce qui porte le nom d'Anglais.

Digitized by Google

Les déchirements de la guerre civile, aggravés par le fanatisme des guerres religieuses et la barbarie des guerres sociales, est-ce donc là ce que voudraient les partisans désintéressés de l'indépendance irlandaise !

D'ailleurs, les Irlandais eux-mêmes ont compris que la rénovation de leur race devait s'accomplir sur un nouveau théâtre. On ne peut être accusé d'exagération en évaluant à plus de deux millions le nombre de ceux qui ont déjà passé en Amérique et en Océanie. Inauguré dans une année de famine, avec l'appui des autorités, ce mouvement ne s'est pas ralenti depuis un quart de siècle. Suivant une expression pittoresque de M. de Lasteyrie, qui cependant n'admet pas les avantages de l'émigration, cette population vit déracinée sur la terre où elle est née et où elle ne veut pas mourir. Quand la récolte manque, on émigre pour ne pas mourir de faim ; quand elle réussit, on en profite pour partir avec un petit capital. Souvent les hommes émigrent seuls, quitte à appeler leur famille, dès qu'ils auront gagné de quoi lui fournir les frais du passage. On a calculé, il y a déjà quelques années, que plus de 225 millions de francs avaient été envoyés dans ce dessein d'Amérique en Irlande. Chiffre qui, d'autre part, prouve également la réussite rapide des Irlandais dépaysés (1).

On a fait un crime au gouvernement et aux propriétaires d'avoir encouragé ce courant, qui finira par emporter les derniers débris de l'ancienne population. Sans doute, ce détachement du sol national est moralement aussi préjudiciable à la production que l'émigration des bras et des capitaux agricoles. Sans doute, rien n'est mélancolique comme ces hameaux en ruines, ces champs délaissés, ces routes désertes et ces horizons solitaires qui nous poursuivirent dans toute notre excursion. Mais il faut réfléchir que l'Irlande traverse une période de transition. La solitude se fait entre la race qui part et la race qui arrive. Quand les campagnes du Sud et de l'Ouest revêtiront leur aspect le plus sombre, le plus abandonné, c'est peut-être alors que ces pionniers anglo-saxons, toujours prêts à

(1) L'Irlandais, dans son pays natal, reste sous l'empire d'un préjugé indéracinable, remontant à l'organisation celtique des clans, qui attachait la qualité d'homme libre à la position de cultivateur indépendant. De là, un système de sous-locations sans limites qui aboutit à un morcellement ruineux du sol et qui rendrait parfaitement illusoire toute réforme dans l'organisation de la propriété locale. Aux États-Unis, au contraire, l'Irlandais émigré semble n'avoir aucune répugnance à se faire suivant les circonstances, commerçant, ouvrier ou domestique.

Digitized by Google

rechercher, dans les plus lointaines régions, des terres à défricher et des villes à fonder, viendront repeupler aux portes de leur patrie, des territoires longtemps fermés par l'insouciance des propriétaires et la jalousie des masses. Alors, enfin, on pourrait voir la vieille Erin reprendre, dans la communauté européenne, le rang que lui assignent sa position commerciale et ses ressources naturelles. Et qui sait si un jour, dans quelque coin du nouveau monde, les débris de la race Celtique, régénérés par le travail, n'arriveront pas à réaliser ce rêve d'autonomie, vague fantôme du passé, qu'à chaque crise de leur lamentable histoire, ils redemandent vainement aux échos de leur patrie épuisée?

E. Goblet d'Alviella.

Digitized by Google

LA SERVANTE.

(Suite.)

A quelque temps de là, vers huit heures du soir, Mlle de Meerbeeke et son petit-neveu soupaient dans une salle basse s'ouvrant de plain pied sur le jardin. Tout était riant dans cette pièce, tapissée d'un papier figurant de grandes branches de feuillage emmêlées de roses; deux perruches sommeillaient dans leur cage dorée; les chaises et la natte étaient en jonc des îles; les rideaux en mousseline. Lise avait sa place accoutumée à côté d'Armand. C'était une soirée de mai, calme, douce, délicieuse. Le crépuscule enveloppait le jardin; une lampe éclairait la chambre; par les fenêtres ouvertes on respirait le parfum des lilas et des aubépines.

Cependant, sous ce bien-être apparent veillaient l'inquiétude et la douleur, car la paix des habitants de l'antique maison malinoise avait été cruellement atteinte par la visite du sénateur Van Capellen et de sa fille. Mlle Alix avait fait peur à tout le monde; elle était de ces gens qui inspirent instantanément le désir de les fuir, sans qu'on puisse entrevoir de lutte possible, parce qu'elle n'avait aucun côté humain. Mais s'éloigner de cette antipathique personne, c'était du même coup quitter Pierre et Armand. L'idée de ce second mariage, qui d'abord avait tant charmé la vieille tante, la rongeait maintenant, et elle osait à peine effleurer ce triste sujet avec sa compagne, qui n'en parlait jamais et y songeait toujours.

Un coup de sonnette traversa cette pensive tranquillité. Le visage de Lise, bien pâle, hélas! depuis ce printemps, pâlit encore.

Une minute après, le comte Pierre entrait dans la petite salle.

Armand s'élança dans les bras de son père, qui l'éleva jusqu'au plafond; puis, se jetant dans un fauteuil, contempla un instant ce tableau d'intérieur fait de poésie intime et de paix profonde.

— Que l'on est bien chez soi! s'écria-t-il en flamand.

983594A

Digitized by Google

— Oui, oui, continua-t-il répondant au regard ébahi de sa tante, je prends la liberté d'y revenir, de parler la langue de mon pays et de souper en flamand à l'heure où l'on dîne en français. Que voulez-vous, c'est mon idée!

— Est-ce vrai, père, dit Armand tout joyeux, vous allez rester avec nous?

— Pour toujours! répondit Pierre en l'embrassant.

— Comment cela, mon neveu? Votre mariage n'était-il point décidé?

— Il est rompu. Dieu me préserve d'une femme qui n'aime ni les enfants ni son pays! Aux femmes de marbre, un piédestal; aux femmes de cœur, des enfants!

— Et la politique, et la Chambre?

— J'y renonce. C'est une utopie que d'essayer de faire adopter les idées du nouveau monde à l'ancien; un vieillard ne consent jamais à reconnaître l'expérience d'un jeune homme; il en croira plutôt ses lunettes que l'œil perçant qui ose regarder la lumière. La révolution des idées sans l'action est une chimère; il n'y a que celle des faits qui l'emporte.

— Que voulez-vous faire?

— Être Américain pour mon compte et ne dépendre que de mes convictions. Je ferai cultiver Ploegenhove, que je néglige trop depuis quelque temps, et je dirigerai l'éducation d'Armand.

— Quel bonheur! Je n'irai donc pas au collége?

— Tu iras certainement au collége, car l'éducation particulière ne saurait entrer dans mes vues; mais je serai là et j'aurai l'œil sur toi.

— Et quand j'irai au collége, Lisken viendra-t-elle avec moi? demanda le petit garçon.

— Et qui m'habillerait et me coifferait quand j'ai la goutte? Qui me ferait la lecture quand je ne dors pas la nuit? dit la tante.

— C'est vrai pourtant, reprit Armand ébranlé.

— Mais est-ce une résolution sérieuse? demanda la tante au comte Pierre en le servant.

— Irrévocable! répondit Pierre. J'ai soif de repos. Une petite dose d'ambition m'a guéri du dégoût de la vie; mais me voilà maintenant dégoûté du remède. Je me sens très-capable de vivre ici toute l'année entre vous deux..... entre vous trois, continua-t-il avec la bonhomie des cœurs généreux, car vous êtes de la famille, pauvre fille, que l'on a osé offenser si cruellement.

Des larmes coulèrent sur les joues de Lise; leur douceur enleva l'amertume laissée par tant d'autres larmes.

Digitized by Google

X

Voici ce qui était arrivé : Après le cérémonieux dîner et la présentation officielle de l'une famille à l'autre, le comte avait reconduit à Bruxelles le sénateur et sa fille, puis il était rentré lui-même dans son appartement du boulevard et s'était jeté sur son lit.

En se réveillant le lendemain, Pierre éprouva cet indéfinissable malaise d'une idée pénible que l'on dépose le soir avec l'habit que l'on ôte pour dormir et qui vous attend au réveil. Les préparatifs si avancés de son mariage, le jour du contrat fixé, les arrangements d'affaires, tout cela passa devant ses yeux comme des ombres; la réalité était là, pesant sur son cœur : il était sur le point de donner à son fils une marâtre!

Il se rappela les mille détails de la scène de la veille. La sécheresse avec laquelle l'enfant avait été accueilli prouvait assez que l'Anversoise n'était pas de l'étoffe dans laquelle on taille une seconde mère. D'autre part, ses insinuations perfides, ses sarcasmes au sujet de Lise frappèrent l'esprit du comte et l'irritèrent dans sa loyauté; il s'habilla et sortit de bonne heure pour aller chez Mlle Van Capellen.

Elle ne recula point devant une explication et y mit je ne dirai pas sa franchise, mais sa correction ordinaire. On l'avait prévenue qu'une servante-maîtresse régnait à Malines, et elle avait voulu voir de ses yeux. Elle n'incriminait point la personne qu'elle avait vue, mais les apparences l'accusaient et il fallait employer le remède que comporte toute question de réputation et d'honneur, en éloignant Lise sur le champ.

—Jamais! prononça le comte. Cette jeune fille est honnête, je lui dois tout, elle ne me doit rien. Sa présence dans une maison où je ne réside même pas ne saurait être suspecte; ni servante, ni étrangère, elle fait partie de la famille.

— Ce qui ne pourra plus être dès que j'en serai. Armand n'a que faire de nourrice et de bonne; il est d'âge à entrer au collége. Par conséquent, cette demoiselle n'aurait pas de motifs d'être chez vous.

— Elle servira de lectrice à ma tante, qui se passerait difficilement de sa compagnie.

— La garder serait inconvenant. Elle est pour cela trop jeune et trop..... jolie.

— Jolie...? répéta le comte.

— Vous ne me ferez pas croire que vous ne l'aviez pas remarqué.

— Ce que je vous dis est naïf peut-être, mais je vous avoue

Digitized by Google

n'avoir guère regardé le visage de cette jeune personne. Ses qualités de cœur, son dévouement ont seuls attiré ma sympathie et ma reconnaissance.

— Mon cher comte, c'est qu'en effet vous avez rapporté de vos voyages beaucoup de naïveté..... mais cela n'a pas cours dans notre hémisphère; en un mot, on jase, car on appelle toujours ici un chat, un chat et une fille jolie, une jolie fille.

— Par Dieu! s'écria le comte Pierre, poussé à bout, je ne m'étais jamais aperçu du plus ou moins de beauté de Lise, mais je vais prendre le train de Malines dans l'intention, suspecte ou non, de la regarder. J'appréciais ses vertus seules; vous m'ouvrez les yeux sur ses charmes. Si je ne reviens pas, c'est vous qui l'aurez voulu!

Il sortit sur ce mot; le sénateur Van Capellen et sa fille ne le revirent jamais.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, en rentrant dans sa maison, Pierre y rentra pour toujours. Il renonça à son mandat de député. Il se sentit capable de reprendre racine dans le sol natal, et de vivre pour lui-même. Le sourire aux lèvres, mais l'œil attendri, Pierre se souvint des insinuations perfides de l'Anversoise, en regardant Lise. Il se rappela ce que l'on paie une tête de Greuze, et se perdit dans une rêverie indéfinissable, en cherchant ce que pouvait valoir l'âme dont cette physionomie était l'expression.

Les voyages, qui avaient guéri le spleen du comte, avaient perdu leur puissance. Tout effort moral démesuré nous crée un caractère factice dont on aspire bientôt à se dépouiller pour redevenir soi-même. Le comte en était là. Il se sentait gentilhomme flamand jusque dans l'âme. Il était rentré dans ses goûts et dans ses habitudes, et il les fit servir à ses travaux. Il fit paraître son étude sur l'Amérique, œuvre très-humouristique, revue et corrigée pendant les déceptions politiques et présentant partout le spectacle d'une haute conscience aux prises avec les mensonges de la civilisation. Suivant l'exemple de ses ancêtres, il partageait son temps entre sa maison de Malines et le domaine de Ploegenhove, se levant à cinq heures, travaillant la matinée, dînant à midi; puis marchant à travers les champs et les prés jusqu'à l'heure où il revenait souper en famille, dans la salle basse qui avait la couleur locale de cette existence de patriarche.

Vivre pour soi-même n'est pas un rêve admis en province. Faute de boulevard ou de salle de spectacle, on regarde chez ses voisins. Si les volets sont trop bien fermés, on devine ou on invente. Les divers chapitres de l'histoire du comte de Marcellis étaient connus;

Digitized by Google

on ne lui permit pas de se séquestrer pour le dernier. Cette fois, cependant, la chronique scandaleuse se transmit au moyen des chemins de fer; la nouvelle arriva de Bruxelles à Malines « que Mlle Van Capellen avait rompu son mariage, parce que son futur avait une maîtresse. »

La première pierre posée, l'édifice de la calomnie grandit, s'acheva, se couronna. On savait les actions, les intentions, les crimes du comte et de sa « servante », car on flétrissait de ce nom la jeune fille qui avait si maternellement conservé la vie d'Armand. Et ceux qui étaient les objets de cette inquisition, inconscients dans leur honnêteté, ne se doutaient même pas que l'on pût s'occuper d'eux.

Une femme de chambre renvoyée fut la première personne qui fit tinter la cloche de la malveillance aux oreilles de Mlle de Meerbeeke.

— J'aime autant m'en aller que de voir ce qui se passe ici, dit cette fille.

— Qu'est-ce qui se passe ici? demanda la vieille tante.

— Est-ce que mademoiselle ne le sait pas? reprit l'autre.

— Mais enfin... quoi?

— Monsieur le comte ne voit que par les yeux de mamzelle Lise, toute la ville en parle.

Mlle de Meerbeeke ne releva pas la phrase, mais elle resta dans sa mémoire.

— Est-il vrai, demanda-t-elle un jour au docteur, que, selon tout le monde, la bonne d'Armand est la maîtresse de mon neveu?

— Mais...., dit le vieux philosophe, pris au dépourvu, ce sont des calomnies.

— C'est déjà trop qu'on le dise.

— Cela se dit dès qu'une femme passable se trouve sous le toit d'un homme veuf ou garçon.

— Que faire?

— Laisser dire.

L'ivraie germa dans le cerveau de la tante et y étouffa tout le bon grain que les grandes qualités de Lise y avaient semé. Excellente, mais vieille fille et provinciale, Mlle de Meerbeeke ne tarda à être dominée par le soupçon. Elle épia les regards de Pierre, l'attitude de Lise. La vue de Lise faisait rêver le comte, et quand Pierre lui adressait la parole, sa voix avait des inflexions singulières. La jeune fille, de son côté, sous la suspicion de Mlle de Meerbeeke, sous l'œil profond de Pierre, se trouva en proie à un état de gêne et d'oppression indéfinissable. Accoutumée à l'amour contemplatif, elle tremblait devant les régions de feu, et il ne lui fallait plus qu'un pas pour y descendre.

Digitized by Google

Ce même hiver, la vieille tante fut atteinte de rhumatismes et forcée de garder la chambre. Lise l'entoura de soins qui furent reçus d'abord avec une certaine contrainte. Mlle de Meerbeeke avait toujours été familière et affectueuse envers la bonne de son arrière-petit-neveu; mais maintenant le soupçon pesait sur son esprit, entravait sa bonté naturelle et mêlait quelquefois un peu d'aigreur et d'impatience à ses réparties. Les caractères essentiellement bons font retomber sur eux-mêmes l'amertume de leurs déceptions et le cœur de Mlle de Meerbeeke plaidait pour Lise tout en lui témoignant une froideur apparente. La jeune fille redoublait de zèle et d'humilité; elle n'avait rien à se reprocher, mais la conscience de l'amour qu'elle éprouvait pour son maître suffisait pour lui faire baisser la tête. La patience s'impose aux coupables; la douceur de Lise sollicitait tacitement le pardon. Alors au dévouement actif de la servante elle ajouta des soins délicats et intelligents qui en firent le type de l'admirable sœur de charité que rien ne rebute parce que l'amour la soutient. Elle s'installa dans la chambre de la malade, qu'elle soigna et veilla nuit et jour, n'ayant d'oreille que pour les plaintes qu'elle pouvait soulager, et subissant les autres comme choses dues. Des frictions continuelles combattaient l'invasion de la paralysie; le lit savamment arrangé élevait la tête et facilitait la respiration; une politesse affectueuse empêchait les mains, hélas! presque inertes, de porter le verre ou la fourchette à la bouche, et la translation du lit au fauteuil ou du fauteuil au lit s'accomplissait par enchantement, grâce à la charpente musculaire de la fille du peuple et à sa volonté d'être à la fois le chien et l'ange. Le soulagement des nuits d'insomnie fut la lecture de documents héraldiques et d'archives féodales, et les naïves questions de la lectrice donnaient à la malade occasion de s'étendre sur mille aperçus généalogiques, de dérouler l'histoire des familles patriciennes, les grandeurs et les décadences malinoises, les mésalliances qui faisaient bouillonner le vieux sang des croisés, les hauts faits dignes de la chevalerie. Ainsi se passaient les nuits et les jours. Les séductions d'une garde-malade sont ce qu'il y a de plus irrésistible au monde; Mlle de Meerbeeke parut avoir oublié ses griefs et rendit son amitié à celle qui avait trouvé l'art de lui faire perdre la mémoire de ses maux. De si tendres soins infusaient à ses vieux ans un souffle de jeunesse, et elle ne pouvait littéralement ni dormir, ni respirer, ni manger sans Lise. Le terrain de la paix, de l'estime, de la confiance fut reconquis pied à pied, et les bons procédés de jadis ne furent rien en comparaison de l'intimité qui s'établit dans cette chambre d'infirme.

Une nuit, que chacun prenait un peu de repos, la vieille tante se

Digitized by Google

sentit tout à coup oppressée, inquiète. Elle soupirait, elle s'agitait, elle appelait Lise; puis, ses plaintes devinrent des cris, sa tête s'embarrassa, le délire survint.

La goutte avait subitement remonté; le docteur déclara Mlle de Meerbeeke en danger et la fit administrer.

— Cause occasionnelle, la vieillesse, prononça Serjacobs. Remède inconnu!

Quelques heures de prostration succédèrent; le sommeil, la transpiration, le malaise écrasaient la malade. Elle sortit de cet état pour demander à grands cris le docteur qui était à côté d'elle et qu'elle ne reconnaissait pas.

Tout à coup, la mémoire parut lui revenir. Elle se redressa, le coude enfoncé dans l'oreiller, sa main soutenant sa tête, ses cheveux gris épars, la sueur perlant sur son front; elle saisit Serjacobs par le bras :

— Ah! vous voilà enfin, s'écria-t-elle, il y a deux heures que j'ai fait courir chez vous; j'ai une importante communication à vous faire : on vient de me dire qu'il l'épousera.

Pierre, qui était assis auprès du lit et ne se doutait pas que ses sentiments fussent l'objet de l'appréhension de sa tante, tressaillit. Lise tourna son visage du côté de l'ombre, et le docteur, cherchant à faire dévier les idées de la malade, lui présenta à boire.

Mais elle continua :

— Il faut faire partir cette fille; il faut lui chercher une place à Bruxelles. C'est elle déjà qui a été cause de la rupture du mariage de Pierre avec Mlle Van Capellen. Elle marche à ses fins comme une couleuvre sous l'herbe. Vous souvenez-vous de ses flatteries et de la manière dont elle s'est emparée de nous tous l'un après l'autre, l'enfant, le père, la tante!... Prêtez-moi tous main-forte et empêchez cette œuvre d'infamie de s'accomplir.

Puis elle retomba sur ses oreillers, se tut quelques instants et appela :

— Lise! Lise!

La pauvre fille, plus morte que vive, s'approcha du lit; Mlle de Meerbeeke lui passa un bras autour du cou, l'appela son soutien, son bon ange, la supplia de chasser l'autre Lise, si elle avait l'audace de se présenter, et, dans des étreintes convulsives, la maintint courbée sous son souffle haletant. Dégageant à grand'peine une de ses mains, la jeune fille essuyait la sueur qui ruisselait sur le front de la malade, tandis qu'elle se sentait elle-même en proie aux terreurs de l'agonie.

Les yeux de Mlle de Meerbeeke étaient déjà divergents et vitrés,

Digitized by Google

son geste était automatique; l'inconscience s'était emparée de ses facultés et de ses actes.

Appuyée sur Lise, elle continua, à demi-voix d'abord, avec véhémence ensuite :

— Une servante! une servante entrer dans ma famille! Ce qui pouvait m'arriver de pire! J'en meurs... Donner pour mère à mon Armand une fille qui a ciré les bottes et servi la table!... Il faut savoir, docteur, que mon neveu a essayé de m'escroquer mon consentement, en prétendant que cette misérable descend d'une vieille famille, parce qu'en 1620 un Antoine Christiaens était chef de gilde. En voilà une noblesse! La race des tourneurs!

Pierre prit à deux mains le front brûlant de sa tante, la recoucha doucement sur l'oreiller, et dégagea Lise, dont la tête, pâle et échevelée, paraissait une fleur dont la tempête a coupé subitement la tige.

— C'est affreux! dit-il. Docteur, je vous en supplie, calmez le délire de ma pauvre tante!

Elle le reconnut.

— Pierre, dit-elle, par le souvenir de votre femme, au nom de votre fils, jurez-moi que vous ne ferez point cette mésalliance; mettez cette fille à la porte!

Le docteur préparait des calmants et cherchait à apaiser la surexcitation par le sommeil artificiel, mais les organes étaient détraqués comme une horloge brisée.

Repoussant la cuillérée qu'il lui présentait :

— Mon bon ange! cria-t-elle, où est mon bon ange?

Et, plongeant ses doigts décharnés dans la chevelure blonde de la jeune fille, elle la maintint de nouveau sur son lit et accepta la potion de sa main.

Dix minutes de calme suivirent; puis la crise revint avec un grand cri :

— Intrigante! misérable! Toute sa conduite fut une comédie, une exploitation, un moyen de s'emparer de lui, de devenir servante-maîtresse... Maintenant j'ai pris une résolution qui nous sauvera tous... J'irai demeurer à New-York avec mon neveu et mon arrière-petit-neveu... Il ne pourra, là, porter son titre, mais notre généalogie est bien connue... les familles patriciennes de Malines sont appréciées partout. Je traverserai l'Océan plutôt que de voir une Lise Christiaens devenir comtesse de Marcellis!

Puis elle appelait la malheureuse fille des noms les plus tendres :

— Chère petite, vous qui aimez tant Armand, vous empêcherez

Digitized by Google

son père de se dégrader... Sauvez-le, comme vous l'avez sauvé une fois de la boisson... Le docteur m'a conté cela... Vous, notre ange gardien, faites-le rougir d'aimer une blanchisseuse. Fi! fi! Qu'il vous aime, à la bonne heure! Un portrait, un Greuze comme il dit, cela n'est pas dangereux. On adore ça comme la vierge.

— Docteur, dit le comte impétueusement, une pareille scène est au-dessus des forces de cette enfant. Il serait inhumain de la prolonger. Venez, Lise.

Il essaya de dégager la jeune fille de l'étreinte qui la retenait captive, tandis que le docteur posait la mourante de l'autre côté du lit.

Impossible! Il aurait fallu soutenir une lutte à laquelle l'imagination même se refuse. Elle voulait Lise, sa bonne garde-malade, elle pleurait, elle suppliait, elle implorait la pitié...

La jeune fille, délivrée un moment par Pierre, revint sur ses pas; une fois à portée du lit, deux bras décharnés la ressaisirent, dix doigts s'enfoncèrent dans sa chair et la meurtrirent.

— La voilà! Ah! merci! Restez, ne me quittez pas! Soutenez-moi, je tombe! Et une fois tombée, ils m'emporteront.

Ses yeux se fermèrent et elle parut s'endormir sur le sein de Lise; mais le râle était déjà dans sa gorge, et le froid gagnait les extrémités.

Il se fit un long silence. Les trois témoins de cette terrible scène, debout, muets, attendaient le dernier soupir.

Tout à coup, la vieille tante fit un soubresaut.

— De l'air! cria-t-elle! de l'air! j'étouffe!... Ouvrez toutes les portes.

Personne ne bougea.

— Ouvrez, je vous l'ordonne!...

Sa colère devint de la rage, son râle, de l'écume; son corps tremblait si fort que le lit vacillait.

— Ouvrez, au nom de Dieu!...

Puis, des pleurs, et une main enfiévrée qui trouva le cordon de la sonnette et le tira.

Le docteur entr'ouvrit une fenêtre, le comte Pierre ouvrit la porte.

Ni présence d'esprit, ni autorité n'auraient pu empêcher ce qui se passa dans l'espace des cinq minutes qui suivirent. D'ailleurs, le spectacle d'une agonie nous paralyse et l'on ose à peine toucher à ceux que la mort entraîne.

Dans la pénombre du salon, on voyait par la porte ouverte à deux battants, le groupe des domestiques, accourus tous au coup de sonnette; là aussi était le confesseur dans l'attente d'être appelé pour

Digitized by Google

les derniers moments. Tous les regards considéraient avec effarement le personnage tragique de la vieille demoiselle, maintenue de force sur son lit par Lise, vue de dos et les cheveux dénoués.

— A moi, à moi, criait Mlle de Meerbeeke. Chassez d'ici cette fille qui est la maîtresse du comte de Marcellis et veut devenir sa femme. C'est Lise Christiaens, la fille du tourneur ; je la maudis et je donne ma bénédiction à Lise ma garde malade, un ange que Dieu récompensera !

Disant cela, elle attira Lise encore plus près d'elle, posa sa tête vacillante sur son épaule comme une mère le ferait à sa fille, ramena ses couvertures par le geste familier aux agonisants, rencontra les mains de la jeune fille, les souleva le plus haut possible, se raidit tout à coup, les yeux fixes, le menton en avant, et mourut.

Lise, anéantie par une douleur et une honte sans bornes, écrasée par une consternation que nul témoignage extérieur ne manifesta, pâle jusqu'aux lèvres, ne se rendait pas plus compte de sa situation présente que la somnambule qui au milieu des nuits pose un pied sur le bord d'un toit. Elle ensevelit la vieille demoiselle de ses mains, la para pour l'éternel sommeil et arrangea la chambre mortuaire. Silencieuse, concentrée, elle prenait ces soins pieux avec le sang-froid d'une servante qui fait son service. Elle se mit ensuite à genoux près du lit pour la funèbre veillée. La tête cachée dans les couvertures, éclairée par la lueur d'un cierge, elle éprouvait la sensation de l'écrasement moral ; l'expression de son bonheur foudroyé avait la rigidité de la mort même.

Le comte Pierre, après avoir reconduit le docteur, rentra doucement dans la chambre.

— Quoi, dit-il, c'est encore vous qui êtes là, mon enfant ? Vous avez cependant bien besoin de repos ! Je veux que vous alliez dormir pendant quelques heures. Je garderai, en attendant, ma pauvre tante.

Lise se mit debout sans oser lever les yeux sur le comte et demeura devant lui, la tête baissée, les mains pendantes, si défaite, si changée, que Pierre en fut bouleversé.

Comme elle s'éloignait en chancelant, il fit un pas vers elle, la prit énergiquement par le bras et lui dit avec une voix que Lise ne lui avait jamais entendue :

— Surtout ne craignez rien ! Je suis là, j'y serai toujours, près de vous !

Il ouvrit la porte et la fit passer devant lui avec une telle déférence, que la douleur muette de la jeune fille se fondit en pleurs. Elle était au désespoir et se sentait heureuse.

Digitized by Google

Au retour de l'enterrement, Pierre retint le docteur et le fit passer dans son cabinet pour causer un instant avant le dîner.

— Docteur, dit il, je vais épouser Lise et je vous prie d'être témoin à mon mariage.

— Vous allez épouser Lise! s'écria Serjacobs stupéfait. Est-ce que c'était donc vrai?

— Vrai, quoi? Qu'elle est ma maîtresse? Non. Que je l'aime? Oui, puisque tout le monde le dit et que je le sens; la dénonciation publique de ma pauvre tante me décide.

— Mais....

— Ah! que vous voilà bien, vous autres philosophes, docteurs, libres-esprits, jetés à corps perdu dans les théories, et devant la pratique ne trouvant que des *si* et des *mais!*

— Vous conviendrez qu'au premier moment, il y a de quoi être surpris; mais ensuite je vous avoue que je serais capable d'en faire autant, car Lise Christiaens est, selon moi, la perle des femmes.

— N'est-ce pas! Il y a longtemps que je l'admire et probablement que je l'aime sans m'en douter. On me le crie de tous côtés et je m'en aperçois enfin. Ce n'est pas une passion, c'est un sentiment infiltré dans ma vie comme le sang dans les veines. Oui, elle est pour moi le mot de tout. Je me suis rattaché à la vie par elle; mon fils je le lui dois, peut-être plus qu'à la mère qui le mit au monde. L'attrait qu'a pour moi Malines, c'est la présence de Lise... Ah! docteur, que j'aime cette femme! Quel charme de la voir marcher, toujours active, jamais pressée, toujours en mouvement, jamais bruyante! Elle a peur de fatiguer ceux qu'elle sert. Une douceur, une physionomie de lait d'amandes! Le sixième sens auquel vous pouvez donner le nom qu'il vous plaira, me fait faire sur ce visage des découvertes qui échappent à tous les yeux. Remarquez de profil le trait arrondi qui sépare la bouche du nez, le front bombé qui se creuse légèrement au-dessus des sourcils, le coin de l'œil qui s'allonge par le mouvement de la racine des cheveux. Entre vingt-huit et trente ans, les beautés de surface s'effacent déjà, mais une physionomie qui doit tout à l'expression est un livre. Quelle faveur du ciel de l'entendre rire au milieu de son éternelle mélancolie! Quand l'étude d'un visage passionne un homme, il est pris!

— Que diable! voilà douze ans que Lise est chez vous, et vous aviez l'air plus tranquille sur votre sort et sur le sien que tout le reste de la ville!

— Je ne me soupçonnais pas moi-même. J'avais pour Lise un sentiment égoïste, et il me suffisait de me trouver où elle était pour éprouver du bien-être; c'était la persuasion qui se passe d'élo-

Digitized by Google

quence. Cette jeune fille est pure comme un ange, et, pour prix de son dévouement, je lui ai pourtant ôté l'honneur. Ne trouvez-vous pas qu'il est de mon devoir de le lui rendre?

— C'est agir en honnête homme; mais votre conscience seule appréciera cette délicatesse et votre mariage sera jugé sous mille autres points de vue.

— Je me sens libre comme en Amérique.

— Mais vous vivez en Belgique, et puis, il y a... Armand.

— J'y ai pensé, dit le comte. Le problème des seconds mariages est de faire une mère avec une belle-mère; ici, la question se simplifie dans son originalité : faire une belle-mère d'une mère véritable.

— Ce que l'enfant acceptera avec enthousiasme, le jeune homme ne le regrettera-t-il pas plus tard? Disons-le franchement. Connaissez-vous un raisonnement assez fort à mettre entre les préjugés et votre mariage?

— Je connais l'océan.

— Vous retourneriez en Amérique?

— C'est le chez-soi de toute conscience.

XI

Quelques heures plus tard, Lise frappait à la porte de la bibliothèque de Pierre. Elle ne mettait jamais le pied dans ce lieu plein de souvenirs, sans éprouver une émotion marquée; mais, ce jour-là, elle paraissait maîtresse d'elle même, et sa réserve était celle d'une personne de condition inférieure, mais qui a le sentiment de son indépendance et de son honnêteté. A l'exemple de tous les gens de la maison, elle portait le grand deuil, ce qui augmentait encore sa pâleur et rendait son abattement plus visible.

— Monsieur, dit-elle, en s'appuyant sur la table devant laquelle il écrivait, je viens de la part de deux personnes. La dernière volonté de Mlle de Meerbeeke, qu'elle m'a souvent exprimée pendant sa maladie, et le désir d'Armand se sont rencontrés; il a douze ans, il est temps que ses études commencent. Il demande à entrer au collége.

— Est-ce à votre inspiration qu'il obéit, Lise?

— Oui, Monsieur.

— En ce cas, ce sont quatre volontés qui se rencontrent, car j'avais la même intention. L'éducation publique est indispensable pour faire un homme. Armand entrera au collége.

Digitized by Google

Ces deux personnes restèrent un moment silencieuses. Lise détournait la tête et Pierre l'enveloppait de ses regards.

— Merci, monsieur, je vais dire cela à Armand, et il en sera très-heureux.

— Et vous, Lise?

— Moi... quand Armand sera entré au collége, je vous demanderai la permission de partir.

— Vous songeriez à me quitter?

— Vous savez bien, monsieur, qu'il le faut.

— Et où comptez-vous aller?

— Qu'importe! pourvu que je puisse voir Armand quelquefois.

— Je sais tous vos motifs... L'agonie de ma pauvre tante a cruellement payé votre dévouement, mais il n'y a que des fous ou des méchants qui pourraient juger la conduite de quelqu'un d'après des paroles inspirées par le délire. Je ne sais si l'on s'est occupé de cela.... mais je sais que je ne puis rien sans vous et que nous ne nous quitterons jamais.

— Monsieur!... que dirait le monde? Mademoiselle morte et l'enfant parti, vous savez bien qu'il faut que je m'en aille! Ce que mademoiselle a dit en mourant, les yeux de chacun me le reprochent... Vos domestiques rient entre eux quand je descends à la cuisine aux heures des repas, car je n'ai plus ni le service de mademoiselle, ni celui d'Armand, qui m'obligent à dîner en haut.... Les voisins me montrent du doigt, le dimanche, lorsque je vais à la messe. Heureusement qu'Armand ignore ces tristes choses, car s'il les savait, il n'y aurait plus sur la terre une place où me cacher!

Lise contenait ses larmes, mais sa voix tremblait, le bord de ses paupières était rouge, et sur sa lèvre blême et convulsive se lisaient les tortures de l'honnêteté outragée.

— La place d'une femme est de rester auprès de son mari, dit le comte de Marcellis, en attirant dans ses bras Lise, qui s'y laissa tomber, chancelant sous une de ces joies âpres qui font autant souffrir que la douleur.

Le langage d'un amant dans la bouche de celui que toute sa vie elle avait considéré comme un maître, le baiser de cet homme qu'elle respectait comme un Dieu, firent battre son cœur sous une sensation qui ressemblait à l'épouvante. Le sentiment de son humilité l'emportait sur tout. Elle s'arracha à l'étreinte du comte Pierre et s'enfuit sans oser le regarder.

Après la mort de Mlle de Meerbeeke, le comte de Marcellis avait voulu passer quelque temps à Ploegenhove, et il s'y était installé afin de distraire Armand, qui regrettait beaucoup sa vieille tante.

Digitized by Google

Le 4 octobre, veille de la rentrée des classes, le comte voulut mener lui-même son fils au collége. Il demanda à Lise et au docteur de l'accompagner. Le jeune garçon, influencé par Lise, était très-heureux de commencer des études sérieuses, et faisait de son avenir le réseau de mille projets, qui commençaient aux premiers jours de vacances et aboutissaient à un rêve d'Amérique, rêve avec lequel le sourire bonhomme du comte Pierre dénonçait une certaine complicité.

Armand voulut être à la hauteur de la situation et fit bonne contenance en se séparant des siens. Il fit rentrer ses larmes par un sourire héroïque, dont les trois personnes qui l'accompagnaient étaient dignes d'apprécier la valeur.

— Je te recommande papa, dit-il, en embrassant sa jeune bonne ; que vas-tu faire de lui ?

— Te le conserver, mon enfant, fut la dernière parole de Lise à Armand.

Avant de la quitter, il lui passa au cou une petite chaîne d'or, à laquelle était suspendu son portrait, peint en miniature.

Armand avait été conduit en voiture au collége ; mais la soirée était si douce que le comte Pierre proposa de retourner à pied jusqu'à Ploegenhove ; il invita le docteur à souper. Évidemment, cette promenade avait une intention ; Lise, très-embarrassée d'avoir à traverser la ville en compagnie de son maître, demanda à rentrer seule à l'hôtel Marcellis. Le comte s'y opposa d'un ton qui était sans réplique. Il était entre cinq et six heures du soir, le brouillard tombait un peu et l'obscurité commençait. Lise céda, espérant n'être point reconnue, et, d'ailleurs, quand le comte prenait avec elle l'autorité du maître, elle perdait la tête et se sentait incapable du moindre acte de volonté.

On rencontra un notaire de village qui faisait la même route, et le docteur n'en fut pas fâché afin de pouvoir marcher en arrière et de fournir au comte Pierre et à Lise l'occasion de causer.

Le comte paraissait déterminé. Il s'approcha de Lise et lui offrit le bras ; mais la jeune fille s'éloigna vivement.

— Monsieur ! dit-elle, vous n'y pensez pas ! Cela ne se peut pas, non, cela ne doit pas être !

— Cela sera ! Tout ce que j'ai résolu sera !

Il s'empara du bras de Lise et le retint de force sous le sien.

En ce moment, des ouvriers qui revenaient de la ville, et allaient coucher au village, passèrent auprès d'eux. Ils reconnurent le comte de Marcellis et le saluèrent. Puis, après avoir regardé Lise

Digitized by Google

de très-près, ils se mirent à rire, et on put les entendre échanger de grosses plaisanteries flamandes, en s'éloignant.

— Ils m'ont vue! dit Lise, pâle de honte.

— Tant mieux, répondit le comte, il faut bien qu'ils s'habituent.

— C'est moi, monsieur, qui ne m'habituerai jamais à vous voir raillé ou critiqué à cause de moi!

— Vous préférez me voir malheureux ?

— Comment cela serait-il possible? Il y a plusieurs années que vous êtes content de votre sort, sans songer à le changer.

— Oui, pourvu qu'il reste absolument tel que je me le suis arrangé. Je suis un Flamand doublé d'un Américain, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus indépendant et de plus entêté au monde; mes habitudes doivent marcher comme une bonne montre; chaque jour doit continuer la veille; il me faudra pendant un demi-siècle le même pot de grès sur la table et la même couleur dans mes vêtements. Mais, si je suis forcé de changer le lieu de mon bonheur, ce bonheur, je saurai le transplanter avec ses racines!

— Hélas! ma présence près de vous n'est plus possible.

— Ne pouvant ni vous garder, ni vous laisser partir, je vous force à rester en vous épousant. Mes habitudes... c'est vous!

— Monsieur, vous voulez rire! dit la pauvre fille qui pleurait. Par pitié! ne continuez pas à me dire ces choses qui me font trembler!...

Un silence se fit. L'émotion de Lise brisait ses forces et ses facultés; ou plutôt il arrive dans les grandes crises que les sentiments et les idées prennent de nouvelles formes.

Le comte Pierre parla le premier.

— Lise, dit-il, presque sévèrement, j'ai cru que vous m'aimiez?

Alors elle eut un de ces élans, une de ces expressions, un de ces mots, dont on chercherait vainement la formule pendant des années et que le génie du cœur inspire tout à coup :

— Je vous aime trop pour vouloir que vous épousiez une servante.

Ayant dit cela, elle fut confondue d'avoir eu tant d'audace, et anéantie par son humilité. Maintenant qu'il la connaissait tout entière, il devait se rendre compte de l'habitude qu'elle avait prise de ne pas aimer pour elle-même, d'aimer pour servir et se dévouer.

Ils continuèrent à marcher à travers les champs par la plus belle soirée du monde. La Dyle coulait à leur droite pareille à un ruban argenté. L'air était tiède, mais, de temps en temps, un coup de vent sifflait entre les grands peupliers et rappelait à la mémoire la saison de la tristesse.

Digitized by Google

— J'ai juré de ne pas rentrer dans ma maison avant de savoir votre pensée, Lise.

Elle se recueillit un moment.

— Ce que vous voulez faire en ma faveur est beau, Monsieur : mais ce serait payer trop cher des services que j'ai été si heureuse de vous rendre. Quelques méchants propos ne valent pas un pareil sacrifice.

— Ce ne serait pas un sacrifice. Je vous aime, Lise.

— Monsieur ! !...

— Pourquoi toujours ce mot : Monsieur ?

— Je n'oublierai jamais que vous êtes mon maître, et c'est ce que le public, non plus, ne saurait oublier.

— Le public parle d'abord, parle à tort et à travers, mais il accepte ce qu'on lui impose. Personne n'osera toucher à l'honneur de la comtesse de Marcellis !

— Puisqu'il s'agit de l'honneur de deux personnes, laissez-moi préférer le vôtre au mien,..... laissez-moi vous aimer plus que moi-même.... laissez-moi vous sauver de cette horrible mésalliance, comme je vous ai sauvé un jour de la dégradation ; laissez-moi, en renonçant à vous, vous aimer pour l'amour d'Armand. Je ne sais, Monsieur, où je prends la hardiesse de vous dire ces choses, mais elles épuisent mes forces, comme si au lieu de larmes c'était mon sang qui coulait de quelque blessure...

Sans haleine et sans voix, Lise s'appuya un instant contre un arbre.

— Vous vous créez des chimères, Lise. Je suis riche, indépendant; quoi donc pourrait nous séparer ?

— Le monde entier !

— Qu'importe encore une fois ! Je ne vois ni n'habite le monde. Nous vivrons dans la retraite, pour nous-mêmes.

— Et puis, il y a plus que le monde entier ! Il y a Armand.

— Ne vous aime-t-il pas comme une mère ?

— Oui, tant que je ne serai pas la femme de son père... tant qu'il ne verra pas cette chose effroyable dont la crainte a rempli d'horreur les derniers moments de Mademoiselle : sa bonne habillée en comtesse et prenant la place de sa mère !

— Je saurai vous faire respecter. Mais je crois comprendre que vous ne m'aimez pas.

— Je prends Dieu à témoin, que, si vous étiez mon égal, je traverserais n'importe quel brasier ou quel précipice pour être à vous, dussé-je y laisser mon honneur... Mais le vôtre, mais celui de mon Armand, oh ! jamais ! plutôt mourir. Êtes-vous content, maintenant,

Digitized by Google

croyez-vous, que je... vous aime!... Tenez, Monsieur, l'effort que je fais pour prononcer de tels mots me tue! ayez pitié de moi!...

— Calmez-vous, Lise; vos paroles confirment votre vie entière et me font enfin croire ce que j'espérais : vous m'aimez depuis longtemps.

— Oh! depuis toujours! Depuis que mes yeux se sont ouverts, depuis que, dans cette riche maison en face de la pauvre demeure de mes parents, j'ai vu le fils du grand seigneur grandir, vivre, souffrir. Il n'y a eu sur la terre qu'un seul homme pour moi! Mais j'ai compris de suite qu'il ne pouvait pas entrer dans mes projets d'être jamais heureuse moi-même. Je me contentais de vous voir heureux.

— Alors, que faire, ma pauvre enfant, puisque je ne puis être heureux sans vous?

— Vous avez Armand, mon Armand, dont je veux être aimée, estimée, bénie, jusques dans l'éternité. Il croirait ce que dirait tout le monde, que vous avez épousé votre maîtresse... une intrigante... une misérable... comme le disait votre tante! Ah! Monsieur, n'exigez pas que je prenne votre honneur, et laissez-moi le mien!

— Votre honneur! mais il est perdu, pauvre fille. Ce n'est pas moi, c'est la sottise de l'opinion qui vous l'a volé.

— Je saurai bien le retrouver.

— Ah! dit-il, il y a pourtant des femmes qui, lorsqu'elles aiment, oublient tout et se donnent. Vous, Lise, vous ne m'aimez pas même jusqu'à m'accepter!

La nuit était tout à fait tombée; Lise avait dégagé son bras de celui du comte Pierre. L'obscurité lui dérobait le changement rapide, effrayant, que cette conversation hors de ses forces jetait dans ses traits.

— On n'aime pas de la manière que l'on veut, dit-elle. Je viens de vous le dire. Depuis que mes yeux sont ouverts, je suis à vous, mais vous ne pouvez être à moi. Mon lot est un lot de souffrance; mais je ne me plains pas, car je l'aurais préféré à n'importe quel bonheur. J'ai cru que je devrais me contenter seulement de vous voir, et j'ai eu la satisfaction de demeurer sous votre toit et d'élever votre fils. Je n'ai rien à souhaiter au delà. J'ai un caractère patient, et ce qui me contente un jour peut me contenter pendant des années; mais je ne suis pas brave, et s'il me fallait porter le poids d'un bonheur trop lourd, trop envié, ou trop disputé, je serais brisée tout de suite. Et puis aussi... Je ne sais comment vous dire cela... le cœur s'accoutume à aimer dans la tristesse comme les yeux à regarder

Digitized by Google

dans le demi-jour; un rayon trop vif blesserait alors la paupière, une joie hors des habitudes deviendrait un tourment!... Je ne saurais admettre l'idée de dîner à votre table ou de vous donner le bras dans la rue... Figurez-vous de quel œil moqueur vos domestiques me regarderaient et quel mépris me jetterait votre famille! Je ne saurais vous donner un autre nom que Monsieur, et cependant, continua-t-elle d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, s'il me fallait mourir pour vous, je n'hésiterais pas!

L'accent profond, étrange, de Lise, frappa le comte Pierre; il se trouvait en présence d'un sentiment dont il comprenait le prix et qui devenait impossible à récompenser.

— Il n'y a que l'amour qui fasse accepter l'amour, dit-il, en saisissant la main de Lise.

Elle se retira vivement et un frisson parcourut tout son corps.

— C'est du dégoût que je vous inspire, Lise?

— Oh! Monsieur!

Elle pleurait.

— Quoi donc alors? Dites, ma pauvre fille, que décidez-vous, qu'éprouvez-vous?

— J'ai peur! Vous quitter est impossible...

— Oh! merci, merci pour cette parole; nous avons le monde entier excepté Malines; Malines! un grain de poussière sur le globe! pas même autant; un atome imperceptible! Nous avons l'Amérique! Et quant à Armand, nous sommes à lui, sans doute, mais lui aussi est à nous!

— Rester est impossible, également!

En ce cas, c'est donc à moi de choisir pour vous et de prouver que je suis votre maître. Ma résolution est irrévocable; je vous épouse.

— Prenez donc garde, — cria le docteur, qui à quelques pas derrière eux côtoyait la Dyle — en cet endroit à fleur de terre, — l'obscurité se fait de plus en plus et vous êtes à deux pas de la rivière!

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

MUSÉE DE BRUXELLES[1].

ANTOINE VAN DYCK.

LE MARTYRE DE SAINT-PIERRE. — SILÈNE IVRE.

I

Pour la plupart des critiques, Van Dyck, parce que son talent est empreint de distinction et de grâce, et parce qu'il a les allures d'un gentilhomme fin et spirituel, n'est pas un peintre flamand.

Être flamand, d'ailleurs, ne comporte guère, en thèse générale, les sentiments délicats. Cette opinion est répandue un peu partout, que le flamand doit nécessairement se montrer grossier et lourd. Nos voisins sont un peu la cause principale de cette espèce de discrédit dont le caractère flamand est entaché. Les Parisiens surtout se sont plu longtemps à nous représenter comme un peuple d'allures sauvages, de langage pesant et d'idées vulgaires. Or, on sait que, depuis un siècle et plus, la France et Paris ont fourni à l'Europe, au monde entier, des opinions toutes faites, avec des modes et des romans. Il n'est donc pas étonnant que l'esprit français, remontant peu à peu dans le passé, ait tenté même de représenter Van Dyck comme un artiste égaré par le hasard chez un peuple absolument dépourvu d'élégance et de goût.

Sans donner à cette opinion une valeur qu'elle ne peut avoir, ne fût-ce que parce qu'elle est absolue, on doit cependant s'y arrêter, pour en tirer les fragments de vérité qu'elle renferme.

Le peuple flamand n'est pas délicat à la manière parisienne, et son goût ne ressemble nullement au goût qui met en extase les fins connaisseurs du boulevard des Italiens. Où le Parisien est subtile et

(1) Voir les livraisons du 15 mars, du 15 avril et du 15 juillet.

Digitized by Google

fûté, le Flamand serait peut-être gauche; où l'Italien est aimable et caressant, le Flamand se montrerait froid, réservé; où l'Espagnol s'insinue et triomphe, le Flamand essayerait de s'imposer rudement. La politesse flamande ne revêt point les formes à la fois narquoises et onctueuses de la civilisation latine; l'abord est défiant, le langage n'est point fleuri. Tandis que les populations méridionales échangent de nombreuses marques d'effusion plus ou moins sincères, le Flamand, et en général l'habitant du nord de l'Europe, exprime l'accueil courtois par des paroles empreintes d'une grande sobriété. Certes, ce ne sont là ni des défauts, ni de la sauvagerie. On peut se fier et s'abandonner davantage à celui qui exagère plutôt la froideur que la chaleur de la réception.

Quant aux œuvres produites par le génie flamand, sans avoir toute la grâce par exemple des œuvres italiennes, elles n'en sont point tant éloignées qu'elles puissent faire faire des comparaisons désobligeantes pour la Belgique.

L'époque gothique a prouvé que le génie flamand ne manquait ni de charme ni de délicatesse. Memling, les Van Eyck, Quentin Metsys, Roger Van der Weyden, Stuerbout, et tant d'autres maîtres d'un ordre moins élevé, peuvent certainement lutter avec toutes les écoles de l'Europe, et souvent lutter avec avantage, — même par des qualités qui ne semblent pas aux Parisiens de nature à s'épanouir dans des esprits flamands.

Enfin, il ne faut pas demander aux nations d'exprimer les sentiments autrement qu'elles ne les conçoivent, sous peine de voir bientôt disparaître leurs qualités particulières et peu à peu les individualités s'abâtardir.

II

Antoine Van Dyck, né à Anvers en 1599, de père et de mère Flamands, est bien Flamand par l'origine et l'éducation. Son père, François Van Dyck, négociant, un des directeurs de la Chapelle du Saint-Sacrement dans la cathédrale d'Anvers, épousa en premières noces Marie Comperis, dont il eut un enfant qui mourut en bas-âge, et à qui sa mère ne survécut que quelques jours.

Sept mois après la mort de Marie Comperis, François Van Dyck se remaria avec Marie Cuypers, qui eut douze enfants et qui mourut en 1607. Antoine est le septième enfant issu de ce mariage « béni. »

Il avait huit ans lorsque sa mère mourut. Marie Cuypers, disent les historiens, était une femme intelligente et distinguée. « Elle ex-

Digitized by Google

cellait dans la broderie en couleur, et elle s'y exerçait avec plaisir à l'époque où elle était enceinte de notre peintre. » Cette note du catalogue du musée d'Anvers semblerait faire croire que les préoccupations de la brodeuse « en couleur » ont dû avoir une certaine influence sur l'esprit de l'enfant qu'elle portait en son sein, et que Van Dyck le coloriste devait logiquement sortir d'une mère qui harmonisait « avec plaisir » les différentes teintes dont se composaient les matériaux qu'elle mettait en œuvre...

Ce qui est plus sérieux, c'est que le jeune Van Dyck fut élevé par cette mère douée de qualités plus ou moins artistes, qui dut cultiver en lui, dès l'âge le plus tendre, les facultés qu'il tenait de la nature. Cette première éducation, qui cependant n'est qu'un jeu, exerce une pression constante sur le caractère des enfants, surtout lorsqu'ils ont une facilité de conception extraordinaire, et lorsqu'ils sont formés d'éléments très-sensibles.

On ne peut point traiter d'insignifiant ce moteur primitif, puisqu'il exerce son influence sur les travaux et les pensées de l'avenir. S'il n'y avait, dans ce joli tableau d'une mère formant le goût de son fils, plutôt par des exemples que par des préceptes, autre chose qu'une image poétique, il serait superflu de s'y arrêter. Mais toute la vie d'Antoine Van Dyck est une preuve à l'appui de cette influence. On peut donc constater l'accord qui existait entre l'initiatrice et l'initié, et affirmer que le génie de l'enfant avait été chauffé par les sympathiques et persévérantes leçons maternelles.

Deux ans après la mort de sa mère, Van Dyck, âgé de dix ans, était élève de Henri Van Balen. C'est ce peintre assez froid et vulgaire qui enseigna à Van Dyck les premières notions de l'art.

On ne dit point s'il resta longtemps à l'atelier de Van Balen, où il dut connaître François Snyders, âgé alors d'une vingtaine d'années. Une profonde obscurité enveloppe l'existence de Van Dyck jusqu'en 1618, époque à laquelle il a déjà conquis le titre de franc-maître; en 1620 (1), il est élève de Rubens, qu'il aide dans l'exécution de ses nombreuses commandes. A cette époque, Van Dyck était donc déjà un maître peintre, puisque ses émules et ses rivaux lui en avaient donné le brevet.

En 1621, il abandonne Anvers; il va en Angleterre, où il fait pour Jacques Ier des tableaux et sans doute des portraits. Sa réputation s'était-elle déjà étendue jusque là? Avait-il été attiré à la cour de Jacques Ier au contraire par la réputation de la beauté anglaise, si fine, si fraîche, si radieuse?

(1) Catalogue du musée d'Anvers.

Digitized by Google

A la fin de 1622, il revient à Anvers pour revoir son père mourant et pour « apprendre quel témoignage de reconnaissance attendaient de lui les religieuses dominicaines (1). »

L'année suivante, il part pour l'Italie.

III

Ce second exil, il se l'est évidemment imposé ; ou plutôt c'est par goût et par passion, autant que par mode, qu'il va passer en Italie un temps plus ou moins long. Il s'exile pour satisfaire des vœux ardents.

Van Dyck aimait les femmes au même degré que l'art. Il ne connaissait encore que par des copies et des gravures, et par les récits de Rubens, les œuvres de Raphaël et de Corrège. Il voulait voir les modèles qui avaient servi à ces maîtres fascinateurs, à ces génies voluptueux. L'Italie, plus encore au dix-septième siècle qu'aujourd'hui, devait apparaître à l'imagination d'un jeune artiste comme la terre de l'amour et de la poésie.

Il représentait parfaitement alors la jeunesse enthousiaste et avide de jouir. Ces deux nobles passions, l'amour de la beauté et l'amour de l'art, sont les deux puissances qui ont fécondé son génie.

Il part. Rubens lui fait don d'un cheval blanc. Il ne s'agissait pas de chemin de fer ou de locomotion aérienne à cette époque ; on ne brûlait pas les étapes ; on ne voulait pas arriver avant d'être parti. Le progrès est une belle chose, et je ne suis point de ceux qui gémissent sur les transformations que subit le monde moderne. Le voyageur peut parcourir le globe plus rapidement, plus économiquement et avec plus d'aisance qu'il y a deux siècles. L'industrie et le commerce ont acquis au dix-neuvième siècle un développement extraordinaire. Mais le poète et l'artiste, ces deux capricieux, ont perdu bien des jouissances à mesure que les facilités de déplacement leur ont été données. On arrive de Bruxelles à Rome aujourd'hui en moins de temps qu'il n'en fallait au dix-septième siècle pour atteindre Paris ou Londres. Mais aussi on ne voit rien avant d'être arrivé. On ne sait plus voyager, et cependant, jamais on n'a été comme aujourd'hui d'un lieu à un autre.....

Une preuve que Van Dyck savait voyager, comme tous les artistes de son temps, c'est qu'une belle jeune fille l'arrête à deux lieues de Bruxelles, à Saventhem, pendant assez longtemps pour qu'il y

(1) Van Dyck fit pour ces Dominicaines, qui avaient rendu des services à son père, un Christ en croix, qui est aujourd'hui au musée d'Anvers.

Digitized by Google

puisse faire un tableau, qui s'y trouve encore, Il se rendait à Rome par amour pour la beauté : il rencontre la beauté à Saventhem, dans un petit village flamand ; il s'arrête, descend de cheval, s'éprend de « la belle meunière » et s'en fait aimer (1). On se le représente volontiers ainsi l'esclave de tout ce qui est beau, faible devant des yeux jeunes et brillants, valeureux pour en reproduire la séduisante image. Il y a, dit-on, à Saventhem, des paysans qui se prétendent les descendants directs de Van Dyck et de sa maîtresse, et qui s'enorgueillissent d'appartenir à cette souche « deshonorée. » Et quelle différence ferait-on entre cette prétention populaire et la fierté des gentilshommes qui se glorifient d'être les arrière-petit-fils des courtisanes royales, lignée dont la cause première est loin d'être aussi pure et aussi désintéressée que les amours de Van Dyck et de sa belle amie brabançonne ?

Cependant, il quitta cet heureux village ; il quitta Anna Van Ophem ; malgré sa jeunesse, il eut le courage d'abandonner ce bonheur et cette aventure romanesques pour courir les difficiles chemins de la gloire. On n'arrête point ces élans irrésistibles qui emportent les grands esprits vers leur destinée.

Il s'expatria donc ; il alla d'abord à Venise admirer et étudier l'école de Giorgione et les œuvres de ses successeurs. C'est à Venise que le génie si impressionnable de Van Dyck fut le plus tourmenté ; c'est là que sa manière et son style se transformèrent momentanément et faillirent se transformer pour toujours. Il ne possédait pas la force de Rubens contre les séductions de cet art vénitien, dont les qualités avaient certains rapports avec les siennes — par exemple, la puissance et la finesse dans l'harmonie. Les portraits qu'il exécuta plus tard à Gènes, à Florence et à Rome se ressentirent de son admiration pour Giorgione et Titien.

Lorsqu'on songe à l'œuvre de Van Dyck, une gamme de tons gris perlé passe dans le souvenir, lumières d'argent, ombres un peu noires enfermées dans des contours d'une grâce sévère ou radieuse.

Ses travaux en Italie, selon les critiques les plus savants, n'ont point cet harmonieux ensemble qui grave pour toujours sa caractéristique dans la mémoire. Il se fourvoie dans des essais stériles, dont il connut plus tard l'inutilité ; l'atmosphère et le clair-obscur vénitiens, très-différents de l'atmosphère et du clair-obscur flamands, donnent à ses œuvres une étrangeté et en même temps une rudesse qui ne sont point d'accord avec ses facultés naturelles ;

(1) Anna Van Ophem habitait un moulin, mais n'était pas meunière. Si la légende a un fond historique, comme c'est probable, le tableau de Van Dyck faisant foi, Anna avait la surveillance des chiens de l'archiduchesse Isabelle.

Digitized by Google

ainsi que cela arrive quand on est séduit par un maître ou par une école, c'est par les côtés qui lui étaient le moins analogues qu'il se laissait influencer. Seulement, où tant d'autres ne parviennent qu'à la parodie, Van Dyck, malgré ses imitations, arrivait à des œuvres puissantes, presque aussi admirables que celles des peintres vénitiens.

On peut dire que si Van Dyck était resté en Italie un peu plus longtemps, il serait devenu un peintre italien, un successeur direct des Bellini et de Giorgione.

Ce qu'il emporta de ses séjours à Venise, à Gênes, à Florence, à Rome, à Palerme, et ce qu'il garda toute sa vie, parce que c'était le développement d'une de ses facultés naturelles, c'est l'amour de l'élégance et de la distinction, que dans certains de ses portraits il a porté souvent jusqu'à l'afféterie et à la mignardise.

Le grand défaut de ses portraits, généralement magnifiques, c'est qu'ils manquent de simplicité. Les personnages posent; les tournures sont d'une fierté un peu théâtrale; les mains surtout marquent un sentiment de vanité aristocratique par l'exagération de la grâce. Défaut plus grave : toutes ces mains se ressemblent, elles paraissent appartenir au même individu; ce sont des mains imaginées. Ainsi, Van Dyck s'est souvent montré le courtisan de ses modèles en leur donnant une élégance conventionnelle.

Par tempérament, Van Dyck était attiré vers les gens raffinés; aussi vécut-il en Italie dans un monde éveillé, spirituel et galant, parmi les types que Boccace avait mis en scène dans son Décaméron, trois quarts de siècle auparavant. On peut affirmer, dut-on s'attirer les réprimandes des graves historiens, que les Italiennes, plus encore que les maîtres vénitiens, continuèrent l'éducation commencée par Marie Cuypers avec tant de sollicitude et d'intelligence. Ce jeune et brillant étranger, dont la chevelure blonde s'alliait si bien à la fraîcheur des joues et au doux éclat des yeux bleus, dut trouver chez les Génoises et les Romaines l'accueil hospitalier qui l'avait retenu pendant deux mois à Saventhem.

IV

Pourquoi quitta-t-il l'Italie, où il avait des succès, où tout semblait réuni pour le retenir toujours, les splendeurs des beautés naturelles, l'art du xve et du xvie siècle, les ruines, le soleil et le ciel, une gloire certaine et les aventures romanesques?

Il n'était pas véritablement dans son milieu. Enfant du Nord, c'est au Nord que son idéal existait.

Digitized by Google

Van Dyck revint à Anvers, où il habita pendant quatre années, de 1628 à 1632. Mais là encore, il n'était pas chez lui ; il ne se sentait point dans le pays de ses rêves ; son esprit, tourné vers l'Occident, était attiré par une nature à la fois luxuriante et délicate, et un ciel moins embrasé que celui de l'Italie ; c'est là qu'il voulait vivre, aimer, travailler, et c'est là qu'il devait mourir.

Au printemps de 1632, il s'embarqua pour l'Angleterre.

Il fut reçu dignement à la cour de Charles Ier. Le roi le nomma son peintre et le créa chevalier. En 1633, il touchait une pension de deux cents livres sterling. Il lui fallut peu de temps pour prouver au roi et à la noblesse qu'il méritait l'estime qu'on faisait de lui.

Van Dyck peignit alors des tableaux, mais surtout beaucoup de portraits, qui sont encore aujourd'hui l'orgueil de l'Angleterre, où on le considère comme un peintre national. C'est à Londres qu'il rencontra ces fraîches, mignonnes et élégantes ladies et ces gentilshommes que son talent devait immortaliser. C'est en Angleterre que son style se perfectionna et que son harmonie acquit la finesse qui est une de ses qualités dominantes.

Ainsi, il arriva dans le milieu qui était le plus favorable à l'éclosion de toutes ses facultés naturelles. Là il put à loisir se livrer à sa passion des formes délicates et des carnations fleuries.

L'existence raffinée de l'aristocratie produit des femmes qui ont quelque rapport avec les fleurs de serre : le bien-être continu et les soins incessants arrondissent les contours, amincissent la peau, diminuent les os et les muscles et finissent par donner à l'ensemble de la figure humaine presque le charme « poétique » des suaves beautés entrevues dans les rêves. Ce serait la perfection, si le bien-être pouvait avoir comme palliatif viril la gymnastique et les longues courses à pied, qui développent la poitrine et rafraîchissent le sang.

L'Anglais, qui est un homme pratique, ne raffine point ses filles sans les fortifier ; aussi, Van Dyck eut-il à peindre à Londres des modèles qui approchaient de la perfection : de là vient le grand nombre de chefs-d'œuvre qu'il laissa dans les familles opulentes de la Grande-Bretagne.

Van Dyck oublia donc les maîtres italiens pour s'abandonner tout à fait à la réalité. Non-seulement ses portraits, mais ses tableaux furent les œuvres d'un peintre du Nord, impressionné par le caractère des hommes et des choses qui l'entouraient.

Pour arriver à ce résultat, il n'était peut-être pas mauvais qu'il eût vu de près, pendant quelque temps, les écoles méridionales. En Italie, Van Dyck serra davantage son dessin et se laissa moins emporter à la fantaisie du pinceau. En s'arrachant aux influences

Digitized by Google

des maîtres de Venise et de Rome au moment propice, il ne laissa pas entamer son individualité; l'Italie fut pour lui comme un miroir dans lequel il découvrit certains de ses défauts, qui lui venaient plutôt de l'école de Rubens que de son tempérament.

A son passage à Saventhem, il était déjà le Van Dyck qui devait, de 1633 à 1641, peindre les portraits de toute l'aristocratie londonienne. A vingt-quatre ans, maître de sa pratique aussi bien que Rubens, il n'avait plus rien à apprendre, et son talent, à la fois si fin et si vaillant, ne devait que s'affranchir de l'école pour arriver à la hauteur qu'il allait atteindre. Ce fut l'Italie qui l'affranchit; s'il y était resté plus longtemps, comme son génie était très-impressionnable, il s'y fût métamorphosé, corrompu. Ce n'est ni la vive lumière, ni les peaux bistrées et mates, ni les yeux noirs étincelants, ni la pétulance du geste, ni cette chaleur du sang bouillonnant toujours qu'il fallait au peintre de Charles Ier. Son talent, comme son amour, aspirait à des beautés tendres; son idéal était blond; le plein soleil lui brûlait les yeux; son esprit se plaisait en de fines pénombres, où le blanc même n'éclatait point.

Aussi, il se trouva si bien à la cour d'Angleterre qu'il s'y installa d'une manière définitive par son mariage avec miss Mary Ruthven, petite-fille de lord Ruthven, comte de Gowrie.

Miss Ruthven était jeune, très-belle et pauvre. Un historien (1) prétend que Charles Ier fit épouser à son peintre cette noble jeune fille, attachée à la personne de la reine Henriette, pour « l'enlever à la débauche. » Le même historien, sur la foi de quelques biographes depuis longtemps connus par la légèreté de leurs appréciations, rapporte encore que Van Dyck, à qui ses dissipations faisaient une nécessité d'avoir toujours beaucoup d'argent, travaillait avec des chimistes à la recherche de la pierre philosophale.

Il aimait les femmes, c'est certain; mais est-ce là de la débauche? Ce sont les femmes qui ont « fait » Van Dyck, et l'histoire ne donne nulle preuve qu'il ait agi envers elles comme un honteux libertin. Rapporter des calomnies répandues par des écrivains qui ne s'appuient sur aucune preuve n'est pas digne d'un homme qui se respecte.

L'accusation qui transforme Van Dyck en alchimiste est plus absurde encore que celle qui en fait un débauché. Il épousa miss Ruthven, qui était jeune et belle, mais pauvre; lorsqu'il mourut, en 1641, il possédait environ deux cent mille francs. Le dissipateur

(1) A. Michiels.

Digitized by Google

était donc devenu thésauriseur qu'il avait pu, en quelques années (1), économiser cette somme, qui équivaut à un million de notre époque? A défaut de preuves irrécusables, un biographe ou un critique devrait écouter plutôt sa raison que se faire l'écho de ces bruits qui souvent naissent dans les esprits envieux ou mal disposés, et qui entachent, dans la postérité, le caractère des hommes qui méritent le plus notre admiration.

Van Dyck, après son voyage sur le continent, en 1640, retourna en Angleterre, malgré les troubles politiques qui faisaient pressentir une révolution prochaine. Il y mourut dans sa résidence de Blackfriars, le 9 décembre 1641, huit jours après la naissance d'une fille, le seul enfant qu'il eut de Mary Ruthven. On l'enterra dans l'église de Saint-Paul.

V

Le peintre des belles signorines, des ladies tendres et pudibondes, l'élégant « cavalier » qui se fit aimer en Italie comme en Belgique et en Angleterre, semblerait devoir surtout exprimer d'une manière particulière les finesses féminines, traduire mieux que personne les fraîches carnations et les formes aristocratiques. Van Dyck a, en effet, excellé à faire revivre les doux sourires et les regards charmants. Mais cet homme passionné pour les aventures amoureuses avait une force nerveuse qui lui permettait de produire les œuvres les plus mâles, pour ainsi dire en désaccord avec sa nature délicate et voluptueuse.

En Belgique, dans la grande peinture d'apparat religieux, il n'a de rival que son maître Rubens. Et, par un côté exquis du sentiment, il n'a de supérieur dans aucune école du monde.

A son retour d'Italie, encore ébloui par les merveilles qu'il y avait étudiées, il garda un reflet de la couleur vénitienne. Nombre de ses travaux témoignent de la persistance de ses souvenirs. Les deux tableaux du musée de Bruxelles, le Martyre de Saint-Pierre et le Silène ivre, sont évidemment de cette époque pendant laquelle Van Dyck se trouva tourmenté à la fois par l'ampleur flamande et par la puissante harmonie de l'école vénitienne.

Ces tableaux sont si étranges dans son œuvre qu'on a peine à se convaincre de leur authenticité. Autant d'habitude il se montre moëlleux dans la forme et argenté dans la tonalité générale, autant

(1) On ne connaît point la date du mariage de Van Dyck; mais comme il fit en 1640 un voyage à Anvers avec sa femme, on peut supposer que c'était pour la présenter à sa famille, et qu'il n'était pas marié alors depuis bien longtemps

Digitized by Google

dans le Martyre de Saint-Pierre et le Silène, il se manifeste en violences de toute sorte. Saint-Pierre et ses bourreaux, Silène et ses compagnons sont brûlés par le soleil méridional. Où donc Van Dyck a-t-il trouvé les modèles de ces peaux rouges? Plutôt dans son imagination que dans la nature, car même les Siciliens, qu'il a vus de près, sont plutôt bilieux que sanguins et leur épiderme n'a pas ces teintes de soleil couchant. C'est surtout le Titien qui préoccupait Van Dyck à ce moment-là, et il l'a exagéré. Le modelé des figures est d'une solidité qui fait songer au granit, mais à un granit malléable, capable de se mouvoir. La facture est ample; la touche, large et ferme, est posée selon la direction des muscles avec une adresse et une science rares. Ribera n'a nulle part montré plus d'accent dans l'exécution des nus. Ces deux tableaux rappellent aussi certaines œuvres de Rembrandt et de Jordaens. Le peintre qu'ils font le moins deviner, c'est celui qui les a conçus et produits, c'est Van Dyck.

Saint Pierre, nu, est cloué sur la croix, et deux bourreaux plantent en terre cette croix, mais de façon que le martyr ait les pieds en l'air. Le corps du crucifié est dessiné supérieurement, carrément, avec une énergie qui n'exclut point la finesse et la plus savante correction. La tête, où le sang afflue tout à coup, est flamboyante; les yeux sont pleins de larmes; le front est couvert de sueur; tout le visage, contracté par la douleur, exprime des angoisses physiques. Les bourreaux, plus mollement accusés, font encore valoir les robustes accents par lesquels l'artiste a manifesté les souffrances du supplicié.

Le fond du ciel, d'un bleu intense et sans profondeur, a sans doute été repeint, ou tout au moins largement retouché.

Dans le second tableau, on voit Silène ivre soutenu par une bacchante avinée et un jeune berger. L'exécution du Silène est aussi vaillante que celle du Saint Pierre. Le torse ballonné du vieil ivrogne est modelé avec une vigueur et une science extraordinaires. La tête de la jeune bacchante — elle fait un mouvement pour ne point être baisée aux lèvres par le berger, mouvement plus agaçant que pudique — est touchée fermement, par larges plans, sans que l'allure heurtée de la brosse ait en rien fait perdre aux formes leur appétissante jeunesse. Le fond du tableau est sombre, d'un ton neutre.

Ces œuvres, qu'on pourrait dire excessives en comparaison des travaux caractéristiques de Van Dyck, prouvent combien il est difficile de ne pas subir la domination des grands génies et d'admirer leurs produits sans rester fortement impressionné.

Digitized by Google

Les peintres de premier ordre, tels que Durer, Vinci, Rubens, etc., peuvent seuls résister aux beautés, aux qualités qui leur sont étrangères; ils savent, sans rien perdre de leur individualité, s'assimiler tant d'éléments nonveaux qui paraissent leur être antipathiques. Mais Van Dyck ne fut que passagèrement influencé : l'ensemble de son œuvre le prouve surabondamment. A peine il eut touché le sol natal, à peine il eut humé l'atmosphère du nord, à peine enfin l'harmonie vaporeuse des Flandres eut reposé ses yeux aveuglés par la lumière des pays brûlés, qu'il se retrouva lui-même, redevint ce qu'il n'aurait dû cesser d'être, un artiste flamand amoureux de la distinction des formes, des allures fières et des physionomies délicates et suaves.

ÉMILE LECLERCQ.

Digitized by Google

POÉSIE.

—

GABRIELLE.

A MADAME H*** R***.

Mère, dont l'œil triomphant,
Sur l'enfant
Qui dans ton giron repose,
Verse à la fois tant de jour
Et d'amour,
Où pris-tu cet ange rose?

Car ce n'est pas dans les cieux
Gracieux,
Puisque le ciel qui scintille,
Mère, n'a point de divins
Séraphins
Comparables à ta fille.

Ce n'est point dans les jardins,
Frais et pleins
D'un doux parfum qui s'épanche,
Car il n'est parterre en pleurs
Où les fleurs
Aient la corolle aussi blanche.

Ce n'est pas non plus dans l'air
Vif et clair
Que l'hirondelle sillonne,
Car, sous la branche en arceau,
Quel oiseau
A sa grâce qui rayonne?

Digitized by Google

Ni dans l'onde, car, éclos
Sous ses flots,
Pareil joyau n'y peut luire,
Et nulle source des bois
N'a la voix
Aussi fraîche que son rire.

Ni dans l'espace enchanté,
Où, l'été,
Le *Scorpion* étincelle,
Car quel astre doux et pur
Vaut l'azur
Des beaux yeux de Gabrielle?

Mère, dont l'œil triomphant
Sur l'enfant
Qui dans ton giron repose,
Verse à la fois tant de jour
Et d'amour,
Où pris-tu cet ange rose?

—

EN TRAVAILLANT.

Treize heures d'atelier?... Pourquoi la vie, hélas!
A-t-elle tant, pour nous, d'amères exigences,
Qu'on ne peut même pas s'asseoir, lorsqu'on est las
De traîner ses souffrances!

Qu'on ne peut même pas courir chez un ami,
Lorsqu'on sent palpiter son cœur dans sa poitrine!
Ni respirer l'air pur, lorsqu'on sent à demi
Les parfums de l'automne effleurer sa narine!

Ni sourire au soleil, ni courir dans le foin,
Ni vibrer à la voix de l'onde qui s'épanche,
Ni s'enfuir de la ville, alors qu'on a besoin
De rêver sous la branche!

Ni voir l'horizon gris s'enflammer au matin,
Quand s'éveille en chantant le nid dans la verdure;
Ni voir, au ciel, le soir, comme un phare lointain,
L'étoile s'allumer avant la nuit obscure!

Digitized by Google

Ah ! la vie est bien triste, et bien rude est le sort !
Nous vivons enfermés dans de sombres murailles,
Et, pendant que l'oiseau chante, une plainte sort
Du fond de nos entrailles.

Des miasmes dévorants nous rongent les poumons,
Un labeur incessant fait ployer nos échines ;
Et, pendant que la brise embaume les vallons,
Un vaste soupir gronde au fond de nos poitrines.

Du travail sur nos fronts pèse le joug fatal,
Et déjà la sueur de nos membres ruisselle,
A l'heure où la rosée en larmes de cristal
Sur la mousse étincelle.

Pendant que l'air sourit aux insectes dorés,
Dont les ailes d'azur réjouissent l'espace,
Comme des prisonniers nous allons, éplorés,
Et comme une ombre, hélas ! notre jeunesse passe.

Une larme toujours voile notre œil hagard
Quand de l'astre du jour, les ondes lumineuses
Dans l'atelier infect pénètrent par hasard
Par les vitres crasseuses.

En vain, nous espérons la fin de nos douleurs ;
En vain, nous nous plongeons dans des rêves sans nombre ;
Le bonheur est pour nous ce que sont les couleurs
Pour les aveugles-nés qui tâtonnent dans l'ombre !

—

LES MOINEAUX FRANCS.

La tristesse emplissant mon être
Soudain fait place à la gaieté,
Lorsque j'entends à ma fenêtre
Des moineaux le rire effronté.

I

Ils vont et viennent. Dans les branches,
Sur les murailles, sur les toits,
Partout on voit leurs troupes franches,
Et partout on entend leur voix.

Digitized by Google

C'est un sabbat, c'est un délire,
C'est un charivari moqueur,
Où les muses n'ont rien à dire,
Mais où l'esprit règne en vainqueur.

II

Comme plus d'un grand personnage,
Parfois ils sont bien indiscrets,
Et, grâce à leur espionnage,
Découvrent nos moindres secrets.
Pour assister à sa toilette,
On peut les voir, soir et matin,
Dans le réduit de la grisette
Glisser un regard libertin.

III

Non plus que la pauvre mansarde,
Le boudoir n'échappe à leurs yeux.
Est-ce que Madame se farde?
Porte-t-elle de faux cheveux?
Ces polissons pourraient le dire,
Comme ils diraient, le croirait-on?
Si le mari, prêtant à rire,
Porte des... bonnets de coton.

IV

Ils ont une étrange tournure
Lorsqu'ils s'en vont par les chemins.
Beaucoup d'entre eux par leur figure
Rappellent des types humains.
Tel court, s'agite et se démène
Comme un créancier en fureur;
Tel autre, grave, se promène,
Avec un air de procureur.

V

Celui-ci, singulier convive,
Raide en ses évolutions,
A la mine rébarbative
D'un huissier dans ses fonctions.

Digitized by Google

Celui-là dans le vent raisonne,
Seul, comme un poète éprouvé.
Cet autre a, que Dieu lui pardonne,
L'allure d'un petit crevé.

VI

Voyez ce pierrot en campagne,
Son bec annonce un vieux coquin ;
Si les moineaux avaient un bagne,
Il en aurait le casaquin ;
Il crie, il gourmande, il menace,
De sa troupe il est la terreur,
Et, gai tyran, il se prélasse,
Comme ferait un empereur.

VII

Dans leur essaim qui jase et glose,
L'observateur découvre aussi
Le juge, l'avocat sans cause,
L'amoureux lugubre et transi,
Le politique qui déclame,
Le pédant qui parle toujours,
Et le séducteur qui proclame
Ses imaginaires amours.

VIII

Ils savent tous nos ridicules
Et se plaisent à les singer ;
Contre leurs joyeuses férules
En vain l'on voudrait s'insurger ;
Leur spirituel persiflage
Quoique agaçant est encor doux,
Et sans leur délirant tapage
Tout serait morne autour de nous.

—

La tristesse emplissant mon être
Soudain fait place à la gaieté,
Lorsque j'entends à ma fenêtre
Des moineaux le rire effronté.

Digitized by Google

LA MUSE DE L'ATELIER.

Par les verdoyantes prairies,
Enfant, le cœur battant d'émoi,
Je promenais mes rêveries,
Quand les muses vinrent à moi,
Et m'emmenèrent par les routes
Du Parnasse inhospitalier...
Celle qui me plut entre toutes
Fut la muse de l'atelier.

Sortie à peine de l'enfance,
Elle offrait à l'œil enchanté
Un front rayonnant d'innocence,
D'audace mâle et de fierté.
Ses cheveux, comme ceux du saule,
Tombaient sur un cou sans collier,
Et des haillons couvraient l'épaule
De la muse de l'atelier.

Aujourd'hui, jeune femme ardente
Ayant l'amour pour échanson,
Sa bouche, moqueuse ou grondante,
Module l'ode et la chanson.
Parfois son sublime délire
Fait croire qu'esprit familier,
Le dieu des vers prête sa lyre
A la muse de l'atelier.

Fière, jamais elle ne brigue
Les faveurs qu'implorent ses sœurs,
Mais sa strophe flétrit l'intrigue
Et flagelle les oppresseurs.
Plus d'un despote qui comprime
Du progrès l'élan régulier,
Se voit au front clouer son crime
Par la muse de l'atelier.

De l'ouvrier elle proclame
Les droits méconnus trop longtemps.
Son souffle ranime la flamme
Au cœur des humains haletants.

Digitized by Google

Lorsque éclatent les fusillades,
Artisan, manœuvre, écolier,
Le peuple entier aux barricades
Suit la muse de l'atelier.

Hélas ! dans les époques sombres.
D'universel abaissement
Où les terreurs, comme des ombres,
Passent dans l'âme à tout moment;
Quand les muses au chant sonore
N'ont de voix que pour supplier,
La seule qui menace encore,
C'est la muse de l'atelier.

Travailleurs que le sort attache,
Sans trève, à des travaux ingrats,
Soyons unis, la grande tâche
Demain peut réclamer nos bras;
Oui, marchons, fils du prolétaire,
Que rien ne nous fasse plier,
Ainsi que rien ne fera taire
L'humble muse de l'atelier.

FÉLIX FRENAY,
Ouvrier doreur sur bois.

Digitized by Google

LITTÉRATURE [illegible]

—

LA [illegible]

[illegible]

— Père, il y aura [illegible] ?

Telle était la question posée par Maria [illegible] sur la fenêtre les sombres nuages [illegible].

— Oui, mon enfant, [illegible] une [illegible] terrible s'approche le [illegible].

Il poussa un gémissement [illegible] de ses mains tremblantes le journal [illegible].

Maria présageait un orage [illegible] des [illegible] des [illegible]dées... Le père présageait une [illegible] des [illegible] une boucherie humaine [illegible].

On lisait dans le journal : « La guerre est déclarée ». Mais Maria l'ignorait.

*
* *

Aussi Maria ne saisissait-elle pas ce que son père voulait signifier de si terrible.

Elle parcourait rapidement toute la maison, pour achever sa besogne de ménage : tout devait être propre et rangé, le père l'exigeait ; Jacques aussi y tenait beaucoup, et Maria s'était habituée à le faire en conscience.

Maria était une jeune fille de vingt ans, douée d'une figure fraîche et vermeille, aussi fraîche que la rosée du matin ; elle portait des

(1) Cette nouvelle a paru en flamand dans le *Nederduitsch letterkundig jaarboekje voor 1871*. — *Acht en dertigste jaargang*.

Digitized by Google

boucles blondes, aussi blondes que la vapeur qui se repose sur l'herbe printanière; elle avait des yeux d'un bleu clair, si clair que la pureté et la vertu en rayonnaient comme d'une escarboucle. Son corps était si dégagé et si souple, que ses mouvements, aisés et vifs, faisaient du travail un jeu où l'on ne trouve ni peine ni fatigue.

Jacques, le fils du voisin, était son fiancé. Lui aussi n'avait que vingt ans, quoiqu'il parût plus âgé, tant ses membres étaient musclés, tant son extérieur était grave. Ce n'était ni un bretteur, ni un pilier de cabaret, ni un fainéant, ni un batteur de pavé, c'était un homme, un homme dans toute la force du terme, parfaitement capable de conduire des chevaux, de labourer des terres; enfin, avec la grâce de Dieu, de diriger toute une ferme.

Le père savait bien, — et il le voyait avec plaisir, — que Jacques était l'amoureux de sa fille. Tout se passait d'ailleurs en tout bien et tout honneur : le jeune homme venait chez lui causer avec la jeune fille, causer tout haut, de manière à faire entendre au père combien ils étaient aises de se trouver ensemble, combien ils seraient heureux quand ils seraient unis par le mariage!

Voilà ce que veulent les parents qui désirent le bien-être de leurs enfants; voilà ce que font les enfants qui se montrent dignes de ce bien-être.

*
* *

— Père, l'orage passe outre, je crois.

— Plût à Dieu mon enfant! mais il est terriblement menaçant; je le crains.

Alors seulement Maria s'aperçut que son père paraissait abattu et consterné, comme il ne l'était pas ordinairement. Jacques entrait précisément; il avait l'habitude d'apporter, vers la brune, un baiser à Maria; mais ce jour-là il devait oser davantage, — il n'avait pas lu le journal, lui! Il se proposait de parler au père de son futur mariage, d'en fixer l'époque autant que possible. A la prochaine kermesse, il voulait reprendre la ferme, tout diriger par lui-même, et laisser le père se reposer dans sa vieillesse.

Tel était son plan, et il parla en ces termes :

— Voisin, quand donc *cela* pourra-t-il se faire?

Maria ajouta :

— Oui, père, consentez-y *maintenant*.

Le père ramassa le journal tombé à terre, le tint devant les yeux des deux jeunes gens, et ils lurent ensemble, avec surprise et effroi : « La guerre est déclarée! »

Digitized by Google

Jacques tremblait.

Maria ne comprenait pas bien encore, elle dit :

— Eh bien, père, qu'est-ce que cela peut y faire?

Le père se leva de sa chaise, et sa voix retentit d'un ton grave :

— La tempête est menaçante, mes enfants, la tempête est horriblement menaçante... Que Dieu nous protége et nous garde!

Le cœur des deux jeunes gens qui, un instant auparavant, tressaillait d'espoir et brûlait d'amour, tremblait maintenant de crainte et palpitait d'angoisse... « La guerre était déclarée! »

∴

Quel bruit et quel tumulte! quel fracas et quel vacarme! quels cris et quelles clameurs par toute la contrée!... Les tambours battent, les clairons résonnent, les chevaux hennissent; les canons, les fourgons, les engins de guerre roulent par les chaussées et les rues, à travers les champs et les vallées, sur les collines et sur les monts.

Un prince a fait retentir sa toute-puissante voix au-dessus de son peuple servilement soumis :

« Aux armes! »

Et le peuple court « aux armes » pour le prince!...

Mais le prince, hypocrite et blasphémateur, a ajouté : « Pour la liberté et la civilisation! »

Et le malheureux peuple abusé a répété, hélas! dans son égarement :

« Aux armes... pour la liberté et la civilisation! »

Et le philosophe a soupiré :

« Pour le meurtre et la dévastation! »

∴

Le père est assis en silence dans un coin de l'âtre.

Maria, plongée dans ses rêveries, tient ses regards fixés sur la rue; en proie à la tristesse, elle a pleuré, pleuré à se rougir les yeux.

Silence plein de douleur,... attente pleine d'angoisses!...

Cette situation reste longtemps la même, douloureusement la même... Le père et la fille soupirent, mais ils ne disent rien.

Enfin la jeune fille s'écria :

— Père, le voilà!

Digitized by Google

Et elle se précipita vers son père, comme si elle cherchait protection.

C'était Jacques, en effet, qu'elle avait vu arriver. Autrefois, elle courait pleine d'espoir à sa rencontre; aujourd'hui, elle s'enfuit toute tremblante.

Et pourquoi cela?

Jacques entre en trébuchant,... il tient un papier à la main,... il le tend au père et à la fille,... mais... il ne dit mot.

Et, d'ailleurs, qu'eût-il dit?

Un papier,... un ordre au nom du prince, qui appelait aux armes.

« Aux armes!... Pour la liberté et la civilisation! »

Jacques est soldat, il est sacré fratricide... de par la souveraineté du prince!

Le chagrin n'a pas d'élasticité, il remplit le cœur, et le cœur éclate.

Maria s'élança dans les bras de Jacques, s'attacha comme un sarment à son corps, et s'écria :

— Mon Dieu! ô mon Dieu! cela n'est pas, cela ne peut pas être!...

Jacques, partir!... non se marier!

Jacques, être soldat!... non, mon époux!

Jacques, tuer!... non, aimer!

Son fiancé désolé lui offre des consolations,... mais elle n'entend pas?

Son fiancé l'embrasse,... mais elle ne sent point!

Le père s'est approché d'eux, profondément ému.

Sa voix tremblante en fait foi :

— Mes enfants, le prince commande l'obéissance; les hommes le veulent encore ainsi... Mettez votre confiance en Dieu. Lui, ne veut pas ce que prince veut!... et son bras vengeur frappera un jour ces princes qui traînent les enfants du peuple à la boucherie!...

Il se tut, et il reçut des bras du jeune homme dans les siens sa fille, privée de connaissance.

Jacques imprima encore un baiser sur le front de la bien-aimée qui devait devenir son épouse, un baiser plein d'ardeur,... peut-être le dernier!...

A ce moment, au dehors, le tambour battit la retraite, et Jacques, le feu de la rage dans les yeux et la flamme de l'amour dans le cœur, fit un adieu désespéré et s'enfuit en trébuchant comme un homme égaré...

Le prince avait, d'ailleurs, appelé « aux armes! aux armes!... » pour la liberté et la civilisation! »

Digitized by Google

*
* *

— Mon père, je suis si inquiète,... ma respiration devient oppressée...

— Sois calme, mon enfant.

— Il me semble que la terre tremble et s'ébranle, mon père...

— C'est sans doute ton cœur qui bat ainsi,... sois calme, mon enfant.

Le père cherchait ainsi à consoler sa fille, mais lui-même était plein d'angoisses, lui-même sentait que le sol tremblait et s'ébranlait; il entendait dans le lointain le grondement des canons, le cliquetis des armes, le hennissement des chevaux, les imprécations et les cris des meurtriers autorisés.

Deux formidables armées se ruent l'une sur l'autre; la fureur gonfle leurs poitrines, elles ont soif de sang, du sang de leurs frères !... Le prince leur a dit :

— Vous serez victorieuses !

Ce qui signifie : Vous tuerez, vous assassinerez, vous incendierez, vous détruirez, vous violerez, vous anéantirez !

— Non, mon père, ce n'est pas mon cœur qui bat ainsi; écoutez... les soldats, les chevaux, le cliquetis des armes !...

— Reste tranquille, mon enfant, tranquille, ici auprès de moi,... prie et confie-toi en Dieu.

La jeune fille se mit à prier.

Elle improvisa une prière dont Dieu, son appui, et Jacques, son amour, étaient le sujet. Dieu ! Jacques ! ces deux noms s'échappaient en même temps des lèvres virginales de la pauvre jeune fille.

Le bruit et le fracas deviennent plus éclatants, les hennissements et les imprécations plus formidables. Le père s'inquiète alors aussi, sa respiration est également oppressée... Il serre son enfant dans ses bras, et s'enfuit avec son gage d'amour dans la cave voûtée de sa demeure.

Le canon tonne, les chevaux hennissent, les combattants vociférent,... le feu et la mitraille tuent, saccagent, détruisent tout dans les environs.

Le père et la fille perdent connaissance; leur demeure devient la proie des flammes; le toit s'effondre; toute la contrée ne présente plus qu'une scène de dévastation.

Dieu fut témoin de ce carnage, mais il ne permit pas que le soleil éclairât cet affreux tableau. La source de lumière et de vie était entourée de nuages d'un rouge foncé, comme d'un crêpe de deuil.

Digitized by Google

*
* *

La nuit s'est étendue sur la terre, et cette nuit, emblême du mal, met un terme à la boucherie humaine!

La nuit! ce silence horrible,... horriblement interrompu par de douloureux soupirs, par de pénibles gémissements, par d'effroyables agonies et par d'affreux trépas, la nuit régnait alors sur toute la terre.

En ce moment, le père reprend ses sens; la jeune fille fait aussi un mouvement, mais elle ne prononce aucune parole.

Comment sortir de ce tombeau, où il est enseveli vivant avec son enfant? Il rassemble ses dernières forces, la porte cède, les décombres fument et flambent, il se fraie un passage,... le salut point dans le lointain!

— Viens, viens, mon enfant, fuyons,... cherchons notre salut ailleurs... demain, peut-être...

La jeune fille balbutie :

— Oui, oui.... le salut,... chercher Jacques, Jacques!...

Et tandis qu'elle prononçait ces mots, ses yeux étincelaient d'un feu étrange.

Le père le remarqua, mais il se dit :

C'est la fièvre,... l'inquiétude...

Il saisit son trésor dans ses bras, et se dirigea en chancelant au-dessus des ruines fumantes de sa demeure, dans les ténèbres de la nuit.

Les gémissements, les lamentations, les râles devenaient plus distincts, mais aussi plus pénibles, plus douloureux, plus affreux.

— Viens, mon enfant, viens, en avant!... du courage!...

— Oui, du courage! en avant! en avant! auprès de Jacques!...

Et ses yeux brillèrent de nouveau de ce feu étrange.

Le père prit les devants, la jeune fille suivit.

Dans leur fuite précipitée, ils trébuchaient contre des cadavres, baignaient leurs pieds dans du sang humain;... et la jeune fille regardait fixement dans l'obscurité avec ses yeux brillants du même feu étrange... Elle cherchait Jacques, son fiancé!...

Le père et la fille errèrent longtemps, pendant plusieurs lieues, à travers le champ de bataille. Ils trouvèrent bien des maisons, des écuries, des étables, mais dévastées, abandonnées, tout en ruines.

Cependant, en avant! en avant vers la délivrance!

En vain!

Égarés dans les ténèbres, ils se rapprochent des gémissements,

Digitized by Google

des lamentations et des râles !... Blessés et morts, hommes et bêtes, se dressent en tas devant eux et leur barrent la route.

Horrible ! horrible ! . . . . . .

. . . . . .

Une sorte de lueur se montre à l'orient, le jour point, il paraît, et toute la contrée étale l'œuvre abominable du Prince qui a commandé :

« Aux armes ! »

Et qui a ajouté, hypocrite et blasphémateur :

« Pour la liberté et la civilisation ! »

Le père dit :

Par ici ! Ici l'issue,... ici le salut !

La jeune fille refuse,... elle s'arrête,... et ses yeux brillent d'un feu plus étrange encore. Elle regarde fixement, elle contemple un seul point, elle a aperçu quelque chose, là, devant ses pieds, au milieu d'un tas de corps mutilés. Elle éclate en sanglots, elle se précipite sur le sol, elle a reconnu Jacques,... le cadavre de Jacques !... Elle s'accroche à lui, l'embrasse, et s'écrie en délire : Jacques, viens, viens à l'autel !... pour notre mariage !... Amour, bonheur, félicité, tout est à nous ! Dieu le veut !...

Ses yeux étincellent d'un feu encore plus étrange. Le père remarque alors avec effroi que ce n'est pas d'inquiétude, et que les sens de sa malheureuse enfant sont égarés.

Son fiancé est assassiné, d'après les ordres du Prince, qui a appelé :

« Aux armes ! pour la liberté et la civilisation ! »

La liberté est donc le meurtre ! la civilisation est donc la dévastation !...

Émouvant fut ce spectacle, horrible fut ce moment où des hommes soupirèrent, gémirent, râlèrent et moururent !...

Des flots de lumière jaillissent de l'orient, et la voix du père se mêle aux soupirs, aux gémissements et au râle du champ de bataille ; agenouillé auprès de sa fille privée de la raison et auprès du cadavre de son fiancé, il tend les mains vers le ciel et s'écrie d'un ton solennel :

— Maudit soit le prince qui appelle « aux armes ! ! ! »

(*Traduit du flamand, avec l'autorisation de l'auteur.*)

Ed. Barlet.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

—

Les temps antéhistoriques en Belgique. — *L'homme pendant les âges de la pierre dans les environs de Dinant-sur-Meuse*, par M. E. Dupont, directeur du Musée royal d'histoire naturelle, membre de l'Académie. In-8° de XXV — 154 pages. Bruxelles, Muquardt.

On peut dire que la découverte de ce qu'on nomme : « les temps antéhistoriques » de l'humanité vaut, à tous égards, la découverte du Nouveau-Monde. Les voyages de Christophe-Colomb ont mis l'homme en possession de sa planète en ce qui concerne *l'espace :* il la possède aujourd'hui en ce qui concerne *le temps ;* il sait remonter dans les âges, comme il apprit, au seizième siècle, quelle était l'étendue de son domaine. Désormais la science ne fera que progresser dans les deux directions que lui assigne la nature des choses : la géographie physique et la géologie aidée de la paléontologie.

M. Édouard Dupont, aujourd'hui directeur du Musée d'histoire naturelle à Bruxelles, a contribué pour une large part à fixer les bases de la science nouvelle. Né à Dinant, et ayant visité dès son enfance ces nombreuses cavernes à ossements, qui devaient devenir les trésors de la paléontologie moderne, il se trouvait placé dans les meilleures conditions pour ouvrir la voie à de précieuses études. Encouragé par ses illustres maîtres, MM. d'Omalius d'Halloy et Van Beneden, il se consacra à ces travaux, qu'avait entrevus et signalés le génie de Schmerling. Lui-même rend, dans son introduction, un légitime hommage aux hommes qui l'ont précédé et guidé dans la carrière. Mais ce qu'il ne pouvait dire, c'est que personne avant lui n'avait tiré de ces recherches des déductions vraiment scientifiques.

La section du Musée de Bruxelles qui renferme ces recherches, soigneusement classées et exposées avec méthode, sera ouverte dans quelques jours. Il s'agissait de préparer les visiteurs, les profanes, à comprendre ces nouveautés de la science, et le livre que vient de publier M. Dupont est en quelque sorte cette préface raisonnée. Les illustrations du texte ne pouvaient suffire, ce n'était qu'un accessoire

Digitized by Google

indispensable. Le musée est maintenant le principal, et le livre est l'explication.

Que tous ceux qui désirent s'initier à ce véritable nouveau monde, mettent à profit les quelques jours qui s'écouleront encore avant l'ouverture du musée, pour lire attentivement l'intéressante relation des fouilles opérées par M. Dupont. Il ne faut point pour cela être savant ou se résoudre à une étude ingrate et laborieuse. Avec M. Dupont pour guide, on ne fait qu'un voyage, plein d'incidents curieux et de vues intéressantes, dans ces âges reculés de l'existence humaine. Il est impossible dorénavant de rester étranger à ces magnifiques découvertes, qui bientôt transformeront jusqu'à la science usuelle et les notions élémentaires de tout enseignement. Il est impossible, d'ailleurs, aux Belges d'ignorer ce qui bientôt rendra le pays célèbre dans les annales scientifiques.

E. V. B.

L'Hellénisme en France. Leçon sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises par E. Egger membre de l'Institut, professeur à la faculté des lettres. — Paris, Didier et Ce, 2 vol. in-8°.

En publiant ces leçons telles qu'il les a données le savant professeur de la Sorbonne a dérogé à ses habitudes, car jusqu'à présent ses intéressants travaux d'histoire et de critique sur la littérature grecque, la matière principale de son enseignement, ne voyaient le jour qu'après avoir été remaniés.

Ce n'est pas la première fois qu'un écrivain français a retracé l'influence que les chefs-d'œuvre de la Grèce antique ont exercée sur la littérature de son pays : la plupart des critiques modernes ont traité ce sujet. Mais M. Egger ne s'est pas borné à la littérature proprement dite : il s'est assigné comme tâche d'exposer l'histoire des idées grecques en France et de retrouver, d'apprécier dans l'hellénisme un des éléments primitifs et durables du génie national. Cette manière d'envisager la question présente de grandes difficultés, car pour la traiter avec tous les développements qu'elle comporte, il ne suffit pas de posséder à fond l'antiquité, il faut encore connaître, jusque dans les moindres détails, l'histoire des progrès de l'esprit humain en France et en suivre les différentes manifestations à travers les siècles. L'auteur a approfondi ce vaste sujet avec le même talent et le même goût auxquels il doit le succès de ses autres publications.

Dans les premières leçons, le professeur examine la part de l'hellénisme dans la constitution de la nationalité française; il nous montre l'analogie qui existe entre le génie grec et le génie français, rend en passant un brillant hommage au patriotisme des anciens Grecs et à leur sens politique que les Français ont essayé d'imiter. D'abord Marseille, la belle cité aujourd'hui encore si fière de son origine phocéenne, est

Digitized by Google

comme un foyer, d'où la civilisation se répandit jusqu'au nord de la Gaule et aux confins de la Germanie. Peu après, le christianisme, d'abord hostile aux idées helléniques, comme entachées de fables et de productions licencieuses, s'y rallie après que presque toute la société gallo-romaine a embrassé la religion nouvelle.

Après avoir étudié les phases successives, par où l'hellénisme a passé avant la formation de la langue française, l'auteur fait une excursion dans l'empire byzantin, au moment où la langue de Platon et de Démosthènes, commence à dégénérer, malgré les louables efforts des Photius, des Eustathe, des Plaxade, et finit par devenir ce jargon auquel on a donné le nom de romaïque et que les descendants des Hellènes s'efforcent de nos jours de ramener à son ancienne perfection. La prise de Constantinople par les Turcs amène le professeur à parler de ces illustres fugitifs qui parvinrent à échapper au sabre musulman et à sauver ainsi les glorieux restes de la littérature grecque. Il rappelle à cette occasion l'intérêt qu'inspirèrent aux peuples comme aux princes d'Occident ces nobles victimes d'un despotisme que l'Europe ne tolère plus sur son sol que de crainte d'y voir substituer un régime plus brutal et plus cruel, parce qu'il aurait plus de vigueur.

Après cette digression historique, extrêmement intéressante, M. Egger examine l'état de la langue française à cette époque et il entre à ce propos dans des détails littéraires et philologiques d'autant plus attrayants qu'ils sont moins connus.

Le XVIe siècle, si bien appelé la Renaissance, donna une vive impulsion aux études grecques en France. Cette impulsion fut surtout favorisée par François Ier à qui l'histoire doit pardonner beaucoup à cause de la protection éclairée dont il entoura les lettres et des sacrifices qu'il fit pour attirer et fixer dans son pays les hommes les plus distingués par leur savoir et leur dévouement à la civilisation. En parlant des Lascaris, des Paléologue, des Erasme, des J. Budé et de leurs successeurs les Joseph Scaliger, les Cassaubon, les Saumaise, etc., l'auteur n'oublie pas les Etienne, ces célèbres imprimeurs, ces vrais savants, qui contribuèrent pour une si large part à vulgariser l'étude de l'antiquité parmi leurs concitoyens. Quoique ces grands hommes ne se soient pas servis de la langue nationale, on ne peut cependant méconnaître les services qu'ils ont rendus aux lettres; c'est ce que M. Egger fait fort bien ressortir avant de passer aux écrivains vraiment français : Ronsard, Etienne Pasquier, Jodelle, Marot, etc. A côté de ceux-ci il faut ranger les traducteurs, parmi lesquels figure nécessairement au premier rang Amyot. Une mention spéciale est également accordée à Lazare et à Antoine de Baïf : la traduction de l'*Antigone* de Sophocle de ce dernier renferme, comme on peut s'en convaincre par le fragment que cite M. Egger, des vers que ses sucesseurs n'ont surpassés ni pour la beauté, ni pour l'exactitude.

Dans les leçons suivantes, l'auteur passe en revue les différents genres de littérature, et recherche l'influence que les modèles grecs ont

Digitized by Google

eue sur chacun en particulier. Il nous entretient successivement des imitations d'Anacréon et de Pindare, dans lesquelles les poètes français de cette époque ne réussirent guère; de l'épopée où l'exemple d'Homère et de Virgile ne produisit pas de meilleurs résultats, et du drame, dont il raconte les commencements, en les comparant aux origines du drame grec. En appréciant les études helléniques sous Louis XIII et Louis XIV, M. Egger évoque à nos yeux le grand siècle, grand surtout par les chefs-d'œuvre qu'il a produits, et dont les siècles suivants n'ont pu amoindrir la gloire. On éprouve un bien doux plaisir à lire ces belles pages, où revivent les Bossuet, les Fénélon, les Corneille, les Boileau, les Pascal, les La Bruyère, tous redevables à leurs modèles grecs de cette admirable perfection de la forme qui assure à leurs écrits l'immortalité.

Le XVIIIe siècle, bien qu'il ait produit aussi de grands écrivains, attacha moins d'importance à l'antiquité que le XVIIe, malgré le zèle du vertueux Rollin, appelé par Montesquieu l'*abeille de la France*, et les efforts du savant Barthélemy. Le *Voyage du jeune Anacharsis*, dans lequel son auteur a parfaitement résumé tous les travaux de la science française sur ce qu'on connaissait alors de la Grèce antique, aurait eu probablement plus de succès s'il n'avait paru, l'année même où la Révolution allait brusquement interrompre des études, dans lesquelles la France avait occupé jusqu'alors une si belle place.

Ce bel ouvrage, trop dédaigné aujourd'hui surtout par une « frivolité ignorante, » est jugé avec autant d'impartialité que de science; la critique de M. Egger se lit encore avec plaisir, même après celle de Villemain. Le professeur procède de la même manière à l'égard de La Harpe, dont il fait ressortir les mérites comme les défauts; il consacre ensuite quelques pages à Mme de Staël et à Benjamin Constant, et termine son livre par une remarquable étude sur André Chénier, la plus haute personnification du génie hellénique dans la littérature française.

Chaque volume renferme, en appendice, quelques dissertations, lues par M. Egger, soit à l'Institut, soit devant d'autres corps savants. On y a joint aussi son rapport si substantiel sur *l'état des études de langue et de littérature grecques en France, dans les trente dernières années*, écrit en 1866 à la demande de M. Duruy, et faisant partie d'une publication officielle faite en vue de présenter, à l'occasion de l'exposition universelle, les derniers progrès et l'état actuel des sciences et des lettres en France. Il résulte de ce rapport, comme de tous les autres cités à chaque page par M. Egger, que la France n'en est pas encore réduite, pour toute nourriture intellectuelle, à une littérature que le célèbre Mommsen a qualifiée de produit des égoûts de Paris.

M. Egger est un de ces savants qui savent allier à une vaste érudition le talent de communiquer les résultats de leurs études d'une manière claire et lucide, sans négliger les ornements du style. Cherchant avant tout à instruire, il ne vise jamais à l'effet; ce qu'il sait, il le dit simplement. Aussi ses livres n'exigent aucun effort d'intelligence de la part du

Digitized by Google

lecteur, et c'est là une méthode qui présente des avantages incontestables.

J. Micheels.

—

Marcus Ulpius Trajan (97-117). Scènes romaines, par M. A. L. — Paris, 1868, in-18.

M. L. Vitet, dans l'introduction qui précède l'édition de 1844 de ses scènes historiques sur la *Ligue*, rappelle que l'exact et docte président Hénault avait eu l'idée, il y a cent ans environ, d'écrire une chronique en dialogues ou plutôt une tragédie en prose intitulée : *François II*, dans laquelle l'histoire est suivie pas à pas. Il constate que le président n'a guère réussi dans sa tentative, mais qu'en revanche il n'y a rien de plus ingénieux, rien de mieux pensé, de mieux écrit que la préface dans laquelle il explique ce qu'il a eu dessein de faire. Voici ce que disait entr'autres le président Hénault : « Le grand défaut de l'histoire est de n'être qu'un récit ; et il faut convenir que les mêmes faits racontés, s'ils étaient mis en action, auraient bien une autre force et surtout porteraient bien une autre clarté à l'esprit. » A l'appui de sa thèse, le président invoque l'exemple du Henri VI de Shakspeare. Puis il ajoute : « L'histoire nous instruit, à la vérité, mais elle nous instruit froidement, parce qu'elle ne sait que nous raconter ; et souvent elle le fait confusément, quelque ordre qu'ait pu y apporter l'historien, parce qu'elle ne séjourne pas assez sur les événements, qu'un fait chasse l'autre, et qu'un personnage fuit presque aussitôt qu'il a été aperçu. La tragédie a un défaut contraire, tout aussi grand pour qui veut s'instruire, et dont pourtant, avec raison, elle fait sa première règle : c'est de ne peindre qu'une action principale, et, ainsi que la peinture, de n'avoir qu'un moment ; parce qu'en effet c'est par ce secret qu'elle recueille tout notre intérêt, qui se refroidit quand l'imagination se promène sur plusieurs actions différentes. Ainsi l'histoire peint froidement, par rapport à la tragédie, une suite longue et exacte d'événements ; et la tragédie, vide de faits, par comparaison avec l'histoire, nous peint fortement le seul événement qu'elle a entrepris de nous représenter. Ne pourrait-il pas résulter de leur union quelque chose d'utile et d'agréable ? »

M. Saint-Marc Girardin, dans ses *Essais de littérature et de morale* et à propos de la *comédie historique*, nous apprend de son côté que cette idée du président Hénault avait déjà été conçue antérieurement. Ainsi à l'époque de la renaissance des lettres, un archevêque de Césène, Charles Verardi, avait fait une pièce sur la *Prise de Grenade*, événement tout récent ; et il disait dans son prologue : « Ce ne sont pas ici des comédies d'invention, c'est l'histoire simple et variée... Ne cherchez donc pas ici les règles de la comédie ou de la tragédie ; car ce n'est pas une pièce que vous allez voir, c'est l'histoire elle-même. » Tout comme le président Hénault, l'archevêque Verardi n'était guère parvenu qu'à produire une œuvre sèche et froide. Quoi qu'il en soit, il nous a

Digitized by Google

semblé assez curieux de retrouver dans le passé cette application de la forme dramatique à l'histoire; nous disons de la forme dramatique, parce qu'il n'est pas question ici du drame historique proprement dit, mais seulement de scènes historiques, où l'élément historique prédomine et où l'élément artistique ne vient qu'en seconde ligne. Il y aurait peut-être une dissertation intéressante à faire sur ce mode de dramatiser l'histoire, sur ses avantages, ses inconvénients, sur la part qu'il faut y laisser à la réalité des faits et à l'invention, sur la démarcation à établir entre le drame historique et les scènes historiques, sur les auteurs qui se sont exercés dans ce dernier genre, tels que MM. Vitet, Mérimée, Empis, J. J. Ampère, de Fongeray (ou plutôt Cavé et Dittmer), Alfred Michiels, Ernest Buschmann et bien d'autres encore. Mais cela nous entraînerait trop loin et nous devons nous borner ici à parler du *Trajan* de M. A. L. sans autre préambule.

M. A. L., dans une courte préface, explique parfaitement ce qu'il a eu en vue par cette mise en scène dialoguée du règne de Trajan, comme il qualifie son œuvre. Il n'a pas cherché à captiver le lecteur par l'intérêt dramatique. « Tout ce qu'il a essayé de lui offrir dans ces pages, dit-» il, un peu trop écrites peut-être d'après le souvenir des grandes fres-» ques historiques de Shakspeare et de Pouchkine, c'est un tableau de » l'empire romain traversé en pleine décomposition par un empereur » honnête homme, ce qui est toujours rare, et qu'épouvante de plus en » plus, à mesure qu'il avance dans sa propre histoire, l'imminence d'une » irrémédiable et définitive catastrophe... Il n'a pas paru impossible que » cette lutte de la vaillante honnêteté d'un seul contre la corruption de » tous, ce duel inégal et trop court entre un souverain et son siècle, cet » engloutissement presque subit d'une volonté bien inspirée et toute puis-» sante, mais malheureusement isolée, sous le flot toujours montant de la » décadence romaine, devînt pour un esprit sérieux l'occasion de » réflexions utiles et peut-être même d'émotions réelles. » Cette idée philosophique plutôt que dramatique, qui prédomine dans le *Trajan*, nous semble en effet ne pas manquer de grandeur et être en même temps de nature à répandre de l'intérêt sur les scènes que l'auteur déroule devant nous, et sur le personnage principal autour duquel elles gravitent. Elle imprime une sorte d'unité imposante à cette suite de scènes, qui embrassent une vingtaine d'années (*grande mortalis aevi spatium*) et nous promènent du Champ de Mars, à Rome, au camp romain sur les bords du Rhin, près de Cologne; du jardin de Pline le jeune, sur les hauteur de Subure, à l'assemblée du Sénat, au temple de Jupiter Capitolin; du triclinium de Glycère la courtisane, sur la colline des jardins, au portique de Livie, sur le mont Esquilin; des portes de Ségovie, en Espagne, aux thermes de Titus, à Rome; de la Calédonie à la Dacie; de l'amphithéâtre Flavien à l'entrée de la basilique argentaria (la Bourse de Rome); et du palais des empereurs Flaviens sur le mont Palatin, à Athènes, sur les bords de l'Ilissus; d'Antioche, en Syrie, à Elegia, en Arménie; des environs de Babylone au golfe persique et aux côtes de l'Arabie;

Digitized by Google

enfin du camp romain, devant Hatra, en Mésopotamie, à Sélinonte, en Cilicie, dernière étape du dernier empereur romain conquérant.

Malgré la teinte sérieuse de l'ensemble de l'œuvre, ce n'est pas à dire que l'auteur n'ait réussi à varier ses tableaux, à leur donner un attrait spécial. Ainsi dès la première scène nous voyons quel accueil fait la plèbe de Rome à la nouvelle de l'adoption de Trajan par le vieux Nerva : caressée et méprisée en même temps, depuis un siècle, par ces grands niveleurs, qu'on appelle Tibère, Claude, Caligula, Néron, Domitien, et qu'on a prétendu avoir été calomniés par l'atrabilaire et aristocrate Tacite, elle n'éprouve guère d'enthousiasme pour le nouveau César et elle ne se préoccupe que des jeux et des largesses, qui doivent signaler son avènement au pouvoir suprême. Trajan, occupé à refoûler les barbares sur les bords du Rhin, prouve bien qu'il ne se laisse pas éblouir par la nouvelle inattendue du choix de Nerva et qu'il sait quels devoirs vont lui incomber (scène II). Quelques esprits éclairés, comme les Pline le Jeune, les Tacite, les Quintilien et leurs amis (scène III) nourrissent bien d'heureux présages pour l'avenir. Mais quand on assiste à la séance du Sénat (scène IV), où le nouvel empereur expose ses projets élevés et ne rencontre pour écho que l'indifférence ou la flatterie; quand on pénètre chez Glycère (scène V) avec tout le beau monde, l'élite de la société de la capitale de l'univers et qu'on y mesure le degré d'avilissement auquel sont descendus les descendants des Scipion et des Régulus ; quand avec Trajan, sur son tribunal (scène VI), on sonde les plaies de la famille ; qu'on découvre sous les splendides constructions qui s'élèvent, l'oppression de la province (scène VII) ; qu'on constate pour tout souci chez les citoyens romains l'embellissement de leurs thermes, les combats de gladiateurs ou les naumachies, mais la plus parfaite froideur pour la guerre contre les Daces (scène VIII); qu'on suit les pratriciens et les pratriciennes dans les sombres corridors des amphithéâtres et s'y faisant exhiber par les professeurs d'escrime les meilleurs sujets de l'arène, avant que ces malheureux n'aillent y verser leur sang (scène XI) ; qu'on voit les hommes d'affaires à l'œuvre, exploitant les fausses nouvelles pour faire réussir leurs spéculations véreuses (scène XII) ; qu'on est témoin des instincts féroces et des désirs cupides, qui se dévoilent chez les légionnaires vainqueurs de la vigoureuse résistance des Daces (scène X) ; qu'on entrevoit les barbares et les chrétiens menaçant l'empire au dehors (scène IX) et au dedans (scènes VII, XI et surtout scène XV) ; on comprend alors que rien ne peut plus empêcher la décadence de poursuivre sa marche fatale, et que Trajan, malgré la fermeté de son bras, réussira tout au plus à la retarder un peu ; on comprend alors que le maître du monde, parvenu à l'apogée de sa grandeur, se sente profondément découragé. C'est ce qu'a éloquemment exprimé M. A. L. dans la scène XIII entre Trajan et son ami Licinius Sura.

« Depuis que la Dacie définitivement soumise, dit l'empereur, m'a rendu à Rome, — et plusieurs années déjà sont tombées dans le sablier

Digitized by Google

de l'antique Saturne depuis cet important événement, — je ne trouve chaque jour autour de moi que de nouveaux sujets d'une patriotique et poignante tristesse. J'avais voulu d'abord rendre à nos concitoyens la liberté :ils n'ont ni voulu ni su s'en servir. Puis, j'ai essayé de la guerre, mais, hélas! nos succès militaires n'éveillent plus en eux que des appétits niaisement féroces. Lorsque après la mort du Décebal j'entrais triomphant dans la ville, le cœur enflé d'une noble et légitime joie, je cherchais vainement sur les visages de la multitude, que mon char n'écartait qu'avec peine, une étincelle de cette fierté victorieuse et nationale, de ce ravissement enthousiaste et contagieux qui embrasait mon imagination délicieusement émue. Partout je n'apercevais que la vile impatience de réjouissances grossières, que l'ivresse anticipée du sang qui le lendemain allait couler dans l'arène ! J'eus recours alors, plus que jamais, à un autre allié, le seul qui me restât, le travail! Illusion nouvelle et plus décevante encore! L'activité pacifique et féconde dont j'avais voulu faire goûter tardivement les fruits aux petits-fils de Caton et de Cincinnatus n'a produit chez eux qu'un surcroît effroyable d'âpreté sordide, qu'une passion envieuse et féroce du lucre, que des raffinements d'avarice et de ruse sournoise! On dirait vraiment que l'atmosphère de Rome, pareille à ces eaux pétrifiantes qui changent en une boue solide les fleurs les plus fraîches, possède la triste propriété de transformer en vices publics les meilleures intentions du prince. Hélas! je le crains, les Dieux commencent à détourner leur visage de nous! Le Capitole incendié, le figuier du Ruminal subitement desséché, des villes entières disparaissant sous des fleuves de lave enflammée, ne sont-ce pas là de bien sinistres présages? Plus j'avance dans l'aventure tragique de mon règne, plus je sens l'amertume du découragement monter en moi. Bref, moi, César, j'en suis venu presque à douter de l'éternité de Rome! »

Licinius Sura cherche à relever le moral du César; il convient que le peuple romain est atteint de corruption chronique; mais il croit que tout peut être réparé avec de l'énergie et du temps, en s'adressant à la génération future et non à la génération présente. Mais l'impatient Trajan préfère recourir de nouveau à la guerre; il rêve la gloire d'Alexandre et veut assurer la paix du monde, en marchant contre les Parthes, avant d'extirper les vices de Rome. Il se rencontre à Athènes avec le vieux Plutarque, le représentant de l'antique philosophie grecque, à Antioche avec l'évêque Ignace, le représentant du monde chrétien naissant, qu'il envoie au cirque à Rome. Il soumet l'Arménie, puis l'Assyrie et la Mésopotamie, croit retrouver des traces du mausolée d'Héphestion dans la plaine de Babylone, chasse les Parthes devant lui, pousse jusqu'au golfe persique, y rencontre des Indiens et des Sères et s'aperçoit que le monde romain n'embrasse pas tout l'univers. Des nouvelles désastreuses l'arrachent à ses rêves de conquérant et le forcent à revenir sur ses pas, pour rétablir ses communications avec l'Asie-Mineure, coupées par l'Orient en révolte. Il échoue devant une misérable bicoque de la Mésopotamie et va mourir à Sélinonte, brisé de désespoir, laissant malgré lui l'empire entre les mains

Digitized by Google

d'Adrien, qui, parvenu au pouvoir, n'a rien de plus pressé que de renoncer aux conquêtes éphémères de son prédécesseur et de rechercher l'amitié du Parthe. Telle est la triste conclusion de ce règne de 20 ans commencé sous de si brillants auspices.

Plus heureux que le président Hénault et que l'archevêque Verardi, M. A. L. a su, en traduisant le règne de Trajan en épisodes dramatiques, rester fidèle à l'histoire, et cependant ne pas négliger le côté artistique et littéraire de son œuvre, attirer le lecteur par des détails variés et caractéristiques, et cependant ne pas oublier de lui fournir de nobles et utiles enseignements. Quand on ferme son livre, on se redit ces lignes si vraies que nous traçait tout récemment un écrivain, connu par de remarquables travaux : « Quand un peuple perd une de ses institutions de liberté, il ne doit en général en accuser que lui-même. Les droits périssent presque toujours parce que les hommes négligent de les pratiquer. Ils ne leur sont pas arrachés, ils leur tombent des mains. La liberté est toujours un lourd fardeau. Se gouverner soi-même est un travail que les peuples énergiques peuvent seuls entreprendre (v. *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1871, article de M. Fustel de Coulanges sur l'*Organisation de la justice dans l'antiquité et les temps modernes*). » Et ce n'est pas quand un peuple est affaissé par un régime énervant qui dure depuis longtemps, qu'il est aisé de le réveiller de sa torpeur. Il y a près de dix-huit cents ans que Tacite, en racontant la vie de son beau-père Agricola, commençait par pousser un cri d'espoir bien naturel après le règne de Domitien, puis mettait une sorte de sourdine à son enthousiasme : « Aujourd'hui le courage nous revient enfin; mais, quoique dès le commencement de ce siècle heureux Nerva César ait concilié des choses autrefois incompatibles, le pouvoir et la liberté, et que Nerva Trajan ajoute chaque jour au bonheur de notre temps..... cependant, par suite de la débilité naturelle à l'homme, les remèdes sont plus lents que les maux. De même que le corps croît lentement, et se détruit si vite, de même il est plus aisé d'étouffer le génie et les talents que de les réveiller. Car l'inertie même a des douceurs; et l'inaction, odieuse d'abord, on finit par s'y complaire. « Ces paroles ne sont-elles pas aussi vraies aujourd'hui qu'il y a dix-huit siècles?

F. V. M.

La politique nouvelle, par François Favre. Paris, Dentu, 1871.

M. Favre est un ancien proscrit du Deux Décembre! Après les terribles événements dont la France se relève à peine, il cherche le salut de son pays, et il le trouve en deux grandes choses : les mœurs politiques et la conciliation des partis. Aux élections telles que l'Empire en avait établi l'usage, il demande que l'initiative privée oppose l'organisation de l'opinion dans des associations politiques permanentes, qui soient une école mutuelle des citoyens, pour l'étude des questions politiques, pour la rédaction des vœux du pays, et où la discussion des

Digitized by Google

principes précède la recherche des candidats. Le *Meeting libéral* avait institué quelque chose de semblable à Bruxelles.

M. Favre est républicain; les pages les mieux pensées de son livre sont celles qu'il consacre à la république; elles débutent en ces termes :

« La République est la seule forme d'État politique dans laquelle l'idée de gouvernement soit, au même titre, corrélative de l'idée de liberté, dans laquelle l'idée de conservation soit identique à l'idée de progrès. La République est la seule forme d'Etat politique qui puisse offrir une garantie solide et durable contre tous les excès, les excès du despotisme et les excès de la liberté; la seule qui se prête à tous les changements, à toutes les modifications, par le fonctionnement normal de ses institutions, sans secousses, sans violences, sans mouvement révolutionnaire; la seule, par conséquent, qui puisse assurer l'ordre et donner la sécurité à tous les intérêts d'une manière permanente. »

Mais M. Favre est surtout préoccupé de ce qui peut faire subsister la république; il ne ménage son parti ni dans le passé, ni dans le présent. Plus d'une fois même, croyons-nous, il pousse l'aveu de ses fautes et de ses misères jusqu'à l'injustice.

Avant la guerre, M. Favre faisait partie de la rédaction d'un des journaux les plus avancés de Paris. Depuis, Modération est sa devise. Il se range de l'avis de M. Thiers, qui veut fonder la République sans le concours administratif des républicains. Mais il voudrait étendre cette abstention à tous les hommes extrêmes de tous les partis, ce que M. Thiers oublie trop, en laissant ou en confiant tant de postes à des bonapartistes.

La conclusion de son livre est un appel à l'élite modérée de la nation, ou, comme il s'exprime, à « ce Tiers de l'intelligence, du savoir, de la raison, du travail, de la fortune, qui est encore au palais, dans les académies, dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts, dans les lettres, dans l'atelier, en 1871 comme en 1789, l'asile sacré de l'honneur et la force du pays. »

Proudhon, dans son livre plein d'éclairs, qui est son testament politique, comptait bien plutôt sur la *capacité politique des classes ouvrières*, pour suppléer à la décadence de ce Tiers-État, du palais, des académies et de la grande industrie. M. Favre, après des défaites et une insurrection qui eussent doublé l'énergie du grand philosophe, tempère ses opinions, modère ses idées, ajourne toute autre aspiration et en appelle aux classes instruites.

M. Favre, cependant, est socialiste autant que républicain. Mais ses sentiments de conciliation lui font négliger les questions sociales. Il suppose, sans aucun doute, qu'elles ne tarderaient pas à être l'ordre du jour de ces *associations libérales* qu'il recommande.

La politique de conciliation, en effet, n'est possible, en France comme en Europe, que sur ce terrain. L'acceptation franche et loyale de la question sociale, voilà le premier mot de la paix. Ce ne sont pas

Digitized by Google

les partis qui doivent se tendre la main; s'ils s'unissent contre les réformes sociales, ils compteront sans leur hôte et leur conciliation ne sera qu'une coalition qui ne fera que creuser l'abîme des divisions publiques et le chaos de la décadence. C'est entre la bourgeoisie et le peuple, entre le capital et le travail, entre la forme politique et les réformes sociales, que l'entente est indispensable pour le salut de la France, pour la paix de l'Europe, pour l'avenir de la société.

Le déni de justice, l'obstination du tiers devant ce problème, ont rendu l'Empire possible. C'est là la vraie signification de ce régime, que la France n'a pas *lâchement supporté,* comme dit M. Favre, mais que la grande majorité des intérêts français a opposé, comme une digue, à la prétendue invasion des barbares du socialisme. Si la peur des plus justes réformes subsiste, si le privilége veut maintenir à tout prix son arche sainte, les mêmes causes ramèneront une dictature semblable; car on ne dompte pas une idée qui se fait peuple avec des monarchies tempérées ou des républiques à l'eau de rose. Si l'on veut la paix, la conciliation, le salut, il faut marcher droit au fantôme, ôter à la science sociale son masque de spectre rouge, en appeler à la vérité, à la justice, à la science, bien décidé, des deux côtés, à tous les sacrifices qu'exigeront la vérité, la science et la justice.

C'est là qu'est la véritable modération, la conciliation utile, la politique vraiment nouvelle. X.

—

Des dogmes de la religion catholique; dialogues entre le docteur Justin et l'abbé Célestin, par Marcel van Esoir. — Bruxelles, Vanderauwera. 1871.

L'agonie du catholicisme peut coûter cher à l'humanité; car les institutions ont la vie dure; leurs convulsions portent le trouble dans les consciences, dans les familles, dans la vie même des peuples.

Pénétré de cette idée, l'auteur de ce petit livre s'adresse aux intelligences les moins lettrées, aux bourses les plus modestes, à cette classe de lecteurs qui n'ont ni le temps ni le courage d'aborder les gros traités de polémique religieuse et qui désirent cependant s'éclairer.

Répandre la liberté de pensée dans les masses, voilà son but, et il y marche avec finesse et simplicité, autant qu'avec audace et connaissance de cause.

Écartant les questions métaphysiques et repoussant la qualification d'athée, le docteur Justin examine tour à tour les dogmes catholiques : la Trinité, la chute originelle, la rédemption, l'incarnation et l'Eucharistie, l'enfer, l'immaculée conception et, enfin, le dernier venu de tous les dogmes : l'infaillibilité du pape.

Le livre s'arrête là. Mais il s'arrête sur une promesse. Car l'abbé Célestin a soutenu que le catholicisme est supérieur à tous les cultes « par la sublimité de ses dogmes et de sa morale. » Il reste donc au docteur libre-penseur à étudier la morale de l'Église. Cette dissertation fera l'objet d'un second petit volume. X.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Kiezershandboek of uitleggingen op de belgische kieswetten, door J. C. Devigne, advokaat te Gent. — Gent, Rogghé, 1871. in-18 de XVI-204 p. — Publication du *Willems-Fonds*. — Notre système électoral a subi depuis 1831 jusqu'à 1871 de nombreuses et importantes modifications, au milieu desquelles on a quelque peine à se retrouver. C'est donc un véritable service que nous rend M. Devigne, en combinant les lois successives portées sur cette matière, en nous en présentant la codification et en l'accompagnant de commentaires et d'explications. Ce travail, qui lui a coûté certainement du labeur, était devenu en quelque sorte indispensable depuis la loi toute récente du 12 juin 1871. Nous devons donc lui en savoir gré, d'autant plus que, comme il nous l'annonce, jusqu'à ce jour il manquait une traduction néerlandaise de nos lois électorales. M. Devigne retrace dans son introduction les devoirs des électeurs, puis il consacre le titre I de son livre aux électeurs; le titre II, aux listes électorales; le titre III, aux assemblées électorales, et le titre IV, aux éligibles. Un appendice sur les incompatibilités et la loi du 19 mai 1867 sur les fraudes électorales complètent cette utile publication.

La conscription et le remplacement en Belgique, par un Belge. — Bruxelles, Devaux, 1871, brochure in-18. — Prix : 10 centimes. — L'auteur de cette petite brochure condamne avec raison la conscription et le remplacement, qui, tout en ne trouvant plus d'apologiste, parviennent pourtant à se maintenir. Il préfère le système anglais, c'est-à-dire le recrutement de l'armée par des engagements volontaires.

La philosophie positive, revue dirigée par E. Littré et G. Wyrouboff. — 4e année, n° 2, septembre-octobre 1871. — Paris, Germer-Baillière. — Quelque réserve que l'on puisse faire au sujet de la philosophie positive en général et de l'école de M. Littré en particulier, il est impossible de méconnaître la valeur sérieuse de la revue dirigée par MM. Littré et Wyrouboff. Nous constatons donc avec plaisir qu'après une interruption d'une année ces messieurs ont repris leur publication. Le numéro qui vient de paraître contient d'abord un curieux travail de M. Littré sur la *Situation que les derniers événements ont faite à l'Europe, au socialisme et à la France*. Selon lui, il ne reste actuellement entre les États européens ni autorité spirituelle commune, ni règle d'équilibre et de diplomatie, ni légitimité royale, ni souveraineté populaire. Le socialisme a pour objet essentiel de fonder une organisation temporelle de la société qui la satisfasse, mais n'a aucun souci d'une organisation spirituelle, et il compte sur la force pour établir l'organisation qu'il croit entrevoir; il ignore complètement les lois de l'histoire et il les redoute, parce qu'il craint d'être contrarié par elles. Quant à la France, le rôle qu'elle a joué depuis 1789 dans le mouvement social de l'Europe est terminé; les événements militaires, la défaite et la déchéance de la France y ont mis fin; il s'agit pour elle de réparer ses pertes et de recueillir ses esprits. — Sous ce titre : *Un point de politique contemporaine*, M. Wyrouboff donne également son appréciation des événements, appréciation plus optimiste que celle de M. Littré. A son avis, il y a progrès et amélioration de l'état social pour la France, en ce sens qu'on y tend à la destruction du militarisme et à celle de l'unité politique et administrative, et par conséquent à la prépondérance absolue du travail productif et au développement rapide de la décentralisation. — Dans un autre article, M. Wyrouboff nous fournit d'intéressantes notions sur *le communisme russe*. — Citons ensuite les articles de M. De Bagnaux sur *la Guerre et l'histoire*, de M. Albert Castelnau sur *la Question sociale et le positivisme*, de M. Bourdet sur *les éditions de la vie de Jésus de M. Renan*, enfin, de M. Hubbard sur *les Lettres, les arts et les sciences en Espagne* (1808-1833).

Digitized by Google

Le lendemain de la mort ou la vie future selon la science, par Louis Figuier. — Paris, Hachette, 1871, in-18, avec 22 figures d'astronomie. — Si M. Figuier s'était borné à soutenir la persistance de l'individualité humaine, la pluralité des mondes et la probabilité qu'ils sont habités par des êtres vivants, et à s'appuyer à cet effet sur des données philosophiques et astronomiques, il aurait pu justifier son second titre. Mais il a voulu aller plus loin et préciser le sort de l'homme après la mort, et pour en arriver là, il s'est lancé dans le vaste champ des hypothèses, il s'est laissé entraîner par son imagination plutôt que par sa raison. Qu'on en juge par quelques-unes des propositions qui résument son système de la nature : « A la mort de l'homme, son corps demeurant sur la terre, son âme s'élève à travers l'atmosphère, jusqu'à l'éther qui environne toutes les planètes, et elle entre dans le corps de l'*ange ou être surhumain.* » — « Ce qui se passe sur la terre arrive également sur les autres planètes de notre système solaire... L'*homme planétaire* étant mort, son âme passe dans l'éther... Des phalanges d'êtres surhumains flottent donc dans l'éther planétaire. » — « L'être surhumain est mortel et son principe spirituel entre dans un nouveau corps... Ces réincarnations, au plus profond des espaces éthérés, se reproduisent un nombre de fois qu'il est impossible de déterminer. » — « Quand il est arrivé au degré ultime de la hiérarchie céleste, l'être spiritualisé est absolument parfait... c'est un pur esprit. En cet état il pénètre dans le soleil... Les *êtres spiritualisés* réunis dans le soleil envoient sur la terre et sur les planètes des émanations de leur essence, c'est-à-dire des *germes animés.* Les rayons de soleil sont porteurs de ces germes animés. » Le livre de M. Figuier peut être curieux et original, mais il ne fera pas oublier le livre bien autrement sérieux de Jean Reynaud : *Terre et Ciel*, ni même celui de M. Flammarion sur *la Pluralité des mondes habités*, qui l'ont probablement inspiré.

Bataille de Dorking. Invasion des Prussiens en Angleterre, avec préface par Ch. Yriarte. — Paris, 1871, in-18. — *The battle of Dorking* a paru en mai 1871, dans le *Blackwood's Magazine* et a causé en Angleterre une certaine émotion ; on a discuté, commenté et réfuté cette nouvelle. L'auteur, qu'on a prétendu être M. Disraéli, suppose qu'en 1921, un vieillard, ancien volontaire, raconte à ses enfants comment, cinquante ans auparavant, l'Angleterre confiante dans sa force, aveuglée comme la France en 1870, isolée comme elle, a vu l'Allemagne, devenue puissance maritime par l'annexion de la Hollande et du Danemark, jeter une flotte de débarquement dans la Manche, détruire la flotte anglaise et envahir le sol anglais. Les Indes se sont soulevées, le Canada est menacé par les États-Unis, l'Irlande par les Fénians; l'armée et la flotte sont disséminés sur tous les coins du globe, et les Allemands débarqués chassent facilement devant eux les miliciens et les volontaires. Après la bataille décisive de Dorking, la métropole tombe au pouvoir de l'ennemi et la puissance anglaise est anéantie. Une indemnité de guerre énorme, le Canada et les Antilles échus en partage à l'Amérique, l'Australie forcée de se séparer de la mère-patrie, l'Inde perdue à jamais, Malte et Gibraltar cédés à la nouvelle reine des mers, l'Irlande indépendante, le commerce ruiné, les ateliers fermés, les ports vides, telles sont les conséquences de cette terrible invasion. — Il est évident que l'auteur de cette fiction, toute ingénieuse, toute saisissante qu'elle soit, a dû avoir autre chose en vue qu'une simple œuvre littéraire. La préface de M. Ch. Yriarte est intéressante à lire sous ce rapport et aussi par le rapprochement qu'il fait entre l'Angleterre et la France de 1870.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

11e LIVRAISON — 15 NOVEMBRE 1871

(3e ANNÉE)

SOMMAIRE

	Pages.
Ch. Potvin. De la nationalité	153
Caroline Gravière. La Servante (suite et fin)	176
Ch. Lemonier. Le Congrès de la Paix	190
Édouard De Linge. Hermann et Dorothée (suite)	201
Max. Veydt. Chronique	210
E. A. Astruc et **Ch. Rahlenbeek**. Les Juifs	222
Revue littéraire. *Une Grève, une Visite de Noce*, par E. Leclercq. — *The Coming race*, par E. Goblet d'Alviella. *Esquisses*, par X.	228

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ Mme Ve PARENT ET FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

MONTAGNE DE SION, 17

Digitized by Google

LE

GÉNIE DE LA PAIX

EN BELGIQUE

— ÉCRIVAINS, DIPLOMATES, UTOPISTES, PROFESSEURS ET PAMPHLÉTAIRES —

ESQUISSE HISTORIQUE

PAR

CH. POTVIN

BRUXELLES. — VEUVE PARENT & FILS. — 1871.

Les lecteurs de la *Revue de Belgique* connaissent quatre chapitres de ce livre qui vient de paraître, les VIe, IXe et XIe et le dernier que nous donnons aujourd'hui. Ils jugeront l'importance des autres par la table des matières que voici :

I. L'ARCHITECTE DE LA GRANDE CITÉ CATHOLIQUE. — LES LIBERTÉS COMMUNALES. — LE FÉNELON DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE. — G. CHASTELAIN : *Le Livre de la Paix*. — VITTORIA. — ERASME : *L'Éloge de la folie*. — *L'Utopie* de THOMAS MORUS. — *Les Politiques* de JUSTE LIPSE. — LA RÉVOLUTION DU XVIe SIÈCLE. — *Le Grand dessein* d'Henri IV et l'*Utopie* de l'abbé de Saint-Pierre.

II. — LA LIBERTÉ DE LA MER ET LA LIBERTÉ DE L'ESCAUT. — Ayala. — Grotius. — Vandermeulen. — Guil. Henrion. — Mac Nény. — Ch. Patyn. — Le comte de Calemberg. — Pamphlets anonymes. — L'ouverture de l'Escaut.

III. — L'EMPIRE GERMANIQUE. *Histoire des rapports de droit public qui existèrent entre les provinces belges et l'Empire d'Allemagne*, par Émile de Borchgrave. — MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE.

IV. — LA FRANCE. — Richelieu et Jansénius. — Louis XIV et Fénelon. — Pierre Stockmans et Henri Loyens. — De Lisola. — La Neuveforge. — Lucifer à Louis XIV. — Guerre de pamphlets.

V. — L'AUTRICHE ET LA PRUSSE. — Frédéric II, l'*Anti-Machiavel* et les *Matinées Royales*. — Wolf et Vattel. — M. Laurent. — *Remarques sur Vattel*. — Le *Partage des Pays-Bas*, par M. de V***. — L'*Hermite de la grotte*. — Les révolutions de Liége et de Brabant et l'intervention étrangère. — Vonck.

VI. — LA CHAIRE DE DROIT PUBLIC A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN. — Amand Bauwens et Robert.

VII. — LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Kant et 1789. — La révolution française en Belgique. — *Manneken piss à Jean de Nivelles*. — M. Raoux. — L'Empire. — Saint-Simon. — *Épiménide en Belgique*. — M. Vande Weyer. — L'intervention étrangère et le Congrès de 1831. — La neutralité belge.

VIII. — L'ÉPOQUE MODERNE. *La Physique sociale* de M. Quetelet. — 1848. — Deux coups d'État. — La Croix rouge. — Le Congrès de la Paix. — Salvador Morhange.

IX. — LE MAJOR BRUCK. — *Électricité ou magnétisme du globe terrestre*, 3 vol. 1851-1858. — L'*Humanité*, 2 vol. 1866.

X. — M. LAURENT. — *Histoire du Droit des gens*.

XI. — LE FOU BARA.

XII. — DE LA NATIONALITÉ.

Digitized by Google

DE LA NATIONALITÉ.

—

La Constitution française de 1848 a prononcé un mot nouveau dans le langage politique : « La République, disait-elle, respecte les *nationalités* étrangères. » Et la charte romaine de 1849 disait de même : « La République regarde tous les peuples comme des frères, respecte chaque *nationalité* et défend celle de l'Italie. »

Ce mot nouveau annonce un nouveau principe, qui commence à prévaloir. Aux grands États, créés par la violence ou par la ruse, tendent à se substituer des groupes de populations, unies par des liens naturels et distinguées les unes des autres par des caractères moraux. Mais cette force de cohésion, qui rapproche à la fois et qui individualise les peuples, est mal définie encore; c'est déjà une puissance redoutable, ce n'est pas encore une idée nette. Elle a produit de grandes choses ; mais elle se prête à bien des dangers. Tant qu'un principe juste reste à l'état de sentiment, compris par l'instinct, sans devenir une conception exacte, analysée par la raison, définie par la science, il donne prise à tous les abus, il expose à tous les égarements. Ainsi la démocratie a servi aux empereurs païens, le christianisme aux césars baptisés, l'ordre à la royauté, l'honneur de la patrie aux aristocraties, et les principes de 1789 ont été la devise du second Empire français.

Il importe donc essentiellement de ne pas laisser dans le vague des instincts faciles à exploiter, un principe qui semble avec raison le fondement même de l'existence des peuples. Il est souverainement utile de ne pas laisser cette grande idée à la merci des exploitations du despotisme. De la connaissance juste ou fausse que l'on aura des conditions de la nationalité, dépendent l'indépendance, le salut, la vie de bien des nations, et la paix de toutes.

—

Digitized by Google

Le principe de nationalité, disent les uns, c'est l'unité de la race, ayant pour signes distinctifs l'unité du langage et l'unité du sol, étendu à ses frontières naturelles.

D'autres y ajoutent l'unité de culte. Pour M. de Gerlache, la Belgique, créée par le christianisme, ne peut subsister que par lui ; et Brusselius, lors de l'abdication de Charles-Quint, ne parlait pas autrement : « Bien que la Belgique soit divisée en plusieurs provinces qui diffèrent entre elles par leurs mœurs, leurs usages, leurs lois, leurs langages, elle forme la plus belle et la plus solide des républiques, grâce à ce lien commun de la religion. » — On sait que de persécutions et de massacres il a fallu pour maintenir ce lien commun, dans un pays qui s'obstinait à vouloir confier son avenir à la liberté de conscience.

Il est un autre spectacle auquel nos historiens démocrates ne s'arrêtent jamais qu'avec complaisance, c'est l'époque communale. On y voit nos pères fonder la liberté dans la commune ; résoudre, selon les mœurs du temps, le difficile problème de l'égalité, créer la patrie par la fédération, et se relier aux autres peuples par les hanses commerciales, par un large cosmopolitisme de l'idée et des arts, par l'espoir d'une fédération européenne (1). Sauf des divisions, qui tiennent à l'époque plus qu'au pays et qui existent aussi nombreuses, aussi vives, entre les villes d'une même province et entre les classes d'une même ville, — pendant des siècles, les Flamands, les Wallons et les Hollandais s'unissent pour la défense commune, et fondent, chacun chez soi, sans accord préalable, les mêmes institutions libres.

M. Moke a très-bien observé ce fait historique :

« Parmi nous, les institutions politiques semblent surgir le plus souvent de causes locales : chaque province a ses propres lois, chaque ville ses libertés distinctes, et la vie commune, loin de résulter de l'action suprême et incessante d'un pouvoir dominant, consiste, au contraire, dans les rapports généraux de caractère, de tendance, de mœurs et de civilisation qui rapprochent graduellement des populations indépendantes. L'unité qui succède ainsi à leur isolement n'est point imposée ni subie : elle naît de la force des choses, par le développement régulier d'éléments similaires. »

M. Hénaux a dit de même du pays de Liége : « Malgré cette

(1) Cette question de l'organisation intérieure des États, est plus importante, peut être, et moins connue que celle de la nationalité. Elle exige une étude à part.

Digitized by Google

différence de langage, nos cantons présentent une grande homogénéité de mœurs. »

Toutes ces provinces sont encore unies, sans acception de langue ou de race, au XVIe siècle, pour revendiquer la liberté de conscience; à la fin du XVIIIe, pour la liberté politique; et aujourd'hui, au sortir de la Révolution française et de l'Empire, leurs institutions restent libres, leurs destinées sont identiques.

Devant ce spectacle de notre histoire, des esprits naïfs, épris de patriotisme, inclinent à ériger le fait en théorie; des philosophes qui ont *la bonhomie de croire au droit* ont pensé que le type de la civilisation était là; que tout ce qui divise d'une manière absolue les hommes est contraire à l'humanité; que des races, unes, jalouses, se développant à part d'après des principes extrêmes et des tendances opposées, dans un individualisme ombrageux, doivent arriver à se combattre et à perpétuer les luttes violentes, les crimes de l'histoire. N'est-il pas utile et heureux, au contraire, disent ces bonnes gens, que des peuples aient essayé, aient réalisé la fusion des tendances, l'harmonie des principes, la bonne entente des races, en mettant leurs différences de langage, de mœurs et de religion au service des mêmes droits? Cette civilisation d'ordre composite n'est-elle pas la plus solide? Le croisement des races a produit des peuples libres, et l'on doit féliciter nos ancêtres d'avoir suivi plutôt leurs sentiments de liberté et de justice que les instincts du sang ou les impulsions du langage, et d'avoir établi entre eux un lien de fraternité pour amortir le choc des races qui est la guerre, fille de la barbarie; pour préparer leur union qui est la paix, mère du progrès. Il reste assez de tronçons de la Lotharingie, devenus libres, pour affirmer cette politique.

Mais ne serait-ce là qu'une illusion d'optique du patriotisme? Voilà ce qu'il nous importe de savoir. Car si la théorie des races est vraie, déclarons-le aussitôt : Six siècles nous avons lutté pour cette œuvre commune ; six siècles nous avons prodigué notre or et notre sang, depuis Courtrai jusqu'à Waterloo, pour cette nationalité; mais il n'importe! si la théorie des langues est vraie, il faut nous incliner, accepter au plus vite la vérité, plutôt que de la subir un jour; nous hâter de renoncer à nos traditions de patrie, de paix, d'existence même : *Amicus Plato, magis amica veritas.* J'aime ma patrie, mais je préfère la vérité.

D'autres peuples ont eu les mêmes illusions, les mêmes succès. La Suisse parle trois langues, et elle est bien plus divisée que nous par la religion; cependant cette tour de Babel est depuis des siècles la seule république qui soit en Europe. N'importe encore! si la théo-

Digitized by Google

rie des races est vraie, la nationalité suisse n'a qu'une existence précaire; le groupement naturel exigera tôt ou tard qu'elle se coupe en pièces. Et pourquoi non, si la vérité et la justice l'ordonnent? La nature est plus forte que toutes les combinaisons de l'empirisme.

Les petits peuples ne sont pas les seuls qui reposent sur cette pointe d'aiguille. Tous les pays n'ont pas comme l'Italie la forme d'une botte et une seule langue; tous ne sont pas comme l'Espagne ou la Suède une péninsule. Plusieurs grandes nations n'ont pas d'autre condition d'existence qu'un mélange de races, de langues et de cultes; ce sont les plus libres et les plus civilisées. Ne nous arrêtons pas à la France qui a eu des Alsaciens et qui a encore des Flamands, des Bretons, des Provençaux et des Basques; ni à l'Angleterre qui mêle à une invasion normande deux couches de vaincus et qui de ces trois éléments ennemis a composé une langue mixte, un peuple mêlé qui pratique depuis des siècles le gouvernement de soi-même. S'il est une grande nation, c'est la république des États-Unis. Elle n'est qu'un caléidoscope de races diverses : français, anglais, allemands, indiens, chinois; blancs, rouges, noirs, tout s'y mêle; les lois de naturalisation, timides en Europe, ouvrent là les portes toutes larges à cette transfusion de tous les sangs humains dans les veines du Yankee. Quelle que soit leur origine, la république américaine fait de tous ces hommes des citoyens.

Les historiens et les philosophes de ce pays s'imaginent aussi que, si cette olla podrida de nations forme un peuple puissant, c'est surtout grâce à ce croisement par lequel il a pu s'assimiler les aptitudes et les instincts des races diverses, dans une civilisation dont notre petite devise nationale rappelle le principe : L'UNION FAIT LA FORCE.

Mais si la théorie des races est vraie, que de dangers pour ce peuple! Chaque parole que je viens de prononcer doit faire frémir la grande république, menacée de luttes intestines, de tiraillements sans nombre, de convulsions naturelles, qu'on pourrait appeler les coliques du croisement de races. N'importe, encore une fois! Si grand que soit ce peuple, il doit fléchir devant ce qui est supérieur aux hommes : la nature, et il est assez intelligent, assez hardi pour se soumettre au plus tôt, et pour reconstruire son édifice sur des bases nouvelles. *Amica patria, magis amica veritas!*

La vérité est, en effet, la seule sève, l'unique trempe de la prospérité publique. Une erreur est comme le ver dans la racine, qui stérilise le fruit, comme une paille dans l'acier, qui fait crever la

Digitized by Google

machine. Quel intérêt les peuples n'ont-ils donc pas à étudier ces problèmes, à éclairer la théorie des races et, si elle vraie, à se préparer aux sacrifices extrêmes qu'elle exige. La politique est comme le sphinx qui impose aux nations son énigme de vie ou de mort; celles qui ne savent pas la résoudre sont dévorées. L'histoire peut n'être qu'un mirage; aucun fait ne prévaut contre une loi naturelle; si la théorie des races a la vérité pour elle, elle a pour elle l'avenir. Il n'y a pas de milieu : il faut la convaincre d'erreur, ou s'y rallier, sous peine de mort.

Étudions donc la théorie des races, c'est la première question du droit international, ce sera la pierre de touche de notre nationalité.

—

Cette théorie peut se résumer en quelques points. Elle part de la diversité de caractères qui s'observe chez les peuples comme chez les individus. Mais, cette variété admise, elle en infère une inégalité, non-seulement de fait, par suite des circonstances et du degré de développement, mais une inégalité radicale, une race étant apte à la science, à l'analyse, aux arts; d'autres, peu ou point. L'égalité, par exemple, est latine, et l'individualisme est germanique; la science est arienne, le progrès est surtout de race blanche, et le sang dit à la race noire : Tu n'iras pas plus loin.

Si les races sont inégales, continue-t-on, le croisement abâtardit les meilleures, et les autres n'y gagnent que l'anarchie des facultés. L'activité de caractère, la netteté d'idées, la vigueur d'exécution dépendent de la pureté de la race. On n'est vraiment homme et vraiment peuple qu'avec un sang pur. Les races mêlées sont sujettes aux hésitations, aux tiraillements de leurs éléments divers, de leurs principes opposés; il y règne un chaos intérieur, et ces composés d'éléments disparates ne peuvent atteindre à une civilisation vigoureuse, ne peuvent aspirer à régner sur le monde. Le croisement ne produit que ces incertitudes de peuples qui ne savent ni fonder l'égalité, ni s'arranger du privilége, ni être libres, ni admettre un maître.

Donc, la supériorité des peuples tient à la race; la première condition des nationalités durables est la race, et le groupement des nations, d'après leur race, est une loi de la nature.

Voyons si cette théorie doit s'imposer à l'esprit humain.

Oui, la diversité des caractères et des aptitudes existe, et la raison en est facile à saisir. Chaque race d'animaux n'ayant qu'une fonction, chaque animal naît avec les mêmes instincts, et dans les

Digitized by Google

associations d'animaux, ils font tous la même tâche. Mais notre société humaine ne peut exister sans la division du travail; par une loi pareille à celle qui fait naître les deux sexes en nombre presque égal, les hommes naissent avec des aptitudes variées, répondant à toutes les nécessités de leur vie en commun.

Cette loi, cependant, pouvait être autre. L'hérédité des aptitudes aurait pu pourvoir à la division du travail; l'humanité aurait pu avoir ses familles toujours les mêmes de laboureurs et de marchands, d'hommes de violences et d'hommes de peine, de tigres et d'ânes, de savants et de prêtres, et la caste eût été imposée à l'homme par la nature. Cela existe peut-être et cela semble tout naturel... sur un autre globe. Mais sur notre pauvre terre, on a essayé en vain d'imposer la caste aux hommes; la nature est plus humaine que tous les fondateurs d'empires, pontifes ou empereurs; elle fait naître indistinctement l'homme de génie chez l'ouvrier, et le fils d'un héros n'est souvent qu'un cuistre. Gloire à la nature! la diversité des aptitudes dans les enfants d'une même famille est d'autant plus sainte qu'elle donne une sanction toute physique à l'égalité des hommes!

Cette variété d'aptitudes se rencontre aussi entre les nations, par suite d'influences nombreuses et prolongées, car le travail intérieur d'un peuple n'est pas toute l'œuvre humaine, et la civilisation a besoin aussi d'aptitudes diverses au sein de ses grands ouvriers qui s'appellent les peuples. Mais toute la question est là : Cette variété constitue-t-elle une inégalité et est-elle plus héréditaire dans la race que dans la famille? La nature, qui répugne invinciblement à la caste pour les individus, tend-elle à l'imposer aux peuples sous forme de races?

Les faits et le raisonnement répondent clairement. Comment pourrait-on ne pas voir que la variété d'une race dépend du plus ou moins de caractères d'une espèce que l'éducation et les circonstances lui font produire; mais que les autres caractères, pour être produits en moindre nombre, ne lui manquent point pour cela? Et qui pourrait prétendre qu'aucune aptitude soit interdite à aucun homme d'aucune race? Non, tout homme, en tout pays, peut, dans des conditions convenables, engendrer l'un ou l'autre caractère; toute race peut de même produire la gamme complète des aptitudes. Si ces aptitudes ne se sont pas montrées encore, c'est qu'elles ont été étouffées dans leur germe, ou n'ont pas été utiles à cette société, ou n'ont pas trouvé un milieu favorable à leur développement. Mais qui peut condamner l'avenir? Le passé ne le permet point. Tel peuple, on l'a bien des fois observé, ne produisait que des soldats,

Digitized by Google

et voilà qu'il enfante des Lucrèce et des Virgile. Ceux-ci n'étaient que des races de marchands, et voilà qu'ils donnent à la philosophie Henri de Gand, Jean Scott ou Grotius; aux arts, Rembrandt, Shakespeare ou Rubens. Cet autre a été élevé par des moines-soldats, dans une caserne-couvent; il donne un Kant à la révolution française. On disait hier la philosophique, la rêveuse Allemagne; on dit aujourd'hui la grande nation militaire. Un peuple a engendré Moïse et le Christ; il semble ne produire que des banquiers. Cet autre n'a longtemps fourni que des esclaves à la traite, il donne aujourd'hui à une grande république des citoyens. Les mêmes pays qui, il y a des siècles, étaient peuplés de couvents et remplis de philosophes mystiques, sont aujourd'hui couverts d'usines et féconds en économistes.

Une race n'est inférieure à l'autre que parce qu'elle est moins ou moins bien développée; c'est une race en retard, fourvoyée ou opprimée, voilà tout. Les nations plus avancées lui sont supérieures en fait, non en droit, supérieures par suite des circonstances, non par la nature. Le droit d'aînesse, si longtemps qu'il ait régné, est-il jamais parvenu à faire, des chefs des maisons nobles ou même des héritiers des plus grands trônes, des hommes toujours supérieurs? Non. Ritter raconte que les Tantis ont un roi absolu auquel ils coupent le bras gauche en signe de soumission envers son peuple. Cet usage a duré, pourrait durer encore des siècles, avant que l'on voie naître sans bras les héritiers de ce trône barbare. Non, l'incorrigible nature répartit ses dons autrement qu'au gré des priviléges oppresseurs ou des prérogatives royales. Tous les efforts de la violence ne peuvent rien contre ses saintes lois qui consacrent l'égalité des hommes.

Les sœurs aînées des nations jouiraient-elles de ce privilége refusé aux chefs de grandes familles ou aux fils de rois? Où sont les peuples qui, tour à tour, ont dominé, opprimé le monde, au nom de cette supériorité? Où sont les grandes civilisations qui ont possédé, en fait, si longtemps, le droit d'aînesse? Des parias qui fuient l'oppression ou la faim deviennent, à la voix de Moïse, un peuple qui produira le Christ. Des vastes plaines germaniques, que Rome a cru pacifier en les changeant en solitudes, sortent tous les peuples modernes. L'Espagne, l'Angleterre, la France croient fonder des colonies dans ce nouveau-monde, qu'un Pape a partagé entre les despotes pour le convertir : la colonie produit la plus grande république du globe, et l'on peut prévoir le temps où l'Amérique n'appartiendra qu'à elle-même.

La différence du sol, du climat, et de leurs produits naturels, in-

Digitized by Google

dique les différentes fonctions des peuples, et il y aura toujours des peuples plus commerçants que cultivateurs, plus marins que soldats, d'autres qui devront préférer la charrue aux industries de luxe. Mais ici, la théorie des races ne peut conserver sa rigidité qu'en s'appuyant sur une nouvelle erreur : l'inégalité des fonctions. Il n'y a plus pour la science d'organes nobles, inférieurs ou ignobles. En serions-nous encore à cette aristocratie qui proclame la noblesse du cerveau, la supériorité du cœur, et qui méprise les autres membres, manants et vilains? Une atonie de l'estomac, cet organe grossier, et le noble cœur se détraque; un dérangement de ce vil organe qui secrète la bile, et voilà le fier cerveau qui déménage. La fable des Membres et de l'Estomac est toujours vraie; devrait-elle encore être utile?

En serait-il autrement de la division du travail social? Y aurait-il des fonctions supérieures et inférieures parmi ces diverses fonctions, toutes également nécessaires! Non, cette nécessité même et la solidarité étroite qui les unit les rend égales. L'agriculteur qui remue la terre de ses mains accomplit une fonction aussi utile que le savant qui remue les astres dans sa pensée. Cela est bien plus vrai pour la division du travail des nations, réparties dans les diverses latitudes du globe. Les races d'agriculteurs et de marchands sont aussi nécessaires que les races d'artistes et de penseurs; il n'y a que les races de soldats qui deviendront inutiles au monde; mais il n'y a pas de races de soldats, et chaque peuple peut devenir un fléau de Dieu, un conquérant d'empires. Quelle autre race que la race nègre aurait pu braver le climat des premiers âges géologiques, pourrait féconder encore les zones torrides? Sans cette race inférieure, où en auraient été les durs commencements de l'humanité, que nous révèle la science préhistorique? où en serait aujourd'hui l'industrie du coton, l'orgueil de nos usines? S'il est des peuples qui, dans le moment, possèdent plus d'aptitudes pour l'égalité ou pour la liberté, que leur sang actuel pousse à l'individualisme ou à l'association, les uns et les autres sont également utiles à la civilisation, qui ne peut être complète que par une conciliation des deux principes. Mais il n'est pas un peuple qui ne puisse jouir de tous ces bienfaits; leur seule inégalité tient à leur degré de développement et, s'il est des nations mineures, la tutelle est surtout un devoir pour leurs aînées.

Ce qui autorise cet orgueil de race, c'est une vue étroite de l'histoire. L'histoire d'un jour ne peut compter. Prendre l'heure où l'on vit pour le type de la vie universelle, quelle puérilité! Juger l'humanité, qui remonte à des milliers d'années et qui a tous les siècles

Digitized by Google

devant elle, par l'heure troublée ou incertaine qui marque une époque historique, quelle philosophie! Quoi! parce qu'il y a aujourd'hui une distance énorme entre la race noire et la race blanche, faut-il en inférer l'irrémédiable bassesse de l'une et passer condamnation? C'est oublier les dures épreuves que cette race a traversées, c'est oublier surtout l'exploitation vraiment infâme qu'en a fait la race supérieure; supérieure, en effet, par tous les crimes de l'oppression. Quoi! parce qu'entre hier et demain, quelque nuance se distingue entre deux branches de la race indo-germanique, il faudrait émonder l'une, et livrer la prédominance et la gloire à l'autre. Remontez de 50 ans, les rôles sont changés, et qui peut répondre qu'ils seront encore les mêmes dans un quart de siècle?

Non, la science n'est pas arienne, elle est humaine. La liberté n'est pas germanique, elle est humaine; l'individualisme tient plutôt à la jeunesse d'un peuple qu'à son sang. L'égalité n'est pas gauloise, elle est fille du droit, et la fraternité ne mérite ce nom que si elle embrasse l'humanité.

Ne méprisons donc ni les sauvages, ni les barbares, ni les noirs, ni les étrangers, ni les petits peuples, ni les États fourvoyés. Ce sont des hommes et nous ne sommes pas autre chose. Ils ont des droits comme nous et nous avons des devoirs comme eux. Eclairons-nous, au contraire, de l'expérience de leurs malheurs qui peuvent cesser. Cela vaudra mieux que de proclamer l'excellence de nos succès, éphémères peut-être. L'orgueil, voilà une infériorité réelle, et le despotisme où il conduit est un crime. Tous les hommes sont nés dans l'humanité, toutes les races sont capables de participer aux bienfaits de la civilisation. Voilà ce que les hommes doivent comprendre d'autant mieux qu'ils sont plus civilisés, car la véritable supériorité est dans la raison et dans la justice, la meilleure preuve à donner aux autres de son degré d'avancement est de leur montrer l'exemple du devoir et de les traiter en frères.

—

L'histoire date d'hier, et les partis ont répandu bien des ombres sur cet enseignement des peuples, qu'on ne peut opprimer en pleine lumière. S'en fier à l'histoire seule, c'est marcher bien souvent dans les ténèbres. Il est des sciences plus exactes qui peuvent nous répondre. De tels verdicts ne peuvent s'appuyer que sur des idées générales; étudier l'homme dans l'histoire ne suffit pas, il faut l'étudier en lui-même, interroger ses organes, consulter ses facultés.

L'homme, étudié sous toutes les faces, présente des caractères généraux qui appartiennent à tous les peuples.

Digitized by Google

Voyons d'abord le côté physique.

La science divise la nature en trois règnes : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal. Ce dernier règne comprend un genre, qui contient l'espèce humaine, sans lui être particulier; ce sont les bimanes, dont les ancêtres communs ont produit, d'après la loi de la variété, d'un côté les singes, de l'autre les hommes.

« Si on venait un jour, dit M. Gratiolet, à classer les animaux par l'étude du cerveau, c'est à-dire par l'organe animal par excellence, il faudrait élever ce groupe des primates, comprenant à la fois l'homme et le singe, au rang de sous-classe dans la division des mammifères monodelphes. »

L'espèce humaine, subdivision des bimanes et des primates, se subdivise à son tour en race blanche, jaune ou noire; puis, chaque race a des subdivisions nouvelles qui, de subdivisions en subdivisions, arrivent à nos races européennes : germanique, gauloise, anglo-saxonne, etc., etc.

On peut déjà s'étonner que l'homme qui ne forme un genre, une *sous-classe*, qu'en y admettant le singe, porte autant d'orgueil dans des subdivisions microscopiques, et qu'on puisse prétendre que ces races, qui ont dû monter des ancêtres du singe jusqu'à l'homme, ne puissent plus s'élever de l'homme noir au *petit blanc*, ou de la race latine à la *supériorité germanique!*

Un des caractères distinctifs des espèces, dit-on, est qu'elles ne se reproduisent pas entr'elles. Si elles peuvent s'unir, comme le cheval et l'âne, leur union n'engendre généralement que des mulets; la faculté de reproduction s'arrête, et la nature indique une solution de continuité entre deux espèces.

Ce signe naturel n'est pas aussi absolu qu'on le dit, mais existe-t-il entre les espèces humaines? Où donc est celle qui puisse mépriser l'autre et lui crier : notre union est stérile. C'est le contraire qui fait loi : les mariages consanguins sont stériles et le mélange des races produit leur fécondité.

Mais ce mélange indiquerait-il une supériorité? La mule emprunte au cheval une beauté de taille et une force de muscles qui manquent à l'âne; le serin prête quelque chose de la supériorité de son chant aux oiseaux *inférieurs* qui font couvée avec lui. Mais que le noir et le blanc s'épousent : le noir blanchit, le blanc noircit; les sangs se mêlent, les aptitudes s'équilibrent : « En Europe, dit un naturaliste français, M. Trémaux, le métis passe plus facilement au type blanc; dans le Soudan, au type nègre. » Donc, nulle supériorité absolue; les circonstances seules décident, et l'égalité règne de par la nature.

Digitized by Google

La fécondité est le principe même de l'espèce. Quand une race dégénère, la fécondité s'arrête bien plus sûrement que sous l'influence du croisement. Les crétins sont plus stériles que les mulets; la nature ne leur permet pas même de produire une race qui retourne au singe. — Les races inférieures seraient-elles marquées de ce sceau de mort? Si elles l'étaient, toute théorie serait inutile, il suffirait de laisser agir la nature. Si elles restent fécondes, c'est qu'elles peuvent se fusionner dans la grande famille, et y noyer leur infériorité relative dans le progrès général. Ainsi ont disparu tant de races, non détruites, transformées, élevées à des formes meilleures, comme l'ancêtre commun de l'homme et du singe, transfiguré dans le genre humain, et les races inférieures ont concouru à former les races supérieures!

Prenons deux extrêmes : la race nègre et la race latine. Est-il une race civilisée qui ait été envahie, submergée, détruite par les invasions comme la race latine? elle peuple encore la moitié de l'Europe. Est-il une race sauvage qui ait plus souffert que les nègres? traqués, chassés comme des fauves, parqués comme des bestiaux, ils ont résisté à des siècles d'oppression et de massacre. Si la nature avait conspiré avec les races supérieures, les latins et les noirs auraient depuis longtemps disparu. Serait-il téméraire d'en inférer que, survivant à tous ces déluges de sang, conservant la faculté de se reproduire et de contracter avec les autres races des mariages féconds, ils peuvent garder place au soleil, contribuer à produire l'homme meilleur, se transfigurer dans l'humanité de l'avenir?

Entre l'homme et le singe, il y a surtout une grande différence, une importante conquête physique. La main avec le pouce, quel progrès! Il était dans la nature. Mais voilà des siècles que les Chinois s'efforcent de mutiler les pieds de leurs femmes, que les Européens voient, dans le petit pied, un signe de noble race, que presque toutes les femmes du globe se percent les oreilles; cela pourra continuer des siècles de siècles, sans que des mutilations jalouses en Chine, sans que l'orgueil de race en Europe, sans que la coquetterie des femmes partout, si vifs que soient ces sentiments, s'imposent à la nature. Ce serait pour elle bien peu de chose, mais on ne verra jamais toutes les nobles dames naître avec le pied mignon, ni les cartilages des enfants prêts à recevoir des boucles d'or, non plus aux oreilles de nos filles de race supérieure qu'au nez des sauvages.

La nature qui a permis à l'homme de passer du noir au blanc et de la patte à la main, ne subit aucune mutilation, si minime, si futile qu'elle soit. Nulle transformation ne peut lui être imposée

Digitized by Google

malgré elle. Toutes les races s'arrêtent devant ses lois, mais nul progrès conforme à la nature n'est interdit à aucune race.

Darwin a fait admettre par la science l'hypothèse du développement des espèces et de leur transformation. Ainsi les diverses espèces de chiens, avec leur taille qui va du roquet au terre-neuve, avec leurs instincts aussi opposés que celui du chien courant et du chien d'arrêt, sont sorties d'un ancêtre commun. Le chacal sauvage n'a point de cri, il s'est civilisé et le chien aboie; mais que le chien rentre dans la vie sauvage : en peu de générations, il cesse d'aboyer. Donc, chez les animaux mêmes, les races sont susceptibles de mille progrès qui n'ont d'autre limite que les lois de la nature et qui peuvent s'étendre indéfiniment en observant ses lois. Mais, à en croire certains philosophes, les races humaines seraient moins favorisées que les animaux. Le singe ne parle point, mais des races humaines entières, qui ont pu se donner ce signe supérieur de la pensée : le langage, ne pourraient pas se servir du verbe pour penser et parler en égales de la race blanche, latine ou germanique!

Je crois la nature plus humaine que les philosophes de l'orgueil de race.

Un savant français, M. Trémaux, a voulu creuser plus avant la science de Darwin; il a posé en loi que « la perfection des êtres est ou devient proportionnelle au degré d'élaboration du sol sur lequel ils vivent. » Mais le sol élaboré, c'est le sol croisé. Le croisement donc améliore le sol, et, avec le sol, les êtres qui l'habitent. « Le pays le plus favorable à l'homme, dit cet écrivain, est celui qui, à surface égale, présente la plus grande variété de terrains, en laissant dominer les plus récents (c'est-à-dire les plus élaborés). » Il dit encore : « Les croisements entre races différentes, qui résultent des variétés du sol, sont une condition avantageuse. »

Selon M. Trémaux, la transformation des êtres sous les influences du sol, du milieu et des habitudes, est lente, et l'action du croisement est prompte, puisqu'au premier croisement il se produit un type intermédiaire. Mais les influences extérieures sont le principe de la variété, et le croisement est le principe d'unification. En effet, transplantez des végétaux, transportez des êtres dans un autre climat, sur un autre sol, ils varient; mais le père et la mère, qui sont deux, ne font plus qu'un dans leur fils, et lorsque divers types, les plus disparates, continuent à s'unir dans un même pays, ils finissent par produire pour résultante un type, une race, un peuple. Aussi, la limite entre la race et l'espèce est-elle imperceptible; la science moderne est fixée sur ce point. Si l'influence du

Digitized by Google

milieu est la plus forte, la variété augmente, s'éloigne de plus en plus du type primitif, et une espèce nouvelle apparaît. Si le croisement domine, ces variétés se rapprochent, s'unifient, et l'espèce devient plus distincte. « Dans cette sorte d'équilibre, dit M. Trémaux, il ne faut pas même de bien grands changements pour qu'une race devienne espèce... jusqu'à ce qu'une nouvelle cause de mutation survienne. On voit combien il faut peu de chose pour qu'à notre époque des races deviennent définitivement espèces. »

Que conclure de cette théorie, plus large que celle de Darwin? L'auteur conclut lui-même :

« Tout nous montre qu'à l'avenir l'homme doit progresser en donnant naissance à des races nouvelles qui, *en se croisant* avec le surplus de l'espèce, ne feront qu'élever progressivement ce qui, dans le genre humain, pourra conserver ce titre d'espèce supérieure. »

Nous arrivons toujours au croisement, comme agent du progrès. Et ici, ce sont les races nouvelles, les meilleures races elles-mêmes, qui ont besoin de se croiser avec le reste de l'espèce, pour maintenir leurs progrès acquis, pour conserver un rang élevé dans l'échelle des êtres.

—

Passons aux caractères intellectuels. Le premier caractère universel de l'homme, c'est le libre-arbitre. Quel que soit l'usage qu'on en fait, le libre-arbitre est une prérogative de tous les hommes.

Un second caractère universel de l'homme est la moralité. Pour le sauvage comme pour le civilisé, pour le noir comme pour le blanc, l'acte humain est moral, le crime est crime; des pénalités barbares, avant les lois de la civilisation, ont affirmé cette vérité universelle.

D'autres caractères généraux, qu'il suffit d'exprimer, sont la sociabilité et la perfectibilité.

Ces traits communs n'effacent pas les différences des races, ils les expliquent. C'est l'usage que les diverses sociétés humaines ont fait de leur liberté, de leur perfectibilité, bien plus que le fatalisme du sang, qui a formé les races. Mais si toutes ont été libres, cela suffit, leurs différences sont des effets de la liberté; si toutes restent libres, toutes sont perfectibles. Que la race soit naturelle ou qu'elle soit d'origine morale, dans l'un et l'autre cas, les lois morales sont d'accord avec les lois naturelles : s'il peut naître partout un Socrate d'un pauvre sculpteur et d'une accoucheuse, un Christ d'un charpentier, quel progrès peut-on refuser à une race quelconque,

Digitized by Google

dont tous les membres sont des êtres libres, moraux, sociaux et perfectibles.

Même chez les sauvages, qui ne semblent ni libres, ni moraux, ni sociables, on trouve un caractère commun à l'humanité. L'éducation est la grande puissance de tout ce qui peut se perfectionner; elle s'applique à tous les hommes. Prenez les sauvages les plus rapprochés de la bête, il leur faudra des siècles peut-être pour faire seuls le moindre progrès. Mais transportez un de leurs enfants dans un milieu meilleur, il ne sera pas besoin de croisement, vous ferez du produit direct de deux brutes un homme civilisé. « Des fils de sauvages, dit Houzeau, on peut faire des citoyens de la grande république. »

Niera-t-on encore que les races inférieures, plus jeunes, moins fortes, ou égarées, aient rien à gagner au croisement avec un sang meilleur, au contact des peuples plus cultivés, à l'exemple des nations mieux conduites? Ce serait refuser aux hommes le perfectionnement physique qu'on soigne tant chez les bœufs et les porcs; ce serait nier tout progrès intellectuel et moral, nier les facultés du sauvage lui-même.

Mais une race supérieure serait-elle supérieure à ce point qu'elle n'eût rien à gagner au contact d'autres races, ne fût-ce qu'en force physique, ne fût-ce qu'en modestie et en fraternité? Quelque parcelle de fer de plus dans son sang, quelques échanges d'idées ou de sentiments de plus avec les hommes, pourraient-ils lui nuire? L'esprit humain grandit dans l'apostolat en se faisant petit avec les petits, grandit par la charité en se faisant doux avec ceux qui souffrent, grandit par la justice en se faisant clément pour relever les coupables. Les races qui se croient supérieures seraient-elles au-dessus de ce qui fait l'homme plus humain, au-dessus de cette sainte éducation qu'on trouve auprès des petits et des malheureux?

Rester soi, même quand on est puissant, c'est risquer de pousser à ses conséquences extrêmes un principe personnel qui fait notre force aujourd'hui, qui peut amener notre ruine demain. Car est-ce bien d'un principe unique que la civilisation attend sa grandeur, que l'humanité espère le progrès? Ce principe, sera-ce la force? Voyez Rome échouer sous l'abus de la force. Sera-ce l'art? Voyez la Grèce. Serait-ce la Foi? Voyez l'Espagne et le Paraguay. Serait-ce la caste? Voyez l'Inde. Serait-ce la liberté? Sans l'égalité, la liberté est un colosse au pied d'argile. Serait-ce l'égalité? L'égalité sans la liberté est la plus dangereuse des servitudes. Il est quelque chose de plus puissant que le meilleur des instincts dans le sang d'une race supérieure, c'est le choc des idées d'où jaillit la lumière, c'est le débat

Digitized by Google

des principes opposés d'où jaillit leur harmonie, c'est l'équilibre des intérêts divergents d'où sort la civilisation. Lorsqu'en présence d'une thèse morale ou politique, nos instincts de liberté nous sollicitent d'un côté, et nos sentiments d'égalité de l'autre; que notre raison intervient et que notre cœur réclame ses droits; si c'est le sang germanique et le sang gaulois qui se disputent dans nos veines, félicitons-nous d'être de ces misérables métis qui débattent l'idée avant d'agir, au lieu d'être des purs sangs d'une race quelconque, et bénissons cette promiscuité d'origine, si elle sert à nous faire voir les deux faces d'un problème, si elle nous permet d'en concilier les différents principes au nom de la justice.

Ces tiraillements énervent la volonté, dit-on. Oui, si la volonté n'est que l'élan aveugle du sang; oui, si la volonté est fille de l'instinct brutal; toute cette philosophie est du plus plat matérialisme. Mais il est un stimulant de la volonté humaine plus puissant que l'instinct d'une race vigoureuse, c'est la conviction qui suit l'étude, c'est l'acceptation du vrai, c'est la détermination de nos facultés libres. Cette volonté, éclairée, intelligente, fille de la raison et de la conscience, est seule digne de l'homme. L'autre n'est qu'une force physique, celle-ci est une puissance morale. D'un côté, je vois la brute qui agit; de l'autre, c'est l'homme qui se décide.

Que produirait cependant ce groupement unitaire des hommes, en races physiques? Il constituerait quelques grands peuples qui seraient les géants de l'antagonisme et de la guerre. Ici Rome, là Carthage. Ici les Slaves, là les Latins, là le pan-germanisme. Le *delenda Carthago* serait le mot d'ordre de cette prétendue civilisation. Des mastodontes humains terrifieraient l'Europe. C'était bien la peine de consacrer des siècles de pensée et de science à étudier les droits des nations, des siècles de lutte et de martyre à les conquérir!

Sont-ce bien, d'ailleurs, les races qui ont fait les civilisations? L'histoire contredit cette nouvelle erreur. La civilisation est due, non à des peuples-chefs, mais à des idées-mères et à des classes en progrès. Voyez le moyen-âge, cette époque de dispersion et d'émiettement, dit-on. Est-ce que la philosophie y appartient à un peuple? Elle est européenne. La scolastique est-elle anglaise, française ou allemande? Non, elle est réaliste ou nominaliste. Il en est de même de la science, et la littérature ne présente pas des caractères nationaux assez prononcés pour s'imposer à une classification. Tous les cycles littéraires : le cycle de la Table ronde, — le cycle des fabliaux et du roman de renard, — le cycle de Charlemagne lui-même, — le théâtre, — la chronique rimée, — sont généraux et

Digitized by Google

suivent partout les mêmes phases. L'architecture est plein-centre ou ogivale, non française ou anglaise. La peinture a des divisions qui semblent plus nationales ; ce ne sont, en somme, que des nuances ; la vraie classification s'étend à l'Europe. Les peintres d'une époque ont plus d'affinité avec leurs contemporains des pays éloignés qu'avec leurs compatriotes du siècle suivant, et la Renaissance est européenne.

L'histoire politique est plus générale encore. Les grandes révolutions appartiennent-elles à une race privilégiée? Elles appartiennent aux idées admises par une fraction seulement de chaque peuple. Est-ce une nation qui a introduit, par la colonisation ou par la force, le christianisme dans presque toute l'Europe? C'est une classe d'homme, recrutée dans tous les pays : les moines, cultivateurs et soldats. Est-ce un peuple qui a fait les croisades? C'est la chrétienté. La révolution communale est-elle une invention dont une race ait obtenu le brevet? Elle se fonde partout : en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Allemagne. Le brevet appartient à une classe chez tous les peuples : la bourgeoisie. Aujourd'hui encore, malgré l'antagonisme des nations, que les souverains fomentent pour l'exploiter, la Révolution serait-elle un monopole, odieux ou béni, laissé à la France, perturbatrice ou initiatrice? Non, la révolution, malgré la Déclaration des Droits de l'homme, n'est pas française, elle est européenne ; la réaction, malgré le Manifeste de Brunswick, n'est pas germanique, elle est générale. L'Europe se divise, sur la carte et dans les traités, en peuples, où les Frédéric II voient de mauvais parents ; mais la société européenne se divise bien plus nettement en intérêts démocratiques et en priviléges financiers. Il y a bien la France, l'Angleterre, l'Allemagne ; mais il y a surtout et partout, le peuple.

En 1850, M. de Bismark déclarait à la Chambre, que la mission de la Prusse était « de se subordonner à l'Autriche pour combattre à ses côtés la démocratie. » En 1864, il répondait à lord Woodhouse, que la Prusse ne s'entendrait jamais avec le Danemark tant que celui-ci conserverait son régime démocratique ; et la *Gazette de la Croix*, après la capitulation de Paris, vient de s'écrier que la Révolution enfin était domptée. Est-ce l'Allemagne qui pense et parle ainsi? Non, c'est la réaction européenne. L'Allemagne démocratique existe ; elle se sent, elle s'est déclarée solidaire de la révolution française. Il y a un abîme bien plus profond entre M. de Bismark et l'*Internationale*, qu'entre lui et le vaincu de Sedan. L'*Internationale*, ce nom dit tout ; il n'est pas une race qui ne soit plus profondément divisée chez elle, qu'avec les autres races. Le progrès, comme la

Digitized by Google

résistance, la révolution, comme la réaction, ne sont ni d'un peuple, ni d'une race ; le caractère de la civilisation moderne est universel.

Un philosophe français a été plus avant au fond de cette question. Selon lui, la race physique, loin d'être un principe de nationalité, n'a pas même la puissance d'élever un groupe d'hommes au-dessus de l'état de famille et de la vie de classe :

« La race, dit M. Ch. Fauvety, c'est encore la famille : la famille étendue sur la surface du sol et multipliée par ses propres éléments. Une race sans contact et sans mélange avec d'autres races ne formerait jamais une nation. La sauvagerie n'est que l'état anomal de races, qui, pour être restées isolées, n'ont pu sortir de la série familiale et entrer dans les autres séries du développement humain. Si l'on remarque chez elles quelques manifestations sociales ou religieuses, c'est que, l'homme étant partout et toujours un être social et religieux, il apparaît nécessairement aussi sous ces deux aspects ; mais les manifestations sociales ou religieuses des races emprisonnées dans leur isolement familial sont restées purement instinctives, et n'ont pu formuler aucune idée, revêtir aucune forme, réaliser aucune institution positive.

« C'est par la barbarie que les races sortent de la série familiale pour entrer dans la série sociale, parce que c'est par la barbarie qu'elles opèrent leur mélange. C'est l'âge des luttes violentes, des exterminations, des asservissements. L'inégalité s'introduit dans le monde, l'esclavage se fonde, la propriété s'affirme, la société se distingue par les classes, par les transactions, par les contrats ; mais ce n'est que lorsque la série religieuse s'ouvre par une conception idéale des forces du monde physique ou des lois du monde moral, que la législation se crée, que le mariage s'établit et que la civilisation commence . . . . . .

« Ce n'est donc pas dans la race qu'il faut *chercher la nationalité*. Pour que des populations acquièrent les qualités propres à constituer ces organismes qu'on appelle des nations, il faut des éléments qui ne peuvent être fournis que par des races diverses. »

—

Où donc faut-il chercher la nationalité ?

L'histoire moderne nous a fait assister à la naissance d'une race nouvelle. Il y a un siècle, les États-Unis d'Amérique n'étaient qu'une colonie anglaise, voisine d'une colonie française et entourée d'Indiens sauvages. Aujourd'hui le désert est peuplé, la colonie est affranchie et la race yankee y règne forte et libre. Est-ce le sang qui a fait cette race ? Elle n'est qu'un mélange de tous les sangs du monde. Comment la race anglo-saxonne, une de nos races supé-

Digitized by Google

rieures sans contredit, en se mélangeant avec tant de races inférieures, a-t-elle produit une race en progrès? Est-ce le climat qui a opéré ce prodige? Les États-Unis ont presque tous les climats. Est-ce le sol? Il est d'une variété infinie, et son influence n'a pas eu le temps d'agir. Serait-ce la langue? On y parle toutes les langues, et celle qui domine n'appartient pas à ce peuple : c'est la vieille langue de ses maîtres, chassés du pays. Est-ce la religion? La religion y est presque une tour de Babel. Serait-ce une loi morale unitaire? Non, car la variété s'y étend jusqu'à la polygamie. Ou une loi sociale meilleure? L'esclavage y régnait hier encore, et le préjugé contre les nègres lui survit. Un agent physique, plus actif que le sang, plus prompt que le sol, a préparé cette étonnante création; c'est le croisement. Un agent moral, plus puissant que la foi et le langage, l'a accomplie; c'est le gouvernement de soi-même. Ce qui a créé ce grand peuple, c'est la fusion du sang dans la patrie et l'entente des esprits dans la liberté.

Mais l'exemple d'un peuple, si grand qu'il soit, ne peut faire loi ni imposer une règle uniforme aux nations, qui se constituent avant tout comme elles veulent et, en tout cas, comme elles peuvent, selon leurs mœurs, et non sur un modèle étranger. Le plus vaste champ doit donc rester ouvert à la libre variété des civilisations; écarter les préjugés qui le bornent, les erreurs qui l'envahissent, les principes absolus qui menacent de l'accaparer, les fausses politiques qui l'exploitent, voilà ce qui importe; si le reste doit être laissé à la liberté humaine, on peut se fier à la liberté.

Voyons donc quels principes prétendent à présider à la création d'un peuple.

Nous avons assez parlé de la pureté de la race.

La religion est un des liens les plus puissants qui puissent unir les hommes. Certes, l'unanimité volontaire d'un peuple en faveur d'une idée religieuse est une force de cohésion qui lui crée une âme, pour ainsi dire, et qui lui permet les plus grandes choses. Mais cette unanimité peut-elle toujours durer? Qu'un schisme, qu'une hérésie, qu'une réforme l'entame, si ce peuple n'a que cette force de cohésion, elle devient le plus redoutable agent de déchirement et d'anarchie. Quel peuple fut plus religieux que les juifs? Il a suffi de la prédication du Christ pour le disperser. Il a persisté dans son culte; mais cette indomptable énergie, cette héroïque obstination, n'a pu lui rendre une nationalité. Le paganisme romain était plus tolérant. Il a suffi d'une seule secte qui ne voulût pas de cette tolérance, pour bouleverser l'Empire de fond en comble. Imposera-t-on l'unité religieuse par la force? C'est là la

Digitized by Google

grande erreur des monarques catholiques ; ils ont cru, selon le mot de Brusselius, que le véritable lien de leur peuple était sa croyance; ils ont maintenu la religion intacte, comme la condition même de son existence ; ils croyaient défendre une nation de la mort, et ils le firent avec toutes les violences de la défense légitime, qui leur fit regarder le crime comme un droit. Mais c'est ainsi qu'on tue un peuple pour le sauver, qu'on le mutile pour le conserver sain ; il n'est pas une nation qui puisse résister à cette compression qui est la pire de toutes les servitudes. Opprimer la conscience d'un groupe d'hommes, quel moyen habile pour en faire cet être moral qu'on nomme une nation.

Non, la religion peut diviser les peuples : d'un côté des martyrs, de l'autre des bourreaux, voilà ce qu'elle fait d'une nation de frères. Il est un principe meilleur, un lien plus solide, une ıorce de cohésion que rien ne peut entamer, c'est la liberté de conscience, c'est la fraternité des cultes. Aucun changement, aucune réforme, aucun schisme ne menace un peuple qui admet toutes les manifestations de la pensée, dans l'unanimité durable de la tolérance mutuelle. Ce principe est plus sûr pour la nationalité belge que celui de Brusselius et de M. de Gerlache.

Après la religion, vient le langage. La religion déjà ne tenait pas à la race, car une même race se partage bien souvent en plusieurs cultes, et les guerres sont bien plus cruelles entre frères ennemis. Le langage y tient moins encore, et la théorie des races ne peut l'invoquer sans se contredire. La langue tient au sol, non à la race. Transportez une famille, de quelque race qu'elle soit, dans un pays où l'on parle une langue étrangère, en peu de temps elle ne connaîtra que la langue du pays qu'elle habite. Une famille hollandaise se fixe en France ; elle donne à la tribune française un grand orateur : Berryer. Un père français s'établit en Flandre, où la langue française a tant d'influence ; son fils écrira des livres flamands. Et que d'écrivains américains sont nés de pères allemands ou français, sont eux-mêmes nés en Allemagne, en France, en Belgique.

La langue est cependant un lien puissant, incontestable. Mais elle n'indique pas la race. Serait-elle une condition indispensable de nationalité ? Les faits prouvent le contraire. Que l'unité de langage soit un des signes les plus caractéristiques de l'unité d'un peuple, lorsque ce peuple, comme l'Italie, réclame son autonomie au nom de tous les principes de justice, rien n'est plus vrai. Mais c'est la volonté de ce peuple qui donne à son unité de langue cette signification décisive, et cette volonté supérieure n'a pas moins de

Digitized by Google

puissance contre les prétentions basées sur l'uniformité du langage. Combien de populations ne forment qu'un seul peuple en parlant des langues diverses. Que de peuples, en parlant la même langue, sont ennemis ou repoussent toute idée de fusion.

La langue n'est donc ni une preuve de race, ni une condition indispensable de nationalité.

Le sol a aussi une grande influence sur les habitants qu'il groupe dans des vallées, avec leurs cours d'eau, ces voies de communication naturelles, avec leurs côtes qui leur ouvrent la mer, avec leurs montagnes qui les abritent. Mais ces conditions physiques sont-elles indispensables à leur tour?

La configuration du sol n'a rien de plus absolu que l'unité de religion, de langue ou de race. Une péninsule séparée d'un continent par de hautes montagnes, comme les Apennins, réunit bien toutes les conditions faites pour imposer à ses habitants l'unité nationale. Cependant, le Portugal se détache de l'Espagne, et la péninsule ibérique comprend deux nations, que la religion, le sol, l'origine rapprochent, que la langue ne distingue qu'à demi, mais que sépare leur inébranlable volonté d'être maîtresses d'elles-mêmes.

Une île semble trancher la question. Voyez cependant la Grande-Bretagne. Que de luttes n'a-t-il pas fallu pour lui imposer l'unité de gouvernement, et qui peut assurer que cette création ne soit pas factice et qu'au jour des grandes assises de la volonté des peuples, la séparation de l'Écosse et de l'Angleterre ne sera pas réclamée par deux peuples qui peut-être sont faits pour se fédérer plutôt que pour s'unifier?

Certes, les nécessités géographiques sont nombreuses; elles condamnent les enclaves, qui presque toutes ont disparu; elles mettent des limites au principe supérieur de la volonté des populations. Ainsi, l'unanimité des habitants de Schaerbeek, comme on l'a dit, ne leur donnerait pas le droit de se réunir à la France, non plus que celle des habitants de Versailles n'en pourrait faire des sujets de l'empire germanique. Il ne suffirait pas non plus de la volonté de toute une ville maritime, comme Anvers, Ostende ou Calais, comme Naples, Gibraltar ou Trieste, pour la détacher du pays où elle est située et la réunir à un autre pays; car un port est à la fois une porte du pays sur la mer libre et l'entrée de ce pays par l'océan. Il y a des problèmes qu'il suffit d'énoncer pour les résoudre.

La question si difficile des frontières naturelles rencontre donc un premier point résolu. C'est seulement sur les frontières intérieures, non maritimes, c'est dans les contrées limithrophes que la volonté des populations peut faire loi. Le littoral de la mer est une

Digitized by Google

frontière naturelle absolue. Mais les fleuves et les montagnes et autres points stratégiques naturels ont-ils ce caractère? Ici la question se complique; car il peut y avoir plusieurs lignes de défense successives. Laquelle formera la frontière naturelle d'un peuple? Sera-ce la plus avancée, sera-ce la dernière derrière laquelle il puisse se retrancher? L'espace entre ces deux frontières également naturelles est-il destiné à être l'éternel champ de bataille des deux peuples voisins? La guerre seule peut-elle en décider, et faut-il ici que la force fasse le droit?

Ceci nous ramène à un principe supérieur : la volonté des populations. Mais la volonté des populations, dira-t-on, ce peut bien être encore la force, la force du passé, qui après avoir conquis un pays malgré lui, s'est imposée par l'habitude et a transformé le sentiment du vaincu jusqu'à l'associer aux destinées du vainqueur. L'objection est sérieuse, mais elle ne tient pas devant l'examen. En effet, l'histoire du passé n'est qu'une série de violences et l'Europe s'est constituée dans un temps où la force faisait le droit. Mais jusqu'où remontera-t-on dans ces revendications de territoires? La Belgique va-t-elle redemander la Flandre française aux héritiers de Louis XIV? Mais les héritiers de Charles-Quint ne vont-ils pas aussi réclamer la Belgique entière? et les héritiers de Charlemagne n'auraient-ils rien à revendiquer de leur côté? Où s'arrêtera-t-on? sera-ce au traité de Westphalie? sera-ce au traité de Verdun? Le fait premier, où le rencontrer? On aurait beau remonter à César ou à Arminius, qu'on ne trouverait pas une base solide. Le droit primordial, où est-il? je ne vois dans le passé que la violence. C'est dans la nature seule qu'il faut chercher le fait primordial, la source du droit, et la nature, c'est l'indépendance individuelle. C'est dans le présent seul qu'il faut chercher le droit écrit. Après les grandes affirmations de principes de la fin du XVIIIe siècle, qui de l'Amérique et de la France se sont introduits dans la civilisation moderne, toute revendication du passé devient un anachronisme. Entre l'ancien sujet et le citoyen, entre la féodalité, le monarchisme et l'indépendance des peuples, entre la conquête et la volonté des populations, le droit a creusé un abîme. L'exemple du passé ne peut plus rien justifier; la conquête a pu faire loi, lorsque tout droit naturel était étouffé; elle devient odieuse comme l'injustice, horrible comme un spectre, condamnable comme un crime, dès que le droit a parlé.

Les violences du présent d'ailleurs ne peuvent avoir plus de droit que celles du passé. Or, nier que la force ait pu dans le passé conquérir une province, c'est s'interdire le droit de reconquérir par la force cette province, qui n'appartient en droit qu'à elle-même.

Digitized by Google

Si les populations se soulevaient ou réclamaient, la question serait autre ; car il n'y a pas de prescription, en faveur de la conquête, contre l'indépendance des peuples. Il en fut ainsi de la Pologne, de l'Italie, de la Grèce, toujours domptées, jamais soumises. Mais si les populations se sont ralliées à la patrie nouvelle, il y a à respecter en elles deux choses : le droit général moderne qui a supprimé pour jamais l'ancien régime, et leur droit particulier de disposer d'elles-mêmes. Sur qui ont-elles été conquises dans le passé? Sur des maîtres à qui elles n'appartenaient que par la force. Déjà alors elles s'appartenaient en droit, sinon en fait. Elles s'appartiennent encore et quel est donc l'antique feudataire, l'ancien maître qui prétendra les reprendre sous son vasselage? La violence peut les opprimer; mais rien que la violence. Qu'on ne parle pas de droit!

Leur volonté actuelle a pu être imposée par le passé, dira-t-on. Leur volonté dans le passé avait-elle donc été plus libre? Il y a cependant cette petite différence que leur volonté actuelle représente des vivants, des hommes du XIXe siècle, des citoyens; tandis que le passé représente aujourd'hui des morts, représente un temps où nul n'était libre, une époque de féodalité.

Le droit de l'individu à s'appartenir, à se gouverner, à disposer seul de lui-même : voilà qui prime la force. Cette volonté n'est pas si égarée d'ailleurs qu'on le croirait bien. Serait-ce, en effet, à leur ennemi, à leur oppresseur, à leur conquérant, que ces populations se sont ralliées? Non! l'homme de violence a disparu, les générations nouvelles sont restées en présence. S'il y avait eu entre elles inimitié, incompatibilité, vengeance, elles ne se seraient pas fusionnées. Avant la conquête, elles étaient voisines, elles fraternisaient, avaient des intérêts communs, des droits pareils, trop souvent méconnus. Après la conquête, — le premier effet de réaction contre la contrainte passé — elles se sont reconnues sœurs, elles ont fraternisé et ont fini par ne former qu'une nation, quand elles ont pu être libres ensemble.

La prescription invoquée par Jansénius contre les anciens maîtres n'est pas même une prescription. Car, pour qu'il y ait prescription, il faut qu'il y ait eu droit, et les possesseurs de peuples n'ont jamais eu d'autre droit sur leur bétail humain que le droit de la force.

Où il n'y a pas de prescription, c'est contre l'indépendance des peuples. Il n'y en a qu'une seule : leur volonté. Est-il une race qui ait plus vigoureusement persisté dans son culte, dans ses mœurs, dans sa langue, dans son type physique que le peuple juif? S'il le voulait, il est assez nombreux, assez puissant, assez riche pour

Digitized by Google

reconquérir, pour racheter la Judée, sa terre promise, le sanctuaire de sa nationalité. Il ne le veut point : Sa volonté seule prescrit son droit; la nationalité juive a accepté sa dispersion.

Peut-on en dire autant de toutes les conquêtes? Demandez à la Pologne, demandez à l'Irlande, demandez à l'Italie, demandez à la Grèce. Les véritables nationalités sont celles pour qui la conquête creuse un abîme entre elles et le conquérant. Pour toute autre, il faut maudire les violences du passé; mais il faut surtout ne pas les imiter; il faut accepter, respecter, proclamer ce principe moderne : le droit des populations à disposer d'elles-mêmes.

Cette question n'a plus de difficulté si, au lieu d'une province à détacher d'un pays, il s'agit de reconquérir un pays entier qui s'est affranchi. Ici le droit est clair, admis, général. Un peuple s'appartient; le reprendre à lui-même est impossible. Telle est la Belgique; et le droit est encore une fois le grand principe de notre nationalité.

Les frontières naturelles soulèvent d'autres problèmes. Une capitale ne se place pas à volonté au centre d'un pays, et on ne peut la transporter plus loin lorsque les frontières sont entamées. « Quand l'œuvre n'est pas d'accord avec les circonstances naturelles, dit Houzeau, le temps ne tarde pas à emporter l'œuvre. Des conquérants sont venus qui ont prétendu fonder des villes en dehors des points de convergence des populations (Bruck aurait dit des nœuds électriques), et le désert s'est fait dans ces villes dont nous cherchons en vain l'emplacement... Des princes sont venus qui ont affectionné au hasard des sites où ils ont enfoui les trésors de leurs peuples, et le visiteur va chercher aujourd'hui les monuments qu'ils y ont élevé au milieu d'une terre morte. » Cependant, si l'emplacement d'une capitale s'impose par la nature, ce centre doit être à l'abri d'un coup de main, ce cerveau ou ce cœur d'un peuple doit être garanti par un crâne épais ou par une forte poitrine. Les frontières doivent laisser l'air, l'espace, la liberté de respiration, à une capitale, qui ne peut sentir toujours la proximité d'un autre peuple peser sur elle, gêner ses mouvements, comprimer ses pulsations de vie, menacer sa liberté.

S'il arrive un jour que les peuples soient appelés à voter sur le choix de leur nationalité, sur leurs divisions et leurs subdivisions en vue d'une constitution rationnelle de la carte de l'Europe, le congrès international de la démocratie aura à fixer les zones où le choix sera permis, les zones où il sera défendu, sauf à accorder à tout citoyen le droit de changer de pays en liquidant avantageusement sa fortune; ces zones devront être aussi étendues que possible

Digitized by Google

entre chaque peuple; cependant, elles devront tenir compte de l'emplacement de la capitale. Mais ce sera devant les populations que ces problèmes devront se plaider pour que leurs représentants connaissent leurs intérêts et leurs tendances autant que les principes du droit public.

En attendant, que dire d'un pays qui, comme la Belgique, n'a ni frontières naturelles, ni capitale à l'abri d'un coup de main? — Notre nationalité n'a pas plus besoin de ces garanties que de l'unité de religion, de race et de langage. Car elle a suppléé à tous les avantages stratégiques par une nouvelle expression du droit : la neutralité. La meilleure défense de nos frontières, disait Fénelon à Louis XIV, ce ne sont pas des places fortes conquises sur l'étranger, c'est la justice. Pour nous, la neutralité représente cette justice. Elle dit à la conquête : Tu n'iras pas plus loin; et la guerre de 1870 vient de prouver que cette frontière morale, cette ligne purement idéale, qui n'est tracée que sur la carte, qu'on peut franchir en un seul pas sans le savoir, est tout aussi respectée que les Alpes suisses, plus respectée que les hautes montagnes et les larges fleuves qui séparent deux belligérants. Les barrières morales sont les plus puissantes de toutes.

Faut-il donc chercher des règles absolues de la nationalité? Un peuple ne se crée pas, il existe; il peut s'affirmer de diverses manières : soit par la forme du territoire qu'il habite, entouré de mers ou de montagnes, soit par la langue qu'il parle, soit par sa race, soit par sa religion; mais rien de cela n'est obligatoire et rien de cela ne suffit. C'est surtout par les caractères intellectuels et moraux qu'un peuple existe; c'est par la vie publique, artistique, industrielle, qu'il s'affirme. C'est avant tout par sa volonté d'être, exprimée tantôt par une révolution, tantôt par le gouvernement de soi-même, partout et toujours par le droit. Qu'il se constitue matériellement, comme il peut; nul n'a à lui dicter son choix, et la nature presque toujours en décide; mais dès qu'il existe, le devoir de tous est de le respecter. Le droit d'être lui appartient. Ainsi, dès qu'un enfant est né, nul ne peut rien contre lui sans crime. Se constituer intellectuellement et moralement, voilà donc la grande œuvre d'un peuple : il le peut par les arts, par l'industrie, par les lettres, par la philosophie, par la science, et surtout par la pensée; alors se constituer politiquement est son droit, et il est du devoir de tous les peuples, non-seulement de le respecter, mais de le protéger et de défendre en lui leur propre droit, qui n'existe point s'il n'existe pour tous.

Nous voilà bien éloignés de la théorie des races. La race n'est

Digitized by Google

qu'un embryon de nationalité; ce lien n'est pas plus vital que tout autre, y compris le principe brutal qui réunit la première population de Rome. Ce qui fait d'un groupe d'hommes, unis par un lien physique quelconque, une nation, c'est la vie morale. La condition du développement intellectuel et politique d'un peuple n'est pas l'homogénéité de race, qui pousse plus à l'orgueil qu'à la justice et qui ne suffit pas même à faire sortir les hommes de l'état de famille. C'est, au contraire, tout ce qui rapproche les hommes par la pensée et pour la justice. Les liens du sang peuvent former ces redoutables collectivités, soumises à un principe unique et jaloux, théocratiques ou militaires, qui condamnent l'étranger comme un ennemi ou un profane, ou qui passent sur la terre comme des fléaux. Pour créer un membre de l'humanité, ce n'est trop du croisement du sang, de la conciliation des idées, de l'harmonie des principes, de toute la puissance du droit.

Les conditions les plus favorables peut-être sont celles où le mélange est complet, où la diversité du sang, du langage, du sol et des cultes habitue un peuple à la tolérance et le prépare à la fraternité.

Non! ce n'est pas en vain que nos pères ont travaillé à cette œuvre de fusion! Non! notre histoire ne nous trompe point, ni celle de la Suisse, ni celle de l'Angleterre, ni celle de la République américaine! L'expérience des peuples les plus libres de la terre n'est pas un leurre; les traditions de la démocratie ne sont pas chimère, et notre nationalité n'est pas un feu follet! Nous avons concilié le droit individuel avec l'ordre social, par la liberté; nous avons fondé la patrie commune, par la représentation nationale; nous avons fait entrer cette patrie dans le droit européen, par notre neutralité; nous essayons en petit le modèle de l'humanité, par la fraternisation des langues, des races et des cultes. Nous pouvons donc reprendre notre route sans crainte. La violence seule et l'injustice sont nos ennemies; nous avons pour principe de vie la liberté et pour auxiliaire le droit de toutes les nations. C'est sur des bases rationnelles que notre nationalité est instituée; il nous suffit de pratiquer nos libertés, de féconder nos institutions par la justice sociale, pour rester un membre de l'humanité, un de ces États libres prêts à entrer et dignes d'être admis dans les États-Unis d'Europe.

CH. POTVIN.

Avril 1871.

Digitized by Google

LA SERVANTE.

(Suite.)

XII

Plus une parole ne fut échangée. Le comte Pierre marchait grave et triste à côté de cette femme qu'il voyait plus séparée de lui par l'humilité du dévouement qu'une reine ne l'aurait été par les exigences de l'orgueil.

Lise en marchant, essuyait ses larmes et comprimait ses sanglots. On arriva ainsi à Ploegenhove. Voyant le comte sombre et Lise émue, le docteur essaya de ramener quelque gaîté.

— Ce temps d'octobre, le vent dans les peupliers, le départ d'Armand, et nous voilà impressionnables comme des cordes de violon. Je propose de faire allumer grand feu et grande lumière pour souper.

— C'est fort bien imaginé, dit le comte.

Et il ordonna au domestique de mettre trois couverts.

— Trois ?... répéta celui-ci.

Le maître fit un geste impérieux ; mais, pendant que l'on dressait la table, Lise s'éclipsa tout doucement.

Le comte la chercha en fronçant les sourcils.

— Priez Mlle Lise de venir souper, commanda-t-il.

Au bout de quelques minutes, le domestique vint dire que Mlle Lise avait fermé sa porte et était couchée.

— Se trouverait-il, par hasard, des femmes que le bonheur effraie? demanda le comte à son vieil ami.

— Il y a des fruits qu'il faut cueillir avant qu'ils ne soient tout à fait mûrs, répondit Serjacobs.

Certaines situations échappent à l'analyse. Lise elle-même eût été incapable d'exprimer ce qu'elle éprouvait, mais ce n'était à

Digitized by Google

coup sûr rien qui ressemblât au contentement. Le ton d'autorité qu'avait pris envers elle et pour la première fois de sa vie le comte Pierre avait fait sur l'organisation de la jeune fille l'effet d'un tremblement de terre ; fascinée d'une part, épouvantée de l'autre, si elle avait osé parler ou crier, c'eût été pour dire : J'ai peur ! — Les femmes, sous l'empire d'un sentiment profond, ne sont jamais exemptes de peur devant l'homme qu'elles aiment. Mais, en ce moment, tout effrayait Lise : le passant qui l'avait regardée sur la route, le maître qui voulait lui donner sa main, son cœur qui la poussait à rester, sa conscience qui lui disait de partir.

Quand elle fut enfermée dans sa chambre, sa main tremblante et peu exercée à l'écriture traça quelques lignes et des larmes sillonnèrent ses joues. Aucune espèce d'excitation ne la soutenait, c'était l'affaissement de l'espérance et cette agonie morale d'un être humain qui doit s'enterrer vif.

Lise dormit quelques heures.

De tout ce que l'on souffre, rien n'est comparable à la terrible sensation du réveil au lendemain d'une grande douleur. La vie est là qui nous attend et nous reprend comme les dents meurtrières d'une fourche sur lesquelles on retombe !

Il fallait partir ! cela seul était dans le vrai ; Lise n'avait décidé que cette chose ; mais c'était se résoudre à vider le calice. Où irait-elle ?... Hier soir, tout son plan n'était-il pas tracé et si simple, si facile...

Ah ! oui. Son père avait un frère, un paysan, un petit fermier qui habitait les environs de Turnhout ; il n'y avait pas deux ans qu'il était venu la voir ; c'était un brave homme qui demeurait seul avec sa vieille femme ; ses deux filles étaient mariées et établies dans de petites métairies. Lise se souvenait à peu près de l'adresse exacte de l'oncle Christiaens. Mais elle serait chez lui dans la matinée.

Le petit paquet fut bientôt fait ; elle mit une robe noire avec une pélerine, puis un mouchoir de laine blanche sur sa tête. Ainsi vêtue, son paquet à la main, elle demeura quelques instants au milieu de la chambre. Que tout cela était triste ! Quoi ! elle quitter cette maison !

Elle laissait sur la table, une lettre adressée au comte, lettre bien simple, et qui disait :

« Monsieur, je vous en prie, accordez-moi six mois pour que je me repose et que vous réfléchissiez un peu. Je me sens si lasse que je n'ai presque plus la force de vivre ; il est possible que cela se passera. Si vous ou Armand aviez encore besoin de moi, je n'aurais pas senti cette fatigue, mais je sais que je ne suis plus nécessaire

Digitized by Google

ici à votre bonheur à tous deux ; *au contraire*. Je crois bien agir en m'en allant. Je ne vous ai jamais rien demandé, mais je vous supplie aujourd'hui de m'accorder une grâce : ne cherchez pas à savoir où je suis. Vous direz à Armand que je suis allée dans ma famille pour quelque temps. Je vous donne *ma parole* de vous écrire un peu plus tard, et alors je vous ferai savoir où je suis. Ne vous rendez pas malheureux, ni Armand non plus, à cause de moi ; c'est la seule pensée que j'aie dans le cœur. »

A l'heure matinale où Lise franchit le seuil de Ploegenhove, le comte Pierre était déjà sorti pour faire sa course habituelle à Malines. Elle partit sans bruit, sans parler à personne, et s'arrangea de manière à éviter la rencontre des domestiques ; car, à tort ou à raison, elle croyait être l'objet de l'ironie de chacun.

La station était proche ; elle prit un billet pour Turnhout.

— Turnhout ! cria le garde-convoi, au bout de deux heures de route. Les voyageurs qui étaient à destination mirent pied à terre. Lise s'adressa à un paysan pour savoir où demeurait le fermier Christiaens.

— Il faut marcher pendant une demi-heure à travers les terres, à gauche en arrière de la ville, jusqu'à ce que vous vous trouviez en pleines bruyères, lui dit cet homme. Alors, en tournant à gauche, vous verrez tout à coup des champs cultivés, entourés de haies, des arbres, un château et une petite ferme. C'est le domaine d'un conseiller en retraite, M. Van Teel ; il a fait défricher à grands frais cette propriété et il y a mis une maison pour le père Christiaens.

Se trouver par une matinée d'octobre, grise et froide, au milieu des mornes bruyères de la Campine, dans une solitude si complète que le vol d'un oiseau n'en trouble pas le silence ; avoir en soi l'isolement moral, le chagrin sur le visage, l'abattement dans tout l'être ; le deuil aux habits, un ciel de plomb s'étendant de tous côtés sur une plaine à perte de vue, dont les contours se fondent avec les brumes du lointain ; un vent âpre venant de la Hollande, passant de temps en temps sur la feuillée jaune et raccornie qui couvre ce sol stérile ; — c'est un rêve de mélancolie, et comme un tableau de Breton.

Eh bien ! Lise se sentit là plus à l'aise que la veille au soir dans sa chambre et surtout que le matin quand elle avait ouvert les yeux. Certaines organisations s'exaspèrent par ce qui pourrait servir de soulagement à d'autres ; alors elles cherchent l'harmonie dans la douleur, et cela les apaise.

Lise s'assit au bord du chemin, Le vent soufflait dans sa pélerine ; elle noua son châle sous son menton. Ses regards erraient

Digitized by Google

avec quelque douceur sur ce paysage désolé; son âme se plongeait dans cette tristesse. Devant les grands horizons, la pensée fait halte.

— Je me sens mieux, se dit-elle, beaucoup mieux que ce matin. On dirait presque que je suis déjà morte.

Elle resta encore là quelque temps, puis elle se remit en route. La maison de l'oncle Christiaens était à l'autre bout de la plaine. On en voyait les murs blancs à travers les arbres d'un verger.

Lise poussa la porte et entra. L'oncle Christiaens fumait sa pipe à côté du poêle; la tante pelait des pommes de terre.

La voyageuse dit le bonjour, on la reconnut et on la reçut à bras ouverts, comme savent recevoir les paysans flamands.

Lise raconta avec franchise et simplicité que le décès de Mlle de Meerbeke et le départ d'Armand pour le collége la forçaient à chercher une autre place, attendu qu'elle était trop jeune pour demeurer au service d'un homme seul.

L'oncle opina du bonnet.

Mais la tante murmura : N'avez-vous pas une pension?

— Je n'ai pas encore l'âge où cela soit nécessaire. Si je parviens à la vieillesse, monsieur le comte aura certainement soin de moi.

— C'est tout ce qu'il faut, dit le vieux.

— Vous avez sans doute mis de l'argent de côté, continua la vieille, depuis douze à quatorze ans que vous êtes dans cette famille?

— J'ai deux mille francs à la caisse d'épargnes.

Ils trouvèrent que c'était un joli sou, mais la tante ne pouvait s'empêcher de faire des commentaires sur la conduite du comte de Marcellis, qui ne plaçait pas lui-même Lise dans une autre maison.

— Est-ce que les gens riches ont le temps de s'occuper de choses pareilles? nous devrions aller demander cela à M. le conseiller! nous serions bien reçus!... Tiens! tiens! il me vient une idée, femme : Mme Van Teel a renvoyé dernièrement une de ses servantes. Cette place ferait bien l'affaire de Lise.

— C'est à voir! répondit l'autre d'un air important, tout en mettant le couvert et plaçant une assiette pour sa nièce.

Lise était si douce et si affectueuse qu'avant le soir elle avait gagné les bonnes grâces de la vieille paysanne, un peu revêche, mais excellente au fond.

Dès le lendemain, sa tante la présenta elle-même à Mme Van Teel, installée déjà dans sa maison de Turnhout pour y passer l'hiver.

Digitized by Google

Lise craignait un peu que cette dame ne voulût écrire elle-même au comte de Marcellis pour avoir des renseignements directs ; mais la femme du conseiller avait, depuis des années, une confiance illimitée dans le ménage Christiaens, et, sans faire aucune objection, elle prit très-volontiers la jeune fille à son service; elle ne s'informa que d'une chose : si elle connaissait la couture du linge dans la perfection.

Lise connaissait tous les points qu'une aiguille puisse former.

— Vous ne pouvez jamais sortir, si ce n'est pour aller à la messe, ni recevoir personne, excepté votre oncle et votre tante, ni vous mettre à la fenêtre au rez-de-chaussée, ni causer avec le domestique, ni porter chapeau ou bonnet à rubans, ni lire autre chose que des livres de piété que je choisirai. Voilà mes conditions : vous serez très-heureuse chez moi.

Lise souscrivit à tout et entra en service le jour même. Elle embrassa son oncle et sa tante, et comme elle les reconduisait, le vieux lui glissa à l'oreille :

— Si vous n'étiez pas heureuse, Lisken, vous savez où je demeure.

— Merci de votre bon cœur, mon oncle ; je serai également heureuse partout, répondit la jeune fille avec un sourire à faire pleurer.

Ainsi que tel sol ou tel climat produit telle plante, ainsi la grande ville, la province et le village ont leur végétation humaine particulière. Mme Van Teel, grande et robuste comme un chêne de soixante ans, engraissée comme pour un concours, rouge comme pour rire, portant des robes vertes ou dahlias, une chaîne d'or et un chapeau jaune, tels qu'on en voit sur les images d'Epinal, ne pouvait être née que dans une petite ville flamande. Au physique et au moral, c'était un tissu de manies que dominait une passion :

Mlle de Meerbeeke cultivait l'art héraldique; la femme du conseiller cultivait le linge.

C'était sa folie; tous les ans, elle consacrait une certaine somme à l'achat de deux ou trois pièces de toile, dont elle surveillait en personne le tissage et le blanchissage; puis on taillait des draps de lit, des chemises, etc.; on cousait, on empilait, on collectionnait.

Une vaste pièce au second étage de la maison, entourée d'armoires à rayons, servait de lingerie. La machine à coudre était proscrite avec horreur, Mme Van Teel n'ayant pas plus de foi dans des points confectionnés à la mécanique que monsieur son mari n'en avait dans les idées progressistes. Donc, un être humain remplissait, du matin au soir, les fonctions de machine, sous le nom de lingère.

Digitized by Google

Cette lingère ce fut Lise. Elle se levait le matin à six heures, habillait madame pour la messe, faisait le lit et la chambre, et cousait toute la journée jusqu'au moment de déshabiller madame.

Cette manière de vivre, d'une monotonie inexorable, ne contraria nullement Lise. C'était la régularité et la discipline, enfermant la tristesse entre deux planches, mais permettant à la pensée de regarder en haut! Il n'y a rien qui aille plus vite que des jours tout pareils; mais Lise se sentait aller plus vite qu'eux, s'il est des grâces d'état, il est aussi des voluptés dans la douleur. Lise venait d'ensevelir dans le néant les quatorze dernières années de sa vie, sans en avoir recueilli ni fleurs, ni fruits; car elle se retrouvait exactement à la veille du jour où elle était entrée à l'hôtel Marcellis pour sauver Armand dans son berceau. C'était la même pauvre fille, se mourant d'un rêve sans espoir. Comme elle se reconnaissait! La fraîcheur et la santé avaient disparu, les pâles couleurs les avaient remplacées; les tons nacrés entouraient les yeux; le menton s'était effilé; les mains étaient devenues blanches et minces comme des hosties; c'était bien la toux d'autrefois et les contractions du cœur, toutes choses disparues pendant quatorze années de trève. Lise avait demandé six mois au comte Pierre. Il n'en faudrait peut-être pas tant pour qu'Armand et lui fussent sauvés!

XII

Au reçu de la lettre de Lise, le comte était couru chez Serjacobs.

— Plus vous poursuivrez cette pauvre fille, plus vite elle s'éloignera, lui dit le vieux philosophe. Le temps est le seul remède qui opère dans les cas d'amour désespéré. Que risquez-vous à attendre encore six mois, ayant déjà attendu douze ans?

— Ce qui est éternel a le temps et la patience, répondit Pierre. J'attendrai!

Mme la conseillère n'avait jamais eu une servante si parfaite que Lise. C'était l'idéal de la machine, tournant sur le pivot de la soumission.

Dans cette maison où on lisait les règles de l'habitude, dans les plis des rideaux, dans l'alignement des chaises, dans l'usure du parquet devant telle fenêtre ou devant tel miroir, il va sans dire que rien ne venait jamais déranger la régularité du service; aussi ce fut un événement que cet ordre donné par Mme Van Teel à Lise :

— Le domestique est malade, et nous avons de la famille à dîner. Vous voudrez bien mettre le couvert et servir la table.

Digitized by Google

— Certainement, madame, répondit Lise avec sa sereine indifférence.

Au coup de midi, quatre convives se trouvaient réunis autour de la table : M. le conseiller émérite, sa femme, le frère de celle-ci, et sa fille, héritière en ligne collatérale des époux Van Teel, qui se pâmaient lorsqu'une personne de si grandes manières et qui habitait Anvers daignait venir manger chez eux, à l'heure de Turnhout, et consentait à se laisser appeler cousine.

Lise se tenait là, une assiette à la main, quand tout à coup la nièce du conseiller se retourna. C'était Mlle Alix Van Cappelen.

Lise laissa tomber l'assiette, qui se brisa en morceaux.

— Mon service de Tournay dépareillé ! s'écria Mme Van Teel. Il était depuis un siècle dans la famille !

Mlle Alix dit un mot à son père. Le sénateur regarda la pauvre servante qui tremblait.

— Oui, dit-il, c'est elle.

Toute au bris de sa porcelaine, Mme Van Teel ne s'aperçut guère de ce qui se passait ; il n'entrait point d'ailleurs, dans le caractère de Mlle Alix de se livrer à des explosions. Elle traitait Lise comme un meuble, mais après le dîner elle parla en particulier à sa tante.

Si la femme du conseiller Van Teel n'eut pas une apoplexie ce jour-là, c'est que positivement il faut croire à la destinée.

Lorsque ses convives furent partis, elle monta, semblable à une Furie, jusqu'à la chambre où Lise s'était déjà remise à coudre.

— Laissez tout cela, lui dit-elle, et faites votre paquet à l'instant. Une fille de mauvaise vie ne couchera plus une nuit sous mon toit.

— Moi... une fille... de...

La voix de Lise était faible comme un souffle d'enfant et ses regards s'éteignaient.

— Une fille entretenue par le comte de Marcellis, et qu'il a enfin mise à la porte !

— Oh ! madame !...

— Qui espérait se cacher ici sous le masque de l'hypocrisie ! Ma maison est honnête, grâce à Dieu, et jamais une de vos pareilles n'y a mis les pieds ! Vous aurez trompé votre oncle et votre tante ; au reste, je tirerai ça au clair ; le plus pressé est que vous soyez hors de mes yeux, car j'en ferais une maladie !

Lise en était arrivée à ce point où l'on sent à peine, où l'on pense avec difficulté : un étouffement sous des décombres !

Elle rassembla machinalement ses nippes et mit sa pèlerine et son châle. Mme Van Teel n'était plus là. Au moment où elle allait

Digitized by Google

descendre, la cuisinière, une vieille bigote couleur de buis, avec un bonnet plissé à tuyaux, mit d'un air pincé, sur le bord de la table, un petit paquet contenant de l'argent et se retira remplie d'une sainte horreur.

C'était le gage de Lise pour six semaines de service.

Tout faisait mal à Lise en ce moment cruel. C'était une de ces épreuves où les circonstances se tournent contre une pauvre créature, comme un canif dont toutes les lames s'ouvriraient à la fois dans la main. L'atmosphère de cette maison lui semblait imprégnée d'amertume; le plancher brûlait; la poignée des portes blessait; l'escalier craquait sous les pas; les bruits que l'on entendait étaient sinistres et menaçants; il fallait se hâter, car quelque figure vindicative, quelque voix insultante viendraient de nouveau formuler un arrêt. Qu'il fut pénible le trajet de cette chambre au seuil de l'inhospitalière maison, et avec quel bruit sourd retomba la porte!

Et, sous le coup de ce saisissement, quelle étrange sensation au cœur : la douleur morale matérialisée, le chagrin devenu ravage et dévastation, quelque chose comme un liquide corrosif répandu instantanément dans cette poitrine, déjà desséchée par une intime désolation!

Lise se trouva seule au milieu de la rue, au mois de décembre, à la nuit tombante. C'était la route du Calvaire!

Quelle idée la conduisait? Songeait-elle à aller chez son oncle? Vers quel but allait-elle quand, ayant fait une centaine de pas, la tête basse, les bras pendants, la démarche indécise, elle s'affaissa tout à coup et tomba sur le trottoir?

Il n'y a point de passants dans les rues de Turnhout, l'hiver, à six heures du soir.

Un homme qui rentrait chez lui vit Lise étendue par terre et s'approcha. Il appela sa femme, sa servante, les voisins; on apporta de la lumière, on souleva la jeune fille, qui était froide et inanimée.

Le meilleur parti à prendre était de la porter à l'hôpital, situé non loin de là; c'est ce que l'on fit.

Des sœurs vêtues de blanc, qui desservent l'hôpital, déshabillèrent la malade et la mirent au lit.

Elle n'était point morte, ainsi qu'auraient pu le faire supposer la fixité de son regard, son extrême pâleur et la rigidité de ses membres; mais elle était dans un état de prostration complète.

Sœur Apolline, une religieuse dont la jeunesse et la beauté s'étaient conservées sans s'épanouir et sans se faner, une mystérieuse fleur éclose à l'ombre du cloître, ni naturelle, ni artificielle,

Digitized by Google

mais faisant rêver, par sa blancheur et sa ténuité, à ces fleurs mystiques ciselées dans l'ivoire, — sœur Apolline se prit d'une sympathie instantanée pour la pauvre Lise et la veilla toute la nuit.

Il y eut du délire, de l'agitation, et la fièvre se déclara. Lise fut très-mal pendant quelques jours ; il y eut lutte, puis la nature vainquit et un peu de connaissance revint.

Étendue sur le lit de l'hôpital, décolorée, presque transparente, ses mains fluettes pendant sur la couverture, Lise rassemblait peu à peu ses souvenirs, et ses regards errants cherchaient à se rendre compte du lieu où elle se trouvait.

Une figure d'expression maternelle se pencha vers elle :

— Tenez-vous en repos, mon enfant.

La main de la malade pressa doucement celle de la religieuse.

— On dirait une petite sainte de cire, pensa sœur Apolline en la regardant ; elle est bien malade, mais nous sommes venus à bout de la fièvre, et la poitrine ne me paraît pas atteinte.

Elle termina sa phrase à haute voix en s'adressant au médecin qui arrivait.

— Symptômes d'une maladie de cœur, avec un commencement d'inflammation des méninges, dit le docteur ; mais les menaces d'une affection aiguë paraissent céder. Avec beaucoup de ménagements et de soins, je ne désespère pas... Cependant, le sang est appauvri et elle a les pâles couleurs.

— Je la soignerai comme mon enfant, dit la sœur.

Le sentiment maternel, qui dort au fond du cœur de toutes les femmes, est le mobile secret de l'active et sublime vertu des sœurs de charité, et fait de leur ordre quelque chose à part au milieu des autres ordres religieux. C'est la femme retrouvant sa mission et son but par un chemin détourné, car il y a dans toute femme l'étoffe d'une garde malade ; dans toute sœur de charité il reste quelques-uns des caractères de la mère : les soins, la patience, l'abnégation. Il n'est pas une femme au monde, pas même une religieuse de cinquante ans, qui soit maladroite dans un rôle de mère. Si sœur Apolline s'était mariée, peut-être eût-elle eu, à l'âge où nous la trouvons, une fille ressemblant à Lisken. Elle eut par intuition, pour la jeune fille, le regard compatissant, la voix caressante, le sourire encourageant, que la nature lui aurait octroyés avec la maternité. D'ordinaire, elle soignait les malades avec zèle et bonté, mais cette fois, ce fut une tendresse instantanée, une espèce de passion, de pitié, et l'œuvre d'une guérison entreprise avec amour.

L'intelligence affaiblie de Lise renaissait par lueurs, et alors elle

Digitized by Google

racontait quelques lambeaux de son histoire; de temps en temps une phrase :

Elle était servante... à Malines d'abord... puis elle était venue à Turnhout... où elle avait un oncle... on lui avait procuré un service... la dame avait été si injuste envers elle!... elle pensait retourner chez son oncle... elle était devenue malade, et ensuite... ensuite elle ne savait plus rien!

— Il ne faut pas vous inquiéter, mon enfant, disait la sœur, tout s'arrangera quand vous serez guérie.

— Guérie de ma maladie, oui... mais non de mon chagrin!

Alors, elle disait le nom d'Armand et se mettait à pleurer.

Ce nom d'homme fit quelque peur à la religieuse, aussi eût-elle un sourire radieux quand sa protégée lui dit :

— Armand est un enfant que j'ai élevé depuis sa naissance... c'est le fils de mon maître, du comte de Marcellis.

Sœur Apolline se laissait aller de tout cœur au sentiment maternel qu'elle éprouvait. Elle avait des accents persuasifs quand elle engageait Lise à manger un blanc de poulet ou un peu de crème; elle la portait dans ses bras près de la fenêtre dans un rayon de soleil; elle chauffait sa chemise, peignait ses cheveux, la lavait comme une mère fait à son enfant.

— Bonne, bonne sœur, disait la pauvre Lise! vous me donneriez presque envie de vivre.

— Je l'espère bien, répondait sœur Apolline.

Mais voilà qu'un matin une autre religieuse vient donner à déjeuner à la convalescente, sœur Apolline ne paraît pas à l'infirmerie. Lise s'inquiète et demande si elle est malade. On lui répond d'une façon évasive, un peu froide, que sœur Apolline doit rester à la pharmacie.

Même chose le lendemain; une sœur converse donne à la malade ce dont elle a besoin; mais pas une religieuse n'approche.

Les yeux fiévreux, la gorge sèche, refusant la nourriture, Lise pleurait dans son lit.

L'aumônier vint s'asseoir près d'elle.

— Ne reverrai-je plus ma chère sœur, ma bonne sœur?

— Plus tard, mon enfant..., quand une bonne confession vous aura réconciliée avec Dieu. Les sœurs ne vous connaissaient pas; les fautes qui vous ont conduite à un état si triste les effraient un peu, mais une fois en paix avec Dieu...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur l'aumônier, s'écria Lise; la sœur qui s'éloigne... des fautes... je n'ai jamais fait de mal.

Digitized by Google

— Mon enfant, on sait maintenant qui vous êtes et d'où vous venez.

Alors, Lise, bouleversée et avec un commencement d'égarement, fit à genoux sur son lit et presque à haute voix son angélique confession.

Il était arrivé tout simplement que la cuisinière de Mme Van Teel, venant chercher à la pharmacie de l'hôpital, ouverte au public, un calmant pour sa maîtresse, menacée d'une apoplexie, raconta comme quoi une fille de mauvaise vie, qui avait été servante à Malines chez le comte de Marcellis, s'était introduite dans la maison du conseiller sous des airs d'honnêteté; à la découverte de ses impostures, Mme Van Teel l'avait mise à la porte, et l'on avait appris qu'elle s'était réfugiée à l'hôpital.

Sœur Apolline fut troublée en écoutant ces détails. Elle dut faire le terrible choix imposé à toute religieuse : le cœur ou la règle.

Elle courba la tête sous la règle. Si elle eût appartenu à un ordre qui se dévoue à la garde des filles repenties; elle serait retournée au lit de Lise.

Mais ce n'était pas la règle des sœurs hospitalières.

Le soir même, une fièvre violente s'empara de Lise et la méningite implacable se déclara.

Elle appelait Armand à son secours, et aussi quelquefois le comte Pierre. Elle pleurait amèrement, et il eût été impossible de ne pas pleurer en l'écoutant.

L'oncle Christiaens ne pouvait manquer d'aller à Malines afin d'avertir le comte de Marcellis de la situation de Lise, et aussi pour s'assurer, en qualité de plus proche parent, de ces deux mille francs d'épargnes dont la tante avait conservé l'agréable souvenir. Il fut obligé de rapporter les bruits fâcheux qui couraient à Turnhout au sujet de la dernière servante de Mme Van Teel...

Pierre resta un moment aussi écrasé sous la calomnie que la pauvre fille l'était elle-même.

Quoi! son dévouement à elle récompensé par la flétrissure, par la mort peut-être? Quoi! sa reconnaissance, son énergie à lui, inutiles? Toutes les grandes idées rapportées d'Amérique, tous les grands sentiments d'un noble cœur, l'indépendance de deux êtres libres, la vertu de deux êtres généreux, rien ne pourrait vaincre les préjugés, rampants entre les pavés du vieux sol! et il serait défendu à un honnête homme d'aimer loyalement une honnête femme!

Non! cela ne pouvait pas être, et cela ne serait pas! Au choc de tant d'obstacles, la volonté du comte s'alluma comme la foudre... il

Digitized by Google

commanda à son inquiétude de s'apaiser ; il eût commandé au temps d'attendre !

Comme la foudre aussi, il partit pour Turnhout ; le chemin de fer ne volait pas assez vite au gré de son impatience ; mais enfin, dans deux heures, il serait auprès de Lise ; cette maladie ne pouvait, certes, pas marcher aussi rapidement que les secours qu'il apportait,... et son programme était arrêté : il accomplirait l'œuvre de la réhabilitation... Réhabilitation hélas ! bien difficile que celle d'une femme accusée d'amour !... Il dirait... Mais que dire quand on se trouve dans un de ces mille cas où l'honnêteté la plus parfaite n'a, en réponse à l'éloquence de la calomnie, qu'un oui ou un non ! N'importe ! Lequel des deux dévouements aurait raison de l'autre ? Celui de Lise était allé jusqu'à refuser le bonheur ; celui de Pierre saurait l'imposer...

Son entrée à l'hôpital fit une grande sensation. Sa douleur exprimée la tête haute, le respect, l'attendrissement, l'admiration avec lesquels il parlait d'une pauvre servante inspirèrent aux sœurs une indéfinissable terreur mêlée d'un indéfinissable attrait. Elles eussent regardé ainsi l'ange du mal...

Il était grave, mais calme, car il défiait toutes les puissances de ce monde d'être aussi fortes que sa volonté...

— Lit n° 4, dit la sœur qui conduisait le comte.

— La malade vient d'expirer, répondit une religieuse, qui fermait les rideaux du lit.

CAROLINE GRAVIÈRE.

1er juin 1871.

Digitized by Google

LE CONGRÈS DE LA PAIX.

— 2e SESSION. LAUSANNE 1871 —

Vous m'avez demandé, mon cher ami, pour la *Revue de Belgique*, un compte-rendu du congrès que vient de tenir, à Lausanne, la *Ligue internationale de la paix et de la liberté;* je n'ai point oublié ma promesse, mais j'ai pensé qu'au lieu de vous écrire, au jour le jour, le récit des incidents quotidiens, il valait mieux laisser tomber un peu la poussière, et, le congrès fini, vous envoyer une étude plus calme de ses travaux.

Beaucoup de nos amis voyaient avec peine que la Ligue osât, cette année, ouvrir un congrès. « Quoi ! parler de paix lorsque l'Allemagne est toute gonflée de sa victoire ! lorsqu'en France la haine est entrée si avant qu'il n'est pas un enfant qui n'abhorre les Allemands ! Parler de liberté quand les ruines de Paris sont encore là toutes noires, quand les pontons gardent, après cinq mois, trente mille prisonniers ! lorsque les gouvernements d'Allemagne, d'Autriche et de France s'accordent pour proscrire l'*Internationale;* lorsque l'Angleterre et la Belgique viennent d'être si profondément remuées par cette puissante association ; lorsque la guerre sociale qui, pour ses débuts, a couvert Paris de cendres et de sang, fermente dans toutes les parties de l'Europe !

« La Suisse est couverte de réfugiés ; vous serez envahis, dominés, étouffés par les Communards. Quelles discussions pensez-vous ouvrir ? sur quel sujet ? comment les conduire, ces discussions ? et surtout à quelles résolutions les faire aboutir ? »

Ces objections, et bien d'autres, le Comité central de la Ligue les avait mûrement examinées, lorsque, le 30 juillet dernier, il s'est décidé à convoquer le congrès.

Il s'était demandé : « A quoi servirait la Ligue si, forcément impuissante contre la guerre déclarée, elle s'abstenait encore quand, la guerre matérielle finie, les esprits restent, ceux-ci infatués d'orgueil, ceux-là enflammés de vengeance ? La Ligue peut-elle voir, au XIXe siècle, se relever l'esprit,... le droit de conquête, et laisser s'accomplir le rapt de deux provinces, sans condamner publiquement le ravisseur ? En quel lieu parlera la justice si elle se tait chez elle ?

Digitized by Google

« S'il est vrai, comme le déclarent déjà ses fauteurs, que l'insurrection du 18 mars n'ait été que la première explosion de la guerre sociale, et si, comme il est certain, la lutte ouverte ou cachée qui se poursuit entre les travailleurs et les capitalistes, est, pour la paix de l'Europe, une menace perpétuelle, comment la Ligue pourrait-elle se taire, elle qui, depuis qu'elle existe, n'a cessé de proclamer que la question sociale est le complément de la question politique, et que la paix politique ne peut se fonder qu'avec et sur la paix sociale? »

Le Comité, après avoir longtemps pesé le pour et le contre, s'est décidé, pour les raisons que je viens de dire, et, une fois décidé, il a pris le taureau par les cornes, et a mis à l'ordre du jour les deux grandes questions flagrantes :

Question sociale : *Moyens de faire disparaître l'antagonisme social entre les citoyens.*

Question politique : *Droit international et politique. — Décentralisation, fédération. — Des annexions et des conquêtes. Question de l'Alsace et de la Lorraine.*

Quant au risque de voir le congrès troublé, désorganisé par l'intrusion de gens décidés à le dissoudre, ou assez nombreux pour tuer la Ligue en lui faisant endosser le vote de résolutions contraires à ses principes, ce danger, s'il existait, n'était point grand.

Ailleurs qu'en Suisse on eût pu ressentir ces craintes; mais, en Suisse, et particulièrement dans le canton de Vaud, la libre et forte initiative des citoyens maintient l'ordre avec une facilité dont on ne se doute guère dans le reste de l'Europe. Ajoutez que le règlement des congrès tenus par la Ligue n'admet au droit de vote, et même de discussion, que les personnes qui, à l'avance, ont adhéré par leur signature aux principes généraux de la Ligue, garantie beaucoup plus efficace qu'on ne saurait le croire.

Malgré les récits de fantaisie que les journaux de toutes les réactions ont fait courir en Europe, l'événement a justifié le parti auquel s'est arrêté le Comité.

Le congrès a tenu cinq séances ; une seule a été, pendant quelques minutes, assez orageuse pour que le président, M. Eytel, ait cru devoir se couvrir; et l'ordre, une fois rétabli, n'a plus été troublé. Quant aux incidents grotesques dont la *Gazette de Lausanne* et quelques autres feuilles de même couleur ont régalé leurs lecteurs, est-il donc nécessaire de dire que ces historiettes font plus d'honneur à l'imagination qu'à la véracité de ceux qui les ont racontées?

Les Communeux, comme on les appelle, sont venus, et ceux d'entre eux qui ont voulu prendre la parole, en se conformant au règlement, ont pu en user en toute liberté. M. Gaillard père avait très-réellement à sa boutonnière, le premier et le second jour, cette grosse rosette rouge dont on a tant parlé, et qui lui a valu une interpellation à laquelle il a répondu. M. Marchand, de Paris, dans une improvisation condamnée par ses amis eux-mêmes, a prononcé sur la mort de notre ami Chaudey

Digitized by Google

des paroles qui, repoussées à l'instant par un soulèvement unanime de l'assemblée, l'ont été le lendemain par une énergique protestation écrite. Mme André-Léo, enfin, après avoir lu pendant trois quarts-d'heure un écrit qui n'était, dans sa première partie, qu'un réquisitoire violent contre Versailles et une apologie non moins passionnée de la Commune, après avoir été trois fois priée très-doucement et très-poliment par M. Eytel de rentrer, ou plutôt d'entrer dans la question, s'est vue, pour n'avoir point voulu sacrifier aux réclamations de l'assemblée quelques pages de son manuscrit, appliquer, avec beaucoup de politesse, mais aussi avec beaucoup de fermeté, l'article du règlement qui limite à quinze minutes le temps accordé à chaque orateur.

Voilà, en somme, à quoi se réduisent les scènes de violence et de désordre dont on a voulu faire tant de bruit. Le Congrès proprement dit, c'est-à-dire les adhérents qui avaient seuls le droit de parler et de voter n'ont jamais cessé d'être calmes, et M. Eytel, qui, dans ses fonctions de président, a déployé autant de patience que d'énergie, n'a jamais eu à réprimer que les manifestations trop bruyantes d'une partie du public.

Ce qui est vraiment regrettable, c'est que le temps employé à vider ces divers incidents, ait nécessairement écourté les discussions auxquelles devait donner lieu le programme tracé par le comité.

Outre les deux grosses questions que nous rappelions tout à l'heure, ce programme indiquait un Rapport *sur la situation de la Ligue* et sur les *moyens d'étendre son action*, question toute intérieure celle-là, et un autre Rapport sur la *question d'Orient et de Pologne*.

Disons sur ce dernier point, pour n'y point revenir, que le Congrès, après avoir entendu et applaudi un excellent travail de M. Ed. Montaud, de Lyon, chargé du rapport, un très-bon discours de M. Milkowski et quelques autres orateurs, a voté la formation d'une commission chargée d'introduire, de fortifier et d'étendre pratiquement, en Orient, les principes et l'action de la Ligue.

M. A. Gœgg, chargé comme vice-président du comité central, du rapport sur la situation de la Ligue, a fait un excellent historique des travaux de la Ligue, depuis le Congrès tenu par elle à Genève en septembre 1869 et il a tracé très-éloquemment le programme de son avenir; on a surtout remarqué dans ce rapport un exposé très-curieux et fort exact des sentiments qui animaient la démocratie allemande, au moment même où l'injuste agression de Bonaparte est venue ouvrir les cataractes de la guerre.

M. Gœgg, en finissant son discours, a rendu un hommage touchant à la mémoire de deux membres du Comité central, morts, l'un, le général Bossak-Hauwke, les armes à la main, dans les plaines de Dijon, en combattant pour la République; l'autre, Gustave Chaudey, tombé au milieu des discordes civiles.

Avant que M. Gœgg prît la parole, M. Eytel, président du Congrès, avait indiqué, dans un discours très-net et très-vigoureux, la situation

Digitized by Google

nouvelle faite à la Ligue par les [illegible] et [illegible] son importance de l'heure [illegible] Il avait [illegible] qu'elle mérite de [illegible] MM. Gogg et Eyon [illegible]

Mme Gogg, à son tour, a [illegible] et très-encouragée. [illegible] la guerre, et sans [illegible] à la Ligue.

D'autres orateurs en grand nombre se sont [illegible] sympathies de l'assemblée. M. [illegible], de Genève, par exemple, M. Hegelson-Prat, de [illegible], M. [illegible], de Berne, et beaucoup d'autres.

Parmi les adresses et les [illegible] au Congrès, un grand nombre mériteraient d'être [illegible] ces documents. [illegible] peut-être la valeur [illegible] du Congrès de [illegible] les résolutions qu'a votées l'assemblée [illegible] M. Lemonnier sur la question sociale, de M. [illegible] sur la question politique.

Il est à regretter encore que les questions soulevées par ces deux rapporteurs n'aient point été [illegible] et que la brièveté du temps, les [illegible] cercle trop étroit l'exposé, [illegible] et la défense des [illegible] Néanmoins, quelconque pourra la peine d'étudier les résolutions auxquelles nous venons de faire allusion, sera convaincu, je l'espère, que le Congrès de 1871 a fait une besogne neuve et d'une utilité incontestable.

Sur la foi des reporters, la plupart des journaux qui ont parlé du Congrès n'ont vu dans les résolutions votées sur la question sociale qu'un ramassis de ces mesures bâtardes que les écoles socialistes appellent depuis trente ans « les mesures transitoires, » espèce de recettes empiriques qui effleurent la plaie sans la fermer, et qui, passées peu à peu à l'état de « rengaines » forment cet amas de lieux communs que ressassent de temps à autre les clubistes essoufflés. Mais ceux qui liront attentivement la déclaration de principes qui précède l'énumération des mesures que l'assemblée considère comme immédiatement praticables, verront bien que nulle part ailleurs, à notre connaissance du moins, il n'a été fait un effort plus considérable pour donner à cette science sociale, après laquelle on court depuis quarante ans, une base vraiment positive.

En écrivant en tête de ces résolutions que le problème social doit être retourné et la solution cherchée, non point dans la négation et l'abolition subite ou graduelle de la propriété individuelle, mais, au contraire, dans l'extension à tous et à toutes du droit de propriété, ce n'est pas un vain replâtrage de la propriété que le Congrès de Lausanne ossaie après

Digitized by Google

mille autres. Encore moins ne se rallie-t-il point au fétichisme de ceux qui font de la propriété une arche sacro-sainte devant laquelle on doit se voiler la face.

En faisant voir que le droit de propriété a sa racine, non pas même dans le travail, mais au delà du travail, dans l'AUTONOMIE de la personne ; en tirant immédiatement de ce principe la conséquence que la propriété est un DROIT HUMAIN, le Congrès, s'il a renversé d'une main le principe de tout communisme, a de l'autre écrit en caractères ineffaçables la nécessité et la légitimité d'une réforme sociale radicale.

Le Congrès de Lausanne n'est point assurément le premier qui ait démontré que la Morale, la Politique et l'Économie sociale ont pour principe commun l'Autonomie de la personne ; c'est Kant qui a mis cette grande vérité en lumière, lorsqu'il y a trois quarts de siècle il écrivait, en quelques pages, la vraie Philosophie de la révolution ; mais de quels nuages les publicistes, les politiques, les moralistes, les métaphysiciens, les socialistes n'ont-ils point obscurci cette lumière ! Que d'erreurs Rousseau et son école n'ont-ils point entassées sous ces mots : *Souveraineté du peuple*, *Droit naturel*, *Suffrage universel !* La *Ligue internationale de la paix et de la liberté* n'eût-elle d'autre mérite que de dissiper ces obscurités, de retrouver la vraie route, de rallumer ou tout au moins de raviver le flambeau, la valeur et l'utilité de ses travaux seraient encore assez grandes. Elle même, à ce qu'il paraît, n'aspire pas à une gloire plus haute, car maintes fois elle a répété : qu'elle est fille de Kant et non de l'abbé de Saint-Pierre.

La Ligue depuis qu'elle est fondée a fait trois choses :

1° Elle a montré très-clairement qu'en fait la paix ne pouvait se fonder que par la création d'une fédération républicaine de peuples, pour laquelle la Ligue a dès le premier jour revendiqué ce nom très-simple et très-éloquent : les ÉTATS-UNIS D'EUROPE. Elle a fait voir jusqu'à l'évidence que le seul moyen de vider *pacifiquement* les querelles de peuple à peuple, c'était d'établir entre eux une organisation judiciaire internationale, analogue à celle qui dans l'intérieur de chaque peuple a depuis longtemps substitué la force de la raison à la force brutale pour la décision des contestations privées ; mais que cette organisation judiciaire internationale ne peut avoir l'indépendance et l'autorité nécessaires si elle n'est FÉDÉRALE, c'est à dire si elle ne fait partie d'une constitution politique nouvelle, formée sur le modèle donné par la Suisse et par les États-Unis d'Amérique, embrassant et liant en un seul corps, les diverses nations qui en feraient partie, sans enlever pourtant à aucune son indépendance propre.

Cette fédération future dont l'étude et la création ont été dès le premier jour l'objet même de la Ligue, les Congrès de Berne (1868) et surtout le premier Congrès de Genève (1869) en ont avec un grand soin déterminé les conditions générales.

On peut dire que cette première partie des travaux de la Ligue est passée aujourd'hui dans le domaine public. Non-seulement le journal

Digitized by Google

publié par la Ligue sous ce titre : les *États-Unis d'Europe*, a été et est encore, je crois, l'objet d'une contrefaçon, mais il n'y a point six mois qu'un des publicistes les plus honorables de l'Angleterre, M. Seeley dans une très-belle conférence publique a reproduit précisément les idées et le plan que nous venons de retracer.

Mais ce n'était point assez que d'avoir émis l'idée claire et précise d'une fédération républicaine des peuples d'Europe. Pour que l'œuvre fût complète, il fallait poser le principe moral de cette fédération, il fallait en asseoir les fondements sur la base même de la justice : Il fallait donc définir ce grand mot de justice, dont tant de gens qui se croient révolutionnaires épellent depuis quarante ans les lettres sans avoir encore pu les assembler. De plus, ou plutôt, cette conséquence était implicite puisque la question sociale est inséparable de la question politique, il fallait mettre à découvert le point où la morale résout ces deux questions.

C'est le travail que vient d'ébaucher, au moins, le congrès de Lausanne. La Ligue y a fait voir l'union de l'économie sociale et de la politique, dans la morale ; elle y a défini la justice ; elle y a mis à découvert le fondement du droit moderne, aussi bien du droit privé que du droit civil, aussi bien du droit public que du droit international.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire les principales résolutions votées par le congrès (1).

L'assemblée de Lausanne avait si bien conscience de l'œuvre considérable qu'elle faisait, que l'un des rapporteurs, M. Simon, de Trèves, ayant introduit dans l'une des résolutions politiques qu'il soumettait au Congrès un principe contraire au principe fondamental sur lequel s'appuyaient les résolutions votées sur la question sociale, le Congrès a redressé cette erreur par l'adoption des deux amendements, qui l'ont corrigée (2).

Ce point était d'une extrême importance. M. Simon mettait dans le suffrage universel, c'est-à-dire dans le nombre, autant dire dans la force, l'origine du droit et le principe d'autorité. L'assemblée a répondu que le principe du droit et du devoir était la conscience individuelle, et que le suffrage universel n'était qu'un moyen d'ordre.

La doctrine de M. Simon, sans que l'honorable rapporteur s'en fût douté assurément, n'était au fond que la doctrine césarienne des plébiscites, suivant laquelle un peuple peut très-légitimement se suicider, abjurer son autonomie, et qui plus est, engager les générations futures. Le Congrès, au contraire, fidèle à la vraie doctrine de la révolution, a déclaré que l'autonomie était inaliénable et imprescriptible, et que le suffrage universel, pur moyen d'ordre, subordonné au principe de l'autonomie de la personne, n'a que l'autorité que celle-ci lui reconnaît conventionnellement.

Si l'on veut bien rapprocher les résolutions votées au Congrès de

(1) Voir l'appendice n° I.
(2) Voir l'appendice n° I *B*.

Digitized by Google

1871 de celles qu'avait adoptées le Congrès de 1869 (1), on verra que les premières sont en parfait accord avec les secondes, qu'elles forment un ensemble, en sorte que jusqu'ici l'œuvre principale de la Ligue a été de résumer, d'éclaircir, d'internationaliser pour ainsi dire la vraie doctrine de la révolution, et qu'il lui reste, maintenant qu'elle s'est outillée, à faire le mieux qu'elle pourra l'application et la propagande de cette doctrine.

On voit donc combien se trompent ceux qui croient et qui disent que, le césarisme français étant détruit, la Ligue n'a pas de raison d'être. Tenir ce langage, c'est montrer que l'on ne comprend ni les services déjà rendus par la Ligue, ni les services plus grands que l'on peut attendre d'elle.

Certes, quelques hommes ont su, comme on l'a dit, se faire de la Ligue un marche-pied, d'autres, prendre ses congrès pour une tribune de passage, voir dans son journal et dans sa propagande une simple machine de guerre contre l'Empire français, je ne dis point non; mais, sans compter que la Ligue peut rendre aujourd'hui aux Allemands et aux Autrichiens le même service qu'elle a rendu à la France, il est évident que ceux qui la restreignent à ce rôle, n'ont jamais réfléchi sincèrement ni à la force des principes qu'elle vient de poser, ni à la grandeur et à la solidité du but pratique qu'elle poursuit : créer les ETATS-UNIS D'EUROPE.

Cette idée est si belle, si vraie, si féconde, si manifestement placée dans le plein courant du siècle, qu'on peut, je crois, sans se risquer beaucoup, la déclarer impérissable. Or, pourquoi la Ligue, qui a produit cette idée, n'aurait-elle pas la force de la développer?

La Ligue n'est ni française, ni allemande, ni anglaise, non plus qu'italienne ou espagnole; elle est et elle doit être, de plus en plus, européenne; tant que la fédération européenne n'est point faite, la Ligue a donc sa raison d'être, et quand cette fédération sera fondée, cette fédération sera la Ligue elle-même transformée.

Que les Français, qui n'avaient vu dans la Ligue qu'une mine construite sous le trône de Napoléon III, et qui n'y étaient point venus avec une idée plus haute que de travailler pour un seul peuple, se retirent; leur départ ne sera point pour affaiblir la Ligue, mais plutôt pour la fortifier. Si la république est établie en France, bien faible encore, hélas! et bien pâle, la république est-elle donc fondée à Berlin? L'est-elle donc à Madrid et à Vienne?

Quant aux Français qui, à l'exemple de M. Gambetta, croient de leur devoir de se consacrer tout entiers à fermer les blessures de leur patrie, à réparer ses forces, à cautériser sa gangrène, à fortifier, ou plutôt à refaire sa moralité, rien assurément n'est plus louable que le sentiment auquel ils obéissent, mais qu'ils se gardent bien de prendre pour patriotisme l'égoïsme national! Que la peur du cosmopolitisme ne les rejette point dans l'étroite et fausse maxime du « chacun pour soi. »

Ils veulent relever la France de son abaissement moral, sur quel

(1) Voir l'appendice n° II.

Digitized by Google

principe s'appuient-ils? Vont-ils retourner au passé ou marcher vers l'avenir? Ils veulent que la France s'abreuve et se retrempe aux sources du droit, mais de quel droit? Le droit ancien ou le droit nouveau? le droit divin ou le droit humain? Le droit nouveau leur crie par toutes les voix de la conscience et de la raison que la solidarité des individus et des peuples n'est pas un vain mot : que tout le courant de la révolution pousse les nations, non pas à la république universelle, non pas à la destruction des nationalités, mais à l'union, à l'association, à la fédération des peuples.

Le devoir de chaque peuple est donc aujourd'hui, non pas de s'enfermer derrière une muraille chinoise, mais de se préparer, de s'organiser soi-même en vue de la fédération future. Il faut que chaque peuple se rende digne de la fédération, digne et capable. Je ne nie point assurément la nécessité où se trouve la France, où se trouvent même les autres nations de se tenir prêtes à résister par la force à la menaçante ambition de l'Allemagne prussifiée; mais plus est grande, plus est ruineuse cette nécessité, plus il est urgent de s'y soustraire. Or, quelle voie s'ouvre plus naturellement et plus justement aux nations que de chercher dans leur fédération la seule force capable de dominer l'énorme puissance que la politique prussienne a donnée à l'Empire d'Allemagne?

Que la France inscrive au plus profond de sa pensée, à la fois la délivrance de l'Alsace et de la Lorraine, et la revanche de la capitulation de Paris; que les Français rêvent la vengeance et que leur haine s'élève au niveau de l'orgueil allemand, qu'y a-t-il de plus naturel? nous dirons même de plus légitime? Mais qui donc, de sang-froid et dans l'intimité de sa propre conscience, osera déclarer qu'il est bon, juste et souhaitable que cette haine entre l'Allemagne et la France soit éternelle? Qui osera dire que l'avenir de l'Europe doive être une alternative indéfinie de défaites et de victoires, de dévastations et de conquêtes? Et quand la Ligue déclare au contraire, courageusement, et dès cette première heure, que la vraie revanche de la France, ce doit être la république à Berlin aussi bien qu'à Paris, que l'affranchissement de l'Alsace et de la Lorraine doit être le triomphe du droit plutôt qu'une reprise violente, qui ne sent, malgré lui, son esprit illuminé et son cœur touché?

Qu'y a-t-il de plus beau, de plus humain, et en même temps de plus profondément politique que ces paroles de M. Souveman, membre du Reichstag, venant en plein congrès déclarer « que l'issue de la guerre n'a rien changé, ni aux sentiments, ni aux idées de la démocratie allemande; que cette démocratie condamne la politique de Guillaume et de Bismark à l'égal de la politique de Napoléon III et de Rouher, et qu'elle tient, comme elle l'a toujours fait, l'annexion de la Lorraine et de l'Alsace pour un crime, et leur restitution pour un devoir?

CH. LEMONIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

APPENDICE.

I. — RÉSOLUTIONS DU CONGRÈS DE LAUSANNE, 1871.

A. — QUESTION POLITIQUE.

I. — *Droit politique.*

1° *Dans une vraie république* (1), l'obéissance aux verdicts du suffrage universel, prononcés par la majorité, est le premier devoir du citoyen.

2° Tant que les libertés publiques, l'égalité devant la loi et l'*autonomie de la personne humaine* (2) sont intactes, toute prise d'armes d'une minorité contre la majorité est un crime.

3° La question sociale et celle de la république sont au même titre que toutes les autres, *conformément aux principes précédents* (3), subordonnées au suffrage universel *ce moyen d'ordre suprême des Sociétés modernes* (4).

4° L'ubiquité de la vie politique maintenue par la fédération, ou rendue par la décentralisation aux groupes collectifs naturels d'un pays, est une condition essentielle de la santé et de la solidité de son développement.

II. — *Droit international.*

1° Le droit des populations de disposer d'elles-mêmes, est supérieur à leur nationalité.

2° Il n'y a pas deux morales, l'une à l'usage des Empereurs, Rois, Princes, Diplomates, l'autre à l'usage du commun des mortels. Il n'y a qu'une morale qui doit pénétrer partout, à moins de disparaître de partout.

3° Il n'y a plus défense légitime contre un agresseur qui ne peut plus se défendre.

L'annexion de l'Alsace et de la Lorraine opérée sous le prétexte d'une défense contre des dangers futurs, n'est qu'une conquête pure et simple.

Le droit de leurs populations de disposer d'elles-mêmes, comprimé par la force, persiste pour reparaître aussitôt que cette force aura cessé.

B. — QUESTION SOCIALE.

Considérant que l'autonomie, c'est-à-dire la pleine liberté de la Personne est le principe fondamental de la Morale, de la Politique et de l'Économie sociale; que le droit de propriété est la conséquence directe, en même temps que la condition et la garantie de cette autonomie;

Que le droit de propriété et la faculté de capitalisation qui en dérive sont donc essentiellement des droits humains, qui n'ont d'autres limites que le respect de l'individu pour soi-même, et le respect des mêmes droits chez les autres personnes;

(1). Amendement de M. A. Gœgg.
(2) Amendement de M. Ch. Lemonier.
(3) Amendement de M. Ch. Lemonier.
(4) Amendement de M. Ch. Lemonier : le texte projeté par M. Simon portait : *sont au même titre que toutes les autres subordonnées au suffrage universel, cette suprême autorité du droit moderne.*

Digitized by Google

Considérant que, dans les sociétés de fait qui existent telles que les ont créées l'occupation, la conquête, le travail, la tradition et les lois positives, la propriété se trouve répartie, et la faculté de capitalisation exercée de telle sorte que le plus grand nombre des membres de ces sociétés sont en fait, sinon en droit, privés de tout accès au droit de propriété, et par conséquent restreints et lésés dans leur personne;

Considérant que, toute destruction par la force de la société de fait existante aujourd'hui, et toute tentative pour substituer violemment à cette société une société idéale plus parfaite, serait, d'une part, contradictoire au principe même de souveraine justice sur lequel on prétendrait s'appuyer, et de l'autre infructueuse et vaine, puisque la violence qui détruirait la société actuelle ne détruirait pas les causes humaines ou fatales qui ont créé cette société; que, dès lors, c'est par une transformation pacifique, graduelle, mais universelle et continue de ces sociétés, et avant tout des mœurs qui les ont créées, qu'il faut réaliser la révolution radicale, nécessaire et légitime que doivent subir ces sociétés;

Considérant que l'objet le plus général de la révolution sociale doit être l'extension et l'attribution à tous et à toutes du droit de propriété;

Le Congrès déclare :

1° Que l'objet principal de la réforme sociale est d'assurer et de garantir, à tous et à toutes, l'accès le plus facile possible par le travail à l'exercice du droit de propriété;

2° Que les moyens les plus efficaces de hâter l'accomplissement de cette réforme lui paraissent les suivants :

A. L'établissement chez chaque nation du gouvernement républicain;

La formation d'une fédération républicaine des peuples d'Europe;

La liberté de penser, de parler, de publier;

La liberté de réunion;

La liberté de conscience : réalisée par la séparation des Églises et de l'État;

La liberté communale;

Le droit de paix et de guerre exercé directement par le peuple;

La liberté des contrats;

La liberté de coalition et d'association;

La liberté de circulation et d'échange.

B. La révision immédiate, par des jurys composés en nombre égal de capitalistes et de travailleurs, de toutes les lois et de tous les réglements qui régissent les rapports des travailleurs et des capitalistes; cette révision, faite sur le principe d'une parfaite réciprocité (1), *et en vue de garantir au travailleur par de bonnes lois le prix de son travail* (2).

C. L'établissement et l'entretien, par la commune, par la province, par la nation, par la future fédération des *États-Unis d'Europe*, d'une assistance publique laïque, assurant aux enfants abandonnés, aux infirmes, aux vieillards sans ressources et sans famille, et, en certains cas de chômage, aux valides eux-mêmes, l'aide et les secours nécessaires.

La reprise par l'État, moyennant indemnité, des chemins de fer et des assurances (3).

D. Par-dessus tout et avant tout, l'établissement et l'entretien, par la commune, par la province, par la nation, par la fédération européenne d'un système complet

(1) Les mots en italique indiquent les amendements introduits par l'assemblée dans le texte primitif.

(2) Amendement de M. A. Gogg.

(3) Amendement de M. Souveman.

Digitized by Google

d'éducation et d'instruction *générale, professionnelle* (1), laïque, gratuite pour tous et pour toutes, à tous les degrés, obligatoire au degré primaire ; établissement auquel il sera pourvu au moyen d'un impôt sur le revenu.

II. — RÉSOLUTIONS DU 1er CONGRÈS DE GENÈVE, SEPTEMBRE 1869.

Sur la première question.

Déterminer les bases d'une organisation fédérale de l'Europe.

Considérant :

Que la cause fondamentale et permanente de l'état de guerre dans lequel se perpétue l'Europe, est l'absence de toute institution juridique internationale ;

Que la première condition pour qu'un tribunal international remplace par des décisions juridiques les solutions que la guerre et la diplomatie demandent vainement à la force et à la ruse, c'est que ce tribunal soit librement et directement élu et institué par la volonté des peuples, et qu'il ait pour règle de ses décisions, des lois internationales librement votées par les mêmes peuples ;

Considérant que quelle que soit l'autorité morale d'un tribunal, l'exécution de ses décisions, pour être effective, doit être sanctionnée par une force coercitive ;

Considérant qu'une telle force ne peut exister légitimement qu'autant qu'elle serait constituée, réglée et conduite par la volonté directe des peuples ;

Considérant que l'ensemble de ces trois institutions : une loi internationale, un tribunal qui applique cette loi, un pouvoir qui assure l'exécution des décisions de ce tribunal, constitue un gouvernement ;

Le Congrès déclare :

1° Que le seul moyen de fonder la paix en Europe est la formation d'une fédération de peuples sous le nom d'*États-Unis d'Europe ;*

2° Que le gouvernement de cette union doit être républicain et fédératif, c'est-à-dire reposer sur le principe de la souveraineté du peuple, et respecter l'autonomie et l'indépendance de chacun des membres de la fédération ;

3° Que la constitution de ce gouvernement doit être perfectible ;

4° Que la Fédération européenne doit garantir à chacun des peuples qui la composeront : la souveraineté et l'autonomie, la liberté individuelle, la liberté de suffrage, la liberté de la presse, la liberté de réunion et d'association, la liberté de conscience, la liberté de travail sans exploitation, la responsabilité effective et individuelle de tous les fonctionnaires de l'ordre exécutif, la nomination des magistrats par le suffrage universel ;

5° Qu'aucun peuple ne pourra entrer dans la Confédération européenne, s'il n'a déjà le plein exercice : du suffrage universel, du droit de consentir et de refuser l'impôt, du droit de paix et de guerre, du droit de conclure ou de ratifier les alliances politiques et les traités de commerce, du droit de perfectionner lui-même sa constitution.

(1) Amendement de M. Pellenger.

Digitized by Google

HERMANN ET DOROTHÉE.

POÈME DE GŒTHE (1).

VII. — ÉRATO.

DOROTHÉE.

Comme le voyageur, au coucher du soleil,
S'il a fixé les yeux sur le disque vermeil,
En voit flotter l'image aux flancs des roches sombres,
Le long de la forêt, dans la brume et les ombres;
En vain d'un site à l'autre il porte ses regards,
Elle court devant lui, surgit de toutes parts,
Passe et vacille au loin, splendide, éblouissante :
De même Hermann voyait, dans sa grâce décente,
La svelte jeune fille, à l'œil limpide et noir,
Qui semblait dans les blés doucement se mouvoir.
Mais bientôt à ce rêve il s'arrache et dirige
Ses pas vers le hameau; quand soudain, ô prodige!
Dans sa pure beauté qu'il revoit trait pour trait,
La jeune fille encore à ses yeux apparaît.
Il s'arrête, il regarde. Est-ce une erreur nouvelle,
Une image trompeuse? Oh! non, c'était bien elle.
Par l'anse elle portait, en suivant le chemin,
Deux cruches à la fois, la grande, d'une main,
La petite, de l'autre. Ainsi, vers la fontaine,
Elle allait, pour puiser dans sa source lointaine.
Au-devant d'elle Hermann s'avance avec bonheur;
A sa vue, il se sent une nouvelle ardeur.
Il l'aborde et lui dit, pendant qu'il la salue :

« Je te retrouve donc et toujours résolue,

(1) Suite. *Voir* les livraisons des 15 juillet, 15 août et 15 septembre.

Digitized by Google

O digne jeune fille, à prodiguer tes soins
Aux proscrits dont tu sais les maux et les besoins.
Mais d'où vient que si loin tu cherches le breuvage,
Tandis que tes amis le trouvent au village?
Il est vrai que cette eau, d'un salutaire emploi,
Est d'un goût qui n'a rien que d'agréable en soi.
Tu la donnes sans doute à la pauvre malade
Que ton zèle emmena de bourgade en bourgade. »

La bonne jeune fille, étonnée un moment,
Salua le jeune homme et lui dit bravement :

« Si j'ai fait le chemin qui mène à la fontaine,
Je me trouve payée amplement de ma peine;
En effet, j'y revois l'inconnu bienfaisant
Dont la main nous dota d'un si riche présent.
L'aspect du bienfaiteur, plein d'un attrait qu'on aime,
Ne réjouit pas moins que le bienfait lui-même;
Venez voir de vos yeux ces nombreux affligés
Qui, grâce à vos secours, ont été soulagés;
Venez! vous recevrez au village, en personne,
Les bénédictions que pour vous l'on m'y donne.
Mais apprenez d'abord pourquoi jusqu'à ce flot,
Intarissable et pur, je viens chercher de l'eau.
Là-bas, dans le bassin, où puise tout le monde,
Nos hommes ont conduit leurs bœufs et troublé l'onde;
Les femmes nettoyant et lavant coup sur coup,
Il n'est source ou ruisseau qu'on n'ait souillé partout.
Car ne songeant qu'à soi, chacun ne pourvoit guère
Qu'aux besoins du moment que seuls l'on considère;
Et nul, du lendemain, ne prend aucun souci. »

Avec son compagnon, tout en parlant ainsi,
Par les larges degrés de la pente rapide,
Elle était descendue à la source limpide.
Ils s'assirent tous deux sur l'étroit parapet
Qui bordait le bassin d'où le flot s'échappait.
Elle se baisse alors vers l'onde, avec souplesse;
Hermann prend l'autre cruche et de même se baisse :
Sur le céleste azur leur image à tous deux
Se réfléchit, tremblante, et flotte au-dessous d'eux,

Digitized by Google

Et dans le pur cristal le couple qui se mire,
S'adresse un doux salut, échange un gai sourire.

« Goûtons, s'écrie Hermann, notre fraîche boisson! »
Elle lui tend la cruche, et tous deux, sans soupçon,
Côte à côte, accoudés sur les vases de terre,
Se reposent au pied du tertre solitaire.

La jeune fille alors : « Dis-moi, d'où vient qu'ici,
Dit-elle à son ami, je te retrouve ainsi,
Sans chevaux, sans voiture, et loin de la contrée
Où la première fois tes pas m'ont rencontrée.
Comment donc as-tu fait? » Le jeune homme, pensif,
Baissa d'abord les yeux, puis, d'un air attentif,
Les fixant doucement sur ceux de l'exilée,
Il se sentit tranquille et l'âme consolée.
Mais lui parler d'amour, pouvait-il le vouloir?
L'amour ne brillait pas dans cet œil clair et noir
Qui, n'exprimant rien moins qu'une pure sagesse,
Commandait de parler sans hâte et sans faiblesse.
Il se contraignit donc, et, d'un ton confiant,
Dit à la jeune fille : « Écoute, mon enfant;
Laisse-moi te répondre. Ici, mon arrivée,
N'a d'autre objet que toi, que j'avais observée.
Pourquoi le cacherais-je? Avec mes chers parents
Je vis heureux. Chacun le sait, nos biens sont grands,
Nos travaux variés, et je suis fils unique;
Au labeur de la ferme, ardemment je m'applique.
Moi, je soigne les champs, mon père, la maison,
Et ma mère aide à tout par l'âme et la raison.
Tu ne peux ignorer ce qu'est la valetaille :
Fourbe ou gauche, en est-il qui fasse œuvre qui vaille?
La ménagère en change autant de fois qu'il faut,
Mais ne peut remplacer que défaut par défaut.
Aussi, depuis longtemps, ma mère espérait-elle
Qu'une vaillante enfant, entendue et fidèle,
L'assisterait du cœur non moins que de la main,
Et remplirait près d'elle, au gré de son dessein,
Le rôle de sa fille, hélas! trop tôt perdue.
Eh bien! quand ce matin près du char je t'ai vue,
Qu'à ton heureuse adresse, à ta douce gaieté,
J'ai reconnu chez toi la force et la santé,

Digitized by Google

Puis, quand j'ai pu comprendre, à ton prudent langage,
Que chez toi la sagesse est unie au courage,
De la bonne rencontre allègrement surpris,
Bien vite j'ai rejoint mes parents, mes amis,
Leur vantant l'étrangère et louant son mérite.
T'avouerai-je nos vœux ?... Pardonne, si j'hésite... »

« Achevez, lui dit-elle ; ôtez-vous d'embarras,
Le mot qui vous retient ne m'offensera pas.
J'ai compris, et vous suis déjà reconnaissante.
Vous voulez m'engager chez vous comme servante,
Me donner à soigner votre riche maison ;
Une fille vaillante est pour vous de saison ;
Je vous parais active et d'humeur pacifique.
Soit ! à demande courte, il faut courte réplique :
Je consens à vous suivre où m'appelle le sort.
J'ai rempli mon devoir ; l'accouchée est au port,
Heureuse avec les siens, depuis qu'elle est sauvée.
Si d'autres fugitifs on attend l'arrivée,
Ils se retrouveront, et, dès-lors, réunis,
Ils croiront plus prochain le retour au pays.
C'est là toujours l'espoir dont le proscrit se flatte.
Pour moi, qui, dans un temps où le malheur éclate,
Sais qu'aux douleurs du jour d'autres succéderont,
Je ne me berce pas d'un espoir aussi prompt.
Tous les nœuds sont rompus. Qu'on sache en former d'autres !
La nécessité même y forcera les nôtres.
Donc, si, chez un bon maître et sa chère moitié,
Je puis par mon travail, et non point par pitié,
Obtenir de quoi vivre, oui, l'offre est acceptée.
La jeune fille errante est bientôt suspectée.
C'est dit ; je vous suivrai dès que j'aurai remis
Ces cruches que je dois à mes braves amis,
Bonnes gens dont je veux, si le sort m'est propice,
Qu'une dernière fois l'amitié me bénisse.
Venez ! vous même il faut qu'aussi vous les voyiez,
Que ce soit de leurs mains que vous me receviez. »

De l'étrangère ainsi le jeune homme, avec joie,
Reçut l'assentiment ; mais il se vit la proie
D'un doute qui, dès lors, peut-être l'eût porté
A lui dire sur lui toute la vérité.

Digitized by Google

Cependant il jugea, pour lui comme pour elle,
Prudent de regagner la maison paternelle,
Avant de se résoudre à la tirer d'erreur.
Il chercherait ensuite à s'assurer son cœur.
Un anneau qu'elle avait au doigt, le fit se taire ;
Aussi la laissa-t-il parler, sans la distraire.

« Partons, poursuivit-elle ; on aime à plaisanter
Les filles que l'on voit longuement s'arrêter
Aux fontaines ; pourtant, oh ! la douce ressource,
Que de jaser au bruit d'une abondante source ! »

Ils se lèvent tous deux, puis, une fois de plus,
Ils regardent le flot, et se sentent émus
D'un même et doux regret. Elle prend en silence,
Pour monter les degrés, les deux cruches par l'anse ;
Hermann la suit de près ; de l'un des vases d'eau,
Il veut, en le portant, alléger son fardeau.
« Non, dit-elle, laissez ! Je marche plus à l'aise
Avec ces poids égaux ; d'ailleurs, ne vous déplaise,
Le maître à qui je vais tout à l'heure obéir,
Ne peut pas décemment s'astreindre à me servir.
Ne me regardez pas d'un air qui paraît craindre
Qu'à partir de ce jour mon sort ne soit à plaindre.
Que la femme s'instruise à servir ! il le faut !
Car, dès ses premiers pas, c'est bien là son vrai lot.
Oui, ce n'est qu'en servant qu'un jour elle possède
Le pouvoir qu'au logis à son tour on lui cède.
Le frère n'a-t-il pas pour servante sa sœur
Qui sert ses vieux parents de même, avec douceur ?
Aller, venir, agir, traîner toutes les chaînes,
Remplir tous les devoirs, souffrir toutes les peines,
Tout faire pour chacun, sans relâche, sans fin,
N'est-ce pas de la femme en tout temps le destin ?
Heureuse, pour sa part, celle qui s'habitue
A n'estimer jamais la route trop ardue,
A se complaire aux soins qu'elle prend tour à tour
Aux heures de la nuit comme aux heures du jour ;
A jamais ne trouver nulle aiguille trop fine,
Nul travail trop lassant pour qu'elle s'en chagrine,
A s'oublier soi-même, à vivre pour autrui !
Car, sitôt qu'elle est mère, elle n'a pour appui

Digitized by Google

Que toutes ces vertus, son aide la plus sûre.
Ainsi, le nouveau-né, qui veut sa nourriture,
Souvent la privera, la nuit, de tout repos,
Elle, faible et souffrante, en proie à tant de maux,
Où se mêle toujours quelqu'ennui qui la fâche.
Vingt hommes pourraient-ils suffire à cette tâche?
Non, certe, et ce n'est point leur lot; mais qui ne sent
Qu'ils y doivent penser d'un cœur reconnaissant? »

En parlant de la sorte, elle était arrivée,
Avec le compagnon qui l'avait retrouvée,
Jusqu'auprès de la grange où sur l'aire gisaient
L'accouchée et l'enfant qui tous deux reposaient.
Elle l'avait laissée aux soins des jeunes filles,
Modèles d'innocence, orgueil de leurs familles,
Qu'elle sauva jadis. Comme ils entraient tous deux,
Le juge, à l'autre seuil, apparut devant eux,
Tenant de chaque main un enfant dont la mère,
Les croyant égarés, pleurait la perte amère.
Le vieillard, par bonheur, les avait découverts;
Ils sautent de plaisir, courent, les bras ouverts,
A leur mère adorée, au charmant petit être,
Leur frère, qu'ils n'ont point jusque là pu connaître,
Qu'ils sont heureux d'avoir pour partager leurs jeux;
Sur Dorothée ensuite ils se jettent, joyeux,
L'embrassent bruyamment, et, sûrs de la victoire,
Veulent des fruits, du pain, mais avant tout, à boire.
Les deux enfants buvant, la mère but plus tard;
Puis chaque jeune fille, ensuite le vieillard.
Tous, s'étant rafraîchis, trouvèrent excellente,
Cette eau d'un goût piquant, saine et fortifiante.

L'air grave, Dorothée élève alors la voix :
« Peut-être, mes amis, c'est la dernière fois
Que je porte la cruche à votre lèvre avide
Et vous mouille la bouche avec une eau limpide.
Mais, lorsque désormais, par un ciel lumineux,
De votre ardente soif vous éteindrez les feux,
Et goûterez, au sein d'une ombreuse verdure,
Le calme et la fraîcheur, près d'une source pure,
Souvenez-vous de moi, rappelez-vous toujours
Que je vous ai suivis, dans ces funestes jours,

Digitized by Google

Non parce qu'entre nous l'origine est la même,
Mais, croyez-en mes soins, parce que je vous aime.
Moi, je saurai toujours, quel que soit l'avenir,
Du bien que l'on m'a fait garder le souvenir.
J'ai peine à vous quitter ; mais, à l'heure présente,
Nous sommes l'un pour l'autre une charge pesante,
Plutôt qu'un mutuel et consolant soutien.
Amis, préparons-nous, hélas ! il le faut bien,
A nous disperser tous sur la terre étrangère.
Regardez ce jeune homme, il sait notre misère ;
Nous lui devons ces dons que j'ai reçus pour vous :
Des langes pour l'enfant et des vivres pour tous.
Maintenant, il m'engage à le suivre sur l'heure,
Pour servir ses parents dans leur riche demeure.
Je ne refuse point ; une fille a partout
Des devoirs à remplir, et ce n'est pas mon goût
De vivre oisive, et moi, qu'on me serve en maîtresse.
Aussi, je le suivrai, fidèle à ma promesse.
Ce jeune homme, à mon sens, paraît plein de raison ;
Ses parents, dont je vais habiter la maison,
Le sont aussi sans doute, ainsi qu'on doit l'attendre
De gens riches qu'au mal rien ne pousse à descendre.
Adieu donc, chère amie, et réjouissez-vous
En ce beau nourrisson, si potelé, si doux,
Dont le regard déjà vous cherche, plein de vie.
Quand vous le presserez sur votre sein, ravie
De le voir si riant, dans ce moelleux coton,
Pensez au bienfaiteur qui vous en a fait don,
Et qui, pour l'avenir, songe à donner de même
Le vivre et le couvert à celle qui vous aime. »
Puis, s'adressant au juge, elle lui parle ainsi :
« Qu'une dernière fois, je vous dise merci,
A vous toujours si bon, et qui, dès mon enfance,
Pour moi fûtes un père en toute circonstance. »

Près de la femme alors elle s'agenouilla ;
Celle-ci, se penchant, de ses pleurs la mouilla ;
Comme elles s'embrassaient, l'accouchée, accablée,
La bénit d'une voix touchante et désolée.

Cependant, digne juge, au jeune homme tu dis :
« Parmi les ménagers les meilleurs du pays,

Digitized by Google

Mon ami, vous tenez sans doute votre place.
Pour aider aux travaux que chaque jour vous trace,
Comme eux, vous n'acceptez que de bons serviteurs.
Que de gens débattront, en adroits acheteurs,
Le marché d'un cheval, d'une bête de somme,
Qu'on voit presqu'au hasard se décider pour l'homme
Qui fait tout prospérer, s'il est capable et rond,
Qui dissipera tout, s'il est gauche et larron,
Puis regretter trop tard leur aveugle imprudence.
Vous ne procédez, vous, qu'en pleine connaissance.
Aussi, pour vos parents et pour votre maison,
Vous avez su choisir, dans sa jeune saison,
Une fille à la fois honnête et courageuse.
Prenez soin que chez vous elle se trouve heureuse.
Tant qu'elle y déploiera son zèle et sa douceur,
Vous ne sentirez point l'absence d'une sœur,
Non plus que vos parents la perte de leur fille. »

Des femmes, cependant, de la même famille,
Chacune à la malade apportant quelque objet,
Lui viennent annoncer un refuge mieux fait.
Toutes, ayant appris pour quelle destinée
Dorothée à l'instant allait être emmenée,
Regardèrent Hermann d'un air d'enchantement
Qui dévoilait assez leur secret sentiment,
Et plus d'une exprima sa pensée à merveille
En soufflant vivement aux autres à l'oreille :
« Que le doux maître, un jour, se change en fiancé,
Voilà son avenir heureusement fixé. »

Hermann lui prend la main et dit tout d'une haleine :
« Viens ! partons ! le jour baisse et la ville est lointaine. »

Les femmes aussitôt, parlant à qui mieux mieux,
Embrassent Dorothée et lui font leurs adieux.
Tandis qu'Hermann l'entraîne, elle dit autour d'elle
Qu'à telle et telle amie il faut qu'on la rappelle.
Les enfants qui pleuraient et jetaient les hauts cris,
Par leurs petites mains pendus à ses habits,
S'opposaient au départ de leur seconde mère.
Quelques femmes alors dirent d'un ton sévère :

Digitized by Google

« Enfants, taisez-vous donc ! Elle nous reviendra ;
Elle part pour la ville et vous rapportera
Les bonbons commandés par votre petit frère
Quand pour vous l'apporter, la cicogne naguère
Prit son vol et passa devant le confiseur.
Vous la verrez bientôt vous donner de bon cœur
De beaux cornets dorés. » Et les enfants la laissent ;
Et son ami l'enlève aux femmes qui la pressent,
Aux longs embrassements, aux adieux répétés
Par les mouchoirs de loin après elle agités.

EDOUARD DE LINGE.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

Est-ce parce que, devenant plus vieux, nous devenons plus sages, ou pour autre cause que vieilles gens aiment remèdes de vieilles femmes, je ne le saurais dire, mais bien vous puis assurer que, tourmenté et travaillé par les infirmités avant-courières de la vieillesse, j'ai passé, non sans grand profit, cet été dernier à étudier et m'approprier un beau livre que m'avait envoyé mon ami Hock et pour lequel il venait d'être couronné par la Société Liégeoise de littérature wallonne. Ce livre, ayant pour titre : *Croyances et remèdes populaires au pays de Liége*, aurait mérité honneur et distinction semblable de notre Académie royale de médecine, si cette assemblée de beaux esprits n'avait considéré avec raison que, nonobstant ses longs, savants et persévérants travaux, elle n'avait su trouver remède nouveau et bon, — notez ce dernier point, — je ne dis pas pour nous guérir de typhus ou choléra, mais du plus simple enchifrènement, et qu'il serait trop humiliant pour elle de reconnaître d'une façon solennelle le mérite d'un homme qui, n'étant pas même apothicaire, a recueilli soulagement à tous maux de l'esprit et du corps. Et de fait, il faudrait aller loin pour trouver livre comme celui-là, peut-être bien remonter jusqu'au bon docteur Jean, qui était de Milan, par-delà les monts, et qui mit en beaux vers latins toute la sagesse des moines de Salerne; ce qui n'empêcha ledit maître Jean d'être doctement commenté par Arnoldus de Villanova, lequel était, en son vivant, médecin du pape, ce qui était bien, et ennemi des moines en général, ce qui était mal, surtout lorsqu'il se portait jusqu'à crier publiquement que les bons frères corrompent les doctrines de notre Seigneur, qu'ils sont sans charité et qu'ils seront tous damnés. Eut-il au fond raison, cet Arnoldus là, eut-il tort, ce n'est pas mon affaire; je ne puis, toutefois, assez m'ébahir qu'un médecin si anti-moine se soit amusé à expliquer avec une

Digitized by Google

vénération profonde la sagesse monacale des religieux de Salerne. Il y fut sans doute amené, voyant que toute science, tant politique que physique, se trouve incluse dans ces vers dès le début du poème, comme il est facile de voir par cet échantillon-ci :

Anglorum Regi scribit Schola tota Salerni :
Si vis incolumem, si vis te reddere sanum,
Curas tolle graveis, irasci crede profanum,
Parce merum, cœnato parum ; non sit tibi vanum
Surgere post epulas, somnum fuge meridianum ;
Nec mictum retine, nec comprime fortiter anum.
Hæc bene si serves, tu longo tempore vives.

Toutes les règles pour bien et sagement gouverner les peuples ne sont-elles pas là clairement exprimées ? *Si vis incolumem*, si tu veux être inviolable, *graves tolle curas*, ne te donne non plus de soucis que si tu régnais en Yvetot ; *cœnato parum*, les peuples souffrant la faim ne peuvent souffrir la bonne chère du monarque qui les gouverne ; *somnum fuge meridianum*, ne ferme pas les yeux en plein midi ; *nec mictum retine*, ne te crois un petit dieu en terre, exempt des infirmités de notre nature, et lorsque certaine nécessité quotidienne te vient assaillir, satisfais-y sans plus de gêne que Gargantua lorsque, sur les tours de Notre Dame, il paya sa bien-venue aux Parisiens, sans plus de gêne, disons-nous, mais avec un peu moins de sans-façon que Panurge lorsqu'il était ému de grande peur, *nec comprime fortiter anum*. Car c'est en vain que tu voudrais le cacher, ô grand Roi, les gens mal pensants finissent toujours par découvrir que tu es, tout comme nous, composé et formé d'ignoble boue terrestre.

Tel était le langage raisonnable, quoique en vers, que tenait, il y a bien sept à huit cents ans, frère Jean au roi d'Angleterre. Se faut-il étonner si, dès lors, s'établit en cette île un régime de monarchie modérée qui a contribué au bonheur commun de ses habitants, et ne pourrait-on pas crier haro sur tous les historiens de notre temps et sur leur archi-bêterie qui leur a fait chercher les origines du gouvernement constitutionnel de la Grande-Bretagne Dieu sait où, tandis qu'elles étaient tout entières dans un livre de médecine composé ou inspiré par des moines. Il est vrai qu'ils étaient Italiens. Les Français sont d'une autre pâte. Longtemps, fort longtemps après que notre poète rappelait aux rois qu'ils sont astreints comme nous aux basses fonctions de nature, un moine français, de l'ordre de l'Oratoire, ce qui n'était pas ce qu'il y avait de pire pour lors en moinerie, se démenait comme un diable pour faire accroire que les souverains sont des dieux tout de bon.

Digitized by Google

Il disait entre autres balivernes : « Un concile écrivant à l'empereur Marcian le traite de Divinité, sans appréhender de tomber dans l'idolâtrie ; et après lui avoir donné tous les titres que l'esprit humain a inventés pour contenter une Majesté ambitieuse, il lui donne enfin l'éloge que l'écriture ne donne qu'à Dieu, *Vestra Divinitas*... Si le docte Tertulien parlant des Anges s'est donné la liberté de les appeler la seconde Divinité, il n'eût peut-être pas condamné les Fidèles qui, dans le même sens, eussent donné le même éloge aux souverains de la terre. En effet, ne sont-ils pas des dieux, puisqu'ils sont les arbitres de la vie et de la mort de leurs sujets ? Ne sont-ils pas des dieux, puisqu'ils tiennent entre leurs mains la destinée des autres hommes ? Ne sont-ils pas des dieux, puisqu'ils abaissent les grands et qu'ils élèvent les petits ; qu'après avoir fait des créatures, ils les anéantissent quand ils veulent... »

Voilà les propres paroles du père Senault, qui n'était pas un sot, mais un homme considéré avec raison comme l'un des plus habiles pour son temps en l'art de parler. Son livre, dont le titre est : *le Monarque ou les Devoirs du Souverain*, parut tout naturellement avec permission du roi en 1661, et, deux ans plus tard, une troisième édition en fut publiée déjà. Le roi, qui était alors un jeune morveux, prit ce verbiage tout de bon et se crut Dieu. Il lui aurait fallu un esprit tout divin pour se croire homme, tant les gens les plus dignes de confiance l'accablaient d'adorations.

Ils n'avaient pas agi différemment avec le père, pauvre hère s'il en fût jamais. Ainsi, Messire Matthieu de Morgues, conseiller prédicateur et premier aumosnier de la Reyne-mère, — tels sont ses titres, et voilà justement pourquoi je le cite : parce que la reine n'avait pas trop alors à se louer de son fils, parce que Morgues lui-même étant exilé avec sa maîtresse, vous ne vous attendez pas assurément à des flatteries outrées de ce côté-là. Nonobstant, ledit Morgues commence ainsi un livre écrit dans son exil : « Les maisons des rois sont des lieux sacrés, *leurs throsnes sont des autels.* »

Ombres des mignons de Louis XIII, gardez-vous de nous nommer les vilains objets qui reposaient sur ces autels-là !

Retournons à la médecine. Quoiqu'elle soit appelée à pénétrer en tous lieux, elle n'a rien d'aussi dégoûtant. Même lorsqu'elle s'occupe de choses qui ne se peuvent expliquer qu'en latin, elle a, dans mon livre de l'école de Salerne, une dignité, une vigueur, une foudroyante énergie dont je ne vous donnerai que ce seul exemple :

Quatuor ex vento veniunt in ventre retento :
Spasmus, hydrops, colica et vertigo : hoc res probat ipsa.

Digitized by Google

La médecine de mon ami Hock a pourtant un avantage encore sur celle-là : c'est que tout ce qu'elle dit, elle peut le dire en français, sans rien voiler, sans rien gazer.

Ses remèdes sont pleins de charmes. Jeunes filles, souffrez-vous des yeux? Quittez Liége et son ciel fumeux, descendez la Meuse vers Argenteau, et, si vous arrivez à Wihou au moment de la foire, vous serez venues au bon moment pour vous laver à la fontaine miraculeuse qui coule en cet endroit. De là irez à la *Noire Marie*, c'est Notre-Dame de Verviers. La route est longue; vous ne pourrez faire le voyage en un jour, mais trouverez sans peine auberge à vous loger, et le lendemain vous reviendrez vous laver une seconde fois les yeux à la foire de Wihou, mais avant d'y arriver, vous sentirez déjà le merveilleux effet du remède. Croyez en mon ami Hock qui vous dit avec un accent irrésistible de vérité : « Je fus convaincu que le pèlerinage est bon pour la vue, par le fait avéré que beaucoup de jeunes donzelles n'ont jamais vu aussi clair qu'après le retour de Verviers. » Et les vieilles femmes qui connaissent le monde, qui n'ont pas oublié les heureux jours de leur jeunesse et qui veulent tout expliquer, ajoutent : *Elles vont mette ine chandelle à dial.* Comprenez-vous ce que cela veut dire? Cela veut dire, comme l'explique maître Jean Boccace, *mettere il diavolo in inferno.*

Vous voyez que nos remèdes liégeois n'ont pas le défaut de sentir trop la drogue ou l'apothicairerie. Quand vous aurez parcouru tous les préservatifs contre la foudre, depuis celui de Francklin jusqu'à celui du roi Henri de Valois, qui,

effrayé du tonnerre,
Se couvre d'une voûte et se cache sous terre,
S'embusque de lauriers, fait les cloches sonner.
Il use d'eau lustrale, il la boit, la consomme
En clystères infects;

force vous sera d'avouer que, de tous les moyens, le plus joli, si ce n'est le plus souverain, c'est encore celui qu'a enregistré M. Hock. « Un jour, dit-il, si vous alliez à Spa ou à Verviers, par les anciennes routes, les petits chemins de traverse, jetez les yeux sur les toits de ces villages où les croyances sont restées toutes primitives; vous y verrez des couronnes de fleurs. La veille de la saint Jean, les paysans, les femmes et les enfants vont cueillir des marguerites; ils en tressent des couronnes, et chacun en jette une sur le toit de sa chaumière. Cette couronne se fane, mais sa vertu résiste à tous les temps; elle protége la maison, elle empêche le tonnerre de tomber sur ces pauvres cabanes. Chères couronnes, chères croyances, vous

Digitized by Google

avez le mérite d'écarter la frayeur au moins, si vous n'écartez pas la foudre. »

Mais il est un mal que nous redoutons plus que les coups de la foudre ou la perte de la vue, ce mal se nomme faute de pécune ; et mon ami Hock ne mériterait pas d'être estimé un des bienfaiteurs de l'humanité s'il ne nous donnait un secret pour ne voir jamais araignées tisser leur toile en notre bourse. Aussi le donne-t-il ce bienheureux secret, et vous pouvez vous en servir si vous voulez pour faire fortune, ou, ce qui vaut mieux encore que d'acquérir des trésors, pour vous garantir contre les mauvaises pensées qui vous peuvent assaillir à chaque moment. Quelle que soit votre bienveillance naturelle, n'est-il pas vrai que si quelqu'un vous dit en l'oreille : Voyez ce grand homme d'État, cet ancien ministre, riche aujourd'hui à millions : il est venu, talons nus, de son village ou de sa petite ville, ne penserez-vous pas aussitôt que ce grand homme-là n'est pas précisément un parangon de probité, d'honneur ou de vertu ? Votre pensée pourtant ne serait pas juste. Quand vous aurez lu le livre de mon ami Hock, vous ne vous laisserez plus duper à l'apparence, vous n'accuserez plus l'innocence, vous verrez au fond des choses et vous vous direz alors avec conviction : — Pardieu, si ce grand citoyen est si riche à cette heure, c'est tout simplement parce qu'il a eu le bon esprit de « toucher de la monnaie quand le coucou chantait. » Pour devenir riche, il ne faut pas plus de malice. Si simple toutefois que soit le moyen, bien des gens, et nous, vieux rêveurs, tout des premiers, nous ne sommes pas assez habiles pour le mettre en œuvre.

Lorsque mai, le joli mois, arrive, lorsque mai, le doux chanteur, est là, ne vous sentez-vous pas tout en émoi, et si vous avez passé le jour retenu à la ville, ne dites vous pas le soir comme Titus : — Amis, j'ai perdu ma journée. — Aussi, en cette saison bénie, cédant à l'instinct qui vous domine, vous quittez sans bruit toute affaire et toute besogne et allez aux champs où vous attend partout le spectacle de la résurrection universelle. Celle que les peintres ont figurée sur la toile n'est pas plus grandiose et, certes, est moins aimable. Dans la résurrection dont je suis alors le témoin, l'oiseau répond en son jargon à l'oiseau parlant un jargon différent. Les plus petits des animaux vont les uns vers les autres, tous se félicitent, et l'insecte même qui est muet, témoignant sa joie par l'agilité et la grâce de sa démarche, montre que cette harmonie qui régit les sphères lumineuses gouverne également les petits qui, dans l'assemblée générale des êtres, n'ont pas même de voix à eux.

Peintres de la résurrection, dans vos tableaux plane un immense

Digitized by Google

égoïsme. Les yeux de ces êtres qui renaissent expriment tous une grande anxiété. Tous n'ont qu'une pensée : — Suis-je sauvé ou damné ? — Personne n'a cette idée plus simple et, ce semble, plus puissante : — Ceux que j'ai aimés sont-ils ici, se réveillent-ils à mes côtés ?

Je voudrais être peintre, — pensais-je un jour de mai. — Inspiré par ce que je vois, je représenterais la scène du jugement dernier qui serait la scène de la réconciliation universelle, et, dans un coin du tableau, je placerais le financier, le fanatique et le sceptique, celui-ci tout ahuri de ne pas se trouver en plein néant, l'autre allongeant bêtement la tête, scandalisé de ne pas trouver l'enfer qu'il a rêvé toute sa vie, pour ses ennemis, bien entendu ; enfin, mon financier, tout effaré de ne pas avoir son coffre fort sous la main. Ces trois originaux-là feraient la note discordante dans cette image de la paix infinie.

Coucou ! coucou ! coucou !..... Ce cri monotone me réveilla de la rêverie en laquelle m'avait bercé le chant de mille oiseaux divers. Ceux-ci se turent aussitôt, et moi je me mis à pester tout haut. Si pourtant, au lieu de me laisser aller alors à la mauvaise humeur, j'avais, suivant l'avis de mon ami Hock, glissé subtilement la main en ma poche et l'avais laissé tomber sur une pièce de monnaie, je serais en ce moment peut-être directeur de la banque et président d'un assez bon nombre de sociétés anonymes. Mais les gens pour qui Dom Coucou fait ces miracles ne sont pas les gens qui se laissent distraire par des babioles rurales, comme musique de rossignol et vol de papillon. Ses protégés ce sont gens sérieux. Semblables à l'oiseau qui n'a qu'une note, un son, ils n'ont qu'une occupation, une préoccupation du matin au soir, l'argent ; et puis peut-être une seconde du soir au matin, qui est la débauche.

Partout ailleurs, comme à Liége, l'insipide coucou a été reconnu le génie de l'or. Dans le Kalewala, poème finnois, une mère qui a perdu sa fille, dit : « Il ne faut pas qu'une mère accablée par la douleur écoute longtemps le coucou chanter. Lorsque le coucou chante, le cœur bat, les pleurs viennent aux yeux, les larmes roulent des joues plus grosses que des pois mûrs, plus enflées que la semence des fèves. Oui, la vie s'use d'une aune, le corps vieillit d'un empan, tout le corps se brise, lorsqu'on prête l'oreille au coucou du printemps. » Coucou, mon ami, dès que, quittant ton vilain masque d'oiseau, tu deviens homme d'apparence et d'aspect, et que tu parles, tu attristes même l'homme joyeux. Hors de ton sujet de prédilection, tu ne sais dire que fadaises et trivialités. Ta joie fait mal, tant elle est grossière ; ta douleur fait sourire et si, maladroit,

Digitized by Google

tu veux consoler de véritables affligés, comme dans le poème finnois, ton lourd caquet froisse, torture, déchire; tu ajoutes de la douleur à la douleur.

Dès que tu arrives dans une maison honnête, seigneur coucou, tu y détruis non-seulement toute honnêteté, mais aussi tout sentiment naturel. Tu es affreux même en naissant, et cependant la mère étrangère qui t'a donné l'hospitalité de son nid, te préfère à ses propres petits, les tue pour t'en faire ragoût. C'est qu'elle te trouve, toi l'étranger, plus beau que ses enfants. Tu as, en effet, quelque chose qui ébouit, nonobstant ta laideur, tu es la personnification de la richesse.

Tu grandis ainsi dorloté dans la demeure de ta mère adoptive; mais avant de prendre ton essor, de quitter le lieu hospitalier, il te reste à faire quelque chose à l'égard de ta nourrice. Tu la dévores. Elle est, suivant ton opinion, un fruit, une valeur que tu ne dois pas négliger d'encaisser, avant de déménager.

Voilà ce que le peuple, plongeant un regard curieux dans la vie et les actions de l'oiseau, avait découvert sur son compte. Les savants à leur tour sont venus l'observer; mais eux, n'ayant rien vu, ils ont conclu de là, M. de Buffon en tête, que ce que le peuple avait dûment constaté durant des siècles n'était que chimères populaires. C'est une conclusion un peu trop audacieuse. Disons que les savants ont bien regardé, mais que le vulgaire avait bien vu lui aussi. Seulement, l'oiseau n'est plus de nos jours ce qu'il était jadis. Il s'est corrigé; mais en se débarrassant de ses vices, il ne les a pas laissés se perdre; il les a, au contraire, généreusement départis entre ses sectateurs actuels.

Je ne veux cependant pas prétendre que tout ce que le peuple a dit sur le compte du coucou soit évangile. Je suis même assez disposé à croire que les Grecs s'étaient grossièrement trompés quand ils avaient voulu faire de lui un personnage de noble lignage. Lui le bohème! lui qui, sans souci de sa progéniture, la plante dans le premier trou venu, tout nid lui étant hospice des enfants trouvés! Mais les anciens Grecs étaient excusables en leur erreur, parce que dans leur enfance ils lisaient dans l'histoire sainte qui avait cours alors, les faits suivants :

— Un jour, la jeune déesse Hera se promenait sur la montagne de Dircée en effeuillant des pâquerettes. Au-dessous grondait l'orage. Mais elle, sans se laisser distraire, continuait sa besogne, en murmurant : — Orages de la terre, vous n'êtes que jeux d'enfant aux prix des orages qui grondent dans mon faible cœur. Et dire qu'il n'est sommet abrupt comme celui-ci par exemple, qui me puisse

Digitized by Google

mettre à l'abri de leurs assauts. — Après un profond soupir qui accompagna ces dernières paroles, l'innocente déesse s'assit sur un lit de mousse et continua à effeuiller de blanches pâquerettes. Entre-temps, aux étages inférieurs de la montagne, la tempête avait percé et transpercé jusqu'aux os bêtes et gens. De celles-là, une, d'aspect pitoyable, vint dans une posture humble, implorer protection et chercher un refuge auprès de la princesse. Ce suppliant était précisément le coucou.

— Viens, pauvre oiseau navré, te réchauffer sur mon cœur, dit la divine fillette, viens rafraîchir mon sein brûlant. A peine avait-elle dit ces mots, que l'oiseau qu'elle pressait entre ses bras, se changea subitement en un jeune garçon, le plus beau et le mieux fait qui se soit jamais vu et qui se verra jamais. Mais la princesse courroucée s'écria : — Impertinent! qui es-tu? Quel est ton nom? — Zeus, fils de Kronos. — Ta profession? — Roi souverain du ciel que le soleil illumine, de l'air que l'oiseau remplit de son chant, de la terre qui se couvre de fleurs. — Ah! cher prince, je puis donc céder, sans avoir à rougir de ma faiblesse. — Ainsi furent célébrées, par l'entremise du coucou, les noces de Zeus le Grand avec Hera, reine de l'univers, noces auxquelles il ne manquait pour le moment que le oui des parents et la bénédiction du prêtre. —

Dans cette histoire, un seul point était peu vraisemblable, c'est que le noble Zeus eût pris la forme et la figure d'un pareil oiseau, le coucou étant roturier, sans serre, ni bec crochu. Pour raccommoder cela, les théologiens de ce temps-là s'ingénièrent à trouver au volatile quelque noble origine, quelque parenté honorable. On découvrit enfin qu'il n'était qu'un épervier métamorphosé, ou si vous voulez, quelque peu déguisé. Bête guerrière, rapace, aimant le sang, à la bonne heure! dès lors le sentiment religieux ne pouvait plus s'offenser de ce que Zeus se fût montré dans la défroque d'un si noble animal.

Aristote, qui savait tout, savait fort bien que cette parenté n'était qu'une fable; mais, n'osant l'attaquer, il la rapporta au sixième livre de son Histoire, chapitre sept, comme un on dit généralement adopté. Il ajouta toutefois qu'on a vu des éperviers dévorer des coucous, ce qui pourrait faire croire que ces deux honorables personnages ne sont pas même cousins, si nous n'avions vu trop souvent, dans notre espèce, des frères se manger entre eux de très-bon appétit.

Ce qui faisait hésiter Aristote et justifiait la croyance populaire, c'est que les Grecs voyaient chaque printemps revenir de jeunes coucous portés complaisamment sur l'aile des éperviers; complaisance,

Digitized by Google

toute naturelle après tout, de petits gentilshommes à l'égard de gros financiers.

Non, coucou mon ami, tu as bien pu te faire passer pour le dispensateur de la richesse, mais tu n'as pu t'anoblir. Tu es resté un oiseau roturier. Tu es dans la comédie latine le personnage burlesque. Chaque fois que le poète pense à un caractère ridicule, stupide, peu aimable, il pense aussitôt à toi, cher oiseau. Si Lisette, insultée par son maître, qui la traite comme une Agnès, s'indigne d'une supposition aussi injurieuse pour son honneur, elle s'écrie : « N'y a-t-il pas cinq ans que je suis à ton service. Il n'en faudrait pas plus, ce me semble, à un coucou, s'il allait à l'école pour apprendre à lire. »

Nam equidem te jam sector quintum hunc annum; quum interim credo Cuculus si in ludum iret potuisset jam fieri ut probe litteras sciret.

Si Janot a le *spleen*, s'il ne sait où se tourner et se veut pendre, Crispin, riant au nez de son nigaud de maître, lui dira :

Quid fles, cucule, vives.

« Pourquoi pleurer, beau coucou, tu vivras, imbécile. » Si M. Geronte s'attarde par malheur dans les lieux où le poète Regnier traînait la Muse rougissante, et si Mme Geronte doit aller chercher en ses parages son vieil époux, elle ne manquera pas de lui jeter à la face :

At etiam cubat cuculus, surge amator, i domum!

« Est-ce qu'il ne sortira pas de son nid, ce bel oiseau? Debout, gentil galant, à la maison! » Mais Geronte se fait tirer l'oreille. Il se trouve et il se sent si bien à sa place où il est. Mme Geronte devra insister, l'entraîner même de vive force.

Cano capite te cuculum uxor ex lustris rapit.

« Ce coucou à tête grise, sa femme est obligée de le tirer d'un tel repaire. » L'habitant de l'antique Italie voyant le vigneron paresseux qui avait attendu le printemps pour tailler sa vigne, et lui voulant faire la plus mortelle injure qui se pouvait, lui criait à pleine bouche, tout en cheminant : *Coucou! coucou!*

Magna compellans voce cuculum.

Sais-tu pourquoi pleuvent sur ton dos, ô lâche coucou, les sarcasmes et les moqueries? C'est que, sauf l'argent, tu n'aimes rien. Tu n'aimes pas même le travail qui produit la fortune. L'argent, objet de toutes tes convoitises, il faut qu'il vienne à toi, qu'il se produise lui-même et qu'il se reproduise par son propre travail. La

Digitized by Google

fortune, tu veux l'acquérir non en la gagnant par sueur et peine, mais en l'escamotant. Tu n'as pas d'atelier propre où tu t'appliques à l'ouvrage, la bourse est l'unique champ où tu sois embesogné. Tu n'as pas de nid fait par ta propre industrie, courage et habileté te faisant défaut également. Tu prends sans façon le nid d'autrui. Mais par un juste retour des choses d'ici-bas, comme tu n'aimes pas ta famille, ta femme te trompe, autrui la prend, et chacun rit, disant : C'est pain béni.

Vois, ô coucou égoïste, combien tu diffères des voisins de ville et de campagne de mon ami Hock. Ceux-là aiment tout, vivifient toutes choses, personnifient les objets qui leur servent, en font des êtres, leur prêtent une âme pour pouvoir leur donner leur amour. Et quels égards pour eux dès le premier moment de l'année!

« En faisant le premier feu, ils disent : *Ji v' sohaite ine bonne annéie, à l'wade di Diu.* En tirant le premier seau d'eau, ils jettent une poignée de sel dans le puits, en disant toujours : *Ji v' sohaite ine bonne annéie.* Ils vont aussi, le premier de l'an, sur leurs terres et dans les prairies ; ils enroulent des cordes de paille, *des toirchettes dl strain,* autour d'un arbre, en répétant : *Ji v' sohaite ine bonne annéie à l'wade di Diu.* »

Les égards pour les êtres vivants comme nous seront naturellement plus grands encore. Voulez-vous avoir abondance de laitage, « signez-vous, entrez à reculons dans l'écurie, et prononcez ces mots : *Bonjour, ma vache,* ensuite mettez-vous à traire la bête. Le premier jour, le lait qui sort doit passer par la fenêtre, avec précaution ; on le dépose sur le four, du côté de l'Orient ; puis, on dit : *Sois bonne, ma vache,* et on la trait de nouveau. On revient une troisième fois à l'écurie, en marchant obliquement, on pose la main gauche sur la corne droite, en disant : *Merci, ma vache.* On peut traire ; après ces prescriptions, le lait sort en abondance. »

Le principe sur lequel est fondé la médecine de mon ami Hock est solide. Je n'en connais pas de meilleur, ni celui de maître Jean de Milan et de l'école de Salerne, ni celui d'Averroës, ni celui de Galien, ni celui d'Hypocrate, ni celui d'Esculape, quoique celui-ci fût Dieu en son vivant. Ce principe est bien simple, bien à la portée de tout le monde. Mon docteur vous dit : Aimez toutes choses, et vous serez heureux ; aimez tout ce qui vous entoure, et, même sur un lit de souffrances, la douleur aura des intervalles de gaieté, comme au printemps, les jours pluvieux sont souvent déchirés par un doux rayon de soleil. Aimez et vous serez riches, guéris ou soulagés.

Peut-il y avoir médecine meilleure et moins coûteuse que celle-là ?

Digitized by Google

Ce qui vaut peut-être mieux encore que la médecine de M. Hock ce sont les personnages de son livre. Il les a pris sur le vif, il les a peints avec son merveilleux talent de peintre, et, pour quelques-uns, il a fait plus encore, il a donné à ceux-ci sa bonhomie, sa candide amabilité, toutes les qualités de son cœur.

Il est difficile de ne pas rire de bon cœur en écoutant la prière des mendiantes à Chèvremont, chaque mot du texte sacré étant accouplé à une bonne et pittoresque injure. Autre bon type, c'est la femme Lemoine, la sorcière de la rue Rotûre, « au coin d'un bon feu et à côté d'*ine copette di pequet*. La surpreniez-vous, elle répondait, en levant les yeux vers sa madone : C'est de l'eau bénite; puis, elle trempait son doigt dans la tasse et faisait le signe de la croix, sans oublier d'embrasser ce même et savoureux doigt. » N'oublions pas les deux marchands revenant de Saint-Hubert et vendant planettes, amulettes et reliques. Mais un personnage que nous nous garderons bien d'oublier, c'est la vieille religieuse, chassée de son couvent par la révolution française, obligée, pour ne pas mourir de faim, de se créer un état et choisissant celui de diseuse de bonne aventure. Mais, dans sa nouvelle profession, elle n'a pas oublié les devoirs de l'ancienne; elle se rappelle qu'elle n'est ici-bas que pour faire le bien, et tout en gagnant son pain, elle conforte, console chacun. « Elle guérissait aussi les plaies d'amour; elle racommodait les ménages désunis, et, pour cette cause importante, elle a été bien regrettée à sa mort. »

Et tout ce monde se meut au milieu d'une population charmante. Sa croyance n'est pas sans un grain de scepticisme, il est vrai. Ce sont des dévôts, gens d'esprit, comme il y en avait jadis, au temps des vieux conteurs, un peu partout et surtout en Italie, en ces jours sereins où, auprès des Medicis, Luigi Pulci, excellent catholique d'ailleurs, commençait sa bouffonne épopée comme saint Jean commençait son évangile :

In principio era il Verbo appresso a Dio
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui.

Lisez plutôt l'histoire de M. Hock, qui commence par ces mots : « Non loin des bords de la Meuse, il y avait un pauvre village qui possédait une pauvre chapelle. » Vous trouverez cette histoire à la page 16 du mémoire couronné, ou à la page 20 au tome III des œuvres complètes de notre ami, publiées par Vaillant-Carmanne; car il faut vous dire que le vœu que je formais, il y a un an, a été exaucé et que nous sommes sur le point d'avoir tout le recueil des petits chefs-d'œuvre de M. Hock.

Digitized by Google

A côté de ce scepticisme dont je parlais, scepticisme aimable qui ne heurte rien, ne choque personne, ne résiste pas à la foi dominante, il y a, dans la vieille population liégeoise, des préjugés nombreux, mais ils sont de telle nature que, loin de les vouloir déraciner, je voudrais les voir s'implanter partout, bien que je me rappelle les vers de Chénier (Marie-Joseph) :

Hélas ! en traits de sang l'histoire nous l'atteste,
Au genre humain séduit, toute erreur est funeste.

Tandis que Chénier écrivait ces vers ronflants, tandis que les compatriotes et les concitoyens de Chénier croyaient que tromper pauvres jeunes filles était action glorieuse, les Liégeois, moins civilisés, pensaient, en plein dix-huitième siècle, que l'âme du séducteur « revenait sur cette terre et qu'elle était tourmentée par ses victimes. Et à preuve, on ajoutait — qu'il était condamné à poursuivre éternellement sa course vagabonde dans un carosse de feu, sur la crête des montagnes qui entourent la ville de Liége. Les roues de la voiture formaient un tourbillon ardent, et jusqu'aux crinières des chevaux étaient flamboyantes ! Voilà pourquoi les fenêtres du dernier étage s'ouvraient vers minuit, pour laisser passer des milliers de têtes curieuses de voir le dernier équipage du fameux P. X. »

Ne riez ni ne souriez même de ces préjugés. Ils témoignaient de l'honnêteté de vos pères, Messieurs les petits Liégeois d'aujourd'hui, qui vous croyez bien honorés parce que quelque charlatan étranger, se moquant de vous, a dit que votre pays était *la petite France*. Laissez là ce faux titre d'honneur ; vous en avez un plus beau. Votre pays est un des plus précieux joyaux de cet écrin de provinces libres qui forment notre patrie. L'enfant si richement doué de votre Meuse, M. Hock, vous l'apprendra, si vous ne voulez croire celui qui est aujourd'hui plus fier que jamais de pouvoir signer

MAX. VEYDT,

Membre correspondant de la Société liégeoise de Littérature wallonne.

Digitized by Google

LES JUIFS.

—

M. le grand rabbin de Belgique adresse à M. Ch. Rahlenbeek la lettre suivante que nous accueillons avec plaisir et que nous serions plus heureux de publier si elle nous présageait la collaboration d'un esprit aussi distingué et d'une aussi haute conscience.

Monsieur,

J'ai trouvé chez moi, à mon retour à Bruxelles, un exemplaire de l'intéressante étude que vous avez publiée dans la *Revue de Belgique* sur *les Juifs à Anvers*. C'est, je le suppose, à votre obligeance que je dois l'envoi de ce travail. Je vous suis reconnaissant de votre aimable attention et croirais vous faire injure si je vous remerciais de l'impartialité avec laquelle vous avez jugé en général nos pauvres ancêtres, si méconnus, si persécutés. Vous avez été historien, purement et simplement; c'est dire assez pour votre louange.

Toutefois, Monsieur, permettez-moi de réclamer contre un mot, contre un seul mot des premières lignes de votre étude. Vous dites que « chez » les Israélites... l'esprit bas et cupide... l'emporta et imprima peu à peu » à la race entière un caractère uniforme, celui d'une irrémissible déca- » dence. L'usurier mangea l'homme et le digéra. Il fit pis que cela : il » demeura à l'écart, renonçant à toute influence, ne se plaisant qu'à » compter son or, ne songeant qu'à exploiter les mauvaises passions » d'un monde auquel il rendait haine pour haine, mépris pour mépris. » (Page 5 et 6).

Comme je ne puis me résigner à entendre un jugement si sévère sortir d'une bouche aussi modérée que la vôtre, j'ose, Monsieur, en appeler à vous-même et, si vous ne le croyez pas mauvais, aux lecteurs de la *Revue;* j'essaierai de prouver en peu de mots qu'on ne peut avec justice reprocher aux juifs d'avoir été usuriers pendant le moyen-âge et que si le malheur des temps leur a imposé trop souvent le commerce d'argent, leur race, loin d'être frappée de décadence, a produit des intelligences de premier ordre et rendu à l'humanité des services que nous ne pouvons méconnaître sans une véritable ingratitude.

Digitized by Google

Je pourrais peut-être au nom des doctrines récentes de la science économique traiter de préjugé suranné cette accusation d'usure jetée ainsi depuis tant de siècles par la prévention des peuples à la face des juifs; je pourrais avec des hommes éminents, qui ne sont pas juifs le moins du monde, poser en principe que l'usure n'est rien autre chose que le prix, que le loyer d'une somme ou d'un objet prêté, prix ou loyer que le prêteur a le droit de fixer selon les risques que court son argent ou sa marchandise et en dehors de toute intervention du législateur : je pourrais enfin me prévaloir du mouvement que Bentham a commencé à la fin du XVIIIe siècle, par la publication de sa *Défense de l'Usure* et qui finira par aboutir à la liberté absolue de l'argent (1).

Mais ce serait peut-être un anachronisme que d'invoquer à la décharge des juifs du moyen-âge le bénéfice de progrès scientifiques qui ne sont pas encore tout à fait accomplis de nos jours; je me contenterai donc de vous faire remarquer que si les juifs se sont autrefois si souvent livrés au commerce et aux prêts d'argent, c'est que l'accès de toutes les carrières leur était absolument fermé par la société catholique d'alors. Vous connaissez les ordonnances civiles et ecclésiastiques qui leur interdisaient les fonctions publiques, et vous savez fort bien aussi qu'on ne les admettait pas dans les écoles; ils ne pouvaient même pas apprendre les métiers, tous embrigadés sous la bannière des saints et la direction de l'Église. Que leur restait-il donc? Rien que le commerce et les prêts d'argent. Il leur fallait vivre; c'était le commerce qui leur en fournissait les moyens; il leur fallait au moins une ombre de sécurité; c'étaient les prêts d'argent qui la leur faisaient obtenir. L'or, c'était pour le juif du moyen-âge autre chose qu'un métal « qu'on se plait à compter; » c'était pour lui comme le fer pour le chevalier chrétien, une défense, une armure; comme les preux guerriers se bardaient de l'un, il se bardait de l'autre, pour conserver sa vie et sauver sa foi; et si, dans sa lutte contre les puissants ennemis qui l'entouraient, il se servait de son or, frappant d'estoc et de taille, comme les autres le faisaient de leur fer, n'usait-il pas de justes représailles, rendant, comme vous le dites fort bien, « haine pour haine, mépris pour mépris, » et ne se considérant pas comme obligé à des devoirs envers une société qui, vis-à-vis de lui, ne s'en imposait absolument aucun?

Il n'est donc pas conforme à la justice de reprocher l'usure aux juifs du moyen-âge; mais là n'est pas le point le plus important qui nous divise. Il reste à savoir s'il est vrai que chez eux, comme vous l'affirmez, « l'esprit bas et cupide l'ait emporté et ait imprimé à la race entière une irrémissible décadence. » Est-il vrai, comme vous l'écrivez, que les juifs soient demeurés à l'écart et aient renoncé à toute influence sur le monde? C'est à l'histoire générale que nous le demanderons, et son témoignage décidera souverainement entre nous.

Si, pour notre monde moderne, légèrement libre-penseur, la théolo-

(1) Voir article : Usure, par Molinari. *Dictionnaire d'Économie politique*.

Digitized by Google

gie pouvait avoir une utilité quelconque, je vous citerais les théologiens considérables que les juifs comptent parmi eux; je vous vanterais leurs travaux qui n'étaient pas seulement la recherche désintéressée des problèmes les plus élevés de la morale, mais qui même dans les questions délicates du dogme donnent la preuve de leur complète indépendance d'esprit; outre les théologiens, les juifs avaient des poètes de premier ordre : Ibn Gabirol, plus connu sous le nom d'Avicebron, et Juda Halevy, les plus illustres, ont laissé au XIe et au XIIe siècles, d'admirables poésies dont la pensée sublime nous élève bien au-dessus de toutes les petites passions de la terre.

Quant aux médecins juifs, je ne vous les énumérerai pas; ils sont aussi considérables par le nombre que par le talent. Je ne puis que vous renvoyer à un ouvrage imprimé à Bruxelles, en 1844, par M. Carmoly. Vous y verrez bon nombre de souverains, entre autres Louis le Débonnaire, le grand Saladin, Boniface VIII et Boniface IX, l'empereur Maximilien Ier, Léon X, Henri IV et Marie de Médicis, confier à des mains juives le soin de leur santé. Freind (1) appelle les juifs « *les princes de la médecine*; ce sont eux qui conservent les vraies traditions médicales; ils fondent les facultés de Salerne et de Montpellier; et pour s'élever à un si haut degré de science, ils doivent braver les conciles, les synodes luthériens, les pouvoirs politiques, et, c'est à n'y pas croire, la faculté de médecine de Paris elle-même (2).

Mais ce n'est pas seulement à la médecine que les juifs ont rendu d'éminents services, c'est à la science en général, dont ils se sont faits, entre deux mondes ennemis, entre l'Europe et l'Orient, les intermédiaires intelligents et dévoués. Saadya-Ben-Joseph, partisan de l'autorité de la raison au Xe siècle, Ibn Ezra, le libre exégète, Avicebron, l'auteur de la *Source de la vie*, Juda Halevy, le grand poète, philosophe adversaire de la philosophie; Maïmonides qu'Albert le Grand et Saint Thomas d'Aquin citaient avec respect et que le Kadhi-al-Saïd, son contemporain, mettait au-dessus de Galien, Maïmonides, fondateur dans son *Guide des Égarés*, de l'interprétation rationnelle des Écritures; Ibn-Falakera, un des plus profonds érudits du XIIIe siècle; maître Léon de Bagnols, que Munk, qui était compétent, appelle un des plus grands péripatéticiens du XIVe siècle; Elie del Medigo, qui eut pour élève Pic de la Mirandole; Isaac Abravanel, ministre de Ferdinand et d'Isabelle les Catholiques et son fils Léon Hébreu, célèbre par ses *Dialoghi di amore* et tant d'autres remarquables penseurs juifs « partagent incontestablement » avec les Arabes le mérite d'avoir conservé et propagé la science phi- » losophique, pendant les siècles de barbarie, et d'avoir exercé, pen-

(1) Célèbre médecin anglais, membre du Parlement, auteur d'une *Histoire de la Médecine*, traduite en français.

(2) Conciles de Béziers, 1246; d'Alby, 1254; d'Avignon, 1326; de Lavaur, 1368; Bulles de Benoît XIII, d'Eugène IV, de Grégoire XIII, etc. Faculté de médecine de Paris, 1301. Cortès de Burgos, 1367. Faculté de théologie luthérienne, 1700, à Wittemberg.

Digitized by Google

» dant un certain temps une *influence civilisatrice* sur le monde euro-
» péen. » (1).

A ce témoignage du célèbre orientaliste juif, si vous ajoutez celui d'un historien chrétien, Lavallée, vous verrez que les juifs qui vivaient en bon accord avec les Albigeois, occupaient dans le Languedoc les hauts emplois de l'administration et y avaient des écoles d'où sortaient des médecins et des philosophes distingués (2) ; et quand vous penserez au rôle des juifs sous les Carlovingiens, chez les Musulmans d'Espagne, en Hollande, après leur exil du Portugal, et plus tard en France et en Angleterre, en un mot, partout où on leur a donné le bénéfice des droits communs ; quand, enfin, vous songerez aux juifs illustres de la fin du dernier siècle, aux Mendelsohn, aux Furtado, aux Gradis, aux Cerfbeer, et à la part qu'ils ont prise dans le mouvement politique et scientifique de leurs pays, vous devrez nécessairement reconnaître que chez eux « *l'usurier n'a pas mangé et digéré l'homme,* » mais que, bien au contraire, l'homme a effacé et fait disparaître presque complétement l'usurier ; comme Michelet, vous regretterez alors d'avoir été aussi sévère pour notre race si longtemps et si terriblement persécutée, et pour être juste, vous direz avec l'éminent historien que « nos vices, ce sont les » chrétiens qui nous les ont faits, mais que nos vertus sont bien à » nous (3).

Telles sont, Messieurs, les pensées que m'a inspirées votre travail si intéressant à tant de titres ; vous voudrez bien, dans ma revendication, ne pas voir un sentiment de vanité religieuse rétrospective. Loin de moi l'idée puérile de croire à la supériorité d'une race sur les autres ; toutes ont eu leurs heures d'élection, et la vérité, dont chacune porte un rayon dans son intelligence, ne se trouve toute entière qu'en Dieu et dans l'universalité des hommes. C'est la conscience seule qui élève plus ou moins les individus et les peuples, suivant qu'elle est plus ou moins éclairée et morale, et il n'y a « *d'irrémissible décadence* » que là où son flambeau s'est pour jamais éteint. Tel n'a jamais été le cas des juifs ; je puis le dire à un écrivain tel que vous, dont l'unique préoccupation est la recherche du vrai et la défense du bon droit.

Recevez, Monsieur, l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur,

E. A. Astruc,

Grand rabbin de Belgique.

(1) Munk, *Mélanges de philosophie juive et arabe*, p. 511.
(2) Lavallée, *Histoire de France*, 5e vol., 374.
(3) Michelet, *Bibb. de l'humanité*, p. 382.

Digitized by Google

M. Rahlenbeek a répondu à cette protestation par la lettre que voici :

Ixelles, 2 novembre 1871.

Monsieur le Grand Rabbin,

Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser une lettre qui a d'autant plus de prix à mes yeux que vous y joignez la critique en manière de tempérament à l'éloge. Un mot, un seul, dites vous, de mon article sur les Juifs à Anvers vous a déplu. Ce mot malencontreux, j'en suis certain, aurait passé inaperçu, si, obéissant à un premier mouvement, j'avais dit tout ce que j'entends par l'influence mauvaise de l'esprit sadducéen. Les persécutions l'ont surexcité, ont fait sa force dans le passé. Aujourd'hui il n'existe plus qu'à l'état d'anachronisme et d'exception, mais il n'en existe pas moins et demande à être combattu.

N'étaient-ce point là des Sadducéens, d'incorrigibles enfants du désert, ces colporteurs sans conscience venus je ne sais d'où, qui ont osé protester contre le blâme public que vous avez infligé à leurs pareils avec une mâle et généreuse éloquence?

Ne sont-ce point encore des Sadducéens ces journalistes, ces agitateurs et ces historiens à la mode du docteur Graetz pleins d'une rancune aveugle et d'une partialité sans excuse?

J'ai dit qu'ils étaient peu nombreux; il n'en faut pas beaucoup cependant pour faire beaucoup de mal. Ils usaient et abusaient au moyen-âge de la puissance de l'or, ils usent et ils abusent de nos jours des libertés modernes. Ce sont eux, M. le grand Rabbin, que j'accuse d'être les plus ardents propagateurs du matérialisme, de railler criminellement ceux qui avec Lamartine croyent et s'écrient :

Regardez en avant et non pas en arrière
Le courant roule à Jéhova!

Ce sont eux qui, par leurs intrigues et leur injustice de parti pris, ont tant retardé en Allemagne et ailleurs l'émancipation de leurs coreligionnaires. Tandis que de toutes parts les esprits éclairés saluent avec émotion et respect cette vieille race juive tant éprouvée qui a su tenir debout à travers les siècles le saint drapeau du monothéisme, n'a-t-on pas vu ces incorrigibles et ces maladroits parler au nom d'une nationalité israëlite, la représenter comme une menace ou une vengeance et déverser en son nom le mépris et l'injure sur une civilisation à laquelle ils doivent tout.

On s'est contenté de l'autre côté du Rhin de hausser les épaules et l'on a bien fait. Le passé qui vit pour les fous est mort pour les sages.

Voyez, comme preuve, l'Uriel Acosta de Gustzkow. Ce drame ne saurait être mis en parallèle avec le Nathan, de Lessing, mais son succès retentissant dit assez qu'en Allemagne le *Juif libéral* était attendu.

Au théâtre Uriel succombe sous les étreintes de l'orthodoxie, dans la réalité il faut qu'il triomphe. Un beau rôle l'attend, celui d'aider les

Digitized by Google

hommes de bonne volonté à sauver ce qui peut, ce qui doit être sauvé.

Vous me pardonnerez, M. le grand Rabbin, de chasser sur vos terres et de toucher, ne fût-ce qu'en passant aux choses de la théologie. J'ai cru cependant devoir le faire pour compléter ma défense et vous donner à entendre de quelle nature est le sentiment qui me pousse vers les sectateurs de l'ancien testament. J'estime que pour raviver dans les masses le feu sacré de cette religion universelle qui seule peut rendre l'homme vraiment respectable à l'homme et le réconcilier avec lui-même, il est indispensable que le libéralisme juif se marie et se confonde avec le libéralisme chrétien.

Il y a longtemps que je compte sur cette alliance; je l'espère plus que jamais, depuis que je vois tout autour de moi les orthodoxies fuir le combat ou déposer les armes.

Vous savez maintenant, M. le grand Rabbin, à quel camp j'appartiens et vous comprendrez comment en parlant de la décadence du peuple juif j'ai pu la dire *irrémissible*, mais non point la croire *irrémédiable*.

Agréez, etc.

CH. RAHLENBEEK.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.

—

THÉATRE DES GALERIES.

Une Grève, par O. Stoumon; — **Une Visite de Noces**, par Alexandre Dumas.

Ces deux comédies caractérisent assez nettement l'art dramatique en Belgique et en France au dix-neuvième siècle. Elles acquièrent, à ce point de vue, une importance sérieuse.

Stoumon est un esprit honnête, qui a surtout l'éloquence de son honnêteté. Il croit à la vertu et au dévouement, et il essaie d'y faire croire le public; c'est respectable. Il voudrait, cela se sent surtout dans sa dernière œuvre, et peut-être que cela se sent trop, introduire au théâtre des principes de morale et de justice. Le public n'aime pas beaucoup cela; il a peur que la comédie ne tourne en conférence. Ce que veut le public, c'est un spectacle qui l'amuse, ou qui le remue fortement. La dose de plaisir ou d'émotion doit être très-forte, pour contrebalancer la dose d'amertune. Là est la grande difficulté : être à la fois viril et séduisant. Les spectateurs modernes exigent une nutrition intellectuelle pimentée, d'une ou d'autre façon. Je conseillerai volontiers à Stoumon de monter son instrument de plusieurs tons; le medium ne lui réussira pas plus qu'à tout autre auteur dramatique.

Une Grève est une « pièce » intéressante par le sujet et par la manière honnête de l'auteur. Jouée devant un public un peu moins parisien que celui de Bruxelles, elle aurait eu un succès plus accentué : dans le nord de l'Allemagne, par exemple.

Les personnages ont un caractère assez net, et qui ne se dément guère. Peut-être sont-ils pris un peu au hasard parmi les êtres ordinaires; ils n'ont pas assez d'angles pour heurter les angles des spectateurs et produire un choc, un tumulte passionné. Mais ce n'est là qu'un défaut d'exécution : tels que ces caractères sont présentés, en les approfondissant, en les creusant davantage, ils pouvaient éclater en révélations inattendues. Le temps n'est plus où il fallait des héros au livre, à la scène; c'est nous-mêmes qui voulons être représentés, et

Digitized by Google

nous sommes, pris en masse, des êtres « ordinaires. » Seulement, Stoumon s'est trop contenté de la surface de ses pantins; il n'a fait que les effleurer du bout de son scalpel : or, pour les rendre intéressants et leur donner leur véritable valeur, il fallait les presser avec force et en faire jaillir des paroles et des actions révélatrices. Un art tout jeune doit se manifester par plus d'audace.

Son Inventeur surtout est banal. Il joue un rôle; il n'est pas empoigné par son propre génie; il ne souffre point assez, il n'est pas assez abstrait; sa passion est ordinaire, et pour son œuvre, et pour la femme qu'il aime.

L'ingénue m'a paru aussi plus raisonneuse qu'aimante. C'est la sensation, à cet âge, qui emporte tout. Le caractère est bon, mais il ne se dessine que par des professions de foi : ce serait excellent pour un homme politique, un doctrinaire quelconque, qui est tout en paroles, en promesses, en expansions stériles, et qui n'agit jamais.

L'industriel, le protagoniste, est bon aussi; et le mari dévôt est bien touché. Seulement, l'industriel manque d'angles comme ses voisins; son égoïsme n'a pas la largeur voulue, ou la mesquinerie profonde, si vous aimez mieux. Il devrait avoir des mots à faire sursauter les égoïstes qui l'écoutent. Il devrait, avec un calme parfait, avancer des paradoxes monstrueux, des aphorismes criminels au point de vue de la véritable justice : « Ne fais pas aux autres, etc. »

Il y a dans le plan de l'ensemble un peu de décousu. L'unité de l'œuvre pèche en certaines parties. Beaucoup de détails pourraient être élagués, et ces coupures donneraient plus de vie à l'œuvre. De ci de là l'action languit dans de petits dialogues insignifiants.

Le style, enfin, manque de nerf et d'inattendu.

Voilà beaucoup de critiques et de très-sévères. C'est que j'ai voulu tout dire. Je ne me fusse point donné cette peine pour une comédie faite avec des ficelles, ou qui tiendrait sur la pointe d'une aiguille. Il y a dans l'esprit de Stoumon des côtés sérieux — et surtout cette honnêteté constatée plus haut — qui ont pour moi plus de valeur que toutes les malices ingénieuses et tout le savoir-faire de la plupart des auteurs parisiens.

La trame est simple, sans complications inutiles; en se donnant un peu de peine, il ne serait pas impossible, même à un esprit belge, d'inventer des imbroglios touffus, des intrigues emmêlées; je ne crois pas que nous devons nous laisser aller à imiter nos voisins du midi, — pas plus en cela qu'en tant d'autres choses. Notre imagination est peut-être aussi riche que celle des Parisiens, mais c'est certainement d'une richesse autre. Nous aurions bientôt fait de trop ressembler aux maîtres du genre, et de mériter l'épithète désagréable d'imitateurs. Au contraire, livrons-nous à nous-mêmes, n'écoutons que nos propres facultés, soyons belges dans la forme, malgré les railleries françaises. Quand une demi-douzaine d'écrivains entêtés auront prouvé que la littérature française en Belgique peut exister en dehors de la littérature parisienne,

Digitized by Google

l'élan sera donné et nous pourrons mépriser nos obscurs blasphémateurs du boulevard des Italiens.

La pièce de Stoumon n'est pas encore assez belge. Ses ouvriers parlent comme des Français, ou peu s'en faut. Les plaisanteries de ses personnages sont françaises; la phraséologie est française. Ajoutez à cela des acteurs français, et vous ne vous étonnerez pas que *Une Grève* paraisse d'abord une œuvre étrangère.

Mais par le fond, elle est belge, et c'est cela que je constate avec plaisir; non pas, il ne faut point s'y méprendre, par étroit patriotisme : je ne suis pas plus belge qu'il n'est nécessaire — je ne le suis que pour protester contre certaines idées politiques de nos charitables voisins. Mais la couleur locale, en littérature comme en peinture, est un ragoût de plus dans le banquet intellectuel. Si l'on n'est pas à la fois humain et local, social et personnel, on manque de quelque chose : à chaque instant une lacune se présente dans l'œuvre, un hiatus s'aperçoit, une solution de continuité s'ouvre devant l'esprit du lecteur ou du spectateur. Voyez les grands maîtres : peut-on être plus anglais que Shakespeare, plus français — plus gaulois que Rabelais et Molière, plus allemand que Schiller? Mais en même temps ces philosophes dramatiques appartiennent au monde entier par le fond de la pensée et par les principes qu'ils mettent en lumière.

Bien qu'Alexandre Dumas ne puisse encore être comparé aux maîtres que je viens de citer, il a cependant les qualités exigées pour être un maître lui-même.

Par la forme, on n'est pas plus français. Personne en France ne connaît mieux le génie de la langue française moderne; personne, pas même Victor Hugo, qui est plus savant, mais beaucoup trop orgueilleux pour pouvoir et vouloir être simple et lumineux. Malgré cela, cependant, Dumas a des vulgarités impardonnables. A chaque page, dans la *Visite de Noces*, on rencontre quelque expression du langage le plus familier : *Ça est*, par exemple, une expression que nous croyions belge.

Les dernières pièces théâtrales de Dumas étaient faites avec un art très-fin — je parle de l'exécution littéraire proprement dite. Il a des malices étonnantes; les mots sont à la place qu'ils doivent occuper et où l'effet à produire est marqué ! Dans *une visite de Noces* cette ingéniosité me semble arrivée à son point extrême ; pour un peu plus, l'art serait visible au profane.

La grande qualité de Dumas, justement, est la simplicité acquise après un travail très-laborieux. Rien n'est laissé au hasard; jamais il n'y a proprement impromptu. Tout est voulu, calculé, châtié avec une patience et une ruse terribles.

La *Visite de Noces* n'a qu'un acte. Le sujet n'est rien, ou n'est que peu de chose.

Un libertin, fatigué d'amours artificielles, se marie. Un an après son mariage, il va, en compagnie de sa jeune femme et de son bébé, comme on dit en France où l'on a si longtemps abhorré la langue anglaise, faire une visite à sa dernière maîtresse, Mme de Morancé.

Digitized by Google

Mme de Morancé est présentée comme une honnête femme ; et en effet, une faute ne doit pas entacher à perpétuité la femme ou l'homme, deux êtres si frêles et si faillibles.

Pour savoir ce qui reste de souvenirs au fond du cœur de son amant, Mme de Morancé joue le rôle de courtisane ; elle se fait accuser et elle s'accuse elle-même de plusieurs fautes successives ou simultanées. Et voilà le corrompu, malgré et à cause d'une année de bonheur conjugal exempt d'émotions malsaines, qui convoite la courtisane, et qui veut abandonner la femme et l'enfant pour revenir aux amours mauvaises et sans issue. Mme de Morancé, cette épreuve terminée, manifeste avec raison un dégoût sans bornes. Et lorsque son amant sait enfin qu'elle est restée honnête et chaste, qu'elle n'a appartenu qu'à lui, il se sauve en disant : « Si c'est pour vivre avec une honnête femme, je n'ai pas besoin de Mme de Morancé, j'ai la mienne. »

Point d'intrigue, point d'imbroglio à débrouiller. La pièce tient dans ces quelques lignes. Son importance est toute dans « l'exécution. »

Il n'y a point d'action : quelques scènes, ou plutôt des conversations alternatives nouées par de petits incidents de rien du tout. Mais dans ces scènes à deux personnages, le scalpel se promène voluptueusement et cyniquement au fond du cœur et de la conscience des hommes. Le sentiment et le mobile du sentiment sont mis à nu avec une rigueur extrême et une sorte de joie amère et violente. Rien n'échappe au docteur et rien ne lui fait peur. Il dépasse même les bornes, il dit trop, parce qu'il invente à faux. Il ne laisse rien à la perspicacité du public ; on croirait qu'il a peur de n'être pas compris : les mots sont aigus comme des stylets catalans. L'adultère est là arrangé de la bonne façon et si les hommes étaient corrigibles, si on pouvait purifier les mœurs en leur plaquant un miroir au visage, les unions illégitimes auraient bientôt fait leur temps.

A mon sens, c'est trop : le nu est impudent et obscène, dévoilé par un philosophe de cette nature-là. Il y a des choses qu'on ne peut représenter ni sur la scène ni sur la toile, si on ne veut pas sortir des frontières qui enferment le respect de soi-même. Il y a des images qu'il ne faut ni décrire ni reproduire, sous peine d'être immoral, même en voulant fouetter le vice jusqu'au sang.

L'auteur d'*une Visite de noces* n'est point un philosophe sensé et calme, capable de dire la vérité aux gens, sans se passionner jusqu'au délire ; ce qui fait qu'il perd la voie, qu'il s'égare, qu'il invente des monstruosités en croyant être très-moral.

Cette Mme de Morancé, une honnête femme, qui joue un rôle hideux, pendant une heure... c'est d'une invention renversante. Il faut être parisien du demi monde pour s'égarer ainsi sans s'en apercevoir, et le plus sérieusement du monde. Il ne me semble pas bien nécessaire, pour châtier les corrompus, d'en arriver là. Pourquoi ces impossibilités théâtrales ? Les maîtres n'ont jamais eu à se servir de ces monstres de l'imagination pour parvenir à produire l'effet voulu. Il y a

Digitized by Google

évidemment déviation du sens moral dans cette invention « diabolique. » Une honnête femme aurait repoussé avec indignation l'idée d'agir ainsi. Mme de Morancé, après cette scène odieuse, est digne des propositions odieuses de son ancien amant.

Si sa dernière comédie devait prouver quelque chose, ce serait que l'homme est absolument et irremédiablement mauvais. Un de ses personnages, Lebonnart, qui certainement représente l'auteur dans *une Visite de noces*, fait en badinant, au bébé de Mme de Cygneroi, un discours d'un cynisme véritablement effroyable. Cette jeune femme, Mme de Cygneroi, dont il eût pu et dû faire un personnage simple et sympathique, est si platement vulgaire qu'elle dégoûterait de l'amour et de l'intimité — pour toujours. Et la « victime » du drame, Mme de Morancé, se rend odieuse à plaisir. On dirait volontiers à Dumas : « Si vous méprisez, si vous haïssez la vie à ce point, au moins ne désenchantez pas les autres : pour être impartial, c'est-à-dire juste, il faut voir et analyser les bons et les mauvais côtés humains. »

Dumas, du reste, a donné de nombreuses preuves de la déviation de son sens commun, qui en définitive est la monnaie du véritable sens moral. Relisez sa lettre au *Journal de Rouen*, publiée dans l'*Indépendance* du 14 juin. L'observateur et le philosophe y sont dans une colère bleue et la lettre est remplie de contradictions qu'un enfant découvrirait avec un peu d'attention et des non sens qui attestent une ignorance de tout ce qui n'est point lui-même.

C'est dommage ! Dumas est un homme de talent : il eût pu produire des œuvres de premier ordre.

Il ne lui fallait que deux choses en plus :

Un sens commun inaltérable — aussi inaltérable que possible ;

Moins d'esprit bohême et moins de succès.

Son esprit le fait tomber en des piéges perfides : tous ses personnages ne sont que des apparences de lui-même ; c'est lui qui parle en eux, c'est son esprit, c'est son amertume, c'est sa rage à froid. Défaut capital ! L'auteur dramatique et le romancier qui ne savent pas faire abstraction de leur personnalité ne peuvent produire que des œuvres de second ordre. C'est là, du reste, un mal français. Tout le monde, en France, fait sa confession, étudie sa propre conscience, s'exprime soi-même et croit exprimer son époque. Et en effet, comme les mauvaises mœurs ont pénétré à peu près partout et dans tous, en s'auscultant, les auteurs français auscultent la société française. De là vient l'amertume ou la légèreté dans la forme et dans le fond ; jamais la sérénité rayonnante et la fermeté de Molière ou de Schiller ne donnent à leurs inventions et à leurs observations cette souveraine beauté qui nous enthousiasme. Leur milieu les a tout doucement détraqués, et ils ne se doutent pas qu'ils sont aussi boiteux ou aussi borgnes que les héros qu'ils mettent en scène. Dumas, plus que tous les autres, en est là.

La *Visite de noces* a eu du succès à Bruxelles, — plus de succès qu'à Paris, parce que le Paris du *Gaulois* et du *Figaro* digère difficilement

Digitized by Google

les nombreuses preuves qu'on lui a données de sa décomposition morale : sans rougir de son passé, il se donne un rigorisme de théâtre. Attendez encore une année, le vrai Paris, — le Paris honnête, celui que ne connaissent ni M. Dumas, ni les journaux et les littérateurs qui vivent de scandales, — sera de nouveau envahi — envahi en apparence — par le monde des coquins et des courtisanes.

E. Leclercq.

The Coming race. — William Blackwood and sons. — London, 1871.

Un voyageur américain, visitant une mine, reçoit de l'ingénieur la singulière confidence que, s'étant un jour fait descendre dans une fente inexplorée, il aperçut au fond de l'abîme un reflet de lampes et y entendit un bourdonnement de voix. Nos deux interlocuteurs ayant formé le projet de poursuivre cette mystérieuse découverte, pénètrent dans la crevasse avec des cordes pour faciliter la descente, et parviennent ainsi à une grande profondeur. Déjà ils perçoivent des clartés artificielles et distinguent des traces de constructions, quand tout à coup la corde se détache, et le malheureux ingénieur, resté le dernier, se tue en tombant d'une immense hauteur aux pieds de son compagnon, qui se trouve désormais « seul au milieu de ce monde étrange dans les entrailles de la terre. »

La vallée où pénètre alors notre héros porte partout l'empreinte d'une civilisation puissante et raffinée. Des bois, des cultures, des routes, rappellent, sous d'autres couleurs, l'aspect de nos propres campagnes. Bientôt apparaît, à peu de distance, un édifice majestueux, plutôt temple qu'habitation. Enfin, l'habitant de ce nouveau monde se présente à son tour :

« Était-ce bien un homme? Il rappelait ces images symboliques de » Génie ou de Démon qu'on voit gravées sur les vases étrusques et sur » les tombeaux de l'Orient, — images qui empruntent les traits de » l'homme et qui pourtant appartiennent à une autre espèce. Il était » grand, et néanmoins ce n'était pas un géant... Sa figure était une » figure humaine, mais d'un type distinct de toutes les races actuelle- » ment connues. Les traits dont elle se rapprochait le plus par ses con- » tours et par son expression étaient ceux d'un sphynx sculpté, si régu- » liers dans leur placide, incorporelle et mystérieuse beauté. Sa couleur » était d'un ton particulier plus analogue à ceux du peau-rouge que de » toute autre race humaine, mais avec des teintes plus riches et plus » douces, avec de larges yeux noirs, profonds et brillants, que surmon- » taient des sourcils arqués en demi-cercle. Cet être était imberbe ; » mais, dans son aspect, quelque chose d'indéfinissable éveillait, malgré » la tranquillité de son expression et la beauté de ses traits, ce senti- » ment du danger qu'évoque la vue du tigre et du serpent. On sentait » que cette forme humaine était douée de forces hostiles à l'homme. »

Digitized by Google

Le jeune voyageur tomba à genoux et se couvrit le visage des mains.

Cependant, les *Ana*, — tel est le nom de ce peuple, — devaient d'abord accueillir avec leur générosité et leur courtoisie habituelles l'hôte étrange qui venait littéralement de leur tomber des nues. Ces *Ana* — *the Coming Race* — sont bien des hommes, peut-être même des Ariens dépaysés. Leurs ancêtres ont vécu, comme nous, sous la clarté du soleil ; mais, bien des siècles avant le déluge de Noé, ils se sont vus rejetés dans les profondeurs du globe par la summersion graduelle de leurs continents sous les flots de quelque océan préhistorique. Quand ils pénétrèrent dans ce monde souterrain par des crevasses perdues ou resoudées dans la suite, ils possédaient déjà une civilisation assez analogue à l'état de notre société moderne, et c'est ainsi qu'ils surent accommoder, pour le séjour de l'homme, les profondeurs ténébreuses de la terre jusque-là abandonnées à d'affreux reptiles. Pour suppléer à l'action bienfaisante du soleil, ils avaient immédiatement organisé, à l'aide de gaz et d'huiles minérales, un système d'éclairage général et continu qui leur permit non-seulement de maintenir leur propre existence, mais encore de conserver certaines espèces de plantes et d'animaux importées de la surface. Ainsi s'est développée, pendant une suite de siècles incalculable, cette civilisation souterraine qui semble avoir atteint aujourd'hui l'apogée du bien-être. Une invention sublime, perfectionnée pendant plusieurs milliers d'années, a surtout concouru à faire de notre semblable cet être supérieur que nous avons vu, par sa seule apparition, jeter notre héros dans une sorte de terreur religieuse : c'est la découverte du *Vril*.

Bien des rêveurs ont déjà décerné la royauté de l'avenir à un homme perfectionné par l'octroi d'un sixième sens qui le doterait de facultés encore inconnues. Cette utopie se trouve réalisée chez les Ana, non pas qu'ils aient intérieurement acquis un sens nouveau, mais simplement parce qu'ils ont su découvrir et discipliner certaines forces de la nature jusque là indépendantes. A vrai dire, l'usage du « Vril » — mot qui dans la langue des *Ana* résume un ensemble de forces peut-être rattachables à notre fluide électro-magnétique — a réagi, par l'habitude et l'hérédité, sur la nature morale et même physique de la nation. A l'aide de cet agent, aussi subtil que formidable, les *Ana* pulvérisent les rochers, modifient le climat, fertilisent le sol, créent un jour artificiel, soulèvent les fardeaux les plus lourds, dirigent les mécanismes les plus complexes, s'élèvent eux-mêmes dans les airs et guérissent toutes les maladies organiques. Quant aux forces destructives du *Vril*, elles seraient suffisantes pour donner à quelques enfants le pouvoir « de réduire, en moins d'une heure, à l'état de prise de tabac, New-York et toute sa glorieuse démocratie. »

Jusqu'à l'époque de cette découverte, les *Ana* restèrent en proie aux maux, aux vices et aux erreurs qui affligent nos propres sociétés. Mais comment la guerre serait-elle restée possible « lorsque la main

Digitized by Google

d'un enfant put renverser la plus puissante forteresse et s'ouvrir un chemin de feu de l'avant à l'arrière-garde d'un ennemi rangé en bataille? » (1) D'autre part, « l'homme était tellement à la merci de l'homme que toute notion de gouvernement par la force sortit peu à peu des systèmes politiques et des formes légales. » Comme il n'y avait plus moyen d'assurer l'exécution des lois contre un coupable qui aurait porté sur lui le pouvoir d'anéantir en un clin d'œil la police et le tribunal, les *Ana* durent choisir entre une complète anarchie, — ce qui eût été leur arrêt de mort — où une complète soumission à un gouvernement purement moral.

Ils se plièrent d'autant plus facilement à ce dernier régime qu'ils n'avaient ni intérêt à commettre des crimes, ni passions qui pussent les y pousser. Chez eux la coutume règne en maîtresse. Quiconque y trouve à redire, reste toujours libre d'émigrer, et, dans ce cas, la Communauté elle-même lui fournit tous les objets nécessaires pour assurer ailleurs son existence et son bien-être : « C'est comme dans nos familles où nous disons hautement à chaque membre adulte : Va-t-en ou reste, suivant que nos usages te déplaisent ou te conviennent. »

Il y a bien un Conseil des sages, un *Tur*, sorte de chef nommé à vie, et enfin plusieurs comités respectivement préposés aux routes, à l'éclairage, à l'émigration, à l'instruction, etc. Mais, comme toutes ces fonctions ne procurent ni honneurs, ni honoraires, elles sont plutôt évitées que recherchées; nul pourtant, une fois choisi, ne songerait à s'y dérober.

Les *Ana*, bien qu'ils semblent avoir atteint l'égalité des intelligences et des forces, sont trop sages pour avoir recherché l'égalité ou la communauté des biens. Mais, comme à l'aide du *Vril* ils peuvent s'assurer une somme presque illimitée de jouissances, ils ne connaissent ni le paupérisme, ni les privations. Tous leurs travaux publics ou privés sont si légers et si faciles qu'ils sont exécutés par des enfants, tandis que les adultes consacrent leurs jours au repos et à l'étude.

C'est un étrange et séduisant mirage de bonheur que cette civilisation ignorante du besoin, de l'envie, de l'ambition, de la cupidité, en un mot, de toutes nos tristes passions terrestres. Mais si c'est le tableau d'une société parfaitement heureuse, est-ce bien l'image de la société idéale? Un philosophe disait qu'à la possession de la vérité absolue, il préférait la poursuite de cette vérité. On peut dire, avec autant et même plus de raison, qu'à la possession d'une félicité parfaite, l'humanité devrait préférer la poursuite de cette félicité. Ce qui fait la grandeur de l'homme c'est précisément sa lutte contre les passions au dedans, contre la nature au dehors. Les *Ana* eux-mêmes attribuent leur supériorité actuelle à l'intensité de leurs luttes originaires contre les obstacles qui entravè-

(1) Quand l'auteur a écrit ces lignes, c'était encore une opinion fort répandue, qu'on trouverait la fin des guerres dans l'exagération même des inventions meurtrières.

Digitized by Google

rent leur premier établissement dans le monde souterrain : « Nous avons » été jetés dans ces profondeurs, rapporte une de leurs traditions, pour » parfaire notre condition et améliorer notre espèce par la rigueur des » épreuves qu'ont soutenues nos ancêtres, et, quand notre éducation sera » complète, nous sommes prédestinés à reparaître dans le monde d'au- » dessus pour supplanter toutes les races inférieures qui y vivent actuel- » lement. »

Les *Ana* n'ont pas de vices ; mais s'ils ne sont pas même exposés aux tentations, où est le mérite de pratiquer des vertus qui, chez eux, ne sont que des habitudes ? Ils sont à l'abri des privations, mais s'ils ne connaissent pas le besoin, comment peuvent-ils sentir le prix de satisfactions qu'ils acquièrent sans efforts et qu'ils conservent sans luttes ? Ils ignorent les angoisses du doute et les défaillances des passions ; mais cette sérénité et cette félicité toujours égales ne devaient-elles pas tuer en eux certaines manifestations extérieures de l'activité humaine, qui sont l'écho et comme la conscience de nos émotions ? « Ils n'ont ni beaux-arts ni littérature, avoue leur historien, parce qu'ils n'ont ni améliorations politiques à rechercher, ni événements extraordinaires à signaler, ni controverses philosophiques à approfondir, ni crimes ou vertus à flétrir ou à célébrer. »

Nous ne sommes pas de ces écoles ascétiques qui placent le but de l'humanité dans l'intensité de ses efforts et même de ses souffrances. Mais nous ne mettons pas davantage notre idéal dans une société sans besoins à satisfaire, et par suite, sans progrès à réaliser. Travailler sous l'aiguillon insatiable du désir, se servir des jouissances acquises pour se procurer des jouissances nouvelles, démêler la vérité au milieu des méprises et des erreurs, obéir aux lois du devoir en dépit des intérêts et des passions, voilà la destinée de l'homme, — tel que nous le connaissons dans ce monde, — être intelligent, libre et indéfiniment perfectible.

L'hôte des Ana lui-même ne tarde pas à se sentir oppressé par un sentiment de monotonie et de tristesse. « La sereine tranquillité de cette brillante atmosphère portait le trouble dans mes esprits. Je languissais après un changement, fût-ce l'hiver, la tempête ou les ténèbres. »

Il est vrai que, d'après l'auteur, les *Ana* se distinguent de nous par des caractères trop marqués pour que nous puissions jamais nous plier à leur genre de vie ou à leur manière de penser. Bien qu'ils descendent de nos communs ancêtres, ils se sont transformés par une série graduelle de modifications millénaires « en une espèce distincte avec laquelle aucune communauté du monde superficiel ne pourrait plus désormais s'amalgamer. » Aussi, quand ils émergeront au grand jour, doivent-ils, conformément à leurs propres traditions, détruire et remplacer toutes les races humaines actuellement connues.

La publication que nous analysons ici, appartient à un genre d'ouvrages qui deviennent bientôt fatigants à lire, dès que l'auteur fait succéder

Digitized by Google

aux aventures personnelles de ses héros, des exposés de principes ou des tableaux de mœurs purement imaginaires. L'abstrait, uni à la fiction, ne satisfait ordinairement ni les lecteurs frivoles, ni les lecteurs sérieux. Un autre reproche qu'on peut souvent adresser à cette sorte de littérature mi-satirique, mi-prophétique, c'est — à part l'absurdité des conceptions — la multiplicité et l'incohérence des détails. L'auteur de *The Coming race* a su habilement éviter ces écueils; aussi est-ce un des rares romans philosophiques qu'on puisse lire d'un bout à l'autre avec un intérêt continu et même croissant. On sent que la conception y est moulée tout d'une pièce, et ce respect de l'unité dans un sujet aussi élastique fait peut-être le principal charme de l'ouvrage.

Étant donnée l'invraisemblance du point de départ, c'est-à-dire l'impossibilité de trouver dans les entrailles du globe les éléments d'une civilisation purement souterraine, toutes les conséquences que l'auteur déduit de sa chimérique hypothèse sont possibles et même logiques. Le perfectionnement de notre espèce ne se produira jamais par la révélation spontanée de quelque faculté interne encore latente, non plus que par l'invention de quelque forme gouvernementale encore inconnue, mais par une meilleure adaptation des forces de la nature qui, à leur tour, pourront graduellement réagir sur le développement moral et même physique de l'homme. Sachons gré au précurseur de *The Coming Race* d'avoir si judicieusement exposé la théorie du progrès par la science, véritable sujet de cette allégorie, et d'avoir su conserver tant de vraisemblance dans une conception si invraisemblable, alors que s'ouvrait devant lui l'arsenal sans limites de la fantaisie.

On a voulu voir dans cet ouvrage une satire du gouvernement démocratique. Il est certain que l'auteur n'y révèle guère de sympathie pour les institutions des États-Unis. Quand son héros raconte aux *Ana* les mœurs et les coutumes de la grande république américaine, ils sont censés répondre qu'après avoir également pratiqué le système démocratique à l'aurore de leur propre civilisation, ils ont depuis longtemps abandonné ce régime à peine admissible chez des peuplades ignorantes et presque sauvages. « C'était l'âge de l'envie et de la haine, des pas-
» sions féroces, des révolutions plus ou moins violentes, de l'antago-
» nisme entre les classes et de la guerre entre les États..... Aujourd'hui
» encore il existe de pareilles communautés aux extrêmes limites du
» monde souterrain; mais à peine leur accorde-t-on le nom d'Ana. Ce
» sont des barbares vivant dans un état de démocratie qui tend toujours
» à se dissoudre en une hideuse anarchie. Quand ils ne se battent pas
» avec leurs voisins, ils se battent entre eux..... Ils veulent être tous
» égaux, et plus ils s'efforcent de le devenir en écartant les vieilles dis-
» tinctions, plus leur inégalité devient choquante et intolérable, parce
» que ni affections héréditaires ni souvenirs traditionnels ne viennent
» adoucir le contraste brutal entre une majorité qui ne possède rien, et
» une minorité qui possède beaucoup. Naturellement, la majorité hait
» la minorité, et cependant, sans cette minorité, elle ne pourrait pas

Digitized by Google

» vivre. La majorité attaque sans cesse la minorité; parfois elle l'exter-
» mine; mais aussitôt, du sein de la majorité victorieuse, s'élève une
» nouvelle minorité plus intraitable que l'ancienne. » Si c'est bien là le véritable tableau d'une démocratie, ce n'est point, en tout cas, aux États-Unis qu'il faudrait la chercher. Il est vrai que les *Ana* accordent encore à l'Union américaine un répit d'un siècle avant l'explosion de son anarchie finale. Mais même cette prédiction, si expérimentés qu'en soient les auteurs, ne doit pas nous effrayer.

Lorsqu'en effet notre héros a voulu dépeindre à ses hôtes la grandeur de la civilisation américaine, il s'est particulièrement appesanti sur la condition morale et politique de New-York, sur l'usage quotidien des revolvers dans le *Far-West*, sur le système du gouvernement de parti, et enfin sur les avantages essentiellement démocratiques de la prépondérance accordée aux citoyens les moins bien partagés en fortune, instruction et moralité. En même temps il semble avoir passé sous silence ce développement de l'individu, cette diffusion du *self-government*, cet esprit de tolérance, ce respect de la légalité et par-dessus tout cette préoccupation incessante de l'éducation populaire, qui forment le patrimoine commun des races anglo-germaines, et qui ont atteint aux États-Unis leur plus haut point d'épanouissement. C'est là une tactique qui n'est pas neuve ; elle a servi tour à tour les détracteurs et les apologistes des idées américaines, mais aujourd'hui c'est une ruse de guerre, qui, hors du monde souterrain, ne peut plus tromper personne, sauf ceux qui demandent à être trompés.

Il est incontestable que les institutions américaines ne sont pas sans défaut ; on peut même y découvrir certains germes de décadence, qui amèneront la ruine de l'Union si elle les laisse mûrir au lieu de les extirper. Mais reste à voir si ces défectuosités sont les résultats nécessaires du système démocratique, ou le contre-coup des éléments viciés qui s'y sont introduits dans les rouages, et des causes perturbatrices qui en entravent le fonctionnement. Il suffira de citer l'esclavage qui, sans doute, a disparu pour toujours; mais — comme certains animaux venimeux, en laissant son virus dans la plaie. C'est pour avoir trop longtemps toléré cette institution néfaste que l'Union a subi non-seulement les horreurs de la guerre civile, le fléau du militarisme et l'extension de la dette publique, mais encore l'oppression des minorités, la déviation des anciens principes gouvernementaux, le triomphe du système protectionniste et, ce qui est le plus déplorable, l'inoculation d'une race nombreuse, ignorante et inférieure dans un corps politique déjà trop hétérogène.

Du reste, cette satire est plutôt dirigée contre toute la société actuelle que contre une forme de gouvernement déterminée. Si l'auteur n'y ménage point la démocratie américaine, ce n'est pas en faveur d'une monarchie ou d'une aristocratie quelconque; c'est uniquement par comparaison avec une société idéale, qui définit la civilisation « l'art de répandre dans toute la communauté le paisible bonheur d'une maison

Digitized by Google

vertueuse et bien ordonnée (*wich belongs to a virtuous and well ordered household*). » On conçoit que devant une nation sortie toute façonnée de l'imagination, il soit facile de faire pâlir toutes les réalités, démocratiques ou autres, des gouvernements terrestres; mais en outre, que représentent ces *Ana* eux-mêmes, sinon une république démocratique, fondée sur la science et réglée par la coutume?

E. Goblet d'Alviella.

—

Esquisses, par le comte Herbert Munster.

Le *Times* vient de rendre un compte intéressant de ce livre, paru il y a plus de deux années.

Le comte Herbert Munster, en publiant les dépêches de son père au régent d'Angleterre pendant le Congrès de Vienne, les fait précéder d'une étude où il examine les changements survenus en Europe depuis le temps où son père exerçait une grande influence dans ce Congrès.

« L'écrivain, dit le *Times*, est allemand, écrivant sur un sol allemand il ne peut écrire qu'au point de vue germanique. » Il sent que l'heure de l'Autriche a sonné et il « exhorte ses compatriotes à oublier leurs incontestables griefs (contre la Prusse) et à prendre bravement leur parti d'une Allemagne une et adhérente. »

Mais l'auteur publiait ces pages il y a deux ans, et il s'exprime sur certains points avec une netteté qui semblerait aujourd'hui de l'audace chez un « écrivain allemand, écrivant sur un sol allemand. »

L'auteur comprend d'une façon élevée le principe des nationalités :

« Le principe des nationalités, qui, bien compris, est une idée grande et patriotique, devient par l'abus un vain mot destiné à couvrir des projets de révolution et de convoitise. La nationalité réelle est malaisée à définir; la communauté de langage seule n'en est point le signe.

» La Russie, qui est la plus grande des nations européennes, possède plusieurs provinces dont il serait absurde de vouloir établir la nationalité russe. Sacrifierait-elle les provinces de la mer Baltique, la Finlande, le Caucase? La Prusse en ferait-elle autant pour le duché de Posen? La France consentirait-elle à déposer l'Alsace sur l'autel des nationalités? Que resterait-il à l'Autriche, si elle reconnaissait ce principe?

« Mais si le principe des nationalités, comme celui du droit des peuples, est souvent mal appliqué, nous sommes loin de les méconnaître dans leur sens le meilleur et le plus noble. Si l'histoire, les souvenirs, les sympathies, l'unité de langage, la communauté d'intérêts matériels et commerciaux, tendent à réunir un peuple, s'il se sent assez fort pour défendre ces intérêts, alors la nationalité est incontestable.

» L'impulsion vers l'unité doit à la longue devenir si forte, que tout y cédera. Tel a été le cas pour l'Italie, tel il sera pour l'Allemagne. »

Cette politique d'unité nationale est si bien comprise par l'auteur qu'il prédit deux ans d'avance le soulèvement de l'Allemagne.

« Si l'empereur des Français veut se servir de son armée nouvelle-

Digitized by Google

ment organisée pour attaquer l'Allemagne, s'il se flatte d'agrandir la France et de consolider sa dynastie par une inique agitation en faveur des frontières, il commet une grave erreur. Notre brave armée et le patriotisme soulevé de l'Allemagne entière se chargeraient de le lui prouver.

» Un orateur français bien connu reprochait naguère aux Allemands de ne pas vouloir céder un pouce de leur territoire. Nous considérons cette impertinence comme un compliment et sommes heureux de pouvoir confirmer le fait. »

Enfin, l'auteur applique le même principe et les mêmes sentiments à la France ; il le fait avec la même noblesse de vues :

« La France n'est menacée d'aucun côté ; elle ne le sera *jamais* dans ses limites actuelles. Nous n'ignorons pas que certains Allemands exaltés, théoriciens fanatiques de la nationalité, rêvent la conquête de l'Alsace et de la Lorraine ; mais ce sont *des fous* qui ne voient pas que le principe de nationalité n'a rien à voir ici, parce que les habitants de ces provinces sont tout à fait Français par leurs idées et leurs intérêts et n'ont rien gardé d'allemand en dehors d'une langue abâtardie.

» Une guerre pour le Rhin d'une part et pour l'Alsace de l'autre serait aussi inutile que dangereuse. Elle ne ferait qu'engendrer des malheurs, sans aucun résultat définitif.

» La Prusse ne poursuivra *jamais* une politique agressive hors de l'Allemagne. Dans sa conformation actuelle, elle a *d'excellentes* limites ; par sa possession du Hanovre et des duchés, elle commande la mer du Nord et la Baltique, et unira les deux mers par le canal de l'Eider. Elle a de splendides stations navales à Kiel et aux bouches de l'Ems, et du Wéser. En un mot, la confédération germanique du Nord forme aujourd'hui un État égal par le rang et la vitalité à toutes les puissances européennes. Sa consolidation intérieure s'accomplira par des moyens pacifiques. » (1).

Le *Times* reproduit en entier ces pages du comte Munster et il n'y ajoute que deux mots : « Les événements qui viennent de se dérouler sous nos yeux, dit-il, en sont le plus éloquent commentaire. »

X.

(1) Nous avons emprunté la traduction de la *Revue Britannique*.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Revue de Droit international et de Législation comparée, publiée par MM. Asser, Rolin-Jaequemyns et Westlake. — 1871, n° III. — M. Edmond Picard y met en avant l'idée de la suppression des brevets d'invention et de l'assimilation de la contrefaçon industrielle à la concurrence déloyale. — M. Émile De Laveleye nous expose la législation scolaire du grand-duché de Luxembourg, qui dépasse de beaucoup non-seulement la France et la Belgique, mais même la Prusse, sous le rapport de la fréquentation des écoles, de la diffusion des connaissances élémentaires et des sacrifices faits en faveur de l'enseignement. — M. Ch. Brocher, professeur de droit civil à Genève, entame un sujet important : Théorie du droit international privé. Une introduction générale et des considérations générales sur l'état et la capacité des personnes forment l'objet de son premier article. — M. Von Holtzendorff, professeur à l'Université de Berlin, s'occupe de la législation criminelle en Allemagne et de l'application du principe fédératif à cette législation. — M. François Lieber, professeur de droit international au Columbia College à New-York, prend pour thème l'idée de la race latine et sa véritable valeur en droit international et recommande de nous souvenir que tout ce qu'il y a de plus noble dans l'humanité n'est l'apanage exclusif d'aucune race en particulier. — M. Guido Padelletti, professeur d'histoire du Droit à l'Université de Pavie, à propos de l'Alsace et de la Lorraine, traite du principe de nationalité et du droit des peuples de disposer librement d'eux-mêmes. — Une bibliographie bien fournie termine la livraison.

Rapport sur les travaux du tribunal de commerce de l'arrondissement de Bruxelles pendant la période triennale de 1868-1871, par M. Antoine Dansaert, président. — Bruxelles, 1871, broch. in-8°. — Ce rapport s'occupe d'abord des élections des membres des tribunaux consulaires et du médiocre résultat obtenu par le nouveau régime inauguré par la loi du 18 juin 1869. Puis il trace le compte-rendu des travaux du tribunal de commerce de Bruxelles. Les faillites terminées forment l'objet d'un paragraphe spécial. Viennent enfin des observations utiles et judicieuses sur le concordat amiable ou volontaire, préventif de la faillite, sur la procédure gratuite en matière de faillites, et sur la fixation de l'époque de la cessation de paiement.

Le monde où nous vivons ou éléments de géographie physique, par D. T. Ansted, membre de la Société géographique de Londres, traduit de l'anglais, par V. Dwelshauvers-Dery, membre de la Société géographique belge. — Londres et Liége, 1871, in-18. — Prix : 1 franc. — M. Ansted, dit M. Dwelshauvers, est à la fois un savant géologue et un vulgarisateur de premier ordre Son livre jouit en Angleterre d'une popularité parfaitement justifiée par son mérite intrinsèque et sa haute utilité. L'idée qu'a eue M. Dwelshauvers d'en donner la traduction a droit à nos éloges et elle répond, du reste, au vœu exprimé par le fondateur de la Société géographique belge, M. Sainctelette, de faire traduire et imprimer à grand nombre les meilleurs traités élémentaires accrédités en Angleterre et en Allemagne. Que la Société géographique belge continue à marcher dans cette voie, et nous croyons qu'elle rendra un vrai service à notre pays. Le *Monde où nous vivons* renferme dans un petit nombre de pages, quantité de notions très-instructives sur la terre en général, sur la terre ferme en particulier, sur les montagnes, les plaines et les vallées, sur la mer, les sources, les rivières et les lacs, sur l'atmosphère, les tremblements de terre et les volcans, sur la distribution des végétaux et des animaux, et la répartition de la race humaine.

Université libre de Bruxelles. — Année académique 1871-1872. — Discours d'ouverture prononcés en séance publique, le 9 octobre 1871,

Digitized by Google

par MM. Van Schoor, administrateur-inspecteur, Bastiné, prorecteur et Van Bemmel, recteur. — Bruxelles, Mayolez, 1871, broch. in-8°. — M. Van Schoor nous fait connaître la situation satisfaisante de cette utile institution. — M. Bastiné signale à l'attention des esprits studieux trois grands problèmes qui se détachent de l'histoire contemporaine, celui de la neutralité et des devoirs qu'elle impose, notamment pour la Belgique, celui de la proclamation du dogme de l'infaillibilité dans ses rapports avec nos relations internationales et notre droit constitutionnel, enfin celui des grèves et des coalitions dans ses rapports avec la liberté du travail. — M. Van Bemmel inaugure son rectorat par une juste et éloquente revendication du rôle important que les études historiques, entendues d'une façon large et philosophique, doivent remplir dans l'enseignement universitaire. Nous n'avons pas besoin de rappeler le succès que ce discours a obtenu et qu'il méritait d'obtenir.

De la liberté humaine considérée dans la vie intellectuelle et dans ses rapports avec le matérialisme, discours inaugural prononcé à l'Université de Liége, le 12 octobre 1871, par M. Ch. Loomans, recteur. — Liége, 1871, broch. in-8°. — M. Loomans combat, à juste titre, les tendances exclusives du positivisme et du matérialisme, qui paraissent jouir de nos jours d'une vogue momentanée, comme les systèmes de Locke et de Condillac au siècle dernier, et qui aboutissent logiquement à la négation de la liberté. Il cherche à montrer la connexion entre l'existence d'un principe libre, conscient de lui-même, personnel, doué de facultés libres et l'existence de la connaissance humaine, de la certitude et de la science. Il fait ressortir en outre que le progrès, la perfectibilité indéfinie implique la liberté des facultés humaines. « Toute espèce de liberté a son origine comme aussi son dernier refuge dans la conscience humaine..... Une évolution fatale n'a pas le pouvoir de se perfectionner soi-même. » M. Loomans, tout en se bornant à étudier la question de la liberté humaine sous une de ses faces, a su le faire dans un sens large et élevé.

Coup-d'œil sur le mouvement littéraire de la restauration, *les Classiques et les Romantiques*, par M. J. Fuerison, recteur de l'Université de Gand. — Gand, 1871, broch. in-8°. — « Cette étude, toute de surface, dit modestement l'auteur, doit se tenir aux généralités et rester dans les régions sereines. » Quoiqu'il en soit, M. Fuerison nous a tracé une page très-intéressante de l'histoire littéraire contemporaine. Il est curieux de suivre avec lui, dans ses différentes phases, ce romantisme qui, issu d'une réaction politique et religieuse, finit en pleine révolution sociale. Chateaubriand débute par le *Génie du christianisme* et les *Martyrs*, et conclut par les *Mémoires d'Outre-Tombe;* le rénovateur des traditions religieuses et le restaurateur de la vieille monarchie se transforme en sceptique et en républicain. Une transformation analogue se fait remarquer et chez Lamartine et chez Victor Hugo. Le mouvement littéraire, d'abord monarchique, religieux et chevaleresque, est déjà révolutionnaire en 1830 et va « plus loin, sinon plus haut qu'il n'était possible de le prévoir. » On glorifie le laid, le fatalisme, le fantastique, le réalisme, etc. « Dans ce mouvement qui commence à la Restauration, dit M. Fuerison, et qui traverse tout ce siècle, il y a, comme dans toutes les révolutions, trois phases : celle de l'ardeur généreuse, de l'enthousiasme ; celle de l'emportement, de l'excès, de l'orgie révolutionnaire; celle de la transaction. Nous en sommes à cette troisième phase. »

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

12e LIVRAISON — 15 DÉCEMBRE 1871

(3e ANNÉE)

SOMMAIRE

Pages.

E. Goblet d'Alviella L'île d'Elbe. 241

J. Van Rijswijck. Littérature flamande : Le Diable en bouteilles. . . 260

Ch. Lemonier. Le Congrès de la Paix 267

Ch. Potvin. Les manifestations publiques. 273

Félix Frenay. Poésie : Tristesse. — La Chanson des Ouvriers. — La Chanson des Miliciens. — Joies du Foyer. — La Montagne. 282

Bibliographie. *Liber diurnus*, par E. de Rozière. — *La révolution philosophique au* XIXe *siècle*, par F. Huet. — *Le système du gouvernement américain*, par E. C. Seaman. — XVIIe *siècle. Procès de Martin-Etienne Van Velden*, par A. Stévart. — *Le Génie de la Paix*, par Ch. Potvin. — *La vérité sur la situation militaire de la Belgique en* 1872 . . . 292 à 308

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ Mme Ve PARENT ET FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

MONTAGNE DE SION, 17

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE

4e ANNÉE.

La *Revue de Belgique* publiera dans sa prochaine livraison (15 janvier 1872) et dans les suivantes, les articles qui suivent :

EMILE DE LAVELEYE — *La Revanche de la France.*
EUG. VAN BEMMEL. — *Ressouvenirs historiques.*
EMILE LECLERCQ. — *Sans issue.*
CAROLINE GRAVIÈRE. — *Le Secret du docteur Bury.*
Mme VERHAGHEN. — *Noble et Vilain.*
MAX. VEYDT. — *Chronique.*
CH. RAHLENBEEK. — *Bibliographie germanique.*
PIERRE TEMPELS. — *Du Droit de punir.*
CH. POTVIN. — *Les Corrupteurs de la France.*
Etc, etc.

Digitized by Google

L'ILE D'ELBE.

I

Le 29 janvier de cette année, je quittai Livourne sur l'*Umbria*, qui faisait alors le service de l'archipel toscan. Des négociants qui regagnaient leurs îles, des commis voyageurs en tournée et quelques militaires qui changeaient de garnison encombraient le pont du petit vapeur, où seul je représentais l'élément touriste et étranger, d'ordinaire si répandu sur les côtes d'Italie. Cependant, le ciel était radieux, la mer calme, l'air tiède et déjà imprégné de ces senteurs caressantes qui sont dans le Midi un avant-coureur du printemps.

Les quais de Livourne s'effacèrent bientôt avec leur forêt de mâts et leur ceinture de phares, tandis que vers le Nord les montagnes marmoréennes de Carrare continuaient à découper sur l'azur leurs cimes éblouissantes de blancheur. Laissant à droite l'îlôt solitaire de Turris Méloria, nous mouillâmes d'abord à l'île de Gorgone, la plus septentrionale de l'archipel.

C'est une montagne d'aspect aride, qui pourtant récèle quelques vignobles dans un étroit repli. La petite agglomération de masures qu'on y découvre au bord de la mer est presque exclusivement habitée par des pêcheurs. Plus haut, vers la cîme, se voit un bagne avec un château fortifié. Les *condannati* ne sont guère renfermés que la nuit; durant le jour, ils jouissent d'une liberté assez étendue, vivant et travaillant pêle-mêle avec la population qui paraît subir ce contact sans trop de répugnance. Il y aurait une curieuse étude à entreprendre; ce serait de rechercher, sur les lieux mêmes, à l'aide d'une statistique fidèle et d'une observation incessante, quelle influence l'emporte généralement dans ce mélange d'éléments sains et d'éléments corrompus. De ce problème dépend, en effet, la justification ou la condamnation du système pénal qui a parsemé de colonies pénitentiaires presque toutes les îles de l'Italie.

Digitized by Google

Deux heures plus tard, nous nous arrêtions devant Capraja, l'île aux Chèvres, qui portait déjà ce nom au temps des Romains. Elle est plus étendue — mais en même temps plus désolée encore — que sa voisine Gorgone. La côte orientale n'offre presqu'aucune végétation ; quelques touffes de broussailles, pareilles à des moisissures, y rompent seules la monotonie d'une roche nue et terne. Vers le milieu de cette côte — à l'entrée d'une baie sinueuse qui rappelle les formes des cratères envahis par les flots — se montre l'unique agglomération de l'île, avec sa citadelle pittoresquement bâtie au sommet d'un roc isolé.

Reprenant ensuite la direction du Sud-Est, nous mîmes le cap sur l'île d'Elbe, qui, depuis longtemps, se dessinait sur notre gauche. L'ancienne *Ilva* est formée de trois groupes montagneux qui, de loin, paraissent autant d'îlôts distincts. A mesure qu'on s'approche, on voit ces massifs se joindre par la base ; mais, en même temps, se développe dans leurs contours respectifs une divergence de formes qui décèle la variété de leur composition minéralogique. Vers l'Ouest, s'entassent les flancs arides et les crêtes déchiquetées des escarpements granitiques, qui, au Monte-Capanne, dépassent une hauteur de mille mètres. Vers l'Est, au contraire, se groupent les dômes arrondis et verdoyants des chaînes serpentineuses qui s'y alignent à peu près du Nord au Sud. Au centre, enfin, les représentants de ces deux formations se confondent avec les lignes brisées et capricieuses de quelques roches calcaires.

Cependant la nuit approchait, que nous longions encore les falaises septentrionales de l'île, et je commençais à m'étonner de ne pas apercevoir les maisons de Portoferrajo, quand soudain, courant en ligne droite sur les brisants et doublant un groupe de rochers fortifiés, nous nous trouvâmes, comme par enchantement, dans la rade circulaire où se mire la petite capitale, pareille à une tortue endormie sur les bords d'un lac.

L'île entière n'a que 27 kilomètres dans sa plus grande longueur, sur une largeur moyenne de 10 kilomètres. Mais ses côtes sont tellement déchiquetées, qu'on en évalue le pourtour à plus de 110 kilomètres. Le plus considérable des golfes ainsi formés présente au-dessous de Portoferrajo un des mouillages les plus sûrs de la Méditerranée ; aussi est-il bien connu comme port de refuge, même par les grands steamers que la tempête surprend dans ces parages. Creusé dans le flanc d'un amphithéâtre montagneux, il est protégé contre les coups de mer par une arrête rocheuse assez longue et assez élevée, qui forme, à l'entrée du golfe, une immense digue naturelle.

Digitized by Google

C'est sur la pente intérieure de cette arrête que s'échelonne la ville, tournant le dos à la mer. De là vient que, du large, on aperçoit seulement des falaises à pic, mais qu'aussitôt le goulet franchi, on découvre, jusque dans leurs moindres détails, la rade et la cité, — apparition aussi pittoresque qu'inattendue.

Le meilleur moment pour apprécier ce tableau, c'est peut-être l'approche du soir. Dans le Midi, les couchers du soleil n'ont pas ces nuances multicolores, ni ces transitions délicates qui donnent tant de charme à nos longs crépuscules du Nord. L'astre s'y éteint comme une bougie qu'on souffle. Il existe toutefois un certain effet de soleil couchant, beaucoup plus accentué et surtout plus fréquent en Italie; je veux parler de cette teinte sanglante qui se projette sur toutes les montagnes situées à l'Orient du spectateur. Il eut semblé impossible de trouver à ce jeu d'optique naturel un cadre mieux préparé que la baie de Portoferrajo. Quand le soleil cessait d'éclairer la surface inférieure du bassin, les rayons de l'astre, débouchant par une brèche des collines occidentales, frappaient longtemps encore de leurs effluves rougeâtres le flanc opposé des pics, qui forment, autour de la rade, une ceinture si gracieuse; c'était comme une scène de théâtre, empourprée, à l'heure de l'apothéose, par la réverbération de quelque gigantesque feu de Bengale. Cette lueur fantastique croissait en intensité, à mesure qu'elle se retirait sur les hauteurs, jusqu'au moment où, prête à disparaître, elle se concentrait autour de la forteresse en ruine, qui constitue, sur le roc élancé du Volterrajo, un des traits les plus saillants du paysage. Si ensuite, du centre de la baie, on se retournait vers l'Ouest, les yeux étaient vivement frappés par le contraste du Val San-Martino, déjà plongé dans l'ombre, tandis que, par dessus sa crête, la cîme fourchue du Monte-Capanne se profilait en noir sur un ciel encore resplendissant d'éclat.

II

Portoferrajo rappelle les cités du moyen-âge, par l'architecture franchement italienne de ses hautes maisons, comme par l'aspect hardi et massif de son enceinte. A voir la ville dominée par sa double forteresse et enserrée dans sa haute muraille, on se croirait devant une vaste prison. Quand, le soir de mon arrivée, je sautai dans un canot pour gagner terre, la lune projetait déjà ses clartés blafardes sur les masses indécises des maisons qui escaladaient la côte. Le long du quai, les vieux remparts s'arrondissaient en une bande sombre, que tranchait devant nous une vague lueur, s'échap-

Digitized by Google

pant par l'unique porte de la place. Glissant à travers quelques felouques endormies sur leurs ancres, nous doublâmes, à l'extrémité de la jetée, une vieille tour byzantine, qui sert de cachot au bagne; de ses soupiraux grillés s'échappait, avec un bruit de chaînes, un chant mélancolique. Sans les sifflements de l'*Umbria* qui lâchait sa vapeur derrière nous, j'aurais pu me croire reporté plusieurs siècles en arrière, aux temps troublés que chanta le Dante et que commenta Machiavel.

La grande rue de Portoferrajo longe à l'intérieur le mur d'enceinte qui sépare la ville de la rade. Presque en face de la porte, l'*Albergho dell Api*, qu'on m'avait recommandée à Livourne, occupe le dernier étage d'une haute et sombre maison. Mais cette élévation même est, en Italie, une garantie précieuse pour la santé, comme pour l'odorat. J'y trouvai, du reste, en dépit d'un extérieur peu séduisant, bon gîte et bonne cuisine, sans parler d'une splendide perspective sur la baie et les montagnes, le tout à des prix fabuleusement minimes.

L'hôtesse, l'excellente Madame Allori, révélait son origine française par les soins qu'elle donnait à la propreté du logis. Mais la malpropreté est une locataire tenace des auberges italiennes, et si notre hôtesse en avait finalement triomphé dans ses chambres, comme dans sa cuisine, je dois ajouter, pour être impartial, que sur son long et étroit escalier de pierre, la lutte se poursuivait encore avec des chances diverses.

A peine installé, je fus attiré vers la fenêtre par une étrange psalmodie. C'était un enterrement qui passait dans la rue. Une vingtaine de pénitents blancs, le visage encapuchonné, entouraient un cercueil revêtu d'un long drap en velours et précédé d'une bannière de deuil. La lueur vacillante des torches, qui seules éclairaient le cortége, rendait cette mise en scène plus lugubre encore. Comme les peuples du Midi sont nos maîtres, chaque fois qu'il s'agit de faire vibrer, par une habile disposition des objets extérieurs, les cordes les plus intimes de notre âme!

Portoferrajo est une préfecture de 4,000 âmes L'hiver, elle a sa garnison, pour animer son carnaval et peupler son théâtre. L'été, elle a ses nombreux baigneurs qui viennent chercher un refuge contre les ardeurs du soleil et les influences de la malaria continentale. Cependant, la ville offre en elle-même peu de ressources au touriste. Le *giardino publico*, qui constitue souvent le principal luxe des petites villes italiennes, ne se compose ici que d'une plage ornée de bancs en granite. L'ancien palais de Napoléon, dans la citadelle, n'est qu'une villa ordinaire à un étage. Du jardin qui l'en-

Digitized by Google

toure, un sentier en zig-zag descend au pied des falaises, jusque sur une plate-forme, d'où la tradition fait embarquer pour Fréjus l'impérial aventurier. Le bagne ressemble à tous les bagnes italiens, par son organisation intérieure, comme par sa collection de figures patibulaires. Bien qu'on y renferme à peu près cinq cents forçats, la surveillance ne me parut pas extrêmement rigoureuse. Il est vrai qu'une fois hors du bagne, les évadés auraient encore à sortir de la ville, puis de l'île. Le théâtre, enfin, se compose d'une salle assez fraîchement décorée. Tous les soirs du dernier carnaval, une troupe à grands gestes y jouait des drames à grands mots, sans préjudice des bals masqués qui s'y donnèrent les jours gras.

Le carnaval, institution éminemment italienne, n'est peut-être nulle part aussi caractéristique que dans ces petites communautés assez importantes pour grouper des éléments vivaces, assez isolées pour se soustraire à la foule des touristes, et par suite au cosmopolitisme des grandes cités. Presque chaque après-midi, mais particulièrement le dimanche, je pouvais planer de mes fenêtres sur un spectacle aussi animé que pittoresque. Au milieu d'une foule bruyante, des masques en grand nombre intriguaient le public avec entrain et même avec esprit. Leurs costumes, pour la plupart frais et originaux, se mélangeaient agréablement à la toilette des spectatrices, bigarée de ces couleurs voyantes qui plaisent tant à l'Italienne, et qui, du reste, s'harmonisent avec sa luxuriante beauté.

J'ai rarement vu autant de jolies femmes qu'à Portoferrajo. C'est, d'ailleurs, un trait commun à toutes les parties de la population elbaine. Je me rappelle encore un groupe de jeunes filles, que je rencontrai au bord d'une citerne, près de Capoliberi. Avec leurs grands yeux noirs, ombragés de longs cils, leurs lèvres épanouies, leur carnation mate et leur visage ovale, qu'encadrait une abondante chevelure d'ébène — au milieu d'un site aride et brûlé que décoraient seules les larges feuilles des aloès — on eût dit une apparition lointaine de l'Orient, entrevue dans une page de la Bible ou un chant du désert. Les hommes, de leur côté, ont des traits réguliers, les membres vigoureux et bien proportionnés. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux, comme chez les habitants de la campagne romaine, le type des anciens Latins, que complète majestueusement une barbe taillée à l'antique.

En dépit du sang grec, espagnol, arabe, que de nombreuses invasions, violentes ou pacifiques, ont jeté dans les veines de leurs ancêtres, les Elbains sont de race franchement toscane. C'est dire qu'ils appartiennent à la population la plus sympathique de toute l'Italie. Les Toscans participent sans doute aux défauts communs

Digitized by Google

de la race italienne ; mais ils font particulièrement ressortir les côtés les plus favorables de son caractère complexe. Il est rare que leur génie du trafic les entraîne jusqu'à des actes de véritable déloyauté. La morbidesse nationale se traduit chez eux par une douceur et une gaîté qui se reflètent dans leurs mœurs, dans leur langage et jusque sur leurs traits. Même le mensonge emprunte, en passant par leur bouche, une urbanité de formes tellement exquise, qu'on se sent désarmé d'avance. Enfin, dans les districts les moins parcourus, l'accueil empressé qu'ils font à l'étranger renferme plus de sincérité et même de désintéressement qu'on ne serait tenté de le croire. Je me souviens qu'un jour, altéré par une longue marche dans l'intérieur de l'île, j'envoyai mon guide à une cabane voisine pour demander un verre de vin. Le propriétaire nous en offrit une bouteille et refusa tout paiement. Ce ne serait pas en Italie que je me serais attendu à un pareil trait d'hospitalité. Une autre fois, voulant rechercher un gisement de tourmalines, je m'informais près d'un habitant à quelles conditions il me laisserait faire des fouilles sur sa terre. Un paysan de Sicile, des Calabres ou même des Romagnes, eût bien vite usé et abusé de la situation. Celui-ci se borna à me répondre : « Je suis trop heureux que vous enleviez les pierres de mon champ. »

III

Ma première excursion me conduisit à la villa que Napoléon se fit bâtir dans le Val San-Martino, aux environs de la capitale. Cet emplacement commande une vue des plus étendues, non-seulement sur la ville et sur la baie, mais encore sur les côtes lointaines de l'Italie et sur les premiers contreforts des Apennins. Le *custode* me fit complaisamment observer que des fenêtres l'empereur avait constamment sous les yeux le spectacle « *esasperante* » des navires anglais en station dans la rade. Ce brave homme ignorait sans doute que Napoléon avait lui-même réclamé l'assistance des forces anglaises et la présence d'un envoyé britannique, soit pour mieux déjouer les soupçons des grandes puissances, soit — surtout avant l'arrivée de sa garde — pour protéger l'île contre les entreprises éventuelles de ses ennemis et les incursions toujours à craindre des pirates barbaresques (1).

Le prince Demidoff, qui acquit plus tard cette villa, en a fait un

(1) Voir à ce sujet les curieux Mémoires de sir Neill Campbell qui exerça, dans l'île d'Elbe, les fonctions de commissaire anglais.

Digitized by Google

véritable temple des gloires napoléoniennes. On y trouve réunies toutes les épaves imaginables d'une dynastie qui tomba à deux reprises sous le poids de ses fautes, mais la première fois du moins non sans dignité et même avec une certaine grandeur. Sans parler des chefs-d'œuvre, comme la fameuse statue de Madame Letitia, par Canova, qui dorment pêle-mêle dans la poussière des galeries, ce Musée se recommande à l'attention des voyageurs par des rapprochements aussi bizarres que gros de réflexions et d'enseignements. Ainsi, presque à côté d'une gravure représentant l'ancienne maison des Buonaparti à Ajaccio, je remarquai — parmi les dessins de cinq ou six résidences autrefois situées sur les terres de l'empire ou des principautés vassales — *le palais de Wilhelmshôhe!* Chaînons extrêmes de vicissitudes sans pareilles, qui n'ont pas encore suffisamment enseigné vers quel avenir d'humiliations et de misères marchent fatalement les peuples abusés par l'esprit de révolution et l'esprit de conquête!

Au-dessus de la galerie historique s'élèvent les anciens appartements de l'empereur, plus ou moins fidèlement conservés dans leur aménagement de 1814. Leur petit nombre, leurs proportions exiguës, leur ameublement peu luxueux et guères confortable, jettent une impression de désenchantement mélancolique jusque dans les esprits les moins éblouis par la fausse gloire de l'épopée impériale. On conçoit Napoléon sur le trône des Tuileries; on le conçoit sur le roc de Sainte-Hélène; on ne le conçoit pas à l'île d'Elbe. Il y avait vraiment de la naïveté dans cette politique des grandes puissances qui se croyaient débarrassées de leur ancien rival, parce qu'elles en avaient fait un principicule italien! A vrai dire, Napoléon avait commencé par déclarer qu'il voulait vivre dans son île « comme un juge de paix » et que sa seule aspiration était d'y finir ses jours « dans le culte des arts et des sciences. » Mais, à peine débarqué, il s'entoure d'une véritable cour civile et militaire, choisit parmi les principaux insulaires quatre chambellans à 1,200 francs l'an, organise des réceptions officielles avec tout le cérémonial des Tuileries, en même temps qu'il fonde une école militaire et qu'il arme une flottille de cinq ou six navires. « Mon île est bien petite, » laisse-t-il échapper, la première fois qu'arrivé au sommet du Mont Santa-Lucia, il découvre la mer dans toutes les directions. Bientôt il prend possession des îlôts Pianosa et Palmajola qui le rapprochent du continent, encourage en Corse et en Italie des enrôlements clandestins pour grossir sa garde, noue des intelligences secrètes avec Murat, et prête une oreille avide aux moindres tressaillements de la France. D'autre part, les puissances alliées

Digitized by Google

s'obstinent à ne pas lui envoyer le subside annuel de deux millions qu'elles lui ont solennellement garanti, et, reconnaissant enfin les dangers d'un pareil voisinage, parlent de le déporter dans quelque île lointaine. Alors, il refoule ses dernières hésitations, et, par une belle nuit de février 1815, il s'embarque avec sa garde, au vu et au su de toute la population, mais après avoir pris la précaution de mettre l'embargo sur les navires présents dans les divers ports de l'île. M. Thiers a poétiquement décrit ce début nocturne d'une expédition qui, par la rapidité de ses succès comme par la grandeur de ses revers, fut un résumé fidèle, en même temps qu'un digne couronnement, du drame napoléonien.

Ce règne de dix mois semble avoir laissé d'excellents souvenirs dans la mémoire des Elbains. Immédiatement après la catastrophe de Sedan, frappés de cette grossière analogie qu'on observe dans les vicissitudes des deux empires, ils s'imaginèrent, pour compléter le rapprochement, qu'une combinaison quelconque allait peut-être leur envoyer le neveu de leur ancien souverain, et, comme chez eux le contact immédiat du second empire n'était pas venu détruire le prestige du premier, ils avaient accueilli cette invraisemblable rumeur avec une joie qui dénotait pourtant un complet oubli de leur propre histoire.

Il est positif que Napoléon marqua par de grandes améliorations son passage dans l'île. Outre les édifices qu'il éleva pour son usage personnel, il bâtit le théâtre et restaura les fortifications de la capitale, introduisit la culture des mûriers, défricha de nombreux maquis, ouvrit des carrières de marbre près de Procchio, et enfin construisit les premières routes carrossables de l'île, l'une de Portoferrajo à Porto-Longone, l'autre de Portoferrajo à Campo-la-Marina. Mais Napoléon, — avec un désintéressement trop rare à notre époque d'instabilité dynastique, — avait quitté le trône à peu près les mains vides. Les impôts de sa nouvelle principauté, qui, avec le produit des mines, des salines et des pêcheries, ne dépassaient pas la somme de 520,000 francs, ne pouvaient suffire à alimenter, outre l'entretien de la maison impériale et de l'organisation militaire, les dépenses de l'administration intérieure et surtout des travaux publics. Impôts extraordinaires, logement de garnisaires, saisies et expropriations forcées, des déboires de toute nature apprirent bientôt aux Elbains ce que coûte à un petit pays l'honneur d'être gouverné par un trop grand homme. On dit même que plusieurs localités de l'île entrèrent en révolte ouverte, et notamment que l'ancien dominateur de l'Europe dut faire marcher contre le village de Capoliberi les derniers bataillons de la garde impériale. Mais, comme

Digitized by Google

nous venons de le montrer, ces ombres locales du tableau n'ont pas résisté longtemps, dans la mémoire des Elbains, à l'éclat de la légende napoléonienne qui rayonnait autour d'eux.

Il existe, d'ailleurs, chez les peuples comme chez les individus, un sentiment qui les porte à sans cesse regarder soit en avant, soit en arrière. Ce n'est pas seulement le règne éphémère de Napoléon qui sert de thème aux regrets des Elbains. De même qu'une partie notable des populations toscanes, ils manifestent dans les conversations privées des sympathies un peu tardives pour la dynastie de leurs anciens grands-ducs. Le dernier régime de la Toscane était, à vrai dire, un des moins mauvais parmi les petites principautés de l'Italie. C'était une sorte de gouvernement patriarcal qui s'occupait le moins possible de ses sujets, pourvu que ceux-ci lui permissent de vivre en paix. On conçoit qu'avec de pareils principes l'administration laissait fort à désirer ; mais du moins les masses vivaient au jour le jour et payaient peu d'impôts. Actuellement, sous l'Italie une, il faut bien avouer que l'administration proprement dite ne s'est guère améliorée, et cependant les populations ont vu leurs taxes aggravées dans d'incroyables proportions — pour ne rien dire de la conscription, mesure éminemment impopulaire chez un peuple indolent, pacifique et casanier. Enfin, c'est un fait incontestable que les traditions de l'histoire, comme le génie de la race, prédisposaient les Italiens du centre et du nord au régime fédératif, bien plus qu'à la monarchie unitaire ; cette dernière combinaison — création exclusive des classes instruites — n'a même pu réussir qu'à la faveur d'une réaction nationale contre les interventions perpétuelles de l'étranger.

Mais, d'autre part, les Italiens doivent à leur révolution un bienfait dont peut être ils ne tiennent pas assez compte ; nous voulons dire la liberté, ou, en d'autres termes, la reconnaissance des droits naturels que l'Etat a pour mission de garantir aux individus. Cette liberté est peut-être le seul avantage — outre l'abolition des douanes intérieures — qu'ils ont jusqu'ici retiré de leur unification ; mais son existence est une condition essentielle pour galvaniser les forces de toute nation tombée en léthargie, et nous croyons que l'heure n'est pas encore venue de décider si l'Italie aura payé trop cher les éléments éventuels de sa régénération.

Digitized by Google

IV

L'île d'Elbe est une de ces terres, assez fréquentes dans le bassin de la Méditerranée, où semble régner un éternel printemps. La neige n'y tombe que par exception ; à peine la voit-on deux ou trois fois par hiver couvrir le sommet des montagnes. Vers la fin de janvier, quand je débarquai à Portoferrajo, les amandiers commençaient à perdre leurs fleurs, tandis que, dans les jardins, les rosiers, les œillets, les héliotropes se montraient en plein épanouissement. Pour la première fois depuis mon arrivée en Italie, je dus rentrer dans mes vêtements d'été, et, pendant les quatre semaines de mon séjour, je ne me surpris qu'en une seule occasion à regretter l'absence de foyers ; c'était un jour de *tramontane* sans soleil. Dans la partie méridionale de l'île, la végétation est plus remarquable encore : des dattiers, des palmiers, des bambous, s'y entremêlent à d'innombrables aloès qui, par les dimensions gigantesques de leurs feuilles, me rappelaient le sud de la Sicile et de la Sardaigne.

Les bois semblent partout remplacés par des *maquis* odoriférants où se développent pêle-mêle les arbustes les plus divers, le genévrier, le myrte, le lentisque, le térébinthe, etc. C'est à peine si on voit quelques bosquets d'oliviers dans la plaine de Campo et un bois de châtaigniers sur la montagne de Marciana. La même rareté s'observe dans les pâturages ; aussi les vaches et les chevaux sont-ils tous d'une maigreur effrayante.

Dans les vallées, on cultive particulièrement le blé, le maïs et le lin. Les aloès, qui recouvrent les parties plus arides, produisent des fruits peu estimés ; mais leurs feuilles servent à faire du fil. Quant aux vignes qui fournissent chaque année 75,000 à 85,000 hectolitres, elles donnent pour la plupart des vins doux et chauds, dont quelques-uns mériteraient d'être plus connus. Je recommanderais particulièrement l'*Aleatico*, l'*Ansonico* et une variété de Muscat.

La faune de l'île est moins variée que sa flore. Cependant, le chasseur trouve ici le lièvre, la perdrix rouge, la bécasse, la caille, le bec-figue et surtout la grive, dont la chair par sa saveur sauvage, rappelle, comme en Corse, les baies parfumées des maquis.

Quant aux poissons, il semble que toutes les espèces de la Méditerranée se sont données rendez-vous dans ces parages. La pêche du thon constitue à elle seule une des industries les plus productives de l'île. Cette pêche s'exécute, dans la baie même de Portoferrajo,

Digitized by Google

à l'aide d'une drague à plusieurs chambres qui se fixe à l'entrée de la baie et qui se retire tous les quatre ou cinq jours. On soutient avoir vu des coups de filets donner quarante et même cinquante mille livres de poisson. La saison de cette pêche dure environ quatre mois, de mai en août.

Il m'arrivait, par les temps calmes, d'explorer les sinuosités de la côte dans la barque d'un vieux pêcheur nommé Carousi, hâbleur et madré comme un vrai Napolitain qu'il était. Pendant que le marteau à la main, j'escaladais les falaises, l'équipage jetait ses lignes, et quand je regagnais la petite embarcation avec mes échantillons de roches, je trouvais souvent la cale déjà encombrée par une véritable pêche miraculeuse de rougets, d'anchois, de soles et d'autres poissons encore, barriolés des couleurs les plus brillantes. Un jour je vis même amener un poulpe, qui, les tentacules étendues, pouvait mesurer une circonférence d'un mètre. Avec sa grosse tête visqueuse, ses yeux glauques, son bec corné et sa rosace de longs bras garnis de ventouses sans cesse en mouvement, c'était bien le type fidèle, quoique réduit, de cette pieuvre que Victor Hugo a si complaisamment décrite dans les *Travailleurs de la mer*. L'affreuse bête se cramponnait avec vivacité aux planches, aux rames, aux bancs, aux jambes mêmes des hommes. Enfin, Carousi, impatienté, la saisit à bras le corps et, approchant de sa propre bouche le bec de l'animal, sans souci des tentacules qui tâchaient de s'enrouler dans sa barbe, exécuta avec les dents l'opération que Gilliat a au moins la délicatesse d'accomplir avec un couteau; après quoi, s'essuyant tranquillement les lèvres avec sa manche, il rejeta d'un air satisfait au fond du bateau la masse inerte et flasque de ce qui avait été le poulpe.

Le sol, comme je l'ai déjà fait remarquer, se compose de roches sédimentaires, où prédomine l'élément calcareux, et de roches ignées, où s'observent en première ligne des granites et des serpentines. Il y a longtemps que l'île d'Elbe, explorée et décrite tour à tour par MM. Savi, Meneghini, Cocchi, Colegno, Studer, etc., est devenue une terre classique pour le géologue, comme pour le minéralogiste. Un de ses principaux titres à la gratitude de la science, c'est l'argument, peut-être décisif, qu'elle est venue apporter dans les discussions relatives à l'âge de certaines roches ignées. Quelques mots d'éclaircissement sur cette question ne seront pas déplacés ici :

Les roches *ignées* comprennent toutes les parties de l'écorce terrestre qui, d'abord liquéfiées par la chaleur, se sont consolidées en se refroidissant. Cette consolidation ne s'est pas toujours opérée avec la même rapidité, ni sous la même pression; ce qu'atteste une

Digitized by Google

structure plus vitreuse et scoriacée dans certaines roches, plus compacte et cristalline dans certaines autres. De là deux subdivisions nouvelles : les roches *volcaniques* qui se sont consolidées à l'air libre, comme les laves de nos volcans, et les roches *plutoniques*, ou hypogènes, telles que les granites, les porphyres et les serpentines, que certains géologues supposent s'être formées dans les profondeurs de la terre. On conçoit, si cette dernière hypothèse est fondée, que rien n'empêche la nature de produire encore actuellement des roches plutoniques, car cette même matière ignée, que nous voyons s'épancher à la surface sous forme de laves vitreuses ou scoriacées, peut très-bien revêtir une structure plus compacte et plus cristalline, quand elle se consolide dans les bas-fonds invisibles des réservoirs volcaniques, sous une température et sous une pression dont aucun calcul ne peut nous faire entrevoir la puissance.

D'autres savants, il est vrai, s'appuyant sur l'absence de roches plutoniques dans les terrains les plus récemment formés, ont soutenu que ces roches étaient exclusivement contemporaines des premiers âges de la terre, quand l'atmosphère, à la fois plus dense et plus chaude, entravait, par une pression plus forte, l'évaporation des principes volatils et favorisait, par un refroidissement plus lent, la cristallisation des éléments minéralogiques disséminés dans la pâte liquéfiée.

Mais cette dernière argumentation a reçu une forte atteinte par la découverte d'un certain granite porphyroïde, qui traverse, à l'île d'Elbe, les calcaires et les macignos du terrain à fucoïdes. Ainsi, voilà un granite — ou tout au moins un porphyre (1) — formé à une époque où non-seulement la vie avait déjà fait son apparition sur le globe, mais encore où les espèces vivantes commençaient à se rapprocher des nôtres et où, par conséquent, l'atmosphère ne pouvait sensiblement différer ni par sa température, ni surtout par sa composition

Une conséquence de cette découverte, c'est la prodigieuse dénudation dont cette contrée a dû être le théâtre depuis un âge géologique relativement voisin du nôtre. Si en effet l'on admet que les roches plutoniques ont dû se consolider à d'incalculables profondeurs, on

(1) Cette roche renferme tous les éléments cristallisés du granite. Mais la prédominance des cristaux felspathiques, en même temps que la rareté du mica, l'ont fait considérer par certains géologues comme étant plutôt un porphyre. En tout cas, c'est une de ces roches intermédiaires qui, d'après M. d'Omalius, rendent extrêmement difficile de tirer une ligne de démarcation entre les formations granitiques et porphyriques.

Digitized by Google

peut se demander où sont aujourd'hui les puissants dépôts qui recouvraient, à l'époque de sa consolidation, le granite porphyroïde de l'île d'Elbe. Pour expliquer leur anéantissement, on ne peut introduire ici l'intervention hypothétique et comme surnaturelle d'une cause violente et inconnue. Tant qu'il s'est agi de montagnes et de vallées, on a bien pu rattacher l'origine de ces accidents géographiques à des soulèvements, à des fissures, à des dislocations plus ou moins brusques, plus ou moins violentes, de l'écorce terrestre. Mais devant un massif de granite pelé sur une pareille épaisseur, à quelle espèce de cataclysme pourrait recourir l'imagination la plus aventureuse ? Même un déluge, même une suite de déluges, si épouvantables qu'on les suppose, n'auraient pu que superficiellement érailler des dépôts aussi énormes. On se trouve donc ici devant l'œuvre des principaux agents qui continuent sous nos yeux à modifier la face du globe : la pluie, le vent, le froid, le soleil même. Si cependant on réfléchit à la lenteur qui caractérise cette œuvre de destruction universelle, ne s'arrête-t-on pas éperdu devant l'innombrable suite de siècles, qui vient aussitôt peupler la moindre des périodes géologiques ! C'est comme une évocation d'insondables replis et de vertigineuses profondeurs qui fait reculer les bornes mêmes de l'infini. Habitués que nous sommes à toujours concevoir les notions relatives du temps et de l'espace dans leurs rapports avec nos propres destinées, nous avons souvent besoin de pareilles méditations pour comprendre qu'un siècle dans l'histoire de la terre, c'est tout au plus une goutte d'eau dans l'océan des âges, un grain de sable dans le tourbillon des mondes !

V

Pendant toute la durée de mon séjour, le ciel se montra d'une sérénité et d'un calme extraordinaires, que les météorologues du pays attribuaient à la présence d'une neige abondante sur les ramifications voisines des Apennins continentaux. Aussi en profitai-je pour parcourir l'île dans tous les sens, tant à pied qu'en voiture, tant par mer que par terre, en compagnie de l'indispensable Ferdinando Benti, gros et jovial personnage, favorisé d'un seul œil, mais d'un œil qui en valait plusieurs paires, dès qu'il s'agissait de roches à trouver ou de terrains à explorer.

Je visitai en barque presque tout le pourtour de l'île. C'est surtout vers l'ouest que les côtes revêtent un aspect bizarre et tourmenté. L'arche naturelle du Buco, le *Scoglio* de l'Enfola, le cap

Digitized by Google

dell'Ischia, les falaises de Sant'Andrea, offrent les exemples les plus curieux des formes ruinées qu'affectent les roches granitiques en butte aux injures de la mer. Je me rappelle particulièrement, au sud du cap Sant'Andrea, un rocher que de loin on aurait pu prendre pour une de ces gigantesques idoles sculptées sur les façades des Pagodes indoues. Souvent, les vagues enlèvent au granite porphyroïde ses éléments quartzeux et micacés, laissant ainsi en relief sur les falaises d'énormes cristaux de felspath que j'ai vus atteindre 10 et même 14 centimètres de longueur.

Tous ces rochers ne sont que la base du massif granitique connu sous le nom de Monte Capanne. Voulant gravir ce point culminant de l'île, je partis un matin de Portoferrajo par la route carrossable qui mène à la *marina* de Marciana. Dès que j'eus atteint le sommet de l'isthme qui sépare les golfes de Procchio et de Portoferrajo, je pus découvrir dans son ensemble la chaîne du Monte Capanne, qui mirait sa crête déchiquetée et ses flancs abrupts dans les eaux d'une baie calme et limpide comme un lac suisse. Un promontoire, qui me masquait l'entrée de la mer, ajoutait encore à l'illusion de cette nappe intérieure. J'aurais pu me croire devant un site imité de Glaris ou des Grisons, avec la neige des Alpes en moins, et le ciel d'Italie en plus.

A partir de Procchio, la route devient une véritable corniche, d'où la vue plane, dans la direction du continent, sur la barrière neigeuse des Alpes liguriennes ; tant qu'enfin, après un dernier détour, la *marina* de Marciana apparaît soudain dans un des cadres les plus pittoresques de l'île. De nombreuses habitations — humbles cabanes et coquettes villas — s'alignent sur le rivage, au centre d'une plaine que domine, abrupte comme un mur, la crête légèrement elliptique de la chaîne. De cette gigantesque enceinte, crénelée par la main du temps, se détachent des contreforts qui convergent vers la *marina* et viennent mourir au seuil de la vallée. Sur l'une de ces croupes, on découvre l'antique *pagese* de Marciana ; sur une autre, en face, son rival, le *pagese* de Poggio. C'est un site qui se fait grandiose par son uniformité même, caractère assez rare, uniquement attribuable à la régularité de l'action dénudatrice qui a évidé ce massif de granite.

Une longue ascension me conduisit au *pagese* de Marciana, que je traversai sans m'arrêter. Marciana, comme Campo, comme Rio, comme tous les anciens bourgs de l'île, se compose de deux agglomérations bien distinctes, qui révèlent toute une page de l'histoire locale : le *pagese*, juché dans un repli de la montagne, comme une ville d'opéra comique au sommet d'un décor, et la *marina*, qui, s'éta-

Digitized by Google

lant en liberté au bord d'une baie voisine, grandit chaque jour en prospérité, comme en étendue. Il ne faut pas oublier que sur les rivages méditerranéens, les incursions des écumeurs barbaresques ont prolongé jusqu'à nos jours l'insécurité du moyen-âge. Avec leurs maisons hautes et sombres, leurs rues escarpées et tortueuses, leurs portes massives et leurs vieilles tours-de-garde, les *pagesi*, qui s'étiolent actuellement derrière leurs murs en ruine, rappellent ces temps néfastes où tous, *contadini* comme *piscatori*, sentaient la nécessité de mettre à l'abri d'une enceinte fortifiée leur personne, leur famille et leur foyer. Mais ces agglomérations artificielles d'un autre âge commencent à se ressentir de la tendance naturelle qui renvoie dans les champs vignerons et laboureurs, en même temps que sur le rivage pêcheurs et mariniers.

Au-dessus de Marciana, les châtaigniers disparaissent, remplacés par des maquis qui bientôt se rabougrissent à leur tour. Enfin, je débouchai sur un vaste plateau de débris granitiques, empreint d'une désolation austère que fait prévoir de loin l'aspect aride de ces sommités et que, pourtant, on ne découvre pas sans surprise sous ces climats riants. Çà et là, se dressaient en aiguilles décharnées et fantastiques les pics que j'avais vu d'en bas franger la ligne de faîte. Mais, comme le Monte Capanne est plutôt un massif qu'une montagne, il ne possède pas de véritable cîme et, par suite, je n'y pus trouver l'observatoire naturel d'où j'espérais embrasser l'ensemble de l'île. Toutefois, quelques sites remarquables s'offraient à l'extrémité des gorges fortement inclinées, qui rayonnaient entre les principales arrêtes jusqu'à la base de la montagne. A l'Ouest, c'étaient les falaises serpentineuses de Patresi, qui, par leur couleur sombre, tranchent si vigoureusement sur la blancheur granitique des roches environnantes. Plus au Sud, une autre vallée débouchait vers le hameau de Pomonte, célèbre par ses druses de grenat et par son ancienne exploitation de cuivre. Enfin, vers le Sud-Est, un sentier de chèvres menait à San Pietro in Campo, au centre des gisements gemmifères les plus riches de l'île.

Je visitai ces gisements à plusieurs reprises. Le granite qui, sous le village, s'est ouvert un chemin au milieu des serpentines, semble lui-même traversé par des *dykes* ou filons perpendiculaires de felspath, blanchâtres et tenaces, larges de 1 à 2 mètres et remplis de *geodes* ou « fours à cristaux » bien connus des amateurs.

Parmi les trésors minéralogiques qui tapissent ces cavités, je ne décrirai ni les gigantesques cristaux des différents felspaths, ni les éventails miroitants des micas argentés, roses et violets, ni les facettes translucides des grenats jaunes-bruns, malheureusement

Digitized by Google

impropres à la bijouterie, ni, enfin, les prismes rosâtres ou incolores des aigues-marines, ces sœurs de l'émeraude. Mais on ne peut mentionner l'île d'Elbe sans insister sur la beauté exceptionnelle des tourmalines qu'on rencontre ici en faisceaux, en aiguilles, en prismes roses, noirs ou jaunes, parfois limpides et transparents, parfois bicolores et tricolores. J'ai vu dans la collection du capitaine Pisani, à San Pietro in Campo, des échantillons de tourmalines roses que j'aurais cru sans pareils au monde, si l'on ne m'avait assuré qu'à Portoferrajo même, le professeur Rafaelo Foresi en possédait de non moins admirables (1).

Ces gemmes, si brillantes qu'elles soient, n'étant recherchées que par les savants et les collectionneurs, n'ont jamais fait l'objet d'une exploitation régulière. On soutient que leurs gisements sont épuisés ou du moins fort appauvris. Mais si l'on met en regard des phénomènes grandioses qui ont produit ces cristallisations, le caractère forçément restreint et superficiel des excavations entreprises jusqu'ici aux environs de Campo, n'est-on pas conduit à admettre qu'il doit en exister bien d'autres filons encore dans les entrailles de la montagne? D'ailleurs, je fis moi-même pratiquer quelques fouilles dans une carrière abandonnée, nommée la *Grotta d'Oggi*, sur le flanc d'un sauvage et romantique vallon, tout jonché d'éboulis granitiques, et, si je ne parvins pas à retrouver l'ancienne richesse de ce gisement, autrefois un des plus fructueux de l'île, je fus du moins plus heureux que mes derniers prédécesseurs; car j'y recueillis des échantillons assez remarquables et assez nombreux pour prouver que le filon était encore loin de son appauvrissement final.

VI

On pourrait comparer la forme de l'île d'Elbe à l'image grossière d'un scarabée qui nagerait vers le continent italien. Dans cet ordre d'idées, le corselet, séparé de la croupe granitique par les golfes de Campo et de Procchio, se réunit, par l'isthme qui s'étend entre les golfes de Portoferrajo et d'Acona, à la tête proprement dite, que terminent, comme deux antennes, le cap Calamita vers le Sud-Est, et le cap della Vita vers le Nord-Est. C'est entre ces deux caps,

(1) L'île d'Elbe, cette terre promise du minéralogiste, renferme au moins 37 espèces distinctes de minéraux et, dans ce nombre, 30 sont cristallisées. Ce ne sont pas seulement les tourmalines qui y défient toute comparaison, mais encore les cristaux d'ilvaite, de pyrite, d'oligiste spéculaire et irisé, de felspath orthose, de castor et de pollux. On sait que ce dernier minéral n'a pas encore été découvert ailleurs.

Digitized by Google

sur le front de la figure, que s'alignent, en face du rivage toscan, les célèbres gisements ferrugineux de Capo Calamita, Terra Nera, Rio-la-Marina, Vigneria et Rio Albano.

Je visitai ces diverses localités, les unes par terre, les autres par mer. Au cap Calamita se montre la *calamite*, ou aimant naturel, qui a donné son nom à la localité, et l'*ilvaite*, silicate de fer, qui emprunte l'ancienne dénomination de l'île. On a prétendu que l'influence magnétique de ces masses est assez puissante pour affoler la boussole des navires à une certaine distance du cap. Cette allégation a été ensuite traitée de pure légende. Nous ferons toutefois observer que dans les îles Hébrides, d'après le docteur Mac Culloch, des simples îlôts basaltiques exercent une action analogue sur l'aiguille aimantée des bâtiments à portée de leurs rivages.

A Terra Nera, à Vigneria et à Rio Albano, prédominent les hématites rouges et brunes; Rio-Albano est particulièrement célèbre par ses stalactites et ses concrétions de limonite irisée. Mais c'est à Rio-la-Marina que se rencontrent les échantillons les plus remarquables par leur richesse comme par leur beauté. De là proviennent ces géodes et ces grappes d'oligiste spéculaire bien connues dans tous les musées de l'Europe. Même la terre rougeâtre qui les enveloppe donne encore au lavage 60 à 65 p. c. de fer!

Ces mines ont toujours appartenu à l'État. Mais, ici comme partout, l'État, quels que fussent son nom et sa forme, n'a jamais fait que prouver son impuissance à sortir de sa sphère naturelle pour se mêler de commerce et d'industrie. En 1851, le grand-duc Léopold II abandonna les mines à une compagnie de banquiers pour servir de garantie à un emprunt d'environ dix millions. Ce système a naturellement donné des résultats plus déplorables encore, aucun des contractants ne voulant se charger des améliorations désirables, l'État, parce qu'il en retire une redevance fixe, la Compagnie, parce que sa jouissance est toute temporaire. Aussi les procédés d'exploitation semblent encore aussi naïfs qu'aux temps des Etrusques, les premiers possesseurs de ces mines. Je ne crois pas qu'il y ait une seule machine à vapeur dans les cinq gisements. Il n'existe aucune route carrossable qui relie les districts miniers, soit entre eux, soit avec la capitale. Tout le minerai se transporte à bras d'hommes ou à dos d'ânes jusqu'au rivage, où ne se trouve pas même une jetée en pierre pour faciliter l'embarquement. Au cap Calamita, on se contente de précipiter le minerai de haut en bas des falaises avec tant d'incurie que, d'après M. l'ingénieur Simonin, la *moitié* environ se perd dans la chute. Enfin, les ports ou plutôt les criques, où s'exécute le chargement, sont si mal protégées que

Digitized by Google

l'exportation est forcément suspendue pendant la plus grande partie de la mauvaise saison.

Cependant, il semble impossible de rêver une exploitation minière plus riche, plus considérable et mieux située. Nous avons peine à concevoir la puissance de ces gîtes, qui occupent une superficie d'environ 250 hectares. Si l'on suit le val de Rio, dans la direction de la mer, on découvre tout à coup devant soi d'épaisses montagnes rougeâtres qui atteignent jusqu'à 200 mètres de haut! Ce sont simplement les déblais des exploitations antérieures, accumulés depuis l'âge des Étrusques. « L'aspect de ces déblais, remarque avec raison M. Simonin, qui les évalue à plus de cent millions de tonnes, est peut-être ce qui frappe le plus le géologue. »

L'exportation, dont le chiffre varie suivant les années, s'est élevée en 1863 à 1,000,000 kilog. de minerai. Avec des procédés plus perfectionnés, il serait possible d'en retirer dix fois davantage, et pourtant, c'est à peine si les gisements paraissent entamés ! Non-seulement, on peut encore dire, comme au temps d'Enée, ou plutôt de Virgile :

Insula *inexhaustis* Chalybum generosa metallis;

mais il est encore impossible de prévoir, à une date quelconque, l'épuisement de ces masses ferrugineuses qui plongent leurs racines à une profondeur inconnue et qui peuvent même n'être que la tête de quelque filon colossal.

Quelle est l'origine de ces amas? Leur nature ignée semble résulter de nombreux indices. D'abord, ils ont profondément modifié les roches qu'ils traversent, feuilletant les unes, cuisant ou imprégnant les autres, sans parler des calcaires avoisinants, qu'ils paraissent avoir transformés en marbre, en gypse et en dolomie. En second lieu, ils offrent, là où ils sont cristallisés, même composition, même aspect et même forme que les petites écailles d'oligiste spéculaire trouvées dans les laves de certains volcans. Sans doute, ces derniers produits, qui se forment sous nos yeux au Vésuve et à l'Ascension, diffèrent par leurs petites dimensions des magnifiques cristaux visibles à l'île d'Elbe. Mais c'est que les forces souterraines, comme nous l'avons déjà fait observer, doivent agir avec une énergie toute différente, selon qu'elles se manifestent à l'air libre, sous les conditions de l'atmosphère extérieure, ou qu'elles opèrent dans les profondeurs des laboratoires volcaniques, sous un accroissement incalculable de chaleur et de pression. Ces amas de minerai, comme aussi les filons serpentineux et granitiques des environs, sont peut-être les racines d'un immense volcan qui, après son extinc-

Digitized by Google

tion, aurait été ravagé et emporté par la prodigieuse dénudation signalée plus haut. Mais il est également admissible que toutes les roches ignées de l'île se sont solidifiées dans l'intérieur de la croûte terrestre, sans avoir jamais pu surmonter la pression des terrains surjacents, ni, par conséquent, percer à la surface du sol et l'on pourrait dire dans ce sens, que leurs richesses métallurgiques sont dues à un effort imparfait des forces souterraines pour former un volcan.

Que l'archipel Toscan représente les débris d'un ancien continent disloqué par de violentes convulsions ou les sommets d'un bas-fond marin soulevé par une pression souterraine, il n'en reste pas moins évident que ses subdivisions comme ses formes actuelles sont principalement attribuables à la persistance des dégradations atmosphériques. Outre les îles que j'ai déjà mentionnées, l'archipel renferme encore, dans le canal de Piombino, les îlôts de Palmajola, de Cerboli et de Pianosa — ce dernier si plat que d'une distance même assez rapprochée, il reste invisible à la marée haute. — Enfin, vers le sud se distinguent Giglio et Monte-Christo. Chaque fois que je venais à Campo, cette dernière île m'attirait par l'élégance de son cône escarpé qui se profilait dans une sorte de brume lumineuse sur l'azur confondu du ciel et de la mer. Mais on ne peut s'y rendre que dans une barque de pêche ; la traversée est longue, l'atterrissement difficile, l'arrivée fort incertaine et le retour plus incertain encore. De plus, l'île, malgré plusieurs tentatives de colonisation, est inculte et inhabitée. Aussi dus-je quitter l'archipel sans avoir visité ce roc de granite illustré par le plus fécond des romanciers français.

E. Goblet d'Alviella.

Digitized by Google

LITTÉRATURE FLAMANDE.

—

LE DIABLE EN BOUTEILLES.

Le Diable... Brrr ! ! ! qu'ai-je senti !
La plume de la main m'échappe...
Je n'en ai pas peur, sapristi !
Mais, voyez-vous, cela me frappe...
Et quand j'y pense, chaque fois
Je fais le signe de la croix ;
J'ai l'âme alors moins inquiète...
— Amis; je blague, s'il vous plaît,
Et cette frayeur-là n'était
Qu'un fou caprice de poète...

Ça, rimons bien. Le Diable, enfin,
Depuis que Dieu créa la terre,
A tourmenté le genre humain
En lui cherchant noise et misère...
Il ne peut pas souffrir, le gueux !
Que l'on soit ici-bas heureux,
Et que chacun vive en brave homme ;
Il se ronge et grince des dents
Parce qu'il doit à ses dépens

Peupler tout seul son noir royaume.
Dès le premier couple déjà,
Au point de sa première aurore,
En long serpent il se changea
Pendant que Dieu dormait encore ;

Digitized by Google

Pour jusqu'au cou nous enfoncer,
Près d'Éve il alla se glisser,
Adam étant trop malin homme...
Mais Éve, être par trop naïf,
Eut, sous le charme adulatif,
Gobé bientôt toute la pomme !

L'on sait comment, le fait commis,
Le bon Dieu, prenant sa cravache,
Fit déguerpir du Paradis
Adam, en l'appelant « ganache ! »
Et que le malheureux chassé,
Par la misère tracassé,
N'eut presque plus d'instants tranquilles,
Et que, depuis lors, en tout temps,
Nous avons grand' peur des serpents
Et.., d'autres sortes de reptiles.

Alors, pour nous prendre autrement,
Satan, plein d'allures matoises,
Sut apparaître à tout moment
Sous les formes les plus sournoises.
Entr' autres, saint Antoine, un jour,
Le trouva dans sa basse-cour
Sous les traits d'un cochon sans gîte...
Mais le grand saint n'en eut pas peur !
Et chassa l'infernal farceur
Sous un déluge d'eau bénite...

« Je reprendrai ce vieux barbu !
Dit Satan, en dansant de rage,
» Avec les forts de ma tribu
» Je viens demain faire carnage.
» Je mets le feu chez ce frocard...
» Et je lui casse son bazar
» Et son beau service de Sèvre...
» J'étrangle net tous ses lapins,
» Je plume à nu tous ses poussins
» Et je tords le col à sa chèvre !... »

Digitized by Google

Ce fut un vendredi, je crois,
Qu'ils vinrent essayer la fête...
Mais le saint, encore une fois,
Les força de battre en retraite,
« Ah ! bigre ! un second coup râté !
Fit Mons Satan tout irrité,
« Comment trouver ruse nouvelle ?
» Attends ! Mon homme est un mortel...
» Prenons-le par le sensuel,

» Déguisons-nous en demoiselle ! »
Et le damné caméléon
Revint auprès du pieux moine,
En crinoline et faux chignon...
« Bonjour, dit-il, mon saint Toitoine !
Quoi ; tu vis seul, pauvre chéri !
» Qui soigne donc ton canari ?
» Mon bon Tonus, mon cœur en saigne...
» Tu te négliges, mon garçon !
» Ta barbe a l'air d'un paillasson,
» Viens donc ici, que je la peigne... »

— « Hou ! dit l'ermite en rougissant,
» Arrière, toi ! Va-t-en, cocotte !
» Porte ailleurs ton air caressant !
» Les femmes... c'est de la gnognotte !
» Tiens ! fit-il, se signant, Voilà ! »
La demoiselle s'envola...
« Je m'en doutais, c'était le Diable ! »
Dit le saint quand l'ange déchu
Leva, pour fuir, son pied fourchu
Et montra sa queue effroyable.

Mais, en dépit de cet échec,
Satan ne quitta point la chasse.
Il vint, sous maint étrange aspect,
Rôder autour de notre race
Saint Dominique en fait l'aveu,
Le Docteur Faust aussi, parbleu !
D'un chien parfois il prit la forme ;
Mais, neuf fois sur dix, il advint
Qu'à la queue un quelqu'un parvint
A lui mettre une buse énorme.

Digitized by Google

Un jour il grommela tout bas :
« Laissons-là la gent orthodoxe...
» Avec les Saints ça ne prend pas,
» Pas un qui ne me contreboxe !
» La basse classe est mon gibier ;
» Par l'or je l'attire au guêpier,
» J'y fais dépouille sur dépouille.
» Piètre butin à fourrager !
» Mais soit ! rien que pour me venger,
» Je veux que tout l'enfer en grouille ! »

Ainsi dit, ainsi fait. Satan
Court chez son tailleur ordinaire,
S'y paie un costume au comptant,
En noir, comme en porte un notaire ;
Puis fourre sa queue en rouleau,
Son front cornu sous un chapeau,
Change en sourire sa grimace,
Prend de l'or — et remonte enfin
Vers la terre, avec le dessein
D'y chiper des âmes en masse.

Mais cela ne prit pas non plus ;
On se gaussa du pacte infâme.
On se dit : Pour un sac d'écus,
C'est bête de vendre son âme !
Satan, dans ce commerce-là,
Tomba de Charybde en Scylla
Et n'y récolta que déboire :
S'il pinçait quelque clabaudeur,
Vite, un prêtre ! et notre rôdeur
Était la dupe de l'histoire...

Cela devenait tourmentant...
« Ah ! quelle besogne écœurante !
» Fit-il, on se soucie autant
» Du diable que de l'an quarante...
» Viens-je en prêtresse des amours,
» Vite, on me dit : prenez mon ours !
» Suis-je en *crevé*, chose incroyable,
» On dit : nous en avons assez !
» Enfin, chacun me rit au nez.
» Que je suis donc un pauvre diable !

Digitized by Google

» Eh bien! quand même! malgré tout!
» Par mon empire! par mon gouffre!
» Par mon sang de démon qui bout!
» Par tous mes magasins de soufre!
» Et par la foudre et par l'éclair!
» Je veux des âmes en enfer!... »
Il dit... Soudain un noir cratère
Comme l'Etna du sol surgit,
Où disparut le noir Esprit
Pendant que grondait le tonnerre...
. . . . . .

Il se mit à tirer des plans,
Accroupi sur lui-même, à l'ombre,
Et tout un siècle de cent ans
S'écoula sur le rêveur sombre,
Qui, dans un coin, faisait le mort...
Cette attitude intriguait fort
Les gens de l'infernal empire :
Autour de lui, gnomes, lutins,
Et tous les autres diablotins,
S'entre-regardaient sans mot dire.

Un soir enfin, son œuf claqua...
La géhenne accourut en foule.
« Trouvé! cria-t-il, *Eurekâ!* »
L'Enfer en eut la chair de poule.
Satan rugit : « Je vous tiens tous!
» Je vous mets sens dessus dessous,
» Vous, exorciseurs émérites,
» Vous, égreneurs de chapelets,
» Et vous, marmotteurs de versets,
» Et vous, prélats et saints ermites!

» Ça, priez! allez votre train!
» Je vous attends tous à la lutte!
» Vous y perdrez votre latin,
» Car ma trouvaille vous culbute...
» Cette fois-ci, je suis vainqueur :
» Je verse aux hommes la liqueur
» Qui donne une infernale fièvre...
» Vous êtes pris. Oui. Je renais,
» Plus redoutable que jamais,
» Dans la BOUTEILLE DE GENIÈVRE! »

Digitized by Google

Il nous revint et débuta
A Londres, ville industrielle,
Où, sans tarder, il présenta
Aux Cockneys sa boisson nouvelle.
John Bull en essaya le goût :
« *How yes!* dit-il, *it 's very good...*
Gin for ever! » A l'instant même,
La première fabrique vit
Le jour, et, petit à petit,
Prit bientôt une vogue extrême.

Oui, ce fut là que vint au jour
L'invention diabolique
Qui devait faire, hélas! le tour
De toute l'humaine boutique.
How! ces Anglais n'ont peur de rien ;
Qu'ils fassent l'opposé du bien
Et que tout le monde en pâtisse,
Qu'on tombe et qu'on meure autour d'eux,
Qu'importe pour les besogneux,
Pourvu que Sir John s'enrichisse!

Donc, le Genièvre alla partout,
Pénétrant notre espèce humaine;
D'un bout du monde à l'autre bout,
On but de la drogue malsaine.
Et, depuis lors, de près, de loin,
L'Esprit du Mal n'a plus besoin
De se mettre en frais de merveilles,
De se déguiser en cochon,
En chien, en femme, en banquier. Non!
Il lui suffit d'être en bouteilles!

Il l'a prédit, le vieux Satan,
Le Genièvre est la mort de l'âme.
En vain on fulmine un *va-t' en!*
Sur ce breuvage où gît la flamme.
L'homme du peuple s'en remplit,
Ignorant que c'est le Maudit
Qu'il s'infiltre ainsi dans les veines
Et qui fera du malheureux,
Jadis paisible et vertueux,
Le pire des énergumènes.

Digitized by Google

Ah ! c'est la peste d'un pays,
Que ce Genièvre qui progresse !
Il fait du peuple un ramassis
De corrompus de toute espèce.
C'est lui qui remplit nos prisons
De misérables vils fripons,
Nos carrefours, de rôdeurs louches,
Nos ateliers, de fainéants,
Et nos dépôts, de mendiants,
Et nos familles, de Cartouches !

Descendez donc dans nos cachots ;
Voyez-vous ces sombres chambrées ?
Entendez-vous tous ces sanglots
Et ces plaintes désespérées ?
Voyez ces vivants qui sont morts :
Un mot navrant, mot de remords,
Tombera de leur pâle lèvre,
Et quatre-vingt-dix-neuf sur cent,
Sur lesquels le linceul descend,
Diront : « Tué par le Genièvre !... »

Amis, crachez sur ce poison
Et buvez plutôt de la bière,
Faro, *Lambic*, *Orge* ou *Saison*...,
Quel mal cela vous peut-il faire ?
Mais le Genièvre ! ayez-en peur ;
Si l'on vous parle en sa faveur,
Fuyez, bouchez-vous les oreilles !
Sinon, vous êtes enjolés !
Croyez-en ce que vous voulez,
Mais c'est bien le Diable en bouteilles.

JAN VAN RIJSWIJCK.

(Traduction d'Aug. Claus) (1).

(1) Cette traduction est une page inédite du beau livre que nous avons déjà annoncé à nos lecteurs et dont la publication se poursuit avec un succès croissant.

Digitized by Google

LE CONGRÈS DE LA PAIX.

(Suite et fin).

Dans la première partie de cette lettre, j'ai tâché, mon cher ami, de tracer le rôle politique de la *Ligue internationale de la paix et de la liberté;* je voudrais, dans la seconde, essayer de déterminer son rôle social.

Je dois noter, avant tout, qu'en séparant, ainsi que je viens de le faire, plus docile à la coutume qu'à la logique, ces deux termes : rôle politique et rôle social, je m'écarte des habitudes et, ce qui est plus grave, des doctrines de la Ligue, qui a toujours dit qu'à ses yeux la question sociale et la question politique n'en faisaient qu'une. Pourtant, cette déclaration, que la Ligue a faite en se constituant (Congrès de Genève 1867), qu'elle a renouvelée deux fois (Congrès de Berne 1868, premier Congrès de Lausanne 1869), quoique formulée très-explicitement en principe, demeurait comme empreinte d'une certaine hésitation quand il s'agissait de l'application.

L'une des causes de cette hésitation était la difficulté que trouvaient plusieurs des membres les plus influents à se prononcer nettement sur ce que l'on appelle depuis quarante ans « la question sociale ». Plusieurs, sans nier précisément qu'il y eût une question sociale distincte de la question politique, étaient d'avis que la Ligue n'avait point à s'occuper de cette question : son rôle était exclusivement politique, elle devait s'y tenir, sans se mêler aucunement des débats qui se poursuivent entre le capital et le travail, et, uniquement attachée à fonder ce qu'on pourrait, à ce point de vue, appeler la paix politique, laisser à d'autres le soin d'éteindre ou de prévenir la guerre sociale.

On répondait : que c'était une vaine pensée, et bien dangereuse, de se figurer qu'on pût faire exclusivement de la politique sans y mêler jamais les questions sociales. L'avènement des travailleurs à la vie politique par le suffrage universel avait pour jamais confondu ces deux ordres de questions. Rêver que les travailleurs parvenus à exercer leur part de souveraineté n'useraient pas de cette puissance nouvelle pour résoudre à leur gré des questions qui sont souvent des questions de vie

Digitized by Google

ou de mort, et toujours des questions de bien-être, c'était se repaître d'illusions périlleuses. La logique d'ailleurs admet-elle bien la séparation? La question si controversée : les rapports du travail et du capital doivent-ils être réglés par la pure liberté des contrats ou déterminés, au nom de l'Etat, par un règlement public — n'est-elle pas au premier chef une question politique? En fait, ne suffit-il pas de considérer que les armées permanentes ou formées de milices, sont en majeure partie composées de travailleurs, pour comprendre que l'Europe marche très-vite vers le jour où les hommes qui constituent ces armées pourront très-bien refuser de verser leur sang pour des gouvernements qu'à tort ou à raison ils regarderont comme hostiles aux intérêts du travail? En un mot, la grève du soldat n'est-elle pas logiquement au bout de toutes les autres? N'est-il donc pas évident que toute distinction doit s'effacer entre la révolution politique et la révolution sociale?

Si vos lecteurs ont pris la peine de lire, dans le dernier numéro de la *Revue*, les résolutions votées au second Congrès de Lausanne, ils y auront vu que, cette année, la Ligue a franchi le défilé, abordé franchement la question sociale au même titre que la question politique, et cherché dans la Morale le principe commun de la Politique et de l'Économique.

Comme on devait s'y attendre, cette résolution a ouvert un déluge de critiques.

La question sociale, a-t-on dit, est occupée par l'Internationale; la Ligue arrive trop tard et est trop faible; elle n'a rien à faire sur ce terrain, rien de progressif tout au moins.

Ou elle travaillera dans le même sens, avec le même esprit, à la même œuvre que l'Internationale, ou elle se fera l'adversaire de celle-ci. Si la Ligue combat l'Internationale, elle manque à ses propres principes, elle passe à la bourgeoisie, trahit le peuple. Si, au contraire, elle veut marcher de concert, son premier devoir est de ne pas obstruer la route, de ne point faire diversion, et de disparaître en se fondant avec les diverses sections de la grande Association. En aucun cas, la Ligue n'a sa raison d'être; elle n'était point née viable; qu'elle le sente ou non, elle a cessé d'exister.

Ceux qui prononcent contre la Ligue cette condamnation sommaire, nous paraissent commettre deux ou trois grosses erreurs, dont la plus forte est l'ignorance de ce qu'il faut entendre par ces mots si souvent répétés, si peu compris : la question sociale.

La grande erreur de l'économie politique, erreur qui a fait naître le socialisme, c'est de n'avoir tenu aucun compte d'un élément que les sciences qu'on appelle morales ne devraient jamais méconnaître, je veux dire la faculté incontestable qui est en l'homme de se modifier soi-même, et de réagir individuellement et collectivement sur ses habitudes, sur ses *mœurs*, si l'on veut, en vertu de ses sentiments, et surtout en vertu de sa raison. Or, les économistes ont entrepris de fonder la science de la *formation*, de la *distribution* et de la *consommation* des

Digitized by Google

richesses, comme si l'homme, agent principal de ces trois phénomènes, était à jamais privé d'agir sur eux ; en un mot, les économistes ont cru et voulu constater, et qui plus est, appliquer les lois économiques, en faisant complétement abstraction de la justice.

Chose très-curieuse, cette erreur ils n'ont pas été seuls à la commettre : leurs adversaires y sont tombés aussi lourdement, bien que par une autre voie. En effet, étant posé en fait que l'état social actuel blesse la justice, il fallait pour corriger ses vices trouver le principe et la règle des corrections qu'il devait subir, il fallait poser scientifiquement la Justice, en montrer le criterium. C'est en faisant cette tentative que les deux grands socialistes de ce siècle, Saint-Simon et Fourier, ont commis précisément la même erreur de méthode que les économistes. Fourier a supposé qu'il existait fatalement un principe d'harmonie sociale tel que, les combinaisons qu'il comporte une fois réalisées, les vertus deviendraient identiques aux passions, et que pour être à la fois heureux, riche et vertueux, chaque homme et chaque femme n'aurait absolument, guidé par ses instincts et ses inclinations propres, qu'à prendre une place toute assignée dans le grand mécanisme social.

Saint-Simon, appliquant sans réserve à la science de l'homme la méthode des sciences naturelles, a supposé avec Leibnitz que l'avenir, contenu tout entier dans le passé, se déroulait suivant une loi fatale que l'homme pouvait déduire et prévoir, sans jamais la modifier, d'où la fameuse série :

Disparition de l'anthropophagie,
Disparition de l'esclavage,
Disparition du servage,
Disparition du prolétariat,
Association universelle.

Je ne m'attarde pas à réfuter cette erreur qui a, jusqu'ici, arrêté le développement des sciences morales, mais je montre en passant qu'elle est la même chez les économistes et chez les socialistes.

Héritière directe bien qu'inavouée des grandes écoles que nous venons de rappeler, l'Internationale n'a rien ajouté à leurs doctrines, mêlées, écourtées, confondues et à demi-digérées ; ou plutôt, laissant, par une fausse habileté, toute doctrine de côté, l'Internationale paraît s'appuyer sur trois maximes :

Les travailleurs souffrent;
Les travailleurs sont le nombre;
Pour faire cesser leurs souffrances, ils n'ont qu'à créer par leur union une force tellement énergique que sous sa pression pacifiquement exterminatrice, tout obstacle s'aplanisse et disparaisse.

Cette conclusion, veuillez bien en faire la remarque, contient l'affirmation implicite de la substitution immédiatement possible d'un ordre social et politique nouveau, à l'ordre politique et social actuel. Or, nous demandons tout simplement à l'Internationale, qui semble agir conformément à cette supposition, quel sera cet ordre social et politique nou-

Digitized by Google

veau, si différent de l'ordre social et politique actuel, que les vices et les iniquités qui déshonorent celui-ci disparaîtront sans retour; d'une pratique si facile pourtant que, d'un instant à l'autre et comme par un tour de roue, la société nouvelle pourra sans intervalle de temps prendre la place de la société actuelle? Nous demandons tout au moins quel sera le principe de cet ordre nouveau?

Jusqu'ici personne n'a pu obtenir de réponse : l'Internationale agit, mais ne s'explique point, elle laisse parler les mille voix contradictoires de ses adhérents, mais elle semble avoir pour règle ou de n'avoir point de doctrine ou de taire la doctrine qu'elle peut avoir. C'est précisément cette absence de doctrine qui fait à la fois sa force, son péril et sa faiblesse.

Sa force d'abord : toutes les recrues sont pour elle, et ceux qui souffrent, et ceux qui aspirent, et ceux qui rêvent; tous les chemins de quelque point qu'ils partent convergent vers ce but lointain, indéterminé, qui se prête à toutes les imaginations; tous les ruisseaux, toutes les rivières, tous les fleuves, toutes les eaux roulent par une pente invincible vers cet océan.

Mais cette cause de force est aussi une cause de faiblesse. Il y a des lois morales, économiques, et, par conséquent, politiques, que l'Internationale qui se tait laisse violer impunément; ne rien dire et laisser faire, c'est une sorte d'infaillibilité mais d'une espèce dangereuse; on peut, en se livrant aux conjectures du pur empirisme, marcher longtemps sans savoir jamais sur quelle route; on peut, on doit même s'égarer, et si l'on s'égare entrainer des multitudes dans ses égarements.

C'est le danger que court l'Internationale, c'est le danger qu'elle fait courir à la Société toute entière, aussi bien à ses partisans qu'à ses ennemis. Elle met nation par nation l'Europe en expérience, mais quelle expérience que celle qui se fait sans principe avoué et sans autre plan que l'idée même d'expérimenter? Où est la preuve que cette force énorme que vous amassez, — le prolétariat armé — ne se mettra jamais qu'au service de la justice? que la révolution ne sera point un simple déplacement, une interversion de l'injustice actuelle? Si vous avez cette preuve, pourquoi, ne nous la donnez-vous pas? Si vous ne l'avez pas, comment osez-vous agir?

Nous le disons très-sincèrement : En face de l'égoïsme, de l'ignorance, de l'infatuation entêtée de la bourgeoisie, la formation, l'existence, le développement de l'Internationale sont une nécessité; la part de justice que peut revendiquer l'Internationale nous paraît grande; mais nous lui dénions le droit qu'elle paraît s'arroger, de se mettre en mesure de faire la part de tous, sans que personne ait pu juger le principe de son action. Nous ajoutons que cette attitude de l'Internationale en face de la bourgeoisie qu'elle attaque sur tous les points, sans jamais prononcer une parole de transaction, est le symptôme le plus grave de la Société actuelle et constitue à l'état permanent cette forme de la guerre qu'on peut justement appeler la guerre sociale.

Digitized by Google

Où sera le remède? Certes il ne sera point dans les violences judiciaires ou extra-judiciaires, auxquelles nous voyons que tous les gouvernements s'apprêtent à recourir. L'Internationale est un produit nécessaire de l'état social européen; ni amende, ni prison, ni bagne, ni déportation, ni mort civile, ni fusillades, n'en auront raison; rien ne vaincra ce mouvement, qu'un mouvement social et politique supérieur : A la place du droit divin, le droit humain; au lieu du droit féodal, le droit philosophique; la justice, c'est-à-dire la raison, la morale, maîtresse de l'économique, de la politique et de l'éducation; le respect universel de la personne, et par conséquent d'abord, de la vie et du travail humains.

Ce peu de mots, mon cher ami, s'ils sont vrais, contiennent la preuve de l'identité de la question sociale et de la question politique. Le remède en politique, c'est la justice, c'est-à-dire le respect pratique de l'autonomie humaine; le remède en socialisme, c'est la justice, c'est-à-dire le respect pratique de l'autonomie humaine.

Ce peu de mots contiennent aussi la raison d'être et le programme de la *Ligue*.

Les autres sociétés de la paix veulent toutes fonder la paix sur la charité, sur l'amour, sur la fraternité exclusivement. La *Ligue* veut fonder la paix sur la souveraineté de la conscience et de la raison individuelle : elle a un principe, une doctrine, et je crois cette doctrine la vraie doctrine de la révolution. Par la *Ligue*, la question politique et la question sociale sont enveloppées dans la grande question de la Justice. La *Ligue* a donc un but social en même temps que politique, but très-réel, très-clair, très-pratique, très-déterminé.

Constituer une fédération républicaine des peuples européens, et par cette fédération, fonder la paix sur l'égalité et la liberté; développer ce programme, l'éclaircir, en montrer les applications possibles, faire la propagande de cette doctrine et de ce programme, telle est l'œuvre de la *Ligue*.

Un point que j'allais omettre, et bien important, sur lequel la *Ligue* me paraît se séparer de l'*Internationale*, c'est l'affirmation et le respect des nationalités. La *Ligue* n'est point cosmopolite, mais européenne; elle ne vise point à la république universelle; elle est fédéraliste. Rêver la république universelle, c'est-à-dire tous les peuples de la terre unis sous un même gouvernement, nous paraît une chimère, mais une chimère dangereuse, en ce qu'elle tend à l'exaltation maladive du sentiment de la fraternité. La race, le climat, la tradition, les mœurs, la volonté ont créé et créent chaque jour encore entre les membres d'un même peuple, des intérêts, des habitudes, des sentiments qu'il faut, au nom et en vertu de l'autonomie humaine, respecter, honorer, cultiver même. Point de confusion! diversité n'est point hostilité. Il faut, avec la science, constater, dans la différence, dans la contrariété des goûts et des aptitudes, non point des vices à combattre, mais des conditions d'ordre et des modes d'association. Or, reconnaître ces diversités, les consacrer,

Digitized by Google

établir ou perfectionner leur organisation, en gardant pour règle invariable de cette organisation le respect de la personne, c'est assurément faire de la politique ; mais nous ajouterons qu'à notre avis, c'est aussi faire du socialisme, puisqu'il est évident que l'organisation serait incomplète si elle n'assurait point aux membres des divers corps nationaux le libre essor et le libre jeu de leurs facultés laborieuses et capitalisatrices. Or, l'*Internationale*, dont la politique consiste précisément à nier qu'il y ait une question politique, de façon à tout ramener à la question sociale, combat, efface le plus qu'elle peut les idées de patrie et de nationalité, elle les remplace par l'idée d'humanité, ou plutôt par l'idée de travail ; or, cette vue, qui peut valoir comme procédé de destruction, est fausse en pratique sérieuse et définitive. Il n'y a pas de vie sans organisation, il n'y a point d'organisation sans particularisation de fonctions. Unie à l'erreur économique qui nie la légitimité du capital et de la propriété individuelle, l'erreur que je relève est dans l'*Internationale* un germe d'avortement.

Si je poursuivais dans le détail, je trouverais bien d'autres différences capitales, mais je crois en avoir dit assez pour montrer que la *Ligue* a sa raison d'être, et que, sans se déclarer en aucune façon l'ennemie de l'*Internationale*, elle a sa tâche clairement assignée à côté de celle-ci, et même, pour dire toute ma pensée, dans une sphère supérieure. L'Internationale définit elle-même sa tâche : armer le prolétariat, faire disparaître la bourgeoisie ; la Ligue appelle toutes les classes à s'unir et à se fondre dans la recherche et la pratique sociale et politique de la morale, c'est-à-dire de la JUSTICE.

CH. LEMONIER.

Digitized by Google

LES MANIFESTATIONS PUBLIQUES.

—

Pour la seconde fois depuis que la Constitution belge fonctionne, le sentiment du pays vient de se soulever contre la représentation du pays.

Trop longtemps la Belgique a fait preuve de son respect de la légalité, de son amour de l'ordre, pour que ce fait, en se renouvelant, n'ait pas une gravité extrême et ne mérite pas d'être pris au sérieux.

Un régime qui a pour principe fondamental que « tous les pouvoirs émanent de la nation » ne peut dénier à la nation une dernière ressource pour exprimer sa volonté, pour avertir le pouvoir. Ce moyen extrême, le droit de réunion et le droit de pétition combinés le consacrent pour ainsi dire constitutionnellement; ce sont les manifestations publiques.

Heureux les pays où le peuple ne recourt jamais légèrement à ce droit exceptionnel, où le pouvoir donne rarement occasion d'y recourir et sait en tenir compte quand on l'exerce! Car ces mouvements ne sont pas sans dangers.

Un peuple libre, en effet, doit craindre d'humilier les pouvoirs qui le représentent; il a tout à perdre à déconsidérer le régime constitutionnel qui n'est que l'organisation, plus ou moins défectueuse, n'importe, mais l'organisation de la liberté, et, avec la liberté, de la paix civile. Ce n'est donc que pour de graves motifs qu'on peut en appeler à un droit dangereux, négligé d'abord pendant 27 ans, puis pendant 14 nouvelles années; négligé, mais non prescrit. Il faut une cause supérieure pour qu'une partie de la population quitte ses paisibles travaux, ses intérêts de chaque jour, et expose sa sécurité, sa vie peut-être, dans les agitations de la rue.

La cause était réellement grave. En 1857, la majorité de la

Digitized by Google

Chambre, en désaccord avec la majorité du pays, voulait lui imposer une loi mauvaise. En 1871, un ministère, bravant tout sens moral, n'attendant pas le verdict des tribunaux, affectait de justifier, d'honorer, de venger par tous les moyens, une spéculation condamnable qui a entraîné tant de citoyens dans un désastre prévu et escompté.

Mais lorsqu'une cause semble élevée au point que le sentiment public la place au-dessus du service régulier des lois politiques, les moyens de protestation doivent s'inspirer d'autant plus de la gravité du but et tenir compte des grands principes que des agitations peuvent compromettre.

Aussi, nous ne pouvons approuver ces agitations tumultueuses, sans organisation, sans ordre, sans nom, qui appellent forcément la répression de la police, qui peuvent en une seconde devenir des émeutes, amener l'intervention de la force, l'effusion du sang. Les pouvoirs doivent maintenir l'ordre; ils émanent de la nation pour cela; troubler la tranquillité n'est pas protester, c'est provoquer; menacer l'ordre, n'est pas faire acte d'homme politique, mais de mauvais citoyen. La première nécessité, la loi suprême de ces mouvements est qu'ils soient organisés. En 1857, l'adresse du Conseil communal de Bruxelles au Roi et les manifestations des associations libérales de nos grandes villes; en 1871, le défilé des représentants des associations libérales se rendant chez un représentant libéral, ont eu ce caractère, sérieux, puissant. Ces démonstrations-là ne sont ni anonymes, ni tumultueuses; des citoyens qui se nomment, y disent ce qu'ils veulent, y paient de leur présence, dans un ordre parfait, dans une affirmation imposante de la volonté de leurs commettants.

On a dit que ces mouvements étaient dans les mœurs de la liberté. Mais la liberté a de bonnes et de mauvaises mœurs. Des manifestations organisées constituent seules les bonnes habitudes du forum; les autres, attroupements anonymes, recrutés de curieux, mêlés d'adversaires qui y jettent l'irritation, traversés de fous inconnus et peut être d'agents provocateurs qui peuvent les fourvoyer, sont les mauvaises mœurs de la vie publique.

Chaque fois qu'une émotion commune réunit des citoyens et qu'ils s'aperçoivent que leur groupe va constituer un attroupement, prendre les apparences d'un trouble, leur devoir est de se retirer, non pour abdiquer le droit de manifester leur opinion, mais pour l'organiser; pour donner à leur pensée une forme sérieuse, et pour reparaître bientôt, en corps organisés, ayant leurs chefs, leur organe, leurs moyens d'ordre.

Digitized by Google

Les associations libérales sont-elles donc permanentes pour ne pas être à leur poste, lorsqu'il s'agit de représenter l'opinion en éveil? Ce sont elles qui ont organisé les manifestations de la province. Si le *Meeting libéral* avait encore existé, il n'y a pas de doute qu'il n'eût donné aux sentiments de la population de Bruxelles deux choses urgentes, indispensables en ces moments difficiles : un texte net, signé de noms qui prennent une responsabilité première, — un ordre de marche pour éviter la confusion des attroupements sans règle.

C'est ainsi, mais ce n'est qu'ainsi que ce droit suprême peut être exercé, sans compromettre ce qui lui est supérieur : le régime de la liberté et la paix du pays.

*
* *

Le pouvoir, de son côté, est dans une position plus difficile peut-être. Fléchir devant ce qu'on appelle avec ostentation l'*Émeute* n'est pas possible. Céder à des manifestations extraparlementaires est un devoir qui n'est prévu nulle part dans la Constitution. Les pouvoirs officiels ne peuvent prendre ces démonstrations que pour des avertissements, non pour des lois; la voix des rues est une protestation, non un jugement; un cri d'appel, non un verdict de haute cour. Un ministère ne se retire pas, une loi n'est pas retirée devant l'*émeute*, ni devant des mouvements extra-légaux; il faut un vote régulier, de l'une ou l'autre Chambre qui se ravise, ou du corps électoral auquel on en appelle.

Cependant, résister à la pression du dehors n'est pas sans difficultés. Car le pouvoir, représentant de l'ordre, ne doit pas créer ce terrible désordre : la répression par les armes d'une manifestation sans armes. Le pouvoir, dans un pays libre, n'est pas plus mitrailleur que le peuple n'est révolutionnaire. La puissance, maritale ou paternelle, qui donne le droit de vie et de mort sur l'épouse et sur les enfants, est de la barbarie. Il en est de même des pouvoirs d'une nation libre; imposer par la force brutale, même les volontés de la majorité, c'est de la tyrannie, non de la liberté. Le sabre n'a rien à faire contre des paroles inoffensives et des réunions légales; il n'y a que les ennemis du régime constitutionnel qui puissent voir des émeutes dans les moindres démonstrations politiques, et faire entrer dans leurs instruments de règne les répressions violentes. Il est un point où le droit de légitime défense s'arrête et devient aussi criminel que l'agression.

Notre armée, d'un autre côté, ne revient pas d'Afrique. Le Belge,

Digitized by Google

dans les cadres, est bien plus citoyen que prétorien; il est Belge avant d'être soldat. Ce n'est pas à nos officiers, à nos troupes, qu'on doit faire jouer de gaîté de cœur le rôle des Radetsky en Italie, des Haynau en Hongrie, des Bonaparte en France, et du prince de Prusse, futur empereur, dans le duché de Bade. Moins ce rôle est dans les sentiments de l'armée et du pays, plus il serait dangereux à qui s'y risquerait, et plus il doit être évité dans l'intérêt de tous. Que le bon sens public nous préserve des effusions de sang, mais elles seraient plus funestes au vainqueur qu'à ses victimes.

C'est ici qu'il faut recourir à un principe supérieur.

La division des pouvoirs est une des premières garanties de la liberté. Le pouvoir n'est pas un parti, ni un ministère. Il est de son essence supérieur aux partis. Le parti qui tient les affaires avec la majorité ne tient pas tout le pouvoir; il peut demander au pouvoir législatif des lois de parti, il peut user du pouvoir administratif pour livrer l'administration à des hommes de parti; il ne peut, ni rien ordonner au pouvoir judiciaire, qui *rend des arrêts, non des services;* ni mettre la force militaire à son service personnel.

Le maintien de l'ordre appartient d'abord au pouvoir communal, et M. le bourgmestre de Bruxelles, qui par d'énergiques paroles avait déjà plaidé cette question d'ordre public, à propos des élections de Gand, a su porter plus haut encore l'énergie de ses actes et maintenir intact ce grand principe de droit public.

Le pouvoir, en outre, ne doit employer la force publique qu'au service de l'ordre. Il ne doit aux partis, majorité ou minorité, cabinet ou opposition, que protection, sécurité, égalité, justice. Il ne peut voir et il n'y a pas réellement en présence deux camps armés se disputant la victoire par la force. Ministère et opposition n'ont point d'armes. Lui seul est armé, armé pour maintenir l'ordre, non pour maintenir un parti. Tout ministère qui ne peut plus l'aider dans ce grand devoir devient suspect; tout ministère qui ne répond pas de l'ordre n'est déjà plus le pouvoir; dès qu'il se déclare incapable de se soutenir autrement que par la violence, il est en aveu, il se met en dehors de la légalité; il doit perdre la confiance des autres mandataires du pays qui partagent solidairement avec lui les pouvoirs, émanés du peuple, pour le bien du peuple.

C'est alors que l'un des pouvoirs du pays, royauté ou présidence, intervient et se fait l'organe de tous les autres. Dès que la retraite de quelques hommes peut rétablir l'ordre, elle est commandée par l'esprit de paix, par le respect du sang humain, par ce qu'un de nos anciens jurisconsultes appelait *La Sainteté intérieure des Etats!*

Digitized by Google

Ce principe est le seul qui constitue l'ordre dans la liberté. Qu'il soit radicalement contraire aux errements politiques de ces hommes de *doctrine*, qui ne demandent de mandat aux peuples que pour en faire des sujets, qui se disent constitutionnels et ne connaissent que les moyens de l'absolutisme, et qui appliqueraient volontiers une constitution libérale en satrapes; rien n'est plus naturel. Mais il y a lieu de s'étonner qu'il soit encore si peu compris chez les peuples libres. Deux fois en Belgique, il a été appliqué : deux fois il y a sauvé la paix civile. Ces deux occasions suffisent pour fixer cette jurisprudence constitutionnelle, cette politique vraiment libérale.

Chose à noter, c'est le parti réactionnaire qui a dû reconnaître ce principe, créer ces antécédents, établir ces traditions de respect de l'opinion, de sacrifice du pouvoir à l'ordre, traditions qui sont une haute expression de l'instinct de conservation personnelle des peuples libres.

∴

Ces manifestations, qui se sont reproduites à 14 années de distance, ont une autre portée.

Depuis près de trois siècles, voici la seconde fois que le pays se lève, fait acte d'autorité en dehors des voies gouvernementales, sans que le clergé soit le chef ou l'allié de la bourgeoisie soulevée. Le sentiment national, au contraire, s'insurge contre le parti catholique. Des Belges se croient forcés de menacer la paix publique pour un intérêt supérieur, et cet intérêt supérieur est directement contraire à la politique cléricale.

Pour qui connaît notre histoire, ce fait est d'une grande signification.

En effet, l'histoire du pays peut se diviser en deux grandes périodes : l'une où il est maître de ses destinées, l'autre où il est sous le joug de l'étranger et dans la main du prêtre. Le duc d'Albe marque le point de séparation de ces deux mondes. Or, depuis que le pays, mis à feu et à sang, est tombé sous l'Inquisition d'Espagne, on peut suivre chaque signe de vie qu'il a pu donner, étudier chaque soulèvement populaire. On y verra toujours la main du clergé. Depuis la conspiration des nobles sous Isabelle, depuis le réveil des libertés communales après le bombardement de Bruxelles, depuis les agitations auxquelles coupa court le coup d'État de 1699, suivi de la condamnation à mort de plusieurs doyens et de l'avocat des Métiers, depuis la malheureuse histoire d'Annees-

Digitized by Google

sens, jusqu'à la révolution brabançonne, et la révolution de 1830, jamais la Belgique n'a fait un pas sans la permission ou l'impulsion du clergé.

On le vit surtout sous Joseph II : A la première réforme, les abbés épuisent le trésor des couvents pour ameuter le pays. On le vit encore en 1830 : Les libéraux ne purent rien tant qu'ils ne conclurent le célèbre pacte d'union avec les catholiques.

Cette fois, cependant, la victoire fut autre. En 1789, le clergé avait poussé le peuple à la révolte contre l'esprit de réforme. En 1830, il s'allie aux libéraux, mais il est obligé de fonder la liberté!

On le vit encore en 1834 : Les journaux libéraux ont hautement rejeté la responsabilité des pillages sur le gouvernement, et M. de Mérode était au pouvoir avec M. Lebeau.

Lorqu'en 1839, le pays se leva, prêt à défendre deux de nos provinces, c'était encore à la voix des deux partis.

Les manifestations de 1857 et de 1871 donnent un autre spectacle. Elles se sont faites sans le prêtre, contre le parti clérical. Le charme est rompu. Il faudrait remonter au XVIe siècle pour retrouver une situation pareille. Ce peuple, qu'on a fait mettre à genoux devant le « Démon du Midi », qu'on a soulevé contre Joseph II et Guillaume Ier, a secoué ses lisières, a appris à parler seul, à agir par lui-même, et il commence à tourner son indépendance reconquise contre ses maîtres séculaires.

Une troisième ère est donc ouverte à notre histoire : l'ère de l'indépendance laïque, de la liberté séculière. Vengeance avec Dieu, malgré Dieu! dit le poète polonais. Liberté avec le prêtre ou malgré le prêtre! dit la Belgique.

Un seul pas, un acte de logique de plus, et la religion, rentrera dans le droit commun, ne sera plus qu'un simple exercice de la liberté de pensée.

*
* *

Un autre point de vue nous intéresse encore :

En 1857, tout démontrait que la majorité du pays avait changé, et l'appel aux électeurs était naturel : le scrutin donna aux manifestations nationales une sanction légale. Le ministère s'était retiré devant une démonstration extra-légale de la volonté des électeurs.

En 1871, la situation n'est pas la même. La dissolution des Chambres n'est demandée par personne; l'opinion libérale déclare ne pouvoir prétendre aux affaires. La majorité légale était catho-

Digitized by Google

lique, elle restera catholique. Cependant, la manifestation libérale a triomphé. Qui donc autorisait la minorité électorale à peser, par des attroupements que nous blâmons, par des manifestations réglées que nous approuvons, sur les destinées du pays?

Cette question est capitale; car il n'y a pas de liberté possible sans le respect de la loi, sans le règne de la majorité légale. On peut trouver des défauts aux institutions d'un pays libre, et en poursuivre la réforme; mais le seul bon moyen d'améliorer les lois est de respecter la Loi dans ses manifestations qui passent. Il entre bien des fictions dans le régime représentatif, mais elles constituent la liberté, et si les partis se jouent des lois, la liberté n'existe plus que de nom.

On a beaucoup parlé de la conscience publique soulevée contre la corruption industrielle. Nous ne pouvons croire le parti clérical si corrompu, ni la Belgique si hautement moraliste. La vérité nous semble ici dans un juste milieu. Si radicalement ennemi que l'on soit du parti et des idées catholiques, on ne pourrait voir sans douleur une partie de nos concitoyens aussi gangrenés par la spéculation. Le mal nous semble ne pas s'arrêter à un parti, mais ne s'étendre, dans aucun, au delà d'une classe très-restreinte d'hommes de proie. Ce danger est européen, et la Belgique n'en est ni plus ni moins menacée qu'aucun autre peuple. En somme, elle est honnête, vit de travail, pratique l'économie. C'est une ruche d'ouvriers et de bourgeois, que cherche à exploiter une rare, mais puissante vermine industrielle. Mais nous serions trop heureux d'applaudir à un aussi noble soulèvement de la conscience publique, à une aussi belle victoire du sentiment moral d'une nation, pour vouloir nier ce côté de la démonstration, ni pour pouvoir l'admettre à la légère. Aucune nation de l'Europe n'en est là dans la vie morale, et nous ne méritons ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Mais la leçon aura été rude, générale; elle profitera.

Cependant, la conscience publique, au point de vue légal, elle-même, est représentée par les Chambres, et si vraie que paraisse une idée morale à un groupe de citoyens, ils ont le droit de l'exprimer aussi hautement que faire se pourra; mais, s'ils sont en minorité dans le parlement, en minorité devant l'urne, ils n'ont pas d'autre droit que l'intégrité de leur conscience individuelle. Admettre comme vérité le vote de la Chambre amnistiant le ministère, aucune puissance physique, morale ou politique ne peut les y contraindre, ce serait attenter au premier, au plus saint des droits. Mais eux, minorité, prétendre à représenter la conscience du pays, ce serait porter la même atteinte au régime représentatif.

Digitized by Google

Donc, la conscience du parti soulevé, si éclairée, si vive qu'elle fût, ne légitimait ni cette intervention du droit d'appel, ni cette victoire extra-légale emportée sur l'un des pouvoirs du pays.

Une parole d'un représentant jette une première lumière sur ce point : « Cent mille signatures demandant l'abolition de la conscription n'ont aucune influence, disait-on, et deux mille émeutiers nous imposent leur volonté. » Évidemment oui. Cent signatures qui peuvent s'obtenir on ne sait, ou plutôt on sait comment, ne valent ni la démarche des notables d'une grande ville se rendant au siége du gouvernement pour y représenter une association d'électeurs, ni la présence d'un bourgeois payant de sa personne dans une manifestation organisée.

Il n'y a pas de doute possible sur ce point; on pourrait défier le parti catholique de faire des démonstrations pareilles. Sauf la question d'Anvers, qui n'est pas catholique, qui est anversoise, où donc en trouverait-il les éléments ?

C'est qu'en effet, si l'on compte les citoyens actifs du pays, si l'on recense cette classe d'électeurs qui s'occupent personnellement de politique, qui s'y intéressent par eux-mêmes, qui sont capables d'y prendre une initiative réelle, on est bien forcé de reconnaître que la majorité en est libérale.

Le parti catholique a beaucoup plus de non valeurs. Mais les zéros comptent dans l'urne.

Cette majorité est-elle seulement intellectuelle? Cela ne suffirait pas. On a prouvé plus d'une fois que les libéraux possèdent la majorité numérique du corps électoral.

Rappelons seulement les chiffres des trois dernières élections.

Le scrutin a donné :

En 1868,	71,000 votes libéraux.	62,000 votes catholiques.
En 1870,	82,000 —	58,000 —
En tout,	153,000 votes libéraux,	120,000 votes catholiques.

Néanmoins le parti libéral avait la minorité dans les Chambres.

Le parlement est dissous ; la grande victoire des catholiques ne change rien à la proportion des voix :

Les libéraux obtiennent 186,000 votes;
Les catholiques 181,000 seulement.

Ce qui néanmoins donne à ces derniers une majorité écrasante (1).

Le vice radical de nos lois électorales qui rend cette anomalie possible est un des plus grands dangers de la Belgique. Car il n'est

(1) Voir *l'Indépendance* du 14 juillet 1865 et la *Revue de Belgique*, t. IV, p. 137, 232 et 328.

Digitized by Google

pas de situation politique plus équivoque et plus difficile que celle où la représentation légale peut rester en contradiction, non-seulement avec l'opinion publique et les vœux du pays, mais même avec la majorité réelle des électeurs. Par là un pays peut être réduit à se débattre dans des complications inextricables, à s'épuiser en des agitations sans issue, à tomber, malgré lui, sous l'influence secrète d'une mauvaise loi, dans une situation révolutionnaire.

Que conclure de là ? On peut conclure en toute sûreté que les citoyens les plus actifs du pays, ayant la conviction profonde, mais individuelle, d'être dans la vérité morale; ayant la conscience d'être la majorité intellectuelle du pays, et sentant, les uns instinctivement, les autres d'après des chiffres connus et souvent reproduits, qu'ils en ont pour eux la majorité numérique (si le compteur du scrutin était exact) ; que ces citoyens, disons-nous, se sentaient autorisés à faire intervenir dans les affaires du pays une action extra-légale, et qu'ils peuvent se dire qu'ils représentent mieux l'honneur de la Belgique que tous les bourgs pourris qui lui donnent des majorités factices.

*
* *

Ne terminons pas sans un mot pour le peuple. L'ouvrier s'est abstenu de prendre part à des manifestations d'électeurs. Mais s'il entrait en scène à son tour, lui qui est la grande majorité du pays, serait-il possible encore, après deux antécédents aussi favorables à la liberté, de disperser par la force ses manifestations organisées, et de répondre à ses vœux par la mitraille?

Si l'on répond logiquement : non, ce sera la plus belle moralité qu'on puisse tirer de ces deux pages d'histoire politique, et le plus heureux progrès des mœurs d'un pays libre.

Ch. Potvin.

Digitized by Google

POÉSIE.

—

TRISTESSE.

— A MON AMI H. R. —

Hélas ! le temps sur tout jette un voile glacé.
Rien ici-bas ne dure.
De l'oubli désolant, sur le seuil du passé,
Grimace la figure.

Tout s'éteint ou s'en va. Rien ne reste debout.
Gloire, fortune altière,
Innocence, bonheur, le temps emporte tout,
Comme un tas de poussière.

La rose au regard pur ne vit que peu d'instants ;
L'éclair s'allume et passe ;
Le rossignol, hélas ! n'égrène qu'au printemps
Ses chansons dans l'espace.

Où sont les mille bruits et les mille refrains
Qu'hier nous entendîmes,
Et qui semblaient monter vers les astres sereins
Comme des voix sublimes ?

Où serez-vous demain, fleurs aux riants appas,
Parfums insaisissables ?
Vous serez où sera la trace de nos pas
S'imprimant dans les sables :

Digitized by Google

Évanouis, perdus, dans la nuit effacés,
Noyés dans la nature;
Par le temps enfouis sous des voiles glacés,
Car, hélas! rien ne dure.

Tout s'éteint ou s'en va. Rien ne reste debout.
Grâce, amour, beauté fière,
Illusions, candeur, le temps emporte tout.....
L'amitié la première.

Non! non! c'est impossible! Est-ce que l'amitié,
Nous retirant sa flamme,
Un jour, comme une lampe épuisée à moitié,
Pâlirait dans notre âme?...

L'amitié ne serait qu'un rêve décevant
Qu'on raille et qu'on profane,
Et qui s'envolerait comme s'effeuille au vent
Une fleur qui se fane?

A cette idée, hélas! je me sens tout saisi
Par une folle alarme,
Et, frémissant d'angoisse, en mon œil obscurci
Je sens naître une larme.

C'est que je crains, vois-tu, que le destin, jaloux
De notre amitié franche,
Roulant quelques malheurs, les répande sur nous,
Ainsi qu'une avalanche.

Mais qu'ai-je à redouter? Quoi que fasse le sort,
Cher ami, mon poète,
Le sentiment sacré doit survivre à la mort
Dans notre âme inquiète,

Aimons-nous donc, et si, suivant la loi du temps,
Pour fuir tout prend des ailes,
Les étoiles du moins dans les cieux éclatants,
Ami, sont éternelles.

—

Digitized by Google

LA CHANSON DES OUVRIERS.

L'hiver, amenant les frimas,
Chasse des airs les tièdes brises.
Fuyant pour de plus doux climats
Notre ciel morne aux teintes grises,
Le passereau retrouve enfin
Chaleur, graine et fraîche verdure,
Et nous, nous trouverons... la faim
Lorsque la saison sera dure.

Tant qu'il est des rayons au ciel,
Travaillant pour le maître avide
Qui lui dérobe son doux miel,
L'abeille, quand la fleur est vide,
Quand le pistil d'or est tari,
A sa ruche contre l'orage;
Hélas! aurons-nous un abri
Quand nos bras manqueront d'ouvrage?

Suspendue à l'angle d'un toit,
La triste araignée a sa toile
Dont, quand ses embryons ont froid,
Elle épaissit le soyeux voile.
Pâles, errants par les chemins,
Quand la bise tord nos guenilles
Des tissus sortis de nos mains
Pouvons-nous couvrir nos familles?

Sur les flancs du coteau vermeil,
Où le ver trouve sa pâture,
S'ébattent, heureux, au soleil,
Sous l'œil de la mère nature,
Les lièvres et les jeunes faons...
Hélas! à dix ans, rachitiques,
Nous voyons blémir nos enfants
Dans des ateliers méphitiques!

Digitized by Google

Ainsi, toujours, quand nous songeons,
Une larme sous la paupière,
Des cieux que nous interrogeons,
De la création entière,
Il s'exhale, de tous côtés,
Hymnes d'amour, chants d'espérance,
Nous seuls, pauvres déshérités,
Ne connaissons que la souffrance !

—

LA CHANSON DES MILICIENS.

Enfants de la jeune Belgique,
Ivres d'air et de liberté,
Nourrissant notre âme énergique
De paix et de sérénité,
Nous croissions, et, riant mensonge,
Le bonheur nous ouvrait ses bras...
Nous dormions en faisant un songe,
Et nous nous réveillons soldats.

Dans les villes, bruyantes, pleines
De rumeurs et de passions ;
Dans les calmes et blondes plaines,
Le front serein, nous grandissions ;
Et notre rêve pacifique,
Que le tambour ne troublait pas,
Nous montrait, route magnifique,
L'avenir ouvert à nos pas.

Les champs où frémissent les seigles
Nous voyaient braver les saisons.
Nos regards, comme ceux des aigles,
Fouillaient de vastes horizons.
Nous respirions, sur la colline,
A pleins poumons l'air azuré
Qui par la dure discipline
Maintenant nous est mesuré.

Digitized by Google

L'usine enflammée, où se rue
Tout un peuple de travailleurs,
Bronzait notre teint. — La charrue
Ouvrait la terre à nos sueurs.
— Animant le marbre ou la toile,
L'art pensif, profond, gracieux,
Nous montrait du doigt une étoile
Qui s'allumait au fond des cieux.

Caressant de douces chimères
En nous berçant sur leurs genoux,
Quand nous étions petits, nos mères
Mettaient tout leur espoir en nous.
Aujourd'hui que leurs fronts blanchissent,
Que, sous les travaux incessants,
Leurs membres fatigués fléchissent,
On nous ravit à leurs vieux ans !

L'amour, purifiant nos âmes,
Aimantait nos cœurs bondissants...
Nous aimions, et de chastes flammes
Éveillaient à peine nos sens.
Aujourd'hui que sous le sein gauche
L'ennui nous ronge, nous allons,
Mornes, hagards ; et la débauche —
Hideuse — nous mord les talons.

Dans la caserne aux lois sévères
Dont le joug fait ployer nos fronts,
Hélas ! il n'est point de misères,
Point d'affronts que nous n'endurons.
Là, l'ironie âcre et mordante
Fait mourir, par ses traits moqueurs,
Dans les fronts la pensée ardente,
Et la chasteté dans les cœurs.

Oh ! vienne le jour de colère !...
Lorsque ce jour arrivera,
Lorsque le géant populaire,
Formidable, se dressera,

Digitized by Google

Alors, ulcérés et farouches,
Du peuple grossissant les rangs,
Nous combattrons, et nos cartouches
Serviront contre les tyrans !

—

Oh ! je veux m'en aller sur le flot inconstant,
Sur un vaisseau léger qui vogue en agitant,
Comme des oripeaux, dans l'air, ses blanches voiles ;
Dans un vaste horizon, sous un ciel plein d'étoiles,
Rayons que réfléchit le sombre océan bleu...
Oh ! je veux m'en aller sous la torride en feu;
Je veux me balancer sur la vague onduleuse,
Écouter en rêvant la plainte douloureuse
Des vents, et la chanson monotone des flots
Sympathisant avec celle des matelots.
Je veux suivre des yeux le goëlan rapide,
Quand il rase la mer de son aile intrépide ;
Je veux de l'ouragan admirer la beauté.
Je veux, anéanti devant l'immensité,
Voir briller sous mes pieds les vers luisants de l'onde.
Je veux... Mais, pauvre fou, mon âme vagabonde
Seule court l'univers ; mon pas reste enchaîné ;
Je ne puis m'éloigner des lieux où je suis né ;
Ce qui fait que, poète amoureux des voyages,
Je contemple toujours les mêmes paysages.

—

JOIES DU FOYER.

La vie a des revers, des aspects décevants,
Et le dur travail, loi fatale,
Comme des épis mûrs que renversent les vents,
Nous courbe sous sa main brutale.

Qu'est la terre pour nous, lugubres matelots
De ce noir vaisseau de l'espace ?
Un bagne où, comprimant de trop fréquents sanglots,
La vie à la chaîne se passe.

Digitized by Google

Moi quoique jeune encor, j'ai déjà du regard
Sondé plus d'un abîme immense ;
Mon œil en est parfois encore un peu hagard,
Comme celui de la démence.

Sur moi déjà la haine et le stupide affront
Ont lâché leurs meutes immondes.
Et les chagrins amers ont déjà sur mon front
Imprimé leurs griffes profondes.

Que de déceptions !... Ceux que je m'efforçais
De guider dans leur route sombre,
Mordaient presque toujours la main que j'avançais
Pour sortir leur cerveau de l'ombre.

Hélas ! la vie est lourde et le destin cruel
Me brûle, comme fait la fièvre.
Pourtant, il est encore une coupe de miel
Où souvent je trempe ma lèvre.

C'est, quand s'est déployé le voile de la nuit,
Et que ma tâche est terminée,
De voir, en retournant vers mon humble réduit,
De loin, ma vitre illuminée.

Et qu'on m'attend la-haut ! et que toujours les cœurs
Qui pour moi vivent et palpitent,
Lorsque j'ouvre mes bras, fatigués, mais vainqueurs,
Avec amour s'y précipitent !

Oui, dans l'intérieur souriant et coquet
Tout enchante les yeux et l'âme ;
La femme offre son front, le vase, son bouquet,
Et l'âtre sa joyeuse flamme.

Mon chien même, animal aux yeux profonds et doux,
Qui d'accourir vers moi s'empresse,
Veut, humble cœur aimant, grimper sur mes genoux
Pour mieux me donner sa caresse.

Digitized by Google

La bouilloire murmure un chant du vieux Fingal
Tandis que sur la nappe blanche
S'étale, appétissant, l'humble repas frugal,
Qui n'est festin que le dimanche.

Et faïences, cristaux, fers-blancs, tous à la fois,
Pour égayer mon front sévère,
Se fondent en rayon ; et je vois, quand je bois,
L'eau fraîche rire dans mon verre.

Là, je sens à toute heure, en mon cœur affaissé,
Surgir une force suprême
Qui rend mon sang plus vif et mon pouls plus pressé ;
Là, je me sens aimé ; là, j'aime.

Et je bénis alors l'humble condition
D'où naît cet ineffable charme
Qui, le soir, me pénètre et fait d'émotion
A mes cils perler une larme.

Puis, quand, après souper, le doux babil tarit
Et que tout au sommeil se livre,
J'aime un peu de songer aux choses de l'esprit,
Et de feuilleter quelque livre.

Les sciences surtout ont pour moi de l'attrait ;
J'ai toujours désiré connaître
Cette terre où je vis, et le ciel qui paraît
Comme une énigme, à ma fenêtre.

J'aime aussi les penseurs, les puissants écrivains,
Dont l'âme d'extase saisie
Remplit mon être, alors qu'en leurs livres divins
Je m'enivre de poésie.

O famille, vertu, paix que le ciel bénit,
Où, sous l'aile de l'espérance,
Éclot le rêve, ainsi qu'un oiseau dans un nid,
Tu fais oublier la souffrance.

Digitized by Google

Tu retrempes le cœur qu'énervent les combats
De ce monde, plein de mensonge,
Et c'est grâces à toi que pour l'homme ici-bas,
Le bonheur n'est pas un vain songe !

—

LA MONTAGNE.

Ainsi que les tronçons d'un édifice immense
Ruiné par la main d'un Titan en démence,
La montagne, de loin, dans la brume apparaît.
Colosse de granit, l'œil humain ne pourrait
Embrasser d'un regard son énorme stature.
Mamelle gigantesque allaitant la nature,
Le long de ses flancs noirs, abrupts, bouleversés,
S'accrochent, effrayants, les glaciers crevassés,
D'où s'échappent, naissant dans les neiges fondantes,
A flots tumultueux, les ondes fécondantes.
Prodigieux chaos, où du choc solennel
Des éléments divers jaillit l'ordre éternel...
Ici le précipice ouvre, comme une bouche,
Son antre où l'on entend, dans une ombre farouche,
Hurler et sangloter quelque fleuve inconnu.
Là des pics sourcilleux, où nul n'est parvenu,
Hors l'aigle et le chamois, au soleil étincellent;
Et partout des ravins béants où s'amoncellent
Les débris des sommets sans cesse détachés.
Cieux fauves, par instants de sang rouge tachés,
Rochers déchiquetés, gouffres noirs, plaines blanches;
Les vertiges en bas, en haut les avalanches.
Torrents livides, blocs en gradins s'entassant;
Noirs sapins aux grands bras vers le sol s'affaissant;
Nuages échancrés où la foudre s'allume :
Neiges, que l'ouragan crache, comme une écume,
A la face des rocs frissonnant de terreur;
Lugubres craquements, effondrements, horreur,
Solitudes, grandeur sauvage et formidable;
Puis, par endroits, au fond d'un abîme insondable,
Quelque verte vallée étalant ses tapis
Où rêvent en broutant les chevreaux accroupis,

Digitized by Google

Et montrant, dans un coin de suave lumière,
Au milieu de gazons fleuris, une chaumière
Que baigne de ses flots, en disant sa chanson,
Le ruisseau tapissé de mousse et de cresson.

Tel est le mont géant où l'infini respire.
Telle est l'œuvre inouïe et vaste de Shakspeare.

Shakspeare, demi dieu, Titan démesuré,
Dont l'œil, tantôt sinistre et tantôt azuré,
Reflète, globe ardent où se mire le monde,
Tout ce que l'âme humaine a de grand et d'immonde !

FÉLIX FRENAY,
ouvrier doreur.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

—

Liber diurnus, ou recueil des formules usitées par la chancellerie pontificale du ve au xe siècle, publié par Eugène de Rozière, inspecteur général des archives. — Paris, Durand. 1869. in-8°.

M. de Rozière poursuit, depuis longtemps, d'importants travaux sur les anciens recueils de formules. On lui doit notamment un recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs, du ve au xe siècle, dont les deux premiers volumes ont paru, un recueil de formules visigothiques, et d'autres publications analogues. Une fois son attention éveillée sur cette catégorie de documents historiques, ce savant ne pouvait négliger le célèbre formulaire de la chancellerie romaine connu sous le nom de *Liber diurnus*.

Ce livre fut imprimé pour la première fois en 1680, dans un moment où les questions les plus irritantes s'agitaient entre le Saint-Siége et la France, et le voilà qui revoit le jour à deux siècles de distance, lorsque les mêmes questions sont agitées de nouveau avec non moins de passion qu'autrefois. Aujourd'hui comme alors, le gallicanisme excite, au plus haut degré, les susceptibilités de l'ultramontanisme; tout ce qui traite de la constitution de l'Église, de sa hiérarchie, de ses droits, de ses rapports avec les puissances de la terre, tout, jusqu'aux monuments les plus respectables de l'histoire ecclésiastique, lui cause un sentiment d'appréhension non moins vif qu'à l'époque où ces mêmes questions se débattaient dans la grande assemblée du clergé de France, en présence de l'illustre Bossuet.

Le *Liber diurnus*, grâce à cette coïncidence, est aujourd'hui presqu'un livre d'actualité; c'est pourquoi nous croyons devoir dire ici quelques mots de la nouvelle édition qu'en a dernièrement fait paraître M. de Rozière.

Disons tout d'abord que cette édition ne le cède en rien aux plus pré-

Digitized by Google

cieux monuments de l'érudition française. M. de Rozière est de la bonne école historique, de celle qui va au fond des choses, et qui n'établit sa critique que sur des monuments authentiques et contemporains; il est le digne petit-fils de l'illustre Pardessus, le savant éditeur de la loi salique.

Dans l'introduction qu'il a placée en tête du *Liber diurnus*, et que nous suivrons pas à pas. M. de Rozière aborde successivement toutes les questions qui se rattachent à ce livre. Il en prouve l'unité et l'authenticité, et en fixe la rédaction définitive vers la fin du VIIe siècle ou au commencement du VIIIe, entre les années 681 et 751 de notre ère.

Ce formulaire fut suivi jusqu'au pontificat de Grégoire VII, au XIe siècle. A cette époque, l'Église romaine n'a plus à combattre pour son indépendance; elle règne en souveraine sur la société religieuse et aspire au gouvernement du monde. De nouvelles circonstances, un nouveau droit, une nouvelle discipline devaient nécessairement enfanter un nouveau style et de nouveaux usages. Le *Liber diurnus* tomba alors en désuétude; plusieurs de ses formules étaient déjà depuis longtemps hors d'usage; le reste vieillit et se transforma peu à peu; il cessa d'être dans son ensemble le manuel de la chancellerie, mais il resta et restera toujours, aux yeux des érudits, le témoin le plus authentique et le plus fidèle de la pratique romaine pendant les six siècles qui séparent le pontificat de Gélase de celui de Grégoire VII.

Le vieux formulaire était tombé dans un profond oubli, et son existence était même passée à l'état de problème quand Holstein découvrit à Rome, vers 1644 ou 1645, un des rares manuscrits qui s'en étaient conservés, et se mit en devoir d'en préparer l'impression. L'édition pouvait être considérée comme achevée et devait paraître vers 1650; il ne manquait plus que l'autorisation des censeurs; mais ceux-ci ne se hâtèrent point, et Holstein mourut sans avoir pu triompher du système d'ajournement qu'on lui opposait. L'autorisation fut définitivement refusée quelque temps après, et les exemplaires furent relégués dans un des cabinets du Vatican.

Cette suppression fit grand bruit parmi les savants français, dont plusieurs connaissaient en partie l'ouvrage condamné. De Marca, Baluze, Labbe, Launoy en avaient eu des feuilles entre les mains. Ce dernier, dont on connaît la fougue, jeta les hauts cris.

« Le *Liber diurnus* a été imprimé à Rome, il y a quelques mois, s'écrie-t-il dans une de ses lettres, et il y est retenu captif par les maîtres du palais et les inquisiteurs. Ces hommes ne peuvent supporter la lumière de la vérité et font la honte du siége apostolique. »

L'émotion fut plus vive encore parmi les écrivains protestants de l'Allemagne; de leur côté, les Romains montraient une extrême préoccupation de tout ce qui tenait au *Liber diurnus*. « Les événements politiques étaient bien faits, d'ailleurs, dit M. de Rozière, pour inspirer les plus vives alarmes aux amis de la Cour pontificale. Louis XIV venait de faire acte de vigueur à son égard par la manière dont il avait vengé l'insulte faite

Digitized by Google

au duc de Créqui, son ambassadeur extraordinaire à Rome. On profita de cette occasion pour réveiller d'anciennes questions qui sommeillaient depuis longtemps : l'indépendance des rois vis-à-vis du pouvoir spirituel, l'infaillibilité du souverain Pontife, la chute du Pape Honorius, la supériorité des conciles généraux, furent discutées de nouveau avec un redoublement de passion. La faculté de théologie de Paris formula, dans une série d'articles, les maximes qui servaient de bases aux libertés gallicanes et censura deux ouvrages favorables aux prétentions ultramontaines. Le Parlement condamna les thèses des docteurs qui affirmaient la suprématie du Saint-Siége. Le Pape, à son tour, inonda la France des brefs les plus violents. On avait, de part et d'autre, perdu toute mesure; une crise était imminente. Les évêques présents à Paris demandaient la réunion d'un concile national; les plus hardis prononçaient déjà les mots de *schisme* et de *patriarchat*. Le roi, vivement pressé par Colbert, convoqua, pour le mois d'octobre 1681, cette assemblée générale du clergé dont les résolutions étaient destinées à prendre place dans le droit public de la France. »

Ce fut précisément au milieu de cette agitation, à la veille de la grande et solennelle déclaration de 1682, que parut à Paris une nouvelle édition du *Liber diurnus*. Elle avait pour auteur un jésuite, le père Garnier, connu par de savantes recherches sur le nestorianisme.

Le Saint-Siége ne pouvait voir avec indifférence la réapparition d'un livre qu'il avait interdit quelques années auparavant, et les allures indépendantes du commentaire n'étaient point faites pour diminuer son déplaisir. La nouvelle édition le blessa profondément. Garnier fut mandé à Rome, où venait de paraître une dissertation du père Marchesi, constatant l'authenticité du formulaire et combattant aigrement les conclusions du savant français. En effet, les agents de la cour pontificale avaient eu vent de ce qui se préparait, et grâce à la complicité de quelques ouvriers, les bonnes feuilles avaient pu être transmises à Rome, à mesure du tirage.

Garnier partit aussitôt et mourut en route à Bologne, le 26 octobre 1681.

L'irritation du clergé romain contre le *Liber diurnus* finit néanmoins par s'adoucir, au point qu'en 1724 on fit reparaître avec un titre daté de 1658, l'édition d'Holstein restée jusqu'à ce moment sous le séquestre, avec la persuasion qu'au point où les choses en étaient venues, la publicité n'offrait plus d'inconvénients, et qu'il était même préférable, pour le Saint-Siége, que le mystérieux formulaire, dont on avait fait tant de bruit, fût produit dans son intégrité et soumis à la discussion.

Mais les temps étaient changés et depuis lors on ne s'est plus guère occupé du *Liber diurnus*. « Cet abandon n'a rien qui doive surprendre, dit le savant éditeur, la révolution avait brisé du même coup l'organisation sociale et les traditions religieuses. L'essai d'église nationale auquel on a donné le nom de constitution civile du clergé, n'avait rien de commun avec la respectueuse indépendance qui faisait le fond des doctrines gal-

Digitized by Google

licanes. Bientôt même cette église éphémère disparut dans la tourmente, et quand le calme fut rétabli, quand une main puissante eut rendu la paix aux consciences et restitué l'exercice public de la religion, le monde assistait à de trop grands spectacles pour qu'une question d'archéologie sacrée pût attirer son attention. Il faut, d'ailleurs, reconnaître qu'aux yeux de beaucoup de gens, le *Concordat* jouait dans l'ordre religieux le même rôle que le *Code* dans l'ordre civil. On considérait l'un et l'autre comme ayant substitué des règles fixes aux incertitudes de la tradition, et ceux qui se préoccupaient encore des rapports de l'Etat avec le pouvoir spirituel ne pensaient pas qu'il fût nécessaire de remonter plus haut. »

On a vu les ombrages qu'avait excités la publication du *Liber diurnus*. On les a généralement attribués à l'importunité de certains souvenirs conservés par le vieux formulaire, tels que la subordination du Saint-Siége au pouvoir impérial et le mode d'élection des souverains pontifes. C'est dans ce sens qu'en ont parlé Hoffmann, Baluze, Giraud et d'autres; mais M. de Rozière ne partage point cette manière de voir. Les preuves de l'asservissement de l'Église romaine sous la domination des empereurs grecs existent dans bien d'autres livres que la censure n'a jamais eu l'intention ni le pouvoir de supprimer, notamment dans les écrits de Paul Diacre et du bibliothécaire Anastase. Le danger de la publication du *Liber diurnus* résidait uniquement dans le passage relatif à la condamnation du pape Honorius, et on peut affirmer que la suppression de l'édition d'Holstein, n'a eu d'autre but que de soustraire ce passage à la connaissance du public. M. de Rozière démontre l'importance de cette suppression au point de vue des opinions ultramontaines; il rappelle les faits relatifs à la condamnation du pape Honorius, par le sixième concile, et démontre les conséquences résultant de cette condamnation, à savoir la faillibilité du souverain pontife et la compétence des conciles œcuméniques pour juger et réformer ses erreurs : « Qu'on admette si l'on veut, dit-il, l'absence de toute faute, complaisance ou faiblesse, dans les deux lettres adressées par Honorius au patriarche de Constantinople, il n'en demeure pas moins certain que, d'après le droit incontesté du septième siècle, ces lettres pouvaient être déférées à l'examen du concile et que la sentence de celui-ci était attendue avec respect par l'Église universelle. C'est là un des points les plus importants de l'ancienne constitution de l'Eglise, et peut-être celui qui divise le plus profondément les docteurs gallicans et les ultramontains. Il est donc naturel que les premiers se soient attachés aux décrets du sixième siècle comme au point d'appui le plus solide de leurs opinions, tandis que les seconds se sont efforcés par tous les moyens d'en affaiblir l'autorité. Mais ces décrets ne sont pas les seuls témoins du droit ecclésiastique, et parmi ceux qui déposent contre la prétention des papes à l'infaillibilité, le plus incommode, peut-être, est le *Liber diurnus*. Il a été, en effet, composé au centre même de la puissance pontificale, par la main des archivistes du Saint-Siége, et c'est dans la profession de

Digitized by Google

foi du pontife nouvellement élu, c'est dans cette formule qui devait survivre de plusieurs siècles à l'ensemble du recueil et transmettre d'âge en âge les traditions du droit ecclésiastique qu'il prend soin de constater la suprématie juridictionnelle du concile. Il fallait à tout prix écarter un témoignage important dont le père Sirmond avait le premier signalé la gravité. Les censeurs ne trouvant aucun moyen de l'affaiblir, en firent décréter la suppression. »

Nous ne suivrons point M. de Rozière dans les curieux détails qu'il donne sur les manuscrits et les diverses éditions du *Liber diurnus;* il nous suffit d'avoir indiqué en quoi cette savante publication se rattache aux graves questions récemment agitées à Rome. La proclamation du dogme de l'infaillibilité est loin de les avoir toutes résolues, et l'ultramontanisme n'en a point encore fini avec les églises nationales qu'il a cherché à asservir. X.

La Révolution philosophique au XIXe siècle, fragments posthumes, suivis d'un travail *sur la certitude de l'histoire évangélique*, et d'un *rapport sur l'école laïque*, par François Huet, et précédés d'une *Introduction*, par le docteur Pidoux. — Paris, 1871, in-18.

Dans le numéro du 15 janvier 1869 de la *Revue de Belgique*, nous avons eu occasion de dire quelques mots de *La Révolution religieuse au* XIXe *siècle*, de Fr. Huet. Le volume que nous signalons aujourd'hui sert en quelque sorte de pendant à ce premier travail. Malheureusement, la mort n'a pas permis à l'auteur de mettre la dernière main à *La Révolution philosophique du* XIXe *siècle*. Il avait divisé sa matière en cinq livres : 1° Les principes de la révolution philosophique; 2° la métaphysique moderne; 3° les réalités; 4° les systèmes, et 5° la morale. Des lacunes plus ou moins considérables se font remarquer déjà dans les quatre premiers; mais le cinquième nous manque presque tout entier. Quoi qu'il en soit, il est possible de se rendre compte des tendances principales de l'œuvre. D'après Huet, la véritable philosophie moderne n'existe pas encore ou n'existe qu'en préparation. « Comme science générale, dit-il, la philosophie est liée aux sciences particulières par une loi de dépendance mutuelle et réciproque, car le général et le particulier ne sont jamais séparés dans la nature; ils se déterminent l'un par l'autre. La philosophie, avant de rendre aux sciences les services qu'elles attendent d'elle, doit d'abord s'inspirer de leur exemple et surtout se retremper dans leur esprit. C'est là, selon nous, ce qui n'a pas encore été tenté. » La philosophie moderne n'existera qu'autant qu'elle sera pénétrée des principes qui se sont peu à peu établis dans la pensée et la conscience publique. Or, ces principes peuvent être réduits à quatre : 1° principe de l'expérience, c'est-à-dire disposition dominante à prendre des faits appréciables et vérifiables pour fondement de la

Digitized by Google

science, à juger les théories par les faits, et non les faits par les théories; 2° principe de l'immanence ou de l'inhérence, qui exige qu'on ne sépare pas les phénomènes et les causes, le moteur et le mobile, mais qu'on réintègre la force dans l'étendue, l'âme dans le corps, Dieu dans le monde, et qu'on regarde les forces, les âmes, Dieu, placés dans le temps et dans l'espace, comme inhérents ou immanents, soit à l'ensemble, soit aux diverses parties de la nature; 3° principe de la liaison et de l'unité universelle des êtres, et 4° principe de l'évolution et du progrès. — La philosophie, animée de ce souffle nouveau, peut seulement alors rendre aux sciences, en clarté et en profondeur, l'influence salutaire qu'elle en aura reçue. Elle peut aussi fournir à la politique et à l'économie politique, au mouvement social enfin, la lumière nécessaire pour établir le vrai rapport de l'élément individuel et de l'élément social, en saisissant toutes les réalités, toutes les harmonies, sans exalter l'individu au delà de toute mesure, comme le fait l'individualisme exclusif, sans le sacrifier et le dégrader, comme le fait le communisme absolu. Elle peut envisager le progrès, dans l'espèce humaine, comme un accroissement de vie, et principalement de la vie supérieure qui caractérise l'humanité, comme ne créant point les forces, constantes en quantité, mais comme en en représentant la transformation, l'élévation hiérarchique, comme s'achetant par le travail, par le sacrifice, c'est-à-dire l'immolation du principe inférieur au supérieur. Elle ne doit pas rester étrangère au mouvement religieux; car, dans toute religion, il existe, à côté de l'œuvre de sentiment, une doctrine générale, et de cette partie la philosophie est directement juge; elle doit remplir la mission de faire l'éducation de la jeunesse et de moraliser tous les âges.

Partant de ces principes, Huet défend la philosophie en général et la métaphysique en particulier contre les préjugés qu'elles soulèvent de nos jours; il croit à la philosophie, il croit à la métaphysique, à la possibilité de la recherche des éléments premiers, universels des choses, mais à une métaphysique renouvelée, imprégnée de l'esprit moderne, devenue une science précise dans son objet, nette et simple dans son langage, en un mot à une métaphysique réelle. Les principes de cette métaphysique réelle, Huet les trouve dans la constitution intime et commune de tous les êtres : point de substance, point d'être réel, là où ne se rencontrent pas, combinés intimement, inséparables et déterminés l'un par l'autre, deux éléments opposés, l'un la force ou activité, principe d'expansion, l'autre l'étendue ou quantité, principe de détermination, de fixité, d'organisation. Après la question de la substance, vient celle de l'existence; après avoir saisi les éléments constitutifs de toutes choses, il reste à voir comment ils se produisent et se développent. Or, la condition générale, absolue de l'existence, c'est la lutte d'éléments opposés, et de cette lutte résulte le développement, la production, le progrès.

Notre auteur aborde après cela le domaine des réalités, les règnes et

Digitized by Google

les forces de la nature, et il y retrouve les lois générales de l'existence : unité, variété, progrès, sans que jamais pourtant la force soit séparée de l'étendue. Il considère à part les êtres, les petits mondes jouissant d'une certaine indépendance au sein du grand, les âmes en général ou les individualités assez intimes, assez fortes pour être senties; puis l'âme humaine en particulier, ou l'individualité la plus intime, la plus parfaite. Il regarde l'âme humaine comme étendue aussi bien que l'organisme, comme une et multiple; il en envisage le développement et conclut à la supériorité de l'homme dans le règne animal; il fait même de l'homme le point de départ d'un nouveau règne, et il admet une âme de l'humanité, avec ses organes, les familles, les associations, les nations. Après avoir parcouru, comme sur une échelle graduée, les différents ordres de réalités que nous présente le globe terrestre, il constate dans cette terre elle-même une activité inhérente, manifestation de l'âme de la terre; il soulève enfin la question de la vie future, et, selon lui, la durée de la vie pour chaque âme humaine ne serait point mesurée par celle de son organisme individuel, mais s'étendrait au moins autant que la vie de la terre et de l'humanité. Le dernier terme des réalités auquel aboutit Huet, c'est Dieu, l'âme universelle, infinie, étendue, organique, immanente au monde, pensante ou plutôt ayant tout le réel de la pensée, et ayant même sans doute, par la loi du progrès, un mode d'existence plus intime, plus profond, et que nous ne pouvons nous représenter. « Dans le même sens, ajoute-t-il, c'est un moi, une personne, entendant par là une liberté, une indépendance, une possession de soi infinie. On ne peut contester à Dieu le réel de la personnalité; il faut, au contraire, lui accorder encore au delà. » Ce Dieu réel n'est pas loin de chacun de nous, c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. Il tombe déjà sous l'expérience. Nous l'atteignons par la raison, par le sentiment, par l'infinité de nos désirs.

Telle est, dans ses lignes principales, cette philosophie nouvelle, cette philosophie du progrès, que l'ancien disciple de Bordas veut inaugurer et qu'il oppose aux anciens systèmes, plus ou moins exclusifs, plus ou moins immuables, tels que le spiritualisme et le matérialisme, le théisme et l'athéisme, le panthéisme enfin. Il serait téméraire de se prononcer dès maintenant sur la valeur de cette conception; mais toujours est-il qu'elle mérite une sérieuse attention et que son idée-mère, celle de la conciliation de la philosophie et des sciences, ouvre des horizons plus larges que les doctrines actuellement prédominantes, surtout en France, telles que le positivisme, par exemple, qui prétend assigner à l'esprit humain des bornes infranchissables, et mutiler en quelque sorte la philosophie.

Indépendamment du travail philosophique qui en forme la partie essentielle, le volume de Huet, dont nous entretenons nos lecteurs, renferme encore deux études très-intéressantes, l'une sur la *Certitude de l'histoire évangélique*, l'autre sur l'*École laïque*. La première se rattache à la *Révolution religieuse au* XIX*e siècle* et refuse toute valeur historique

Digitized by Google

à l'évangile johannique, tandis qu'elle en accorde au contraire aux évangiles synoptiques et surtout aux deux premiers, sauf à séparer le réel et l'imaginaire dans ces vieux récits. — Dans l'*Ecole laïque*, Huet se prononce pour l'école affranchie de l'Église, pour la neutralité dogmatique de l'école, pour une certaine indépendance de celle-ci vis-à-vis de l'Etat et pour l'enseignement de la morale dans l'école primaire par l'instituteur. — Une bonne *Introduction* de M. le docteur Pidoux fait encore apprécier davantage Huet comme homme et comme penseur.

F. V. M.

—

Le système du gouvernement américain, par E. C. Seaman, traduction de Th. Hippert. Bruxelles, Muquardt. 1872.

Ce livre sera très-instructif... pour qui saura en trier sévèrement les leçons.

Il n'est pas de plus beau spectacle que celui des effets de la liberté : Tout ce qu'on a demandé, tout ce qu'on demande en vain à ce lit de Procruste de l'unité gouvernementale se fait naturellement par le développement des facultés libres. Ainsi, les États-Unis n'ont pas de Code général, ni Code Justinien, ni Code Napoléon, ni ensemble de lois féodales ; mais chaque Etat « s'est assimilé de plus en plus les principes universels de législation. » Nos provinces au moyen-âge étaient arrivées aussi à des institutions politiques, communes, sans entente préalable et par suite de l'exercice d'une entière indépendance.

Ainsi encore, l'esprit gouvernemental accorde des concessions de territoires à un grand personnage, à une association puissante ; il compte sur cette aristocratie mauvaise pour grouper des masses et leur donner une tête. L'esprit libéral agit autrement : il divise le territoire par lots et les vend à bas prix aux travailleurs qui se gouvernent eux-mêmes dans ce nouveau pays enfanté par la liberté.

On pourrait multiplier les exemples ; on trouverait toujours la glorification du droit, la condamnation de ce système, qui, selon le mot de Schiller, veut mettre un peuple au moule d'un homme. C'est ainsi qu'on bâcle des Empires ; c'est autrement qu'on fonde une nation.

Un autre enseignement ressortira de ce livre et il ne sera pas suspect. Car l'auteur n'est rien moins qu'avancé ; on pourrait l'appeler doctrinaire sans qu'il réclamât et plus d'une fois son livre révolte nos sentiments libéraux les moins contestés.

On s'étonne, en effet, de voir cet écrivain qui parle si noblement du système américain de colonisation ; système qui cherche à produire « *un peuple indépendant presque aussi égal que la Providence divine le permet*, vivant sur ses terres, et les cultivant, sans Landlords pour leur demander des rentes, ou partager leurs récoltes... » système qui

Digitized by Google

tend à développer la justice et l'égalité, l'éducation et l'intelligence, l'industrie et l'énergie de caractère,... et à faire un peuple capable de self government, une nation de républicains... « — On s'étonne, disons-nous, d'entendre ce même écrivain parler avec un mépris calme de toute une race d'hommes (les nègres), dont l'avénement politique ne peut « concorder avec l'ordre, » dont la même *Providence divine* a fait une race inférieure, et prétendre que toutes les lois dites de reconstruction de l'union, après la guerre, et qui ont étendu à des millions d'hommes cette égalité si bien comprise et si vantée par l'auteur, ne sont légales, n'ont été possibles, qu'à cet unique point de vue, odieux et tyrannique, que les États du Sud étaient considérés comme *territoire conquis*, de sorte que l'odieux droit de conquête, remplace ici les principes les plus sacrés et devient la seule légitimité de la justice sociale.

L'auteur ne sera donc pas suspect d'être un homme de principe ni un esprit avancé, et tout ce qu'il dit des partis mérite d'être remarqué. Il montre à chaque occasion le danger de leur discipline se mettant au lieu et place de l'indépendance des citoyens, leur ôtant une grande partie de leur liberté électorale et quelquefois de leur moralité politique. M. Seaman va jusqu'à attribuer à l'esprit de parti ce fait indéniable qu'on jouit en Amérique de moins de sécurité qu'en Europe.

Ne considérer aucune mesure du côté juridique ou national, mais ne rien juger qu'au point de vue de l'intérêt étroit, immédiat, de son parti politique; ne choisir les hommes, ni pour leur science, ni pour leur probité, mais pour les gages de camaraderie, de discipline, de servilité qu'ils donnent; couvrir d'impunité l'immoralité des siens, et ne voir de bons citoyens que dans ses complices et ses comparses, — l'esprit de parti mène là un peuple; alors pour peu que les lois électorales permettent aux majorités de s'imposer et ferment les portes aux minorités, le gouvernement représentatif tombe aux mains de coteries qui se disputent, qui s'arrachent le pouvoir, au détriment de tous les intérêts moraux et sociaux de la patrie. Cette critique de l'esprit de parti est bien faite pour donner à réfléchir aux citoyens qui n'en sont pas encore infectés sans remède, et quand l'auteur plaide l'intérêt d'un pays libre à entendre, dans ses tribunes officielles, des représentants de toutes les minorités, il soulève une des plus graves questions modernes et désigne le vice le plus dangereux de presque toutes les institutions représentatives.

Nous ne pouvons suivre l'auteur sur tous les points qu'il parcourt. Ces sortes de livres ont surtout une utilité pratique. On les lit bien moins pour étudier le peuple dont ils s'occupent que pour lui emprunter des expériences qu'on puisse s'appliquer à soi-même, des leçons dont on puisse se prévaloir contre ses propres erreurs ou contre ses adversaires politiques. C'est à ce titre surtout qu'on peut recommander celui-ci aux lecteurs, mais avec toutes les réserves qu'ils sauront bien faire eux-mêmes contre des sentiments arriérés, et sans leur promettre de plaisir artistique; car ce n'est point par là que brillent généralement ces sortes de livres. P.

Digitized by Google

XVIIe siècle. Procès de Martin-Étienne Van Velden, professeur à l'Université de Louvain, publié avec une introduction et des notes, par ARMAND STÉVART. — Bruxelles, Société de l'histoire de Belgique, 1871. In-8.

Comment ces pièces sont venues en mains profanes, c'est presque un roman. Nous voudrions simplement pouvoir dire avec quelle habileté M. Stévart a mis en œuvre les documents dont il s'est servi. Dans un brillant résumé, l'auteur nous montre l'Université de Louvain naissant en 1426, tolérante et libérale d'abord, s'opposant en 1460 à la persécution des prétendus Vaudois d'Arras ; puis tombant bientôt de cette haute position qu'elle avait occupée un moment, et signalant sa décadence par la publication, en 1546, de l'*Index Lovaniensis* « l'un des premiers catalogues de livres réprouvés. » Dès lors le jour baisse, l'obscurité gagne. Ce qui brille est d'un éclat burlesque ou triste. L'illustre Sturmius a le courage de mettre les mathématiques en vers. Le savant Libert Froidmond renverse toutes les découvertes de l'astronomie moderne par une raison aussi simple que convaincante : « La terre, dit-il, doit être au centre de l'empire céleste ; car au centre de la terre se trouve l'enfer qui doit être aussi éloigné que possible des cieux. »

C'est dans cette Université qu'un Hollandais, attaché à l'établissement, propose en 1691, entre autres nouveautés hardies — pour Louvain bien entendu — cette thèse ci : « *La terre doit être rangée parmi les Planètes qui toutes circulent autour du soleil.* » Grande rumeur à l'instant ; représentations aigre-douces, menaces contre l'audacieux qui avait osé proposer comme sujet à démontrer ce qui partout ailleurs, en ce temps-là, était vérité prouvée et reconnue. Van Velden (c'était le nom du Hollandais) s'obstine, traite le sujet à son cours. « Il y avait rallié ceux qui ne croyaient pas au mouvement de la terre, comme s'ils craignaient d'être lancés dans le ciel ! » Van Velden fut condamné à l'amende qui n'était, il faut l'avouer, pas bien lourde. Nonobstant il ne voulut pas, en la payant, se reconnaître coupable, et préféra se pourvoir en appel auprès du Conseil de Brabant. Tout se gâtait. Heureusement le nonce intervint, menaça, flatta, concilia et bientôt tout s'arrangea. On admit « avec Copernic, le mouvement des planètes autour du soleil, en affectant, de ne plus compter au nombre de celles-ci, la terre, seule cause de tous les embarras et dont on s'abstint même de parler ; par ce compromis le respect des saintes écritures était sauf. » Quant à Van Velden, devenu sage et repentant de son audace, il fut, par l'Université même, nommé chanoine de la Cathédrale de Liége en 1707 ; il avait alors 43 ans et mourut, en cette qualité, gros et gras comme doit l'être tout honnête chanoine, en l'année 1724.

Telle est la petite comédie que vient de nous donner M. Stévart. Comédie ? Oui, c'en est une assurément pour l'agrément du récit ; mais c'est hélas ! une histoire aussi. C'est l'histoire d'un de ces pieds plats,

Digitized by Google

comme nous en voyons tant en nos jours, qui rachètent un instant d'audacieuse franchise, de respect à la vérité lumineuse, à la conscience par toute une vie de lâche silence et d'obéissance servile.

V.

Le Génie de la Paix en Belgique. — Ecrivains, diplomates, utopistes, professeurs et pamphlétaires. — Esquisse historique, par Ch. Potvin. — In-8° de 280 pages. — Bruxelles, Ve Parent et fils.

Au milieu des livres innombrables que la récente guerre a fait publier et qui examinent à nouveau tous les problèmes de la politique moderne depuis le seizième siècle, de ce qu'on appelle encore « l'équilibre européen », il est consolant de rencontrer quelques visées plus hautes, dominant cette politique même. C'est dans notre pays surtout, dans notre Belgique neutre, que cette protestation, cette sorte de revendication pouvait et devait se faire jour. Nous avons assez souffert, pendant assez longtemps, de la prétendue politique d'équilibre et des guerres qu'elle entraîne, pour la juger en connaissance de cause; nous avons assez souvent servi d'appoint aux puissances voisines dans cette étrange balance des intérêts généraux, pour savoir ce que l'humanité en souffre. A nous d'élever la voix pour proclamer les droits de la vraie civilisation.

M. Potvin, dont nous connaissons les sentiments à cet égard, hautement affirmés dans toutes ses œuvres, a cru non-seulement de son droit mais de son devoir de plaider la cause de la paix et de la fraternité, en présence même des luttes qui viennent de déshonorer le XIXe siècle. Il n'a point pris parti, et il ne pouvait le faire sans transformer sa thèse. Il a su se maintenir dans les régions calmes de la philosophie de l'histoire. Peut-être pourra-t-on lui reprocher d'être trop idéaliste, trop utopiste dans son enthousiasme pour ces manifestations du « génie de la paix », si souvent répétées et toujours demeurées impuissantes. Mais qui donc a dit que l'utopie d'aujourd'hui est la réalité de demain? La parole de Fourier : « C'est beau, donc c'est vrai, » a plus de portée qu'on ne pense.

De toute manière, cette série de tentatives isolées, personnelles, mais se rattachant presque l'une à l'autre, depuis le moyen-âge jusqu'aujourd'hui, formait la matière d'un beau livre et d'un livre utile. M. Potvin a eu l'honneur de le comprendre, et il a réalisé son dessein avec une attention soutenue, une infatigable érudition, mises au service des idées les plus larges et les plus généreuses.

L'Église ayant oublié son rôle, le mouvement communal ayant en vain essayé de le reprendre, l'Europe se trouva livrée de nouveau à la force; mais la protestation du sentiment public ne s'éteignit pas, elle se fit même jour dans des ouvrages d'une autorité presque officielle.

Un précepteur de Charles le Téméraire, faisant songer aux leçons que

Digitized by Google

donnait Fénélon au petit-fils de Louis XIV, se met en opposition avec les idées de tous les princes de son temps. Le manuscrit est authentique, mais on en ignore l'auteur (1). Georges Chastelain reprend bientôt cette thèse : l'entrevue de Péronne l'a subitement éclairé, son intention est excellente, mais son style et sa manière se ressentent des influences purement littéraires du roman de la Rose. C'est une métaphysique creuse, un jeu de l'esprit. Vittoria est plus sérieux, et l'on sent le souffle de la pensée moderne, et lorsqu'il condamne les guerres religieuses et l'esclavage. Erasme, pourtant, badine encore dans son *Éloge de la folie*, mais, comme Rabelais, il a ses moments de bon sens et de colère. Erasme dédie son livre à son ami Thomas Morus, qui lui-même dédie son *Utopie* à Pierre Gillis, secrétaire de la ville d'Anvers, lequel l'a fait imprimer, en 1517, chez Thierry Martens. Tout cela, comme on voit, semble émané d'un même foyer, et c'est bien en Belgique que les esprits de cette trempe se rencontrent. Juste-Lipse, cinquante ans plus tard, par son livre des *Politiques*, se fait reconnaître encore comme appartenant à la même famille, eu égard, toutefois, aux changements qui s'étaient accomplis dans sa patrie.

Le XVIIe siècle voit se formuler le droit des gens, à propos de la liberté des mers. Hugo Grotius donne à la théorie la plus élevée un véritable sens pratique. Mac-Neny et Vandermeulen défendent, au nom des mêmes principes, la liberté de l'Escaut. Patyn se place à côté de Grotius, et une foule de pamphlets, nés à l'occasion de la grande dispute sur l'établissement de la Compagnie d'Ostende, rendent en quelque sorte le droit des gens populaire en Belgique et même en France.

M. Potvin consacre ensuite un chapitre aux relations de la Belgique avec l'empire germanique, un autre aux relations avec la France. M. Emile de Borchgrave avait traité le premier sujet, mais non d'une façon complète : il y avait à préciser quelques-unes de ses données, surtout au point de vue spécial de M Potvin, qui y trouve l'occasion d'apprécier Marnix de Sainte-Aldegonde et son œuvre : le *Tableau des différends de la religion*.

Jansénius dénonçant l'esprit guerrier de la France, et anathématisant Louis XIII et Richelieu, reprend les idées de Marnix contre Philippe II. Stockmans, qui défend d'abord Jansénius contre le pape, s'attaque à son tour à Louis XIV; il commence cette intéressante guerre des pamphlets, imprudemment provoquée par le roi de France lui-même, et que ne purent faire oublier les campagnes de Flandre et de Franche-Comté.

Le génie de la paix n'a plus guère l'occasion, au dix-huitième siècle, de se révéler dans la pauvre Belgique, disputée, traquée par toutes les puissances voisines, ruinée et ravagée sans cesse. M. Potvin signale pourtant quelques œuvres peu connues, montrant au moins le même esprit subsistant d'une façon latente. La chaire de droit public à l'uni-

(1) Nous pouvons annoncer que M. Potvin le fera connaître bientôt.

Digitized by Google

versité de Louvain mérite spécialement l'attention, mais à cause des vicissitudes de son histoire. On a peur de l'étranger, on a peur de la science, on a peur de tout.

De la révolution française de 1789 à la reconstitution de la Belgique, en 1830, tout reste dans une sorte de pénombre à laquelle il faut que les yeux de l'historien s'habituent pour qu'il finisse par distinguer encore çà et là quelque indice de vie nationale, de progrès intellectuel. Grâce à l'érudition de M. Potvin, il n'y a point de solution de continuité dans son étude, mais l'intérêt est moins dans le sujet même que dans les réflexions qu'il provoque de la part de l'auteur.

A l'époque contemporaine, nous avons les admirables et féconds travaux des économistes, des statisticiens et même des utopistes, constatant et proclamant le nouveau monde social issu de la révolution du dix-huitième siècle. Cette science est représentée en Belgique par la *Physique sociale* de M. Quetelet. Un nouveau courant se produit en 1848. alors naissent et se multiplient les « congrès de la paix, » qui donnent à Edouard Morhange l'occasion de formuler ses belles pensées sur la paix universelle.

M. Potvin s'occupe encore du major Bruck, ce génie original et puissant, ce visionnaire aux idées saisissantes, qui voulut, trop tôt peut-être, assigner une synthèse à la science sociale. A côté de Bruck se place « le fou Bara, » non moins personnel ni exalté dans ses travaux sur la méthode, non moins incompris ou dédaigné par la science officielle. Enfin, un chapitre important est consacré aux savantes et profondes études de M. Laurent sur le droit des gens, ou pour mieux dire sur l'histoire philosophique de l'humanité.

Le travail de M. Potvin se termine par des considérations d'une grande hauteur de vues sur « la nationalité ». C'est le problème que nous posent sans cesse les adversaires de notre existence nationale, sans songer qu'aucune nationalité, constituée selon tel ou tel principe absolu, n'existe réellement. M. Potvin examine tour à tour chacun de ces principes et démontre leur insuffisance. En somme, la nationalité n'est autre chose qu'une « commune » dans de plus larges proportions, et qu'est-ce donc qu'une commune, d'après tous les publicistes contemporains, sinon un groupe formé d'une manière toute fortuite, lié par les simples relations de voisinage et l'habitude prise d'une vie en commun?

La Belgique a donc, en dépit de tout, une nationalité distincte et véritable. Il importe, peut-être plus aujourd'hui que jamais, de le répéter hautement. M. Potvin a lutté pour cette idée depuis plus de vingt ans, et toujours il s'est opposé aux engouements exclusifs, aux tendances envahissantes qui pouvaient compromettre, sinon l'existence politique de la Belgique, du moins son caractère, son indépendance intellectuelle. Quelques détails de son livre sur le *Génie de la paix* pourront être attaqués; l'auteur se passionne et ne ménage pas toujours son adversaire du moment; mais l'ensemble des idées ne peut rencontrer

Digitized by Google

aucune objection sérieuse, aucune critique fondée, car cet ensemble révèle une conception de philosophe et d'homme de cœur, de penseur et de poëte.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

La vérité sur la situation militaire de la Belgique en 1871.
Bruxelles, chez Muquardt.

L'auteur est un homme compétent et un bon patriote, qui doute de la compétence et nie le patriotisme de tous ceux qui pensent autrement que lui. C'est là un danger de l'anonyme. Si cette brochure était signée : COLONEL BRIALMONT ou GÉNÉRAL RENARD, ces messieurs se croiraient tenus à des égards de langage, hésiteraient à incriminer les intentions, ne diraient pas que leurs adversaires *trompent sciemment le pays*, par *d'exécrables mensonges*.

Ce n'est pas que cette liberté n'ait du bon. Nous lui devons ici une appréciation hardie de la presse et des partis.

La presse ! Certains journaux ne sont que l'écho, non l'école, de leur clientèle. Au lieu d'instruire, ils flattent. C'est « une boutique où l'on ne débite que des denrées agréables aux chalands. »

D'autres sont pires. « Ceux-là, quand une question surgit, ne demandent pas ce que pense l'abonné, mais bien ce que peuvent y gagner ou y perdre les hommes politiques dont ils défendent les actes, *servent les rancunes* ou flattent les espérances *ambitieuses*. »

Ces portraits tracés, notre anonyme écrit au bas : *Comediante! traficante!*

Les partis? Cherchent-ils par quels grands actes de courage ils doivent sauver le pays; non, mais par quels petits moyens ils peuvent sauver leur majorité ou reconquérir le pouvoir.

Le parti catholique : « Nos devoirs *supérieurs* consistent à ne pas perdre le fruit de nos victoires électorales. » C'est un journal ultramontain qui parle.

Le parti libéral? l'auteur lui prête ce langage : « Avant de nous prononcer, voyons ce que fera le cabinet. Le service obligatoire n'est pas populaire. Si le ministère le propose, nous pourrons, en nous jetant du côté opposé avec toutes nos forces, lui faire essuyer un échec et le renverser. »

Tactique *funeste* et *misérable!* dit l'auteur. Et voilà qui s'appelle sabrer.

Mais l'anonyme n'est pas toujours aussi tranchant, et l'on sait vite à quoi s'en tenir quand on le voit saluer de son grand sabre MM. Devaux et Lebeau, l'incliner respectueusement devant M. Frère, ne contredire l'*Echo du Parlement* que la main au shako, annoncer qu'*une prochaine évolution politique* ramènera certainement au pouvoir le parti

Digitized by Google

libéral modéré; enfin, pour se montrer bien digne de ce grand parti, s'effrayer de l'*Internationale* et se tromper — nous ne dirons pas *tromper sciemment* ses lecteurs — sur le libéralisme démocratique.

Serait-ce le *voile de l'anonyme* qui l'empêcherait de voir le passé? L'auteur ne demande que deux choses : l'instruction obligatoire et le service obligatoire. Quel parti n'a cessé depuis 1839 de plaider ces deux questions vitales? et quel parti a répondu aux démocrates par d'imperturbables — notre anonyme dirait de misérables — *non possumus?*

L'instruction obligatoire? Pour ne citer qu'un seul fait : Quand M. Funck la demanda après bien d'autres, a-t-on oublié l'insolente brochure qui fut lancée contre lui, écrite par le plus taré des valets de la presse ministérielle et datée néanmoins de la maison de campagne d'un grand ministre?

Le service obligatoire? Il suffit à l'anonyme de *constater que l'armée le réclame avec instance.* Mais quel parti peut donc se féliciter que l'armée ait changé sur ce point, et que ses chefs n'emploient plus la destitution ou le duel; ses membres, la menace et jusqu'à la violation de domicile, contre les citoyens qui veulent *démocratiser* l'armée.

Notre anonyme n'a pas assez d'acerbes railleries, d'indignation amère contre l'égoïsme et la suffisance de gens qui croient le danger nul dès qu'ils se sont caché la tête sous l'oreiller. Si l'on remonte à 1852, sur qui retombent ces traits vigoureux? si ce n'est sur ce grand parti libéral modéré qui ne tolérait pas même qu'on dît : l'Empire c'est la conquête.

Il ne faudrait pas chercher bien longtemps pour trouver dans les brochures et les journaux de la démocratie tous les arguments que semble lui emprunter notre anonyme. Un seul point diffère cependant. Il veut une armée comme en Prusse; eux, comme en Suisse.

Si une *prochaine* évolution politique ramène au pouvoir ces hommes que l'auteur venge du nom de *doctrinaires*, obtiendra-t-il ces deux réformes? On va voir comment ils se prononceront sur la proposition de M. Funck. Si, au contraire, le parti catholique ne peut être renversé que par une lente transformation du pays libéral et qu'au profit d'une école nouvelle, ce ne serait pas un *mensonge exécrable* de promettre ces deux réformes à notre anonyme effrayé.

L'esprit de parti va loin dans cette brochure contre cette école *ignorante et présomptueuse*, qui aspire à gouverner le pays pour lui *imposer* la révision de la Constitution, le suffrage universel et la république. »

Ignorante et présomptueuse, ceci est une appréciation, et nous ne nous arrêterons pas à prouver que cette école ait rien étudié, retenu quelque chose, ne fût-ce que des nobles exemples de nos ministres. Mais dire qu'elle veuille rien *imposer* au pays, ceci nous semble aussi peu parlementaire que peu vraisemblable. Si les électeurs nomment une majorité favorable à la révision de la Constitution, qui donc imposera rien à personne?

Ne nous arrêtons pas à une première confusion faite ici entre les libéraux avancés et le parti républicain. L'auteur, dans sa passion, qui n'est

Digitized by Google

ni ignorante ni présomptueuse, va les confondre avec une nouvelle espèce de gens :

« Livrée tout entière à la pression d'acquérir et de jouir, on la voit se mêler à tous les agiotages, à toutes les entreprises véreuses, et cette nouvelle école... a l'étrange prétention d'être aussi intelligente, aussi honnête et aussi patriotique que l'*ancienne*. »

Qui donc se trompe ici ? ou avons-nous mal lu ? Ne croirait-on pas qu'il s'agit de MM. Langrand et consorts ? L'auteur entend défendre le parti sur lequel la famille Orban, la famille Jamar, la maison Tesch, etc., ont tant d'influence : l'*ancienne école*, enfin, comme il l'appelle. Mais à qui fait-il donc allusion en mêlant à ces accusations les jeunes avancés ? Sabrer, c'est bien, surtout quand on défend le budget de la guerre ; mais il faudrait voir au moins si l'on ne frappe pas sur des moulins à vent, et MM. Demeur, Jottrand, Couvreur, Berger, Guillery, Defuisseaux, etc., auront bien le droit de rire à l'aise de ces grands coups de plume contre leur *soif de l'or*.

Il est vrai que l'auteur ne souffre pas même, *au nom du bon sens*, qu'on les compare à ces *hommes d'Etat qui n'hésitent jamais à payer de leur bourse* (à qui diable pourrait-il bien faire allusion ici ?) *et de leur personne*. (Est-ce une allusion au duel de M. Chazal avec M. De Robaux et M. Delaet ?)...

Suivrons-nous dans ses jugements sur l'étranger un auteur qui juge si bien les partis dans son pays ? Il commence par railler avec esprit et à-propos la *versatilité* de ces gens qui suivent le *Dieu-succès*, qui ne jurent que par l'Allemagne, et qui seraient *fort à plaindre* s'ils se contentaient de tout emprunter à la Prusse. Ceci est d'un esprit indépendant, et rien n'est plus juste que de soutenir, comme le fait l'auteur, qu'aucune institution n'est bonne que si elle s'adapte aux mœurs du pays.

Mais ce début, plein de sagacité, aboutit à la demande d'une armée comme en Prusse et à la condamnation de la France. Se défendre d'engouement pour le vainqueur, c'était élevé. Condamner le vaincu, c'est descendre d'un ton.

L'auteur, cependant, va nous dire ce qui fait la grandeur de la Prusse, la décadence de la France. « Dans les Etats allemands, l'*autorité*, la *religion* et la morale ont encore le prestige qu'elles avaient chez nos voisins *au temps de saint Louis*. » En France, au contraire, les *factions politiques* divisent le pays ; on n'a jamais pu y introduire la *discipline brutale* d'outre-Rhin. Les soldats se tuaient plutôt que de subir des coups de plat de sabre : « Nous n'aimons du sabre que le tranchant » disaient-ils.

C'est un *libéral modéré* qui parle ainsi, sans voir qu'il oppose les *vertus* du sujet aux dangers de la vie du citoyen. En être encore à l'époque de saint Louis, en plein moyen-âge, voilà pour l'ami de M. Frère une preuve de civilisation. Répugner aux coups de plats de sabre... et aux coups d'Etat, c'est là pour le partisan de M. Chazal un *mal incurable*, un signe de décadence certaine.

Digitized by Google

Ainsi raisonne notre anonyme ; mais sa mâle franchise à laquelle nous aimons à applaudir et à laquelle nous rendons hommage en nous occupant aussi longuement de cette brochure, nous semble exclure autant ces verdicts contre un peuple que ces éloges au parti *ancien* ou *doctrinaire*.

Pour nous, nous ne serions, pour être justes, ni aussi sévères pour la France qui souffre, pour le droit, toutes les phases d'une révolution difficile ; ni aussi *flatteurs* pour l'Allemagne, dont l'état philosophique, moral et social nous semble supérieur à l'état politique, et où le peuple, comme partout, vaut mieux que son gouvernement, si *autoritaire* et si *religieux* qu'il soit.

Notre anonyme nous donne une autre preuve, indirecte et involontaire, de la supériorité de la patrie de M. le prince de Bismark :

« Aux hommes de la génération actuelle qui n'ont ni combattu ni souffert et qui, en naissant, ont trouvé une patrie libre, heureuse, prospère; à ces satisfaits, à ces sybarites, entrés dans la vie par sa porte dorée, je conseille d'aller visiter l'Alsace et la Lorraine, pour constater ce qu'il en coûte d'être battu et conquis. Ils verront dans ces malheureuses provinces des drapeaux ennemis flottant sur les édifices publics, des honneurs officiels rendus à un vainqueur détesté, une langue étrangère substituée à la langue du pays ; ils verront des hommes au visage morne et triste, obligés de faire bon accueil aux soldats et aux fonctionnaires prussiens, devenus leurs hôtes et leurs compatriotes, et de malheureux jeunes gens condamnés à servir dans des régiments que leurs pères ont combattus ; ils verront des villages détruits, des fermes incendiées, le bétail abattu, les chevaux réquisitionnés, les récoltes mises au pillage, la ruine et la désolation assises au foyer désert de l'artisan et du campagnard ; ils verront des milliers de citoyens s'expatriant pour chercher ailleurs un pain moins amer, et ceux qui ne peuvent les suivre, pleurant, à demi hébétés, sur le seuil de leur triste demeure, d'où la joie, la paix et l'activité semblent à jamais bannies ! »

Terribles exemples, en effet, à montrer à un peuple pour l'attacher à son indépendance, à ses libertés, à sa patrie ! Oui, cent fois oui ; un peuple n'est digne de rester libre que s'il est capable de se défendre. Chaque fois que l'auteur touche ces cordes du patriotisme, il émeut, il persuade. Mais le moyen peut être autre, si le sentiment est le même ; et nous persistons à penser que, pour n'être pas réduits à l'état de l'Alsace et de la Lorraine par ces armées que l'*autorité* et la *religion* disciplinent aux mains des créateurs d'Empire, il n'est pas besoin pour la Belgique de devenir aussi religieuse que le voudrait M. Malou, ni aussi autoritaire que le souhaiterait M. Frère, et qu'il suffirait d'y former des citoyens comme en Amérique et une armée comme en Suisse.

Un avancé.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

—

9e LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1871.

Pages.

CH. POTVIN. Le fou Bara 5
CAROLINE GRAVIÈRE. La Servante (suite). 28
ÉDOUARD DE LINGE. Hermann et Dorothée (suite). 45
CH. RAHLENBEECK. Le chanoine Dœllinger. 57
L. S. Le Philosophe. 66
CAMILLE LEMONNIER. Théodore de Banville et les Idylles prussiennes. 67
BIBLIOGRAPHIE. *Le concile du Vatican et le mouvement anti-infaillibiliste en Allemagne*, par F. V. M. — *Philosophie des constitutions politiques*, par Léon Brothier. — *M. Gambetta. De son rôle à Tours et à Bordeaux*, par X. — *La France plébéienne*, par X . 75

10e LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1871.

E. GOBLET D'ALVIELLA. Souvenirs et impressions de l'Irlande occidentale. 81
CAROLINE GRAVIÈRE. La Servante (suite) 99
EMILE LECLERCQ. Musée de Bruxelles. Antoine Van Dyck. Le martyre de Saint Pierre. — Silène ivre 117
FÉLIX FRENAY. Poésie : Gabrielle, — En travaillant, — Les Moineaux francs, — La Muse de l'Atelier 128
ÉD. BARLET. Littérature flamande : La Malédiction d'un Père. . . 135
BIBLIOGRAPHIE. *Les temps antéhistoriques*, par E. V. B. *L'Hellénisme en France*, par J. Micheels. — *Marcus Ulpius Trajan*, par F. V. M. — *La politique nouvelle*, par X. — *Des Dogmes de la religion catholique*, par X. 142

11e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1871.

CH. POTVIN. De la nationalité. 153
CAROLINE GRAVIÈRE. La Servante (suite et fin). 176
CH. LEMONIER. Le Congrès de la Paix 190
ÉDOUARD DE LINGE. Hermann et Dorothée (suite). 201

Digitized by Google

MAX. VEYDT. Chronique 210
E. A. ASTRUC et CH. RAHLENBEEK. Les Juifs 222
REVUE LITTÉRAIRE. *Une Grève, une Visite de Noce*, par E. Leclercq. — *The Coming race*, par E. Goblet d'Alviella. — *Esquisses*, par X. 228

12e LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1871.

E. GOBLET D'ALVIELLA. L'Ile d'Elbe. 241
J. VAN RIJSWIJCK. Littérature flamande : Le Diable en bouteilles. . 260
CH. LEMONIER. Le Congrès de la Paix. 267
CH. POTVIN. Les Manifestations publiques. 273
FÉLIX FRENAY. Poésie : Tristesse. — La Chanson des ouvriers. — La Chanson des Miliciens. — Joies du Foyer. — La Montagne . 282
BIBLIOGRAPHIE. *Liber diurnus*, par E. de Rozière. — *La Révolution philosophique au XIXe siècle*, par F. Huet. — *Le système du gouvernement américain*, par E. C. Seaman. — *XVIIe siècle. Procès de Martin-Etienne Van Velden*, par A. Stévart. — *Le Génie de la Paix*, par Ch. Potvin. — *La Vérité sur la situation militaire de la Belgique en* 1871. . . . . 292 à 308

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Schule und Staat aus dem Französischen des professor Tiberghien in Brüssel, übersetzt von J. H. — Hamburg, 1871, broch. in-8°. — La *Revue de Belgique* a publié, dans sa livraison du 15 mai 1871, un très-intéressant travail de M. G. Tiberghien sur la question des rapports de l'*Ecole* et de l'*Etat*, ou le professeur de l'Université libre se prononce pour une organisation scolaire, indépendante de l'Etat et de l'Eglise. C'est ce travail qui vient d'être traduit et publié à Hambourg par M. J. H. — A cette occasion, nous avons également à signaler un fait qui mérite de ne pas être passé sous silence. M. Tardieu, membre du Conseil général des Vosges, a communiqué à ses collègues le rapport présenté le 18 juillet 1871, au Conseil provincial du Brabant, par M. Tiberghien, sur l'instruction primaire obligatoire. Ce travail a été accueilli très-favorablement par le Conseil général qui avait déjà émis, du reste, un vote unanime pour l'obligation de l'instruction, et conformément à une décision de cette assemblée, prise dans sa séance du 9 novembre 1871, il a été publié à Epinal, pour être propagé le plus possible, avec cette épigraphe : « Honneur et reconnaissance au noble citoyen d'une autre patrie, qui met au service des grandes questions humanitaires son dévouement, son intelligence et son cœur. LE CONSEIL GÉNÉRAL DES VOSGES. »

Willems'-Fonds. Volks-Almanak voor 1872. — Gent, W. Rogghé, 1871, in-16 de 114 pages, prix : 0,20 centimes. — Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'utilité de la propagation de bons petits almanachs populaires. Ceux que le *Willems'-Fonds* publie depuis quelques années, méritent spécialement d'être recommandés, parce qu'ils nous semblent répondre parfaitement aux conditions de ce genre de publications. Ils sont intéressants et instructifs, et ne sont pas remplis de ces calembredaines qui, malheureusement, font la fortune de tant d'almanachs soi-disant populaires. Ainsi, l'almanach de 1872 renferme d'abord une nouvelle simple et attachante de M. Van Acker : *Jan en Lotte*, couronnée par le *Willems'-Fonds ;* puis des *Liederen* (chants ou chansons), de MM. Julius Vuylsteke, P. F. Van Kerckhoven, Em. Hiel, G. Antheunis, Frans De Cort, N. Beets, N. Destanberg et K. Versnaeyen ; enfin, une conférence de M. Max Rooses, sur les procès de sorcellerie, et une autre de M. A. J. Cosijn, sur les droits et les devoirs du peuple.

La question ouvrière en Belgique. Causes de nos crises ouvrières ; remèdes possibles, par J. Dauby — Bruxelles, 1871, in-18. — M. Dauby n'a pas, comme il le dit lui-même, « la prétention vaine d'apporter une solution radicale au mal que l'on signale partout, ni des moyens tout à fait nouveaux, irrésistibles, inconnus jusqu'à cette heure, tout prêts à opérer d'un jour à l'autre, dans le monde ouvrier, des transformations impossibles et à réconcilier sur le champ et pour toujours le capital et le travail. » Ce qu'il s'est efforcé de faire, c'est d'abord de rechercher les véritables causes du mal, puis d'indiquer soigneusement les moyens les plus raisonnables pour y porter remède. D'après cela il a divisé son livre en deux parties principales, la première qui s'occupe des causes des crises ouvrières : causes économiques, physiques et morales ; la seconde, des remèdes à ces crises : remèdes économiques, physiques et moraux. Il a passé en revue les unes et les autres avec un esprit judicieux, exempt de déclamation et animé de ce désir sincère de conciliation, qui peut seul amener quelque chose de durable.

Digitized by Google

L'instruction publique aux Etats-Unis, par C. Hippeau. — 2e édition. — Paris, 1872, in-18 de XII—468 pages et orné de gravures. — Prix : 4 fr. — M. Hippeau avait été chargé, il y a deux ans, par le Ministre de l'instruction publique, en France, de lui présenter un rapport sur la situation de l'instruction publique aux Etats-Unis. C'est une nouvelle édition de ce rapport que M. Hippeau nous donne aujourd'hui, sous un format plus accessible à la masse des lecteurs, et on ne peut que s'en applaudir. Car s'il est un pays au monde, où Etats, communes et particuliers s'occupent avec le plus de sollicitude de cette question capitale de la diffusion de l'instruction dans toutes les classes de la société, ce sont, sans contredit, les Etats-Unis. Dans notre vieille Europe, nous ne pouvons assez étudier ce qui s'est fait déjà sous ce rapport et ce qui s'effectue encore tous les jours de l'autre côté de l'Atlantique. En lisant le livre de M. Hippeau, on est émerveillé des inépuisables ressources consacrées à l'instruction et de l'organisation de ces écoles où les enfants des deux sexes peuvent recevoir, de 5 à 18 ans, une instruction qui leur ouvre toutes les carrières ; on ne l'est pas moins de la générosité de ces particuliers, qui prodiguent des millions pour la fondation de colléges, d'universités, d'écoles spéciales et de tant d'autres établissements d'utilité publique. Aussi nous ne saurions trop recommander la lecture du travail de M. Hippeau ; nous pourrons nous former ainsi une idée de l'ensemble de l'organisation de l'instruction aux Etats-Unis et nous y trouverons en même temps une foule de détails très-intéressants et très-instructifs. Citons pour exemple ce qui est relatif à l'éducation des filles et au rôle important que jouent les femmes comme professeurs et institutrices. Citons encore ces *Leçons de choses*, qui figurent dans les programmes des écoles publiques et auxquelles on attache tant de prix.

Ontologie et psychologie physiologique, études critiques, par le docteur J. P. Durand (de Gros). — Paris, Germer Baillière, 1871, in-18. — Ce volume se compose de plusieurs études détachées, mais qui, cependant, ont entre elles des liens très-intimes. Les deux principales ont pour objet : *La métaphysique dans les sciences naturelles et médicales* et l'*âme devant la science*. Les autres combattent les erreurs spiritualistes de MM. Guizot et Vacherot, les idées de M. Littré sur la raison et la folie, l'ontologie de M. Taine, la psychologie de Fourier, celle de M. Claude Bernard, ou traitent du polyzoïsme, du libre arbitre, du panthéisme, de la création et de la finalité. — D'après M. le docteur Durand, les diverses sciences particulières tendent aujourd'hui à se constituer ensemble en une synthèse ; mais un tel résultat, pour s'achever, attend qu'une dernière science spéciale, celle des généralités, des premiers principes, vienne former le couronnement de l'ouvrage. Or, la philosophie est encore incertaine, conjecturale, et il nous faut une philosophie faite de vérités démontrées, constituée scientifiquement. Il faut donc que toutes les grandes spécialités de la connaissance apportent leur part de matériaux à l'œuvre de généralisation suprême ; il faut notamment que les physiologistes s'éclairent des vérités psychologiques acquises. M. Durand défend, par conséquent, la métaphysique contre le positivisme, mais la métaphysique non conjecturale, puisant dans les sciences particulières les matériaux nécessaires pour se constituer. Un autre point qui caractérise les études de M. Durand, c'est sa conception de l'âme, qui, selon lui, est un centre dynamique dans un assemblage de centres dynamiques organisés, l'organisme, dont elle est le lien commun et le chef. C'est cette conception à laquelle l'auteur donne le nom de *polyzoïsme* et qu'il rattache au monadisme de Leibnitz. — M. le docteur Durand, notons-le, n'est pas un nouveau venu dans la science ; depuis plus de quinze ans, il s'est occupé de plusieurs des questions soulevées dans ses études actuelles ; nous apprenons entre autres qu'en 1866, il a publié des *Essais de physiologie philosophique*, et qu'il vient de publier un ouvrage sur *les origines animales de l'homme*. Nous avons donc cru utile de mentionner ici son nom et ses travaux, qui méritent d'être connus.

Digitized by Google

edi-
4 fr.
pu-
pu-
ous
ne
ar-
fu-
es
st
e
s
s

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google